



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

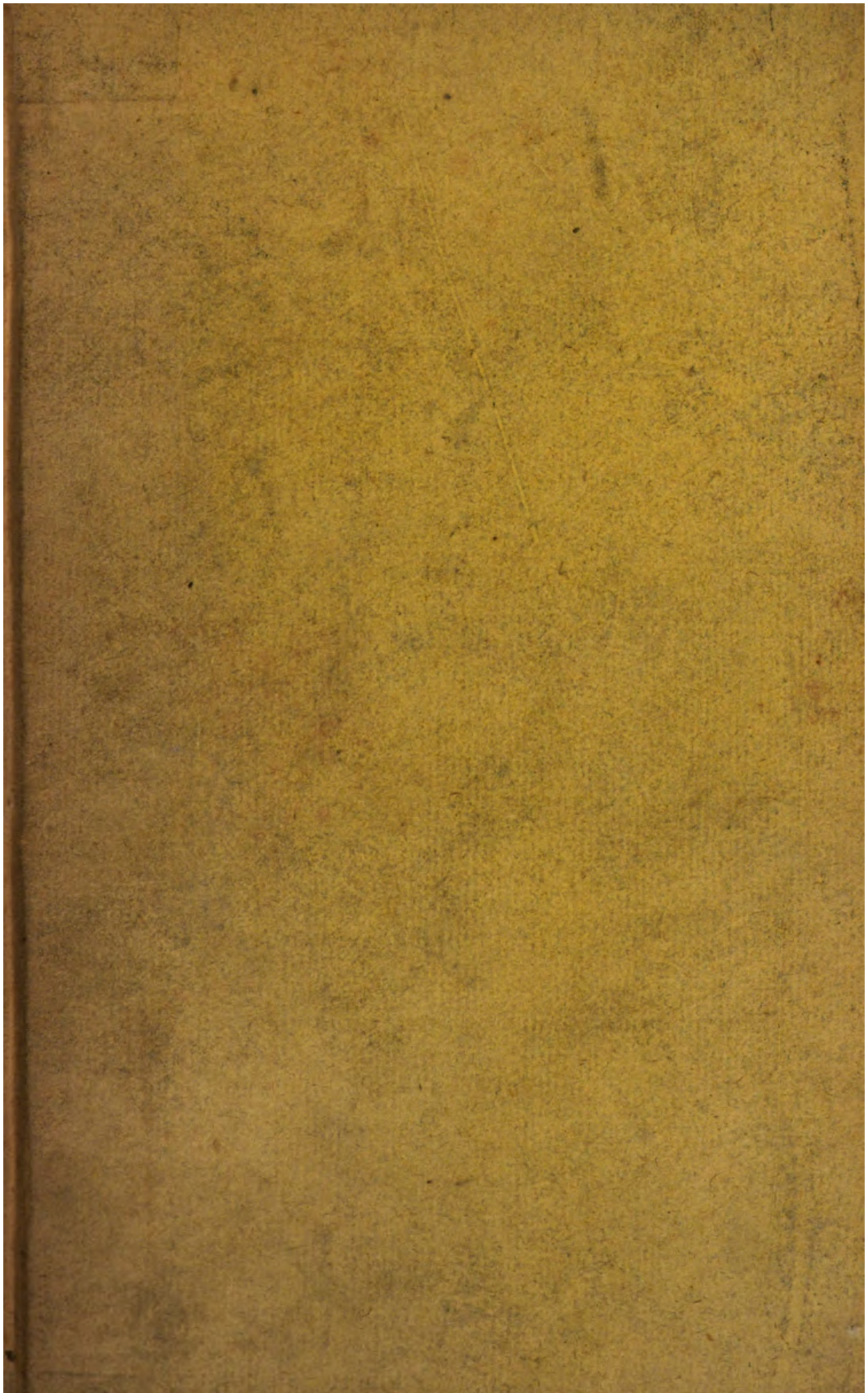
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



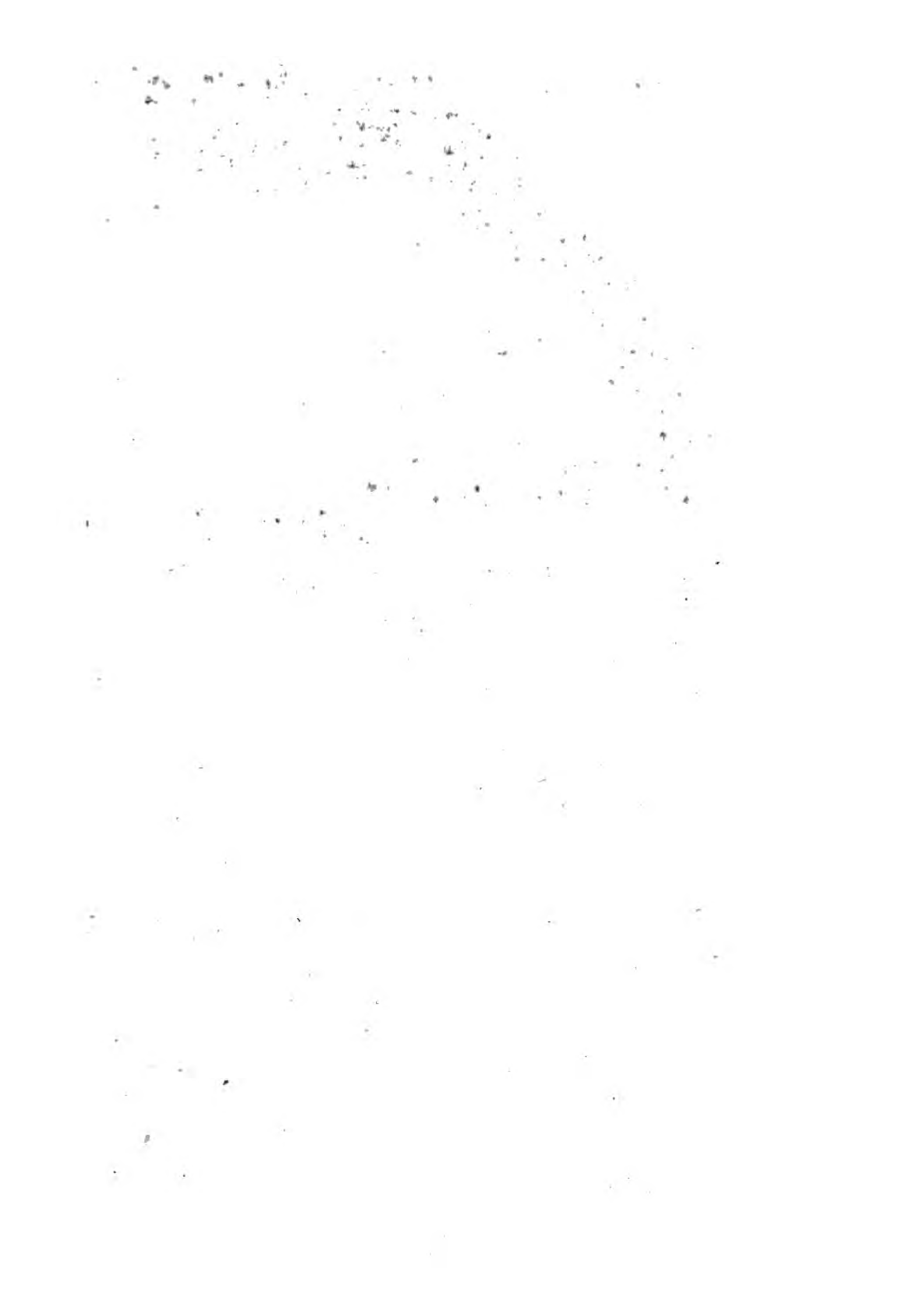
~~28. i. 2~~

~~NS 39 c 19~~



Vet Fr II B. 144





~~28. i. 2~~

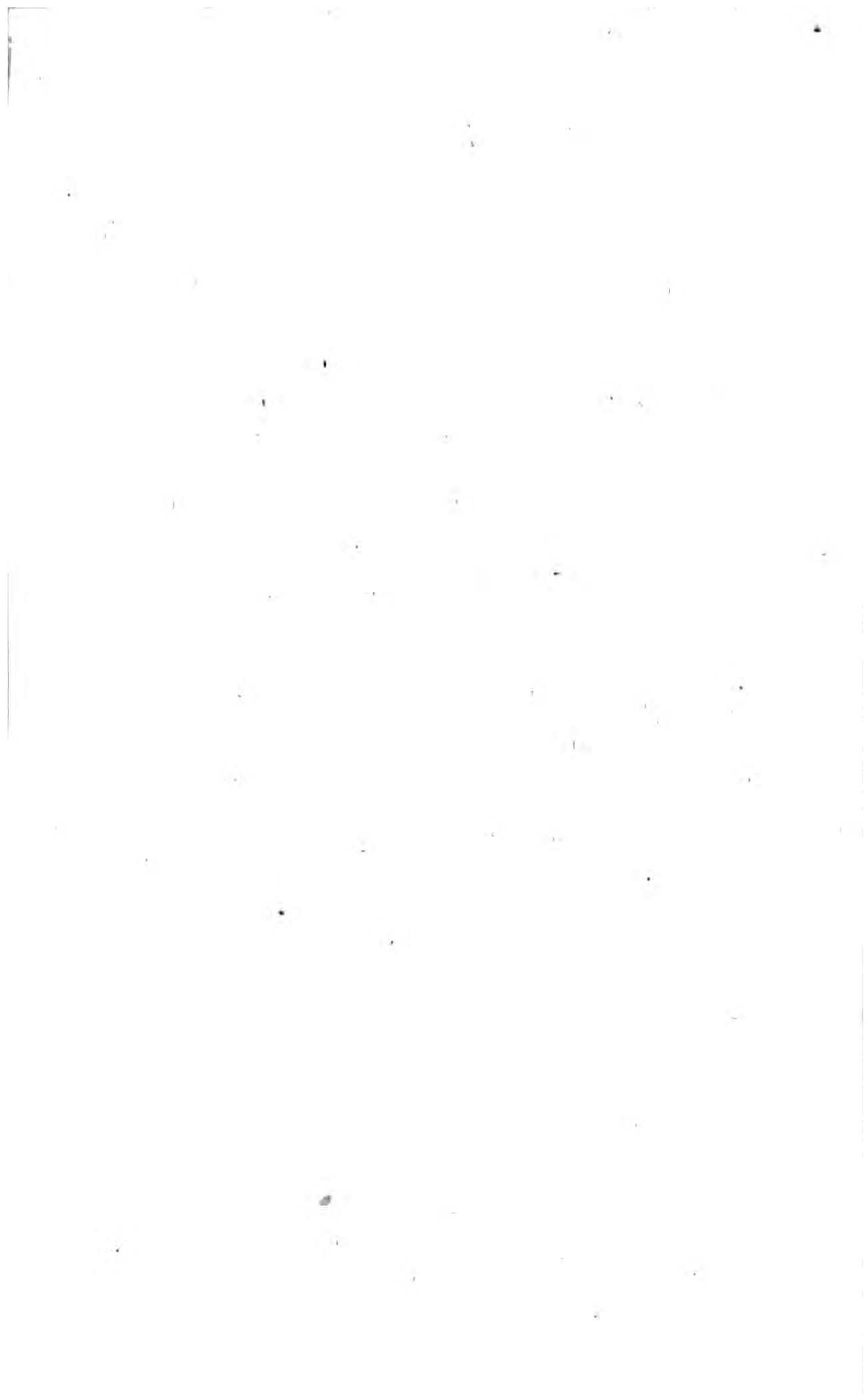
~~NS 39 e 19~~



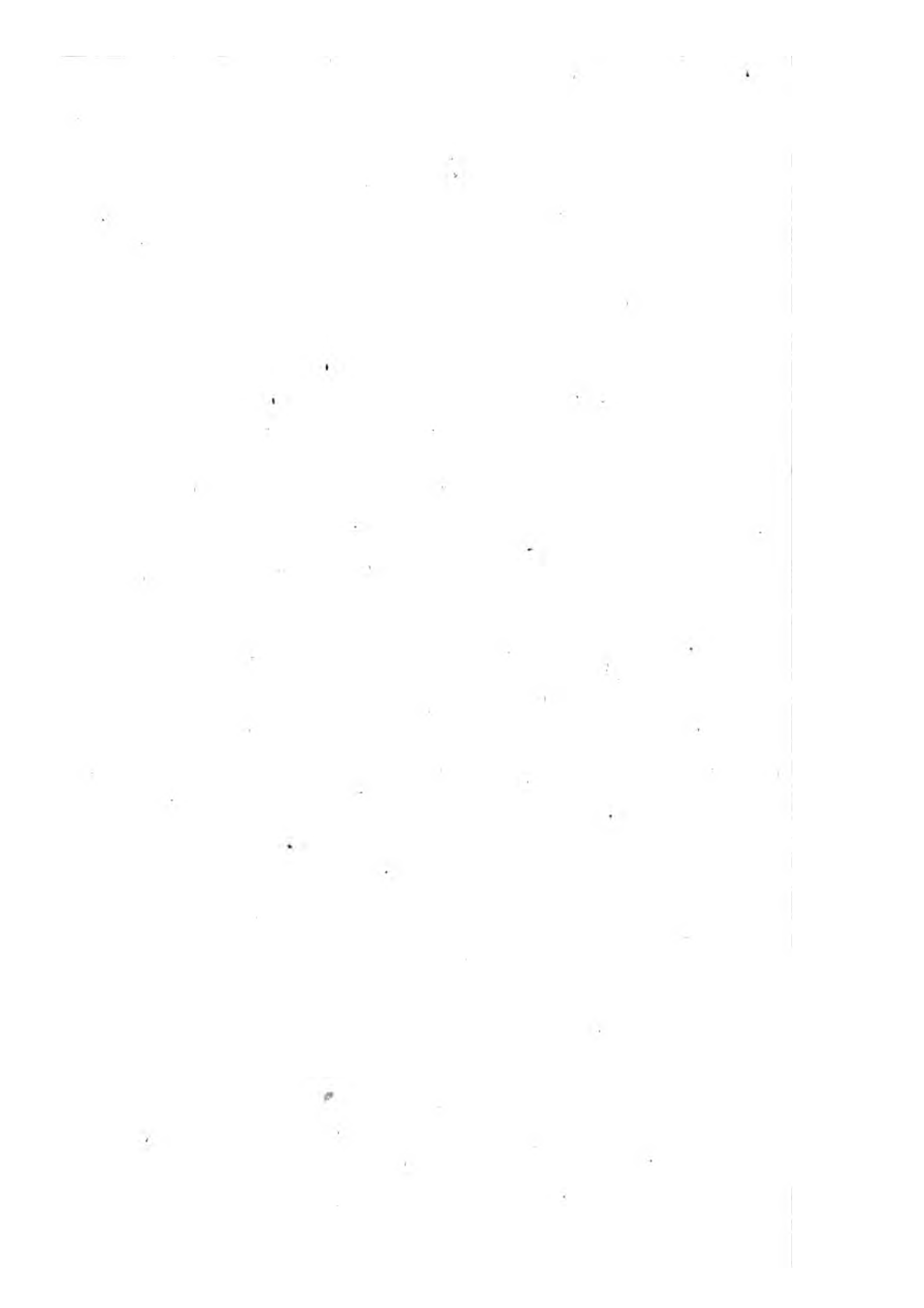
Vet. Fr. II B. 144



DES SIGNES
ET DE L'ART DE PENSER
CONSIDÉRÉS
DANS LEURS RAPPORTS MUTUELS.



DES SIGNES
ET DE L'ART DE PENSER
CONSIDÉRÉS
DANS LEURS RAPPORTS MUTUELS.



DES SIGNES
ET DE L'ART DE PENSER
CONSIDÉRÉS
DANS LEURS RAPPORTS MUTUELS.

*Deus ille princeps parensque rerum nullo
magis hominem distinxit a cæteris animali-
bus, quam dicendi facultate.*

QUINTIL. Inst. Orat. liv. 2. chap. 1.

PAR Jh. M. DEGERANDO.

TOME II.

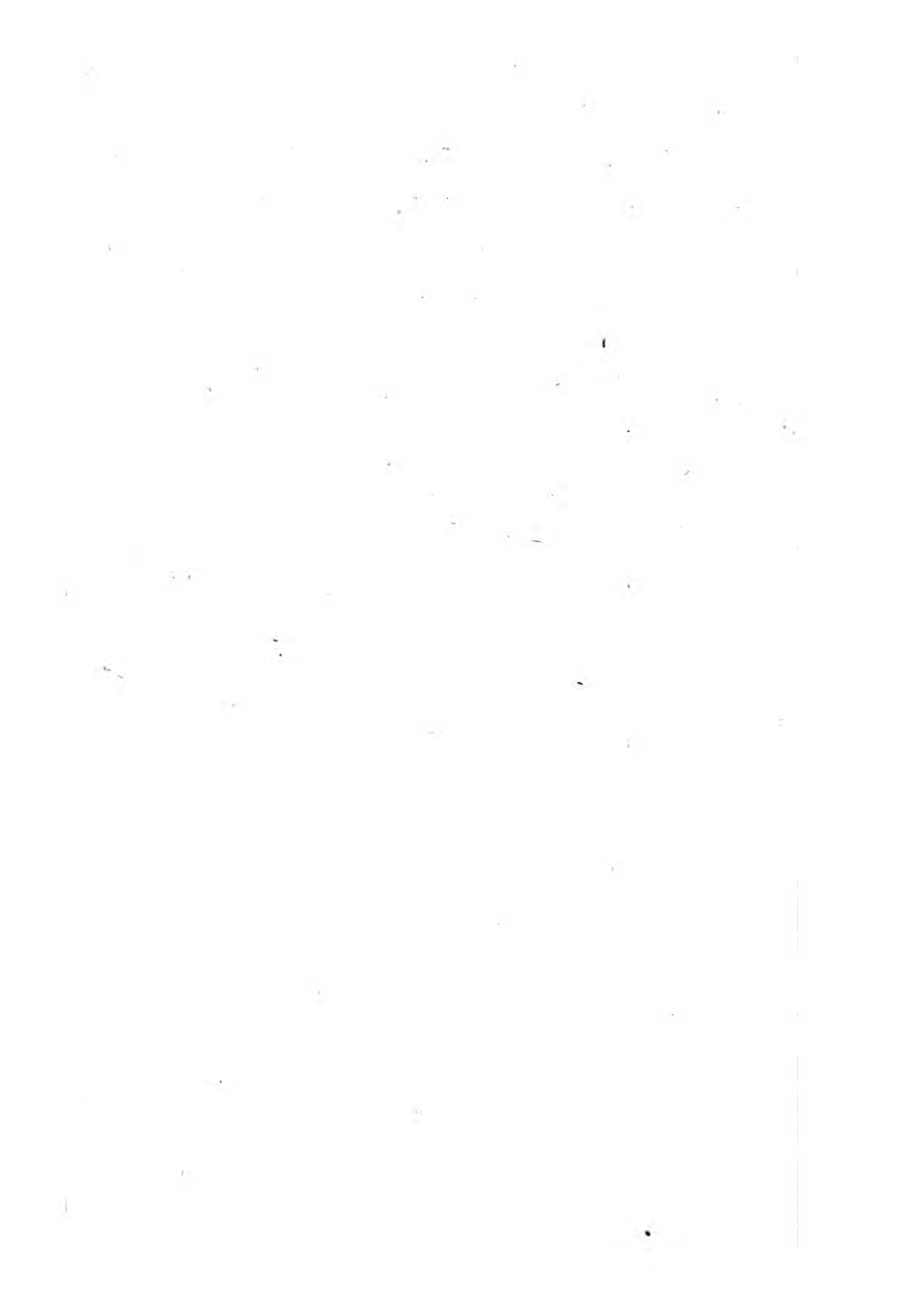
A PARIS,

Chez **GOUJON** fils, Imprimeur-Libraire, grande rue
Taranne, n^o. 737.

FUSCHS, Libraire, rue des Mathurins.

HENRICHS, à l'ancienne Librairie de **DUPONT**, rue
de la Loi, N^o. 1231.

AN VIII.



D E S S I G N E S
ET DE L'ART DE PENSER
C O N S I D È R È S
DANS LEURS RAPPORTS MUTUELS.

P R E M I È R E P A R T I E.

*De l'Influence que les Signes ont exercée
sur la formation de nos Idées et l'ac-
quisition de nos connoissances.*

S E C T I O N S E C O N D E.

Des opérations que notre esprit exécute
sur les Idées et sur les Signes , et com-
ment elles servent à l'acquisition de nos
connoissances.

C H A P I T R E P R E M I E R.

*Réflexions Préliminaires. Utilité générale de
nos Idées ; et d'abord , des Idées abstraites.*

Nous avons présenté , dans la section pré-
cédente , le tableau complet des facultés
de l'esprit humain ; nous avons défini la

nature de chacune d'entr'elles ; nous avons montré comment l'action de ces facultés s'exerçant sur un concours déterminé de circonstances , nous conduisoit successivement à l'acquisition de toutes les espèces de signes , à la formation de toutes les espèces d'idées ; nous avons mis l'esprit en possession de tous les moyens qu'avoit préparés la nature. Il nous reste maintenant à étudier l'usage qu'il en fait , et le secours qu'il en retire. Nous avons vu l'homme intellectuel , naître , se former , se disposer , presque à son insçu , à remplir ses augustes destinées. Il faut le voir agir , et s'avancer dans la carrière de la science.

Puisque c'est sur-tout dans leurs rapports à l'art des signes , que nous devons étudier ici les loix de l'art de penser , puisque c'est aux signes que nous devons constamment rattacher l'histoire de nos progrès, on comprend que c'est sur-tout par les diverses sortes d'influences exercées par les signes , que nous devons classer ces nouvelles recherches , que du moins, nous devons, autant qu'il est possible, faire concourir cette classification avec l'ordre naturel des faits.

L'influence des signes du langage est la seule dont nous devons ici étudier les effets. Celle qui appartient à cette première espèce de signes naturels, que nous avons appelés *muets* et *solitaires*, parce qu'ils ne sont point employés aux communications réciproques des hommes, leur influence, dis-je, a été expliquée au chapitre III^e. de la I^{ère}. Section, et nous avons eu souvent occasion de remarquer combien elle est bornée; ils ne servent point de conducteurs à l'attention (Tome I^{er}. , pages 186 et 187). Or, c'est par l'attention que notre esprit exécute toutes ses opérations, et s'avance dans la recherche de la vérité. Ils ne peuvent nous faire obtenir aucune idée abstraite (*ibid*, pages 72 et 148); ils ne peuvent nous aider à former qu'un très-petit nombre d'idées complexes; ils ne nous procurent, ni celles qui sont trop composées pour pouvoir être embrassées par une perception immédiate, ni celles qui sont formées sur un modèle arbitraire (*Ibid.*). Or, c'est précisément à l'aide des idées abstraites et des deux dernières sortes d'idées complexes, que notre esprit devient capable de faire de nouveaux progrès,

comme nous allons le démontrer tout-à-l'heure.

Il faut distinguer dans les signes deux sortes d'influences , aussi différentes dans leur nature , que dans les effets qu'elles produisent. L'une résulte de la part nécessaire qu'ils prennent à certaines opérations intellectuelles , des fonctions indispensables qu'ils y remplissent ; cette influence est momentanée , comme les actes auxquels elle se rapporte. L'autre naît, au contraire, des rapports que l'usage des signes entretient avec l'exercice de nos facultés , de l'inflexion lente et insensible que cet usage peut concourir à leur donner ; ces rapports, comme on voit , ne sont que ceux de nos habitudes , et comme elles , ils embrassent une longue répétition des mêmes actes. La première de ces deux espèces d'influences est plus directe ; la seconde , plus éloignée. Dans la première , les signes opèrent comme moyens , comme instrumens ; dans la seconde , ils ne sont presque que des occasions ; ils se confondent avec les autres circonstances. Je les comparerois , sous le premier rapport , à ces leviers que notre

bras appelle à son secours pour soulever les corps ; je les comparerois , sous le second , à ce régime salulaire , à cette nutrition , à cette respiration qui entretiennent et renouvellent lentement en nous-mêmes le secret dépôt de nos forces. Je consacrerai les huit premiers chapitres de cette section à examiner l'influence directe des signes sur les opérations de notre esprit , et les sept derniers , à estimer leurs rapports indirects au développement de nos facultés.

On voit que cette première division n'est point fondée sur l'ordre des temps , mais uniquement sur la distinction essentielle des choses. Ces deux espèces d'influences s'exercent en même-temps , et d'une manière parallèle. Souvent même , en expliquant la première , je serai obligé de supposer certains faits qui appartiennent à la seconde. Mais cette méthode étoit nécessaire à la clarté du sujet ; elle a l'avantage de ne point confondre à la fois dans nos méditations des objets d'une nature toute différente.

Et d'abord , si les signes artificiels exercent une directe influence sur les opérations de notre esprit , ce ne peut être que comme ministres de nos idées , comme ayant servi à leur formation , servant encore ou à les exciter , et à diriger sur elles l'attention de notre esprit , ou à les représenter même en leur absence (voyez le chapitre 8 de la 1^{re}. section). C'est donc en observant l'emploi que nous faisons de nos idées , que nous parviendrons à évaluer l'utilité de ces signes , qui les réveillent , les soutiennent , et quelquefois les suppléent.

Or , il y a deux sortes d'utilités principales , qui peuvent résulter pour nous de l'emploi de nos idées. L'une est une utilité générale qui a son fondement dans leur nature et dans les propriétés qui les caractérisent ; l'autre est plutôt une utilité spéciale qui résulte des opérations auxquelles nous savons les soumettre. Elles nous font , en quelque sorte , jouir de la première , par leur seule présence ; pour en obtenir la seconde , il faut un travail de nos facultés ; il faut comparer ces idées entre elles ,

juger leurs rapports , les faire servir de matière à nos raisonnemens. Je vais d'abord traiter de cette utilité générale , qui est la plus simple ; je parlerai ensuite des jugemens que nous portons sur les rapports de nos idées ; je montrerai en quoi consiste leur nature , leur bonté , leurs vices , leurs règles , leur certitude ; quelle est leur fécondité , et j'appliquerai ces recherches aux jugemens portés sur chaque classe de nos idées.

Lorsque j'annonce que nous trouvons dans nos idées une première utilité qui résulte de leur nature , je n'entends point dire qu'il y ait des idées qui puissent jamais jouir , comme nos sensations , d'une utilité intrinsèque et absolue , qui puissent avoir pour nous quelque prix , considérées indépendamment de leur rapport avec les objets réels qu'elles sont destinées à représenter. Une idée , prise en elle-même , envisagée seulement comme une modification de notre être , nous affecte ordinairement avec trop peu de force , pour se lier essentiellement à notre bonheur ou à notre malheur ; et lorsque l'apparition de

certains idées , quoique dénuées de tout fondement , suffit cependant pour nous faire éprouver des impressions très-profondes , pour nous faire ressentir des jouissances ou des peines très-véritables , comme il arrive lorsque nous lisons un roman , et que nous nous livrons à certaines rêveries , et dans mille autres circonstances de la vie que nous remarquons peut-être moins , c'est qu'alors nous rapportons toujours ces idées , sans nous en appercevoir , à quelques réalités ; c'est que nous y joignons , d'ordinaire , un jugement secret par lequel nous prétons aux objets dont elles sont la peinture , une existence confuse et passagère.

La véritable utilité que nos idées peuvent nous offrir , est donc toujours une utilité relative ; elle naît du pouvoir qu'elles ont de nous représenter les objets , de nous réfléchir leurs images , et de se placer ainsi entre eux et notre esprit.

On le sait , quand nous connoissons ou croyons connoître les êtres qui sont éloignés de nous , c'est toujours dans nos idées que nous les voyons , comme c'est dans

nos sensations que nous appercevons ceux qui nous affectent de leur immédiate présence. Or, je dis que cette propriété appartient à la nature même de nos idées, parce que c'est en vertu des propriétés qu'elles possèdent, qu'elles deviennent capables d'exercer ces importantes fonctions.

J'ai indiqué, au commencement de la première section, l'utilité dont jouissent, sous ce rapport, les idées sensibles ou les images. Elle résulte de la parfaite similitude qui existe entre cette image et la sensation correspondante, comme, par exemple, entre l'idée de la rose et la vue de cette rose; c'est sur cette propriété importante que se fonde le pouvoir que nos idées ont, de nous retracer ce qui ne s'offre plus à nos sens; sans cette propriété, la mémoire ne sauroit plus nous conserver les souvenirs du passé, l'imagination, prévoir l'avenir, et la raison, appliquer à nos hypothèses les instructions de l'expérience.

L'utilité qui appartient aux idées abstraites et complexes, a été assez peu étudiée. Elle mérite cependant une attention très-particulière, parce qu'elle jette un

grand jour sur le mécanisme des opérations de notre esprit.

Les idées abstraites ne sont que les fragmens détachés par la décomposition de nos idées sensibles ; les idées complexes ne sont , à leur tour , qu'un assemblage d'idées sensibles ou abstraites. Puis donc que ces abstractions ou ces composés ne renferment rien de nouveau pour nous , comment se fait-il qu'elles jouissent d'un avantage qui leur soit propre ? et puisque ces deux classes d'idées sont les seules auxquelles le langage puisse donner naissance , à l'apparition desquelles le secours du langage soit nécessaire , quel service nous rendent donc en effet les signes artificiels , s'ils ne font que donner une nouvelle forme aux matériaux dont nous étions déjà pourvus ?

Telle est la question qu'on est tenté de se faire , au premier moment où l'on réfléchit sur l'emploi de ces idées , qui ne sont vraiment qu'un artifice de notre esprit , pour donner une autre disposition aux objets qu'il considère. Cependant , si l'on médite avec plus de soin sur ce sujet , on

s'aperçoit bientôt que cette nouvelle disposition donnée aux objets, ou plutôt à leurs images, par le secours des idées abstraites et complexes, peut avoir, à elle seule, les suites les plus importantes.

En effet, nos facultés sont les premiers agens dont notre entendement dispose; c'est à nos facultés qu'il appartient de saisir les objets, et de les lui transmettre. Mais ces facultés ont certaines loix suivant lesquelles elles se régissent; elles supposent certaines conditions pour se déployer avec succès; il ne suffit donc pas que les objets leur soient présentés, pour qu'elles puissent agir convenablement sur eux, il faut encore que ces objets se trouvent avec elles dans des proportions déterminées.

Or, nos idées, placées comme des intermédiaires entre nos facultés et les objets, peuvent, en nous présentant ceux-ci, les rappeler à cette proportion nécessaire; elles peuvent les placer dans un point de vue plus favorable; elles peuvent diminuer ou accroître l'angle optique sous lequel nous avons besoin de les considérer.

C'est donc dans le double rapport de

nos idées aux objets qu'elles représentent, et aux facultés de notre esprit, que nous puiserons les raisons de leur utilité.

En parlant de ce principe, je découvre d'abord trois sortes d'utilités dans les idées abstraites.

Ces trois sortes d'utilités s'appliquent également et aux abstractions faites sur les idées qui se rapportent à un modèle extérieur et réel, et aux abstractions exécutées sur les idées de notre propre création, que Locke a appelées *archetypes*.

1. Nos facultés sont très-limitées; elles ne peuvent embrasser que les plus simples rapports (1); cependant, les objets que la nature nous présente s'offrent toujours à nous sous des formes nombreuses et va-

(1) Ce n'est pas à moi qu'il faut s'en prendre, si je répète sans cesse cette triste, mais importante vérité. Mon sujet m'y ramène d'une manière inévitable; il semble que la philosophie ne nous permet point de faire un seul pas, sans nous arracher auparavant la confession de notre foiblesse comme une condition première, comme si elle vouloit apporter d'avance un remède à la présomption que nos succès tendent à nous inspirer.

riées. Il semble donc qu'il subsiste une singulière disproportion entre nos forces et les sujets sur lesquels elles doivent s'exercer. Trouver un moyen de rétablir l'équilibre entre eux , et de nous rendre par-là capables de connoître ; tel étoit le grand et difficile problème qu'avoit proposé la nature , et que le travail de l'abstraction a résolu. Semblable à l'art des leviers , qui compense les masses par les vitesses , le travail de l'abstraction répare par des opérations répétées , ce qu'un sujet offroit de trop vaste à l'attention de l'esprit , lorsqu'elle vouloit le saisir par un regard unique.

« Ainsi , je veux , dit Condillac , me former d'un arbre qui s'offre à ma vue , une idée exacte et complète. Mon regard mesure d'abord et sa hauteur et son volume ; il s'arrête ensuite sur le tronc ; de-là il s'élève aux branches , il se promène dans leurs diverses ramifications ; il se fixe sur les feuilles , il en examine la forme et la couleur. C'est après en avoir ainsi détaché toutes les parties pour les visiter une à une , que mon esprit parvient à bien saisir

leur ensemble, et que la perception confuse que j'en avois au premier coup-d'œil, se change en une connoissance claire et distincte ».

Or, le même avantage que nous obtenons par l'analyse d'un faisceau d'idées sensibles, nous le retrouvons encore dans la décomposition d'une idée sensible et la séparation de ses premiers élémens. L'analyse est le grand moyen de l'instruction, parce qu'elle n'est que l'art de simplifier les objets. L'analyse multiplie nos forces, comme l'économie double nos richesses, parce qu'elle sait les ménager avec une bienfaisante sévérité.

Mais si tels sont les services qu'elle nous rend, lorsque nous cherchons à connoître un objet dans son entier, combien ses services n'auront-ils pas encore de prix pour nous, lorsque nous n'avons en effet besoin que d'en étudier quelque simple rapport ? Alors, elle soustrait heureusement au regard de notre esprit, tout ce qui est étranger au but de ses méditations; elle le délivre des parasites importuns qui venoient l'assaillir. Or, rien n'est plus fréquent qu'une

semblable circonstance. De même que l'homme encore enfant ou sauvage, ne voit dans les productions de la nature que ce qu'elles peuvent avoir de relatif aux besoins de ses sens, le philosophe ne doit s'attacher dans les objets qu'à certaines propriétés qui se lient aux théories dont il s'occupe. La métaphysique, la politique, la morale, l'anatomie, la chimie, etc., s'appliquent également à l'étude de l'homme; mais chacune d'entre elles demande à le saisir sous un différent rapport. Les trois premières, d'abord, ont besoin d'observer à la fois la nature et les loix de ses facultés; mais l'une les considère dans leur relation avec la formation des idées et l'acquisition des connoissances; la seconde, dans leur influence sur la félicité sociale; la troisième les envisage plutôt dans leur liaison avec le bonheur individuel. Les deux autres ne s'arrêtent qu'à son organisation physique. L'une examine la forme de chaque partie de son corps, son usage, ses proportions avec l'ensemble; l'autre ne s'occupe que de reconnoître les principes dont ces parties sont formées, et

la manière dont ils sont combinés dans chacune d'entre elles. Quelle confusion ne seroit-ce pas, si celui qui veut se livrer à l'une de ces diverses études, étoit contraint cependant, d'envisager à la fois ce qui sert d'objet à toutes les autres ?

Cet exemple suffit pour nous rendre sensible le besoin que nous avons de nous arrêter, dans mille rencontres, à des considérations abstraites. Les idées presque sans nombre que présentent les objets soumis à nos observations, forment devant l'esprit humain comme un vaste labyrinthe où il ne manqueroit point de s'égarer. L'abstraction est le fil qui le conduit au terme d'une manière aussi facile qu'infaillible ; et qui le retient dans le véritable sentier de la science.

2. Lorsque cherchant à mettre à profit les expériences du passé, l'esprit demande à la mémoire de lui en retracer le tableau, et commande à l'attention de le visiter, l'une et l'autre de ces facultés seroient effrayées de l'office qu'on leur impose. La mémoire ne sauroit où aller puiser les faits

que l'esprit exige ; elle en retraceroit un amas confus , et peut-être omettroit encore ceux qu'on attendoit d'elle. L'attention ne parviendroit qu'après un long travail à les démêler et à choisir entre eux. Ici, nos moyens se trouvent encore en disproportion avec les effets que nous voulons obtenir , et nous nous trouvons comme accablés du poids de nos propres richesses. L'abstraction va encore venir à notre secours , et soulager à-la-fois l'attention et la mémoire , en donnant naissance à la classification des genres et des espèces.

Locke et Condillac ont merveilleusement expliqué la manière dont cette opération s'exécute , et c'est être téméraire , peut-être , que de chercher à y répandre un nouveau jour. Lorsqu'en comparant deux objets , nous remarquons en eux une étroite analogie , une sorte de fraternité nous semble s'établir entr'eux , et lorsque nous détachons leurs rapports semblables pour en former une idée abstraite , cette idée abstraite devient comme leur titre de famille. Si ; en comparant ces deux objets à un troisième , à un quatrième , nous retrouvons

encore en ceux-ci les conditions qui étoient communes à ceux-là , la première famille se multipliera pour nous ; les objets qui la composent se trouveront , au moyen de la comparaison que nous en avons faite , disposés d'une manière parallèle , et comme alignés devant le regard de l'esprit ; se montrant à-la-fois par leur côté semblable , ils sembleront n'être tous qu'une répétition variée du premier d'entre eux.

L'association et la disposition qui se fait ainsi de ces objets , au moyen de la notion commune qu'ils présentent , sert de fondement à ce que nous appelons une espèce. L'idée abstraite spécifique , est comme une ligne de démarcation que nous traçons autour d'eux , pour les distinguer de ce qui n'est pas eux , en même-temps qu'un lien à l'aide duquel nous semblons les réunir et les confondre eux - mêmes , comme en un seul individu.

En effet , l'idée abstraite peut être considérée sous un double rapport ; le premier est celui des élémens qu'elle a détachés , et qui constituent sa nature ; envisagée sous cette première relation , elle

nous représentera les conditions de la société formée entre deux ou plusieurs objets qu'elle réunit ; elle nous exprimera l'essence de l'espèce , en empruntant un instant le langage de l'école. Le second rapport est celui qui résulte de la liaison de l'idée abstraite avec chacun des objets dont elle a été déduite ; comme par-là elle obtient et conserve la faculté de nous les rappeler tous ensemble , elle devient , à cet égard , comme leur commune représentative , elle en forme une *collection* ; elle les exprime tous à-la-fois d'une manière implicite et abrégée.

C'est pour cette raison que dans nos langues , tous les noms employés pour exprimer l'idée abstraite qui constitue une espèce , peuvent aussi servir à exprimer l'idée collective , qui se compose de tous les individus de cette espèce. Nous disons : *Pierre est un homme* ; c'est l'espèce : *les hommes sont mortels* , c'est la collection.

Mais nous pouvons comparer entre elles deux espèces , comme nous avons comparé deux individus ; nous pouvons , en les comparant , rencontrer aussi entre

elles une commune analogie. Nous les associerons donc aussi, comme nous avons associé les individus. Nous aurons, si je puis dire ainsi, *une espèce d'espèces*. Les deux idées abstraites qui formoient chaque essence, donneront par leur décomposition une troisième idée abstraite, qui étant également commune à toutes deux, deviendra à son tour l'essence de la grande espèce, et représentera aussi tous les objets qui lui appartiennent.

Cette espèce du second ordre prendra le nom de genre, pour la distinguer de la première. Un genre est donc à l'espèce, ce que celle-ci est à l'individu.

Mais ce genre deviendra peut-être aussi espèce à son tour; car on conçoit qu'on pourroit renouveler encore sur plusieurs genres, de semblables comparaisons, et obtenir ainsi une société nouvelle, qui reposerait sur une abstraction plus délicate, et comprendrait un plus grand nombre d'objets individuels; ces opérations pourroient être répétées un grand nombre de fois, jusqu'à ce que la matière des comparaisons fût épuisée, et que nous fussions

arrivés à l'idée qui, se trouvant la plus abstraite de toutes, ne prêtât plus à aucune analyse.

Ainsi, nous aurions obtenu une longue suite de classes subordonnées les unes aux autres, représentées par une égale série d'idées abstraites aussi subordonnées entre elles.

L'homme étoit pour nous l'objet le plus voisin de nos observations, et celui que nous avions le plus d'intérêt à observer. Aussi, que de comparaisons n'ont pas été faites, et combien de classifications en sont résultées ! On a successivement comparé entre eux les membres d'une même famille, d'une même cité, d'une même province, d'un même état, les habitans d'une certaine partie du globe, enfin, tous ceux qui sont répandus sur sa surface; de là, autant d'espèces subordonnées, qu'on a désignées tour-à-tour par le nom de la famille, de la cité, etc. Je ne parle pas de tant d'autres divisions fondées sur l'âge, le sexe, la profession, les formes extérieures, le caractère moral, etc. Tout rapport commun entre deux ou plusieurs hom-

mes , a suffi pour les réunir sous une commune dénomination ; le travail que l'esprit humain a exécuté sur ces idées nous offre le modèle de celui qu'il a répété , avec plus ou moins de soin , sur les substances des différens règnes de la nature , et sur le système général des êtres.

Il est à remarquer que , de même que les diverses collections résultant d'une série de classes subordonnées les unes aux autres , se renfermoient successivement , en allant de l'espèce la plus bornée au genre le plus étendu , et que les membres de la famille , par exemple , étoient compris dans la cité , ceux de la cité dans l'état , etc. ; de même aussi , les idées abstraites dont la série représente ces diverses collections , et qui expriment l'essence des espèces respectives , sont également renfermées les unes dans les autres , puisqu'elles sont déduites les unes des autres par l'abstraction. Seulement l'ordre suivant lequel les idées d'essences se combinent , est directement opposé à l'ordre que suivent les collections diverses dans leur formation successive. En effet , l'analogie commune au plus petit nombre d'individus

étoit la plus sensible de toutes ; celle au contraire qui convenoit à la société générale , étoit la plus simple et la plus abstraite. L'idée dont se composent les rapports de citoyens , n'est qu'un démembrement de celle dont résultent les rapports de familles ; l'idée d'Européen , n'est qu'une partie de l'idée de Français , d'Allemand , etc. ensorte que , plus une idée se restreint , comme essence d'un genre , plus son pouvoir représentatif s'étend ; que plus sa nature se simplifie , et plus ses liaisons se multiplient ; et qu'enfin , dans cette double opération , par laquelle l'esprit forme les classes , il compose d'un côté , en même temps , et dans le même rapport , qu'il décompose de l'autre.

J'ai supposé ici , pour donner une idée plus nette de ces opérations , qu'elles fussent exécutées de la manière la plus philosophique. Je ne les aurois point décrites de même , si j'avois voulu les raconter telles qu'elles ont eu lieu en effet. Ce ne sont pas les méthodes , c'est le besoin , ce sont les circonstances qui ont dirigé les hommes dans la classification de leurs idées. Pres-

que toujours , au lieu de commencer par l'espèce la plus voisine des individus , ils ont commencé au contraire par le genre qui en étoit le plus éloigné. C'est qu'on se contentoit d'abord des observations les plus superficielles , des comparaisons les plus vagues. On saisissoit donc les rapports les plus généraux des objets ; on formoit des classes très-étendues , parce qu'on n'avoit point encore étudié les propriétés particulières qui en distinguoient les élémens. Lorsque je passe devant un troupeau de moutons, ils me paroissent tous semblables, quoique la bergère qui les conduit sache fort bien les distinguer et les reconnoître. Ce fut ensuite par le secours d'une analyse plus exacte , qu'on parvint à remarquer les différences spécifiques, et qu'on sentit le besoin de former des espèces. Le système des êtres est pour l'homme, encore sauvage , comme le troupeau de moutons , pour le voyageur qui le rencontre : le philosophe est la bergère qui sent le besoin de les étudier de plus près , parce qu'il connoît l'influence qu'il peut exercer sur eux, et la liaison qu'ils peuvent avoir à son bonheur.

Au reste, quel que soit le système qu'on ait suivi dans la classification des genres et des espèces, les effets en sont toujours les mêmes, et le tableau que nous en avons présenté n'en est pas moins exact.

Or, on voit l'appui que la mémoire trouve dans une classification semblable. Ce n'est pas seulement en ce qu'elle multiplie les liaisons qui existent entre nos idées, mais c'est sur-tout parce qu'elle simplifie extrêmement le travail qui étoit imposé à cette faculté. En effet, lorsque nous cherchons une idée, et que nous sentons le besoin de la rappeler à notre esprit, ce n'est jamais une idée entièrement étrangère que nos desirs appellent, mais bien une idée qui se lie par quelque rapport au sujet qui nous occupe. Ainsi, au lieu de mettre à contribution tous les trésors de l'imagination, la mémoire n'a plus qu'à nous retracer le genre déterminé par la condition même qui nous est présente, et son effort sera d'autant moindre, que cette condition sera plus précise. Que si même l'esprit vouloit visiter ses vastes domaines, et se rendre un compte exact de

ce qu'ils renferment, il y parviendra dans un temps bien plus court, et avec une bien moindre peine. L'idée la plus générale s'offrira la première à lui, et le conduira successivement d'espèces en espèces par la route la plus directe. Chaque classification particulière sera pour lui comme un point élevé, du haut duquel son œil se promènera en liberté sur les espaces qui l'environnent.

Quant à l'attention, on sait que l'ordre est le grand moyen qui féconde son travail et ménage ses forces. Or, la distribution des genres et des espèces offre le plus simple et le plus naturel de tous. En disposant les objets les uns près des autres selon leurs rapports semblables, on n'a pas besoin de faire en passant de l'un à l'autre, les frais d'une attention nouvelle, ce n'est en quelque sorte que la continuation du même travail, et chaque objet renvoie à son voisin la lumière qu'il avoit reçue. C'est ainsi qu'en classant les nombreux volumes qui composent une bibliothèque, en formant d'abord des divisions générales, puis différens ordres de sous-divisions par-

ticulières, je deviens en quelque sorte capable de l'embrasser toute entière d'un coup-d'œil ; c'est ainsi qu'un général qui passe en revue son armée la répartit en divisions, en brigades, en bataillons, en compagnies, et parvient ainsi à disposer dans un cadre très-simple une grande multitude d'hommes, et à obtenir une connoissance claire et exacte de ses forces, quelque complexe que soit l'idée dont elles résultent.

Qui ne pourroit s'empêcher d'admirer ici la sage et bienfaisante disposition par laquelle la nature a préparé pour nous le grand travail de la classification des êtres, et le constant et étroit rapport qu'elle a établi entre le système de nos facultés et les sujets sur lesquels il devoit s'étendre ! En effet, où en seroit la formation des genres et des espèces, si tous les objets qui nous sont offerts étoient ou entièrement différens, ou parfaitement semblables entre eux, et si les nuances graduées de l'analogie ne venoient nous aider à les lier par des rapports plus ou moins étroits ? Que devenir au sein de tant d'élémens qui tous

nous paroleroient ou également nouveaux, ou également identiques ? Nous ressemblerions au pilote , qui , privé de boussole , se trouve , pendant une nuit obscure , agité dans un océan sans bornes. Il n'y eût eu pour nous que des expériences isolées , aucun système de sciences. Nous eussions eu des noms propres , mais le langage n'en eût point connu d'autres , et leur nombre prodigieux les eût rendus presque tous inutiles. Mais , par l'heureuse distribution de leurs propriétés , les objets se trouvent d'avance enregistrés dans le grand livre de la nature , selon l'ordre que nous imiterons nous-mêmes en croyant en être les auteurs. Et de même que de la variété des rapports qui existent entre les divers citoyens , résulte la police d'un état ; de la variété des rapports qui unissent les êtres , est résulté cet empire que semblent exercer sur tout ce qui existe , les facultés de l'esprit humain.

3. La troisième utilité des idées abstraites résulte des deux précédentes.

Le temps qui nous est laissé pour ap-

prendre est très-court ; à peine avons-nous vu le jour , que nous aurions déjà besoin d'appliquer ce que nous avons appris. Le loisir nécessaire pour faire des expériences nous manque souvent ; l'usage des expériences faites , est de tous les jours. Nouvelle et dernière disproportion entre nos facultés et les instructions qu'elles devroient servir à nous obtenir. Détruire cette disproportion , tirer d'une seule expérience un principe assez fécond pour nous diriger dans un grand nombre de circonstances , tel est le dernier service que nous rendent les idées abstraites. En effet, en déduisant d'un fait particulier par l'abstraction, les propriétés essentielles qui déterminent sa liaison avec d'autres faits , nous obtenons une vérité générale , que l'esprit peut garder en réserve pour de nouvelles circonstances. Ainsi , nous acquérons le pouvoir d'étudier un grand nombre d'objets dans un seul ; une expérience équivaut pour nous à plusieurs , et nous abrégeons ainsi le long et pénible travail auquel nous avoit soumis la nature. C'est ainsi , par exemple , qu'en étudiant en moi-même la

nature de mes facultés et les opérations de mon esprit , j'apprends l'histoire générale de l'esprit humain , et ma propre conscience devient , en quelque sorte , l'écho de celle de tous les hommes.

En résumant la substance de ce chapitre , simplifier les objets soumis à notre étude , les distribuer en classes , les rapporter à des vérités générales , telles sont les trois principales utilités que nous retirons de l'usage des idées abstraites.

CHAPITRE SECON D.

Suite du précédent. — Utilité générale des idées complexes.

LES mêmes principes qui ont servi à nous démontrer l'utilité des idées abstraites , nous conduiront aussi à découvrir celle qui appartient aux idées complexes. Quoique opposées dans le système de leur formation , ces deux classes d'idées n'ont qu'une fin commune , rétablir la proportion entre nos facultés et les objets auxquels elles s'appliquent , élever notre foible entendement à la hauteur de la science , et devenir ainsi entre les mains de l'art , l'instrument qui supplée aux forces de notre nature.

Or , en remarquant trois nouvelles disproportions qui subsistent entre les objets et notre esprit , précisément opposées à celles que nous avons définies dans le chapitre précédent , et en appercevant que ces trois disproportions sont anéanties par l'in-

terposition des idées complexes, nous rencontrerons dans celles-ci trois sortes principales d'utilités qui correspondent à celles que nous avons observées dans les idées abstraites, et qui se réunissent avec elles pour former le plus complet et le plus heureux système.

1. CONNOITRE les objets, c'est nous les représenter dans l'esprit, tels qu'ils existent dans l'ordre des réalités; or, il n'est rien d'isolé dans la nature; tout s'y lie pour former des faisceaux plus ou moins composés; tout s'y réunit autour de divers centres communs. D'abord plusieurs propriétés se rassemblent sur un même sujet. Ainsi, l'or, par exemple, réunit à la couleur jaune, à la dureté, à une certaine pesanteur, la propriété d'être ductile et malléable, celle d'être dissous dans l'acide nitro-muriatique, celle de s'unir, dans son état d'oxidation, à différens acides, pour former avec eux des sels métalliques, etc. Chaque principe élémentaire renferme ainsi des traits caractéristiques qui servent à le distinguer des autres. En second lieu,

plusieurs circonstances se réunissent souvent pour produire un commun effet , plusieurs effets résultent à la fois d'une seule cause. Ainsi , plusieurs principes simples forment par leur combinaison une substance mixte et composée , qui possède ses propriétés particulières. Plusieurs loix générales de la nature concourent à la fois à la production d'un seul phénomène , tel que le tonnerre ou la pluie , par exemple. Un individu quelconque , un homme , peut exécuter un grand nombre d'actions , chaque action peut avoir des suites de plus d'une espèce. Que d'évènemens sans nombre , quelle immense étendue d'effets ne se rattachent pas , dans nos sociétés policées , à la seule volonté exprimée par celui qui les gouverne !

Or , nous n'aurons jamais une idée exacte et distincte , ou d'une substance , ou d'une cause , ou d'un effet , si nous ne réunissons par la pensée toutes les propriétés reconnues dans cette substance , toute l'étendue du pouvoir de cette cause , toutes les conditions nécessaires pour obtenir cet effet. Ici se découvre l'insuffisance de ces

idées abstraites et élémentaires , que nous avons reconnues si utiles sous d'autres rapports. Ici se démontre la nécessité d'une seconde opération qui vienne les réunir en un seul tout , et qui nous fasse remarquer , non plus seulement la nature de chacune d'entre elles , mais encore leur liaison commune.

Comment , sans le secours des idées complexes , un Gouvernement pourroit-il connoître les ressources et les besoins de l'État qu'il régit ? Comment un général pourroit-il estimer l'étendue de ses forces ? un simple commerçant , l'état de ses affaires ? Que seroit-ce , sans les idées complexes , de l'Histoire Naturelle , où les productions de chaque règne doivent se trouver distribuées selon les caractères qui leur sont propres ; de la médecine , où une maladie doit être désignée par tous ses symptômes ; de l'histoire , où une révolution doit être embrassée à-la-fois dans toutes ses causes , comme dans tous ses résultats ; de la morale , où les passions humaines doivent s'offrir à nous entourées de leurs principes , de leurs signes et de

leurs remèdes ; de la politique , qui doit considérer une institution dans tous ses rapports à la félicité générale ; des mathématiques et de la géométrie enfin, où l'idée simple et élémentaire de l'étendue et de la quantité , ne seroit pour nous qu'un stérile sujet de méditations et de recherches ?

Ce n'est pas tout encore , et il ne suffit pas à notre esprit d'avoir composé ses idées , pour retrouver en elles un parfait modèle des objets que nous présente la scène de la nature. Souvent il faut , ou prévoir ce qui peut être et n'a pas été encore , ou bien deviner ce qui existe , mais hors de la partie de nos observations , ou enfin , il faut inventer ce qu'il est en notre pouvoir de produire , lorsque les procédés que nous a fournis l'expérience ne suffisent pas à nos besoins.

Delà résulte , comme nous l'expliquerons dans les derniers chapitres de cette Partie , la nécessité de nous créer des systèmes et des hypothèses , d'établir des calculs de probabilité ou des jugemens d'analogie ; mais rien de tout cela ne peut se faire que par le secours des idées complexes. Tantôt

nous réunissons par la pensée plusieurs causes connues ou supposées , pour chercher l'effet auquel elles viendront se terminer par leur action combinée ; tantôt nous sommes toutes les chances possibles que présente l'avenir , et nous comparons les unes aux autres les sommes particulières qui se trouvent favorables à tel ou tel résultat ; tantôt enfin , nous rassemblons les rapports communs qui se trouvent entre deux objets , nous rassemblons aussi ceux par lesquels ils diffèrent , pour évaluer d'une manière rigoureuse le degré de leur analogie. Toujours ce n'est que dans leur état de combinaison , que nous donnons à nos idées l'heureuse fécondité qu'elles acquièrent. Elles ressemblent aux individus qui peuplent une contrée. Isolés, ils ne peuvent rien ; réunis , ils donnent au-dedans naissance aux arts , à la richesse , aux lumières ; ils étendent leur pouvoir au-dehors , renversent et soumettent les empires.

Je ne parle point ici d'une autre propriété des idées complexes , non moins importante , peut-être , sans doute plus sensible dans ses effets , mais étrangère au

sujet que je traite ; je veux dire , le secours qu'elles prêtent aux orateurs et aux poètes pour émouvoir l'ame et ébranler fortement l'imagination. Ce n'est qu'en réunissant à-la-fois l'action de plusieurs intérêts , ce n'est qu'en disposant les objets en tableaux , ce n'est qu'en réunissant dans le sentiment le plus simple l'effet combiné d'un grand nombre d'agens , qu'on obtient ce pouvoir magique avec lequel on semble nous enlever à nous-mêmes. L'ordre , cette source sublime des plus exquises jouissances , ne sauroit s'offrir à nous qu'au travers des idées complexes ; car l'ordre , selon la juste définition des anciens , n'est que la variété dans l'unité. Retranchez la première de ces deux conditions , vous n'avez plus qu'une monotone et ennuyeuse uniformité ; retranchez la seconde , vous n'avez plus que confusion et désaccord ; toute harmonie est fondée sur le commun rapport qui se reproduit à la fois dans plusieurs objets , et peut-être les vives jouissances que cette harmonie nous fait sentir , sont-elles dues au pouvoir qu'elle a en quelque sorte de reproduire et de mul-

tiplier à-la-fois notre existence sur tous les points dans lesquels elle se répète elle-même.

L'utilité que nous venons de reconnoître dans les idées complexes , s'applique également à celles qui appartiennent au premier comme au second ordre de composition. En effet , les faisceaux dont la nature nous présente le modèle , comme ceux que nous sommes conduits à former de nous-mêmes , résultent souvent d'éléments très-nombreux , et que nous n'eussions point réussi à embrasser d'un simple regard. Plus les liaisons entre les objets se multiplient , plus elles s'ordonnent en un système complet , et plus aussi les sciences qui s'y rapportent doivent multiplier les combinaisons , pour nous en présenter de justes idées. D'ailleurs , nous trouvons aussi dans la nature le modèle de ces combinaisons successives ; elle nous offre elle-même des groupes qui , assez simples d'abord , vont se réunir en groupes plus composés lesquels serviront peut-être d'éléments à des groupes plus étendus encore , et voilà comment elle rattache à un petit nombre

d'anneaux les innombrables chaînons qui embrassent le système entier de l'univers. C'est ainsi que les phénomènes de la végétation des plantes, de la respiration et de la nutrition des animaux, que mille changemens dans l'état de l'atmosphère, des eaux, des diverses substances semées sur la surface du globe, faits déjà très-complexes par eux-mêmes, viennent tous se rapporter aux propriétés de l'air, et à l'action que le soleil exerce par sa présence.

L'ordre suivi par l'esprit humain dans la **génération des idées complexes, devient, comme celui qu'il a observé dans la génération des idées abstraites, le fondement d'une nouvelle distribution qui nous présente des avantages semblables, ensorte que les mêmes moyens qui servent à multiplier nos richesses, servent aussi tout à-la-fois à en simplifier le système. Voici un nouveau secours porté à l'attention, comme à la mémoire; à l'attention, en lui traçant d'avance la route qu'elle doit suivre, et disposant devant elle les objets, précisément dans les rapports selon lesquels elle avoit besoin de les étudier; à**

la mémoire, en multipliant les liaisons entre nos idées, et nous présentant par-là même des moyens plus nombreux pour les rappeler à l'esprit.

Or, ces nouvelles liaisons ont deux avantages remarquables ; l'un, de mettre en quelque sorte le réveil de nos idées à notre disposition, puisque, pour y atteindre, nous n'avons besoin que de nous rendre compte de nos propres opérations ; l'autre, de nous les rappeler dans une série bien plus méthodique et bien plus utile tout ensemble.

En effet, on voit que dans le système de ces liaisons, chaque substance se retrace toujours en nous entourée de ses propriétés ; chaque cause, des résultats de son influence ; chaque effet, des principes qui l'ont amené ; et qu'en un mot, à ces liaisons fortuites, formées par le concours des circonstances avec nos besoins, succèdent dans notre esprit des associations sages et raisonnées, qui nous présentent une copie à-peu-près fidèle de cet enchaînement que les loix de la nature ont établi entre les phénomènes soumis aux observations de l'homme.

Si donc nous rassemblons maintenant les résultats de cette double classification des idées , obtenue , d'abord par leur abstraction , ensuite par leur composition , nous les voyons s'ordonner toutes en un système général dont les parties ne laissent aucun vuide et se trouvent parfaitement liées entr'elles , système qui devient d'autant plus parfait , que ces opérations ont été portées plus loin et exécutées avec plus de soin. L'homme , reposant en quelque sorte dans le sein des idées sensibles , comme dans l'élément où l'avait placé la nature , aperçoit au-dessous de lui tous les degrés de l'abstraction , au-dessus de lui , tous les ordres de composition , et descend aussi facilement aux uns qu'il s'élève aux autres. Mille rapports s'établissent entre nos conceptions , jusques-là isolées et indépendantes ; ces rapports embrassant par leur puissance toute l'étendue du monde idéal , en tirent les éléments , du chaos informe dans lequel ils étoient ensevelis , fixent à chacun sa place , et du sein de cet amas confus de matériaux assemblés au hasard , et entassés sans ordre , nous voyons s'éle-

ver subitement une pyramide régulière et majestueuse, dont la base s'étend sur l'univers entier, et dont la cime semble se perdre dans les cieux.

Les deux dernières utilités des idées complexes se déduisent de celle que nous venons de développer.

2. D'abord, de même que les idées abstraites nous aidoient à obtenir des genres et des espèces, les idées complexes peuvent seules nous faire concevoir les individus. Car la notion d'un individu se compose, comme nous l'avons montré, d'un nombre plus ou moins grand de propriétés diverses; or, nous n'avons pas moins besoin de notions individuelles, que de notions générales. Il faut bien que le villageois ait une notion individuelle de sa vache ou de son cheval, pour ne point les confondre avec ceux de son voisin. Ce n'est point assez pour nous de voir dans la société des citoyens de tel ou tel état, des habitants de telle ou telle ville, il importe également et au particulier et au législateur

d'avoir des moyens pour reconnaître, l'un, ses proches et ses amis, l'autre, les individus auxquels il confie une fonction, ou dont il a à surveiller la conduite.

3. Enfin, de même que les idées abstraites nous aident à obtenir des vérités générales, les idées complexes nous fournissent le moyen de les appliquer. Privés des unes, les expériences seroient pour nous sans résultat; privés des autres, ces résultats seroient entièrement stériles.

Les signes algébriques nous fournissent à-la-fois l'exemple de la double utilité attachée aux idées abstraites et aux idées complexes. Lorsque j'exprime une quantité quelconque par le signe a , ce signe me représente à-la-fois ces deux sortes d'idées. L'idée qu'il m'offre est complexe, puisqu'elle me présente une quantité souvent très-composée. Elle est abstraite, car je ne l'envisage ici que sous un certain rapport qui peut lui être commun avec plusieurs autres, celui de servir de base à certaines combinaisons. De-là vient que la formule

du binôme de Newton, par exemple, est applicable à une foule de quantités diverses.

Or, c'est à cette double propriété des signes algébriques que nous devons le pouvoir de donner, avec leur secours, une si étonnante rapidité à nos calculs. Car, d'un côté nous rassemblons, sous une expression très-simple, une quantité souvent très étendue; de l'autre, nous n'envisageons dans ces quantités que ce qu'il nous est absolument nécessaire d'en saisir, je veux dire leur rapport à de nouvelles opérations. Ainsi, nous dégageons notre langage d'un vain appareil de signes, nous délivrons notre esprit d'une foule d'idées étrangères à notre but; mais, en même-tems, nous conservons la puissance de les retrouver toutes à volonté, lorsque nous aurons besoin de les faire reparoître dans nos calculs.

On pourroit comparer les idées abstraites et complexes, dans l'usage que nous en faisons, à ces verres convexes et concaves qui servent à modifier pour nous les phénomènes de la vision. Ceux-là sont au re-

gard de l'esprit, ce que ceux-ci sont au rayon visuel. Quelquefois elles rapprochent de nous les objets, d'autres fois elles les rassemblent, au contraire, en plus grand nombre sur un plus petit espace, et elles servent à former ainsi comme une sorte d'optique morale, dont le but est de reculer l'étroite et précise limite qui sembloit marquée à notre faculté d'appercevoir.

Lorsque j'annonce que les idées abstraites et complexes sont nécessaires à notre esprit pour connoître les objets, je n'ai garde de prétendre qu'il suffise d'avoir de semblables idées, pour les connoître avec exactitude; car il ne suffit point sans doute d'être armé d'une lunette, pour dresser une bonne carte géographique. Je veux dire seulement que, sans de semblables idées, il n'existeroit point de véritables connoissances pour notre esprit. C'est ensuite, du bon ou mauvais emploi que nous ferons de ces instrumens, que résultera l'exactitude ou le défaut de ces connoissances. Les considérations suivantes nous aideront à en fixer les règles.

CHAPITRE TROISIÈME.

Jugement que nous portons sur les rapports de nos idées. — Leur nature, et leurs diverses espèces. — Fonctions que les signes y remplissent.

DÉJÀ nous avons exposé de quelle manière se comportent l'attention, l'imagination et la mémoire, à l'égard de ce second ordre de manières d'être, que nous avons appelé *les idées*, et les secours que nous prêtent les signes dans ces opérations diverses. Il nous reste à examiner comment s'exerce sur elles cette opération de l'esprit, que nous avons appelée *juger*, et alors nous aurons étudié l'action de toutes nos facultés dans le règne de nos idées, comme nous l'avions étudié d'abord dans celui de nos sensations.

En vertu de cette faculté générale, qui nous donne la conscience de tout ce qui nous modifie, une idée qui est excitée

dans notre esprit et remarquée par l'attention, devient l'objet de cet acte que nous avons appelé appercevoir, ou *juger*. Nous appercevons qu'elle nous modifie, qu'elle nous modifie de telle ou telle manière, c'est-à-dire, qu'elle est telle ou telle elle-même. La présence d'une idée dans l'esprit est un fait, comme celle d'une sensation, et nous prenons connoissance de l'un comme de l'autre.

Ce jugement, qui se borne à voir ce qui nous affecte, ce qui est, a été nommé par nous *jugement d'évidence*. Il y a donc un jugement d'évidence par rapport à nos idées, comme par rapport à nos modifications sensibles.

Mais, ce jugement simple par lequel nous appercevons que nous avons une certaine idée, s'il n'étoit jamais lié à aucun autre, seroit de sa nature aussi stérile que celui par lequel nous appercevons que nous sommes affectés d'une sensation. (Voy. chap. I^{er}. de la section 1^{ere}.) Il seroit en outre bien moins intéressant par lui-même, puisque nos idées, considérées comme des manières d'être, effleurent à peine notre existence.

Ainsi , quoique ces premiers jugemens forment le principe et la source de tous les autres , ils ne portent en eux-mêmes , dans leur état d'isolement , aucune lumière utile ; et ce n'est qu'en les associant entre eux , ou avec d'autres , pour établir des comparaisons et obtenir des rapports , qu'on parvient à leur donner une sorte de fécondité (1).

(1) On voit ici la raison pour laquelle les philosophes n'ont remarqué en nous que des jugemens doubles et complexes ; on comprend pourquoi ils n'ont point distingué le jugement , de la comparaison. En effet , l'inutilité attachée au jugement simple , s'il étoit seul , est cause que l'esprit ne s'y arrête jamais , et qu'il n'admet des jugemens que pour les comparer entre eux. C'est donc dans ce seul état que l'ont observé ceux qui ont réfléchi sur eux-mêmes , et ils ne l'ont point défini dans sa nature essentielle , mais par les circonstances qui l'accompagnent ordinairement dans notre esprit.

Cependant , lorsqu'on veut exécuter une analyse exacte , il faut examiner séparément les faits simples dont résulte un phénomène composé ; et c'est faute d'avoir su étudier la nature du jugement simple , c'est pour avoir toujours voulu le considérer dans la comparaison , qui n'est que son résultat , qu'on n'a

Or, une idée peut être considérée sous un double rapport, ou dans son rapport à un fait pris dans le règne des sensations qu'on prétend lui faire représenter, de l'existence duquel on prétend la rendre le témoin et la preuve, ou bien dans son rapport à une autre idée à laquelle on la compare.

C'est-à-dire, que notre esprit apperçoit des relations entre nos idées et les faits (1), et des relations entre les idées même.

C'est ainsi qu'un peintre, après avoir exécuté un portrait, peut le comparer d'abord à la personne dont il a voulu retracer l'image, pour juger de l'exactitude de la ressemblance.

Mais oubliant qu'il a voulu peindre tel ou tel individu, et ne considérant plus son travail que comme un portrait de fantaisie, il peut aussi le comparer à d'au-

pas su bien discerner encore ni les véritables causes de nos erreurs, ni les fondemens réels de la certitude.

(1) Ces rapports des idées aux faits, sont ceux que Locke a nommés : *Rapports d'existence réelle*.

tres ouvrages qu'il avoit déjà exécutés , estimer la perfection relative de chacun , examiner quel est celui dont les formes sont plus heureuses , les ombres mieux ménagées , l'expression plus éloquente.

Nous avons déjà commencé , au chapitre 5^e. de la 1^{ere}. Section , à montrer comment nous rapportons nos idées aux faits , et nous y reviendrons par la suite , lorsque nous voudrons expliquer comment l'usage des signes change la nature et étend les effets de cette opération importante.

Nous nous bornons ici à suivre notre esprit dans la comparaison qu'il fait de ses idées entre elles , à étudier les procédés qu'il suit , et les rapports qu'il obtient.

Distinguons d'abord la comparaison que nous faisons de nos idées simples et élémentaires , et celle que nous faisons de nos idées complexes (1).

(1) Comme je ne parle point ici d'*images* simples , mais d'idées simples , on comprend que les idées abstraites se trouvent comprises dans la division qui s'établit. Il y a des idées abstraites simples , et des idées abstraites complexes.

I. Lorsque nous avons à-la-fois deux idées simples , et que remarquant à-la-fois l'une et l'autre , nous portons à leur égard un double jugement , le résultat de cette comparaison se réduit à cette alternative : ou nous appercevons que ces deux idées sont identiques , ou qu'elles sont différentes entre elles.

Lorsque je dis que ces deux idées sont ou ne sont pas identiques , on comprend que cette identité doit s'entendre de leur nature et non de leur individualité. Je m'explique. Lorsqu'en comparant deux idées , nous prononçons qu'elles sont *les mêmes* , c'est comme si nous disions que c'est la même idée existant deux fois dans l'esprit , ou déduite par l'esprit de deux objets ; car si cette idée n'existoit qu'une seule fois , il n'y auroit qu'un seul jugement et point de comparaison. C'est ainsi qu'un miroir nous répète souvent deux fois la même image , et qu'un écho nous renvoie deux fois le même son. Je me sers ici du mot *identité* , parce que ceux de *ressemblance* et d'*égalité* seroient impropres ; le premier , parce qu'il n'indique pas

dans les objets la même nature , mais seulement certains rapports communs ; le second , parce qu'il suppose une étendue , une composition , et ne sauroit , par conséquent , s'appliquer aux idées simples.

Si la comparaison nous fait trouver ces deux idées identiques , le jugement sera appelé *affirmatif* ; il sera *négatif* dans le cas contraire.

Les signes ne jouent aucun rôle dans la formation de ces premiers jugemens ; ils ne servent qu'à les transmettre aux autres dans le discours , lorsqu'ils sont une fois exécutés.

II. QUANT AUX idées complexes , je distingue encore les comparaisons que nous exécutons sur celles qui appartiennent au premier degré de combinaison , et celles que j'ai appelées *idées complexes du second ordre*.

1. POUR comparer deux idées complexes du premier ordre , dont notre esprit peut d'un seul regard appercevoir et saisir tout l'ensemble , il n'est besoin que de réunir

les deux jugemens d'évidence dont chacune d'entre elles a été l'objet.

Or, les rapports que ces comparaisons nous conduisent à découvrir, se réduisent à trois espèces.

Quelquefois nous trouvons que chacune des deux idées réunit précisément les mêmes conditions, c'est-à-dire, qu'elle présente les mêmes élémens, combinés de la même manière, et alors, nous obtenons un rapport d'identité, en prenant ici le mot *identité* dans le même sens que nous avons déterminé tout-à-l'heure.

C'est ainsi qu'en comparant l'idée du nombre exprimé par le mot *deux*, et celle désignée par le chiffre 2, je prononce que c'est réellement la même idée.

D'autres fois, en comparant ces deux idées, nous retrouvons tout à-la-fois en elles certains élémens communs, et certains élémens qui diffèrent dans l'une et l'autre. Alors, nous disons seulement qu'elles sont semblables, et c'est un rapport d'*analogie*; c'est ainsi, qu'en comparant deux triangles dont les angles sont égaux, nous les appelons *semblables*,

quoique l'égalité ne règne point entre les côtés dont ils se composent. Or, l'analogie pourra être plus ou moins prononcée, selon que les élémens communs se trouveront être proportionnellement plus nombreux que ceux qui ne le sont pas.

D'autres fois, enfin, tous les élémens de la première de ces deux idées se retrouvent dans la seconde. Seulement ils se trouvent accompagnés, dans celle-ci, d'un supplément qui ne se trouve point dans la première. Alors elles ne sont plus ni identiques, ni semblables, quoiqu'il subsiste un rapport entre elles.

J'appellerai ce rapport, rapport de *compréhension*, quoique ce terme, emprunté de l'école, puisse effaroucher quelques oreilles; car, dans le cas que je viens de dire, l'une de ces deux idées se retrouve toute entière dans l'autre, y est *comprise*. C'est ainsi que l'idée *animal* est comprise dans celle d'un *lion*. C'est ainsi que l'idée du nombre 2 est comprise dans celle du nombre 3 (1).

(1) Je dois faire ici sur l'usage du mot *compré-*

Je m'étonne lorsque j'entends quelques métaphysiciens modernes reprocher à l'ancienne logique d'avoir enseigné, *qu'on compare les idées entre elles, pour savoir si elles sont renfermées l'une dans l'autre*, et rejeter cette explication comme peu philosophique. La logique des écoles a eu assez de torts sans lui en prêter encore d'autres qu'elle n'a pas. Quoi donc ? dire que nos idées se contiennent les unes les autres, n'est-ce pas rendre hommage aux principes de la génération des idées, tels qu'ils sont avoués de tous ? dire que le raisonnement nous aide à reconnoître les idées élémentaires que renferme une idée

hension, la même remarque que sur le mot *identité*. Il n'est relatif qu'à la nature des idées, et non à leur mode d'existence dans l'esprit. On n'entend pas dire par-là qu'une idée est contenue dans une autre, comme un papier l'est dans un tiroir. On veut dire seulement que les mêmes conditions qui forment l'une, sont une portion de celles qui ont servi à former l'autre. Ainsi, je dis que l'idée 2 est contenue dans l'idée 3, quoique je puisse me représenter à-la-fois dans l'esprit le nombre 2 d'un côté, et le nombre 3 de l'autre.

plus complexe, qu'est-ce autre chose que proclamer la grande maxime de l'analyse ?

Or, tous ces rapports différens peuvent être rappelés à l'identité, comme au fondement commun sur lequel ils reposent. En effet, le rapport d'analogie entre deux idées, n'est que l'identité de quelques-uns de leurs élémens. Le rapport de compréhension est l'identité d'une de ces deux idées avec une portion de l'autre.

On pourroit donc considérer les jugemens que nous portons sur les deux dernières espèces de rapports, comme composés de deux autres jugemens partiels, l'un affirmatif, l'autre négatif ; le premier, par lequel nous reconnoissons ce que ces idées ont de commun ; le second, par lequel nous reconnoissons leur différence ; tous deux ayant pour objet d'admettre ou de rejeter l'identité.

Chacun des trois rapports dont nous venons de distinguer la nature, peut être à son tour l'objet d'un jugement affirmatif ou négatif, selon que nous jugeons que ce rapport existe ou n'existe pas entre les idées complexes, et quelquefois la com-

comparaison de deux idées donnera un jugement affirmatif sous un rapport, et négatif sous un autre. Ainsi, lorsque je prononce la ressemblance de deux triangles qui ont leurs angles égaux, je puis assurer aussi qu'ils ne sont point identiques, que l'un n'est pas une portion de l'autre.

Il est remarquable que, comme une idée complexe du premier ordre peut être immédiatement aperçue et expliquée sans le secours des signes artificiels, elle peut être aussi reconnue sans eux et par une directe intuition de l'esprit, et qu'ainsi l'intervention des signes n'est point essentiellement nécessaire à ce genre de comparaisons.

2. Nous n'avons plus qu'à examiner les rapports que notre esprit découvre par la comparaison des idées complexes du second ordre, et pour rendre cette étude plus facile, nous supposerons d'abord qu'il compare une idée complexe du second ordre, avec une de celles qui sont assez simples pour être embrassées et connues d'un seul regard.

Les idées complexes du second ordre,

sont celles que notre esprit ne peut embrasser et saisir dans leur ensemble ; ce sont des idées qu'il ne possède jamais réellement , dont il n'a vraiment que les signes. Comment donc peut-on comparer une idée qu'on n'a pas ? Comment peut-on déterminer sa valeur , et reconnoître ce qu'elle est à une autre idée qu'on apperçoit ?

Sans doute , la lumière de l'évidence ne sauroit plus ici nous suffire ; la comparaison ne sauroit plus résulter de deux jugemens simples ; le rapprochement immédiat des deux termes qui la composent , ne nous donneroit aucun résultat ; mais la mémoire viendra à notre secours ; elle nous fournira les intermèdes qui nous manquent ; elle rendra à l'idée complexe du second ordre , la simplicité dont elle a besoin , pour que ses rapports puissent être immédiatement apperçus.

En effet , elle nous retracera les opérations par lesquelles nous avons assigné sa valeur au signe de l'idée complexe du second ordre ; elle nous rappellera le faisceau de signes moyens , que nous avons voulu lui faire représenter , et si nous sup-

posons que ces signes moyens appartiennent eux-mêmes à des idées complexes du premier ordre, nous obtiendrons par-là des termes de comparaison dont nous pourrions faire usage.

Alors, saisissant une à une ces idées de détail, et les comparant par des jugemens de simple évidence au premier terme de comparaison qui nous étoit offert, il ne seroit plus besoin que de réunir le résultat général de ces divers jugemens, pour avoir le rapport demandé entre l'idée complexe du second ordre, et celle dont on vouloit la rapprocher.

On conçoit que si les premiers signes moyens auxquels nous reconduit le signe du second ordre, se trouvoient eux-mêmes représenter des idées trop complexes pour être immédiatement apperçues, on en seroit quitte pour soumettre ces signes moyens à de nouvelles traductions, jusqu'à ce qu'on eût obtenu des idées assez simples pour servir de terme à la comparaison immédiate.

Ainsi, en demandant compte, par exemple, de l'idée que j'ai voulu exprimer par

le mot : *pyramide régulière* , je retrouve dans ce faisceau une idée semblable à celle d'un triangle que j'avois appelé *équilatéral*. Ainsi , en passant en revue les idées rassemblées sous ce mot : *assassinat* , je retrouve une idée identique à celle que j'avois désignée par le mot *crime*.

Ceci renferme la démonstration d'une vérité que j'avois annoncée ; savoir , que la double composition qui préside à la formation des idées du second ordre , et l'impossibilité où nous sommes de nous en représenter à-la-fois tout l'ensemble , ne nous empêchent point d'apprécier exactement tous leurs rapports.

On voit que la comparaison d'une idée complexe du second ordre , avec l'idée la plus simple , suppose au moins trois jugemens liés entre eux ; le premier , qui a pour objet de fixer le rapport du signe de l'idée complexe du second ordre , aux signes intermédiaires qu'ils rappellent et qui servent à le traduire ; le second , qui sert à fixer le rapport des idées retracées par ces signes intermédiaires , avec le terme de comparaison ; le troisième , enfin , par

lequel l'esprit rattache à l'idée complexe le rapport qu'il a découvert dans ses éléments.

Ainsi, toute comparaison dans laquelle entrent des idées complexes du second ordre, demande un raisonnement; car nous avons nommé *raisonnement* une suite de jugemens liés entre eux.

On voit encore que ce raisonnement consiste en partie dans l'art de substituer à un signe dont la valeur ne pouvoit être saisie immédiatement par l'esprit, d'autres signes dont les idées soient plus voisines de nous. Nous faisons précisément comme un homme auquel on adresse la parole dans une langue étrangère qu'il a apprise, mais qui ne lui est pas encore devenue bien familière. Les mots qu'on prononce devant lui n'éveillent pas immédiatement dans son esprit les idées correspondantes. Ils ne font que lui rappeler les mots de sa langue natale, qu'il a liés à ceux qu'il entend. Il exécute donc en lui-même une traduction secrète et rapide, avant d'arriver aux idées qu'on cherche à lui transmettre.

Je ne dirai point cependant , avec Condillac , que le raisonnement n'est qu'une traduction du langage. Je dirai seulement qu'il renferme une traduction du langage. Ordinairement , il se compose d'une traduction et d'une comparaison ; d'une traduction qui rend la comparaison possible , d'une comparaison qui rend la traduction utile et fructueuse. C'est ce qu'on voit clairement dans l'exemple que je viens de citer. Il existe cependant quelques circonstances où le raisonnement n'est en effet que traduction , et je vais bientôt déterminer ces exceptions , avec la raison qui les fonde.

Souvent les signes intermédiaires auxquels nous reconduit le signe de l'idée complexe du second ordre , ne nous présentent point eux-mêmes des idées du premier ordre. Alors , il faut renouveler sur ceux-ci le travail qu'on a exécuté sur le premier ; il faut appeler encore la mémoire à notre secours , pour obtenir des signes plus efficaces que les précédens. Quelquefois ce nouvel effort n'est pas plus utile encore , et nous sommes forcés de

redescendre , par une longue série de signes subordonnés les uns aux autres , pour arriver à une idée que nous puissions clairement saisir , et sur laquelle notre esprit puisse établir une comparaison.

C'es-là ce qui arrive indispensablement pour les idées très - complexes ; et alors , nous avons une longue série de jugemens à former , avant d'arriver au rapport que nous cherchons à obtenir. Tous ces jugemens sont des traductions , à l'exception du dernier , qui seul est un jugement de comparaison. Alors , si l'esprit ne pouvant fournir d'un seul trait une si longue carrière , demande qu'on lui marque , de distance en distance , quelques points de repos , on divisera cette série de jugemens en plusieurs raisonnemens séparés. C'est ainsi que nous avons coutume de traiter les questions un peu étendues. Nous divisons notre sujet en plusieurs questions liées entre elles , afin de reprendre haleine de temps en temps. Les dialecticiens de l'école prennent des repos plus fréquens ; ils ne saisissent jamais à-la-fois que deux jugemens ; c'est-à-dire , le raisonnement le plus simple.

Dans cette hypothèse , on aura plusieurs raisonnemens qui ne seront formés que de simples traductions. Le dernier seul renfermera , de plus , une comparaison ; mais il est à observer que tous ceux - là ne sont que comme la route destinée à nous reporter vers celui-ci.

Un jugement de traduction n'est autre chose qu'un acte de la mémoire , par lequel nous nous rappelons que nous avons rassemblé certains signes sous une expression plus abrégée.

Si nous supposons maintenant que l'esprit veuille comparer deux idées complexes du second ordre , on conçoit qu'il n'aura besoin que de répéter sur toutes deux le travail que nous venons de lui faire exécuter sur une seule. Chacune sera soumise à une série de jugemens qui auront pour terme , dans l'une et l'autre , l'idée complexe du premier ordre , et dont on rapprochera les résultats.

Je dois observer cependant , qu'il n'est pas toujours nécessaire de redescendre jusqu'aux premiers élémens dont s'est for-

mée la combinaison , parce que les rapports qu'on cherchoit à obtenir , s'offrent d'eux-mêmes dans un point quelconque , de la route qu'on devoit parcourir. En effet , quelquefois les signes des deux idées complexes du second ordre , qu'on cherchoit à comparer , nous reconduisent également aux mêmes signes intermédiaires , et alors , l'identité des idées est reconnue par l'identité du signe ; quelquefois , du moins , ils nous reconduisent à des signes dont les valeurs respectives ont déjà été estimées , et alors le rapport de la mémoire nous tient lieu du travail de l'analyse.

Je suppose que je veuille comparer , par exemple , les deux idées exprimées par les signes *cent* et *mille* , qui appartiennent l'une et l'autre au second ordre de combinaison ; il ne me sera pas nécessaire de répéter sur toutes deux les décompositions qui me reconduiroient aux idées premières de 4 ou 5 , qui seules peuvent être immédiatement saisies. En effet , à la seconde traduction que je fais du signe *mille* , je retrouve le signe *cent* , et le rapport est déterminé par l'identité même des signes qui

énoncent les deux termes de comparaison.

Je suppose encore, qu'en comparant deux triangles entre eux, je vienne à remarquer qu'ils ont chacun un angle égal, et les deux côtés adjacens à cet angle réciproquement proportionnels, j'en concluerai de suite que ces deux triangles sont semblables, sans avoir besoin de recourir à une analyse plus étendue, parce que je me rappelle avoir déjà exécuté un semblable travail, et qu'en appliquant ici le résultat des traductions que j'avois faites, je me trouve dispensé de les renouveler.

Dans ces deux hypothèses, le raisonnement ne sera encore qu'une suite de traductions, et pourra recevoir la définition de Condillac. Mais il faut en observer la raison. C'est que dans le premier cas, la comparaison des signes tient lieu de la comparaison des idées, et que l'identité reconnue entre ceux-là, fait supposer l'identité de celles-ci; c'est que dans le second cas, la comparaison avoit déjà été exécutée, et qu'on se borne à jouir des conséquences auxquelles elle avoit conduit, et que la mémoire a conservées. On

peut donc poser comme une maxime générale , que le raisonnement renferme toujours expressément , ou suppose du moins précédemment une comparaison des idées comme sa condition essentielle.

Soit que l'on compare une idée complexe du second ordre , avec une idée complexe du premier ordre , soit que l'on compare entre elles deux idées qui appartiennent au second ordre de combinaisons , les rapports qu'on apperçoit entre elles se réduisent toujours aux trois espèces que nous avons distinguées à l'égard des idées complexes du premier ordre.

On auroit tort au reste de croire que les opérations que nous exécutons sur nos idées , se bornent toujours à en comparer deux entre elles , pour en obtenir le plus simple rapport. Quelquefois nous en comparons trois ou plusieurs , pour en déduire des rapports composés ; quelquefois nous comparons ces rapports eux-mêmes. C'est ainsi que par la double comparaison des idées 4 et 5 avec l'idée 9 , je parviens à reconnaître que la réunion de celles-là est égale

à celle-ci ; c'est ainsi que je retrouve à la fois dans l'idée d'un *assassinat*, et la volonté de commettre le crime, et l'exécution de cette volonté. La condition d'une proportion géométrique ou arithmétique, résulte de l'identité des rapports obtenus par une double comparaison. L'idée de *l'équité d'un impôt* se forme aussi de l'identité des rapports obtenus, d'un côté, par la comparaison des facultés, de l'autre, par la proportion des sommes imposées sur les contribuables ; cependant, comme ces rapports composés ne sont qu'une combinaison de rapports simples, comme les opérations qui servent à les obtenir, ne sont que la répétition de celles qui ont conduit aux premiers rapports, ils ne demandent point des recherches particulières.

Enfin, il est certaines circonstances dans lesquelles on ne cherche point le rapport de deux idées complexes dont les élémens étoient déterminés ; mais, au contraire, le rapport de deux ou de plusieurs idées complexes étant déterminé lui-même, on cherche à découvrir quels ont dû être leurs élé-

mens ; telles sont , par exemple , en Mathématiques , les solutions des problèmes par les équations. On comprend que ce sont toujours les mêmes opérations de la part de l'esprit ; seulement elles se trouvent ici exécutées dans un ordre inverse.

On voit combien est importante la fonction que les signes remplissent dans les jugemens que je viens de décrire. Ici ils ne se bornent plus à annoncer nos jugemens, ou bien à en abrégér l'expression ; ils en sont le moyen nécessaire ; eux seuls peuvent nous aider à estimer les rapports de nos idées complexes du second ordre ; eux seuls peuvent nous reporter dans ces régions éloignées que nous voulons visiter par la pensée. Le plus grand nombre des jugemens dont un raisonnement se compose , n'a pour objet que d'apprécier la valeur de nos signes. En nous rappelant la suite des opérations que nous avons faites , ils servent de guides à la mémoire ; en nous ramenant aux idées simples et primitives , ils portent la lumière dans l'entendement ; et il ne faut point s'étonner du secours que

nous prêtent les signes en cette rencontre ; car nous avons vu que c'est seulement par l'efficacité de son signe qu'est représentée l'idée complexe du second ordre ; trouver le rapport d'une idée semblable , n'est donc que résoudre le problème de la puissance de son signe.

En résumant les observations renfermées dans ce chapitre , nous voyons les jugemens portés sur les rapports de nos idées , se distribuer en deux grandes classes. Les uns n'ont pour objet que des idées immédiatement apperçues ; ils résultent d'une simple comparaison , ils ne sont fondés que sur l'évidence. Les autres ont pour objet une ou plusieurs idées trop complexes pour pouvoir être immédiatement saisies ; ceux-ci ne peuvent être obtenus que par une déduction ; ils exigent la réunion de certains jugemens d'évidence sur les idées , et de certains jugemens de réminiscence sur la valeur donnée à nos signes.

Les jugemens de la première classe , fondés sur l'évidence , n'ayant besoin du se-

cours d'aucuns jugemens antérieurs , on les a appelés *principes* , et pour les distinguer de ces principes qui consistent en des faits appartenans au règne des sensations , on les a appelés *principes abstraits*.

Ces observations nous apprennent encore que si nous portons des jugemens sur les rapports de nos idées , nous portons souvent aussi des jugemens , ou sur les rapports de nos signes entre eux , ou sur les rapports de nos signes à nos idées ; que ces nouveaux jugemens font toujours une partie essentielle de nos raisonnemens , et qu'ainsi cette opération de l'esprit qu'on appelle *raisonner* , suppose toujours de notre part un retour sur les institutions de notre langage.

Je ne finirai point sans avertir que lorsqu'on exprime un raisonnement par le discours , on n'énonce pas toujours tous les jugemens dont il se compose. Il en est quelquefois de si simples , de si faciles , que l'esprit les remarque à peine , et qu'on se croit dispensé d'y fixer l'attention des autres ; et c'est là ce qui constitue la dif-

férence de la manière dont on raisonne dans les conversations familières , et de la méthode que l'on suit dans les écoles. Nous examinerons dans la seconde partie ce que celle-là peut avoir de dangereux, ce que celle-ci peut avoir d'inutile.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Comment les jugemens formés sur les rapports de nos idées deviennent sujets à l'erreur.

Si dans les jugemens que nous portons sur nos idées, nous nous bornions toujours à appercevoir celles qui sont au moment même présentes à notre esprit, et remarquées par lui, ces jugemens seraient aussi infaillibles que les jugemens d'évidence que nous portons sur nos sensations, comme eux ils ne consisteroient qu'à nous rendre compte de nos manières d'être actuelles, et les connoissances que nous obtenons brilleroient à nos yeux de leur propre lumière. (Voyez chap. 1^{er}. de la Section précédente).

Mais, l'esprit ne sauroit se contenter de ces premières et simples instructions, car elles ne le font point sortir d'un cercle étroit du moment; elles ne lui fournissent aucun sujet d'application, elles le laissent, à chaque point de sa carrière, privé des secours du passé. Il ne lui suffit pas de voir

cè qui l'affecte ; il a , sur-tout , besoin de suppléer à ce qu'il ne voit pas , et de se créer un jugement artificiel qui recule les limites dans lesquelles ses facultés sembloient avoir été renfermées par la nature.

Aussi s'empresse-t-il de convertir en jugemens généraux et absolus les jugemens particuliers qu'il avoit formés sur les rapports de deux idées , d'en déduire des maximes qu'il conserve , en quelque sorte , comme dans un dépôt , pour en faire usage dans la circonstance ; et par-là il use des résultats qu'il avoit obtenus , sans être obligé de recommencer le travail qui les lui avoit fait obtenir. Le fruit demeure , lorsque l'arbre qui le porta n'est plus , et l'opération d'un instant étend ses utiles conséquences sur toute la vie.

Il faut expliquer comment il parvient ainsi à changer la nature des jugemens sur les idées ; il faut montrer quels inconvéniens peuvent se mêler aux avantages qu'il en retire.

1. Je commence encore par cette première espèce de jugemens qui ont pour objet ou

des idées simples, ou des idées complexes du premier ordre.

C'est par des jugemens de supposition sur les objets éloignés de nos sens, que l'esprit parvient à étendre et à faire valoir les jugemens d'évidence portés sur des sensations présentes ; c'est aussi par des jugemens de supposition sur les idées qu'il n'a pas, que l'esprit réussit à généraliser les jugemens d'évidence portés sur des idées qu'il possède et qu'il remarque.

En effet, lorsque deux signes excitant à la fois deux idées, le double jugement porté sur elles nous fait évaluer leur commun rapport, nous ne nous contentons point ordinairement de prononcer que ces deux signes nous donnent, à l'heure même, occasion de remarquer ce rapport ; mais nous prononçons encore que ces deux signes nous donneront toujours lieu à faire une semblable remarque, c'est-à-dire, nous supposons que les mêmes signes nous présenteront toujours les mêmes idées ; et nous embrassons ainsi tout-à-la fois dans notre jugement, le passé, le présent et l'avenir.

Ainsi, lorsque je compare le nombre 4 à celui qui est exprimé par 2 fois 2, je ne dis point : les signes 4 et 2×2 , me fournissent à ce moment, par les idées qu'ils me présentent, le sujet d'un rapport d'égalité; mais je dis d'une manière absolue $2 \times 2 = 4$, c'est-à-dire, je prononce qu'en retrouvant les mêmes signes, j'obtiendrai toujours le même rapport; je suppose, par conséquent, que les mêmes idées me seront constamment reproduites par les mêmes signes. Aussi, lorsque j'aurai ou l'expression 2×2 , ou l'expression 4, n'hésiterai-je point de substituer l'une à l'autre comme étant d'une égale valeur, sans me donner la peine de renouveler encore la comparaison qui en fut faite.

C'est par l'effet de cette constante et immuable liaison supposée entre certains signes et leurs idées, que celles-ci ont semblé devenir dans l'esprit comme des êtres fixes et permanens, unis entre eux par des rapports éternels et nécessaires. C'est sur cette supposition qu'on s'est fondé pour établir ce qu'on appelle des *axiomes*, qui ne sont autre chose que des formules

dont on se sert pour annoncer que les opérations exécutées sur tels ou tels signes donneroient tels ou tels produits. Si les mots *partie* et *tout* n'avoient pas une constante signification, que deviendrait la maxime : *La partie est moins grande que le tout* ? Si le signe + n'exprimoit pas toujours l'addition de deux quantités, si le chiffre placé sur une lettre n'indiquoit pas toujours en algèbre l'exposant de sa puissance, comment sauroit-on que le carré d' $a + b$ est $= a^2 + 2 a b + b^2$?

Je sais que nous ne nous avisons guère de soupçonner qu'un même signe puisse avoir pour nous diverses valeurs en différens temps, et les vérités que je viens d'annoncer étonneront, peut-être, plus d'un lecteur. On est convaincu que la valeur d'un signe doit être l'objet d'un examen au premier moment où on l'emploie, mais que, cette connoissance une fois obtenue, il ne nous reste plus qu'à en tirer parti en l'appliquant, comme on en use à l'égard des loix de la nature ; le philosophe lui-même se borne à se demander compte, avec plus de soin, de ses propres idées,

c'est-à-dire , des acceptions attachées à ses signes ; mais il n'exécute ce travail qu'une fois dans sa vie, et dès-lors le système qu'ils forment dans son esprit est pour lui comme un pays qu'il a visité et reconnu ; il se repose sur les conséquences que ses analyses lui ont fournies , comme il se reposerait sur le résultat de ses expériences en Physique ; et sans cette confiance , en effet , comment pourroit-on fonder une seule science ?

Il importe donc d'examiner comment cette confiance se forme en nous , sur quoi elle est fondée , si elle peut être sujette à nous tromper , et quelles sont les circonstances où elle nous trompe.

Pour comprendre , d'abord , comment nous sommes portés à croire qu'un même signe nous représente toujours la même idée , il ne s'agit que d'appliquer ici ce que nous avons dit au chap. 3^e. de la 1^{re}. Section, sur les jugemens d'habitude et cette singulière loi qui nous fait associer dans l'esprit l'existence des faits que nous avons coutume de rencontrer unis , qui nous impose le besoin de supposer l'un dès que nous retrouvons

l'autre. Le signe et son idée se lient dans nos jugemens comme ils se lient dans notre imagination; nous ne supposons point que celui-là puisse exister sans celle-ci; car, comment de la même cause ne pas attendre toujours les mêmes effets? Cette habitude de regarder le signe et son idée comme invariablement unis, devient même si forte, que bientôt nous allons jusqu'à les identifier et les confondre; et de-là ces préjugés populaires qui font supposer dans les mots une vertu intrinsèque et nécessaire pour représenter les idées, qui portent si souvent à croire qu'il suffit de savoir des mots pour posséder des idées, préjugés qui multiplient les faux savans, et qui, peut-être, sont plus répandus qu'on ne pense.

Or, cette aveugle habitude qui nous fait supposer ainsi l'indissoluble union d'une même idée à un même signe, ne justifie point aux yeux de la raison la supposition qu'elle détermine; elle n'est pour nous qu'un besoin mécanique, elle n'est point un motif réfléchi. Ne serons-nous donc jamais abusés par elle? Ces suppositions

formées au hasard , se rencontreront-elles avec la vérité ?

Pour qu'à l'occasion du même signe l'esprit apperçût toujours la même idée , il faudroit deux conditions essentielles. Il faudroit d'abord que ce signe éveillât toujours dans l'imagination , soit la même idée simple , soit la même réunion d'idées élémentaires. Il faudroit , en second lieu , que lorsque ces idées nous sont retracées , nous eussions toujours le soin de remarquer tout ce qu'elles nous présentent ; c'est-à-dire , qu'il faudroit une égale fidélité dans l'attention et dans la mémoire.

Ici se retrace tout ce que nous avons dit dans le chap. 8^e. de la 1^{re}. Section sur l'imperfection du travail par lequel on créa les signes , et on apprend à en faire usage ; ici se découvre toute entière la triste et funeste influence des fautes qui furent alors commises. En effet , nous avons remarqué que , pour fonder une solide et durable liaison entre les idées , il faut ou une forte attention donnée à la fois à chacune d'entre elles , ou du moins une assez constante répétition accompagnée d'une attention suf-

fisante. Mais si , lorsqu'un mot est prononcé aux oreilles d'un enfant , on ne s'applique point à lui faire remarquer tout ce dont son acception se compose , si les personnes qui l'instruisent ne s'attachent point à lui donner des définitions qui s'accordent entre elles , si , en répétant le même mot devant lui , on ne lui donne point toujours le même sens , s'il ne s'exerce pas enfin lui-même à se rendre compte souvent du sens qu'on lui a donné , ces liaisons n'auront plus rien de fixe et de déterminé , l'acception de ce mot demeurera pour lui flottante et incertaine , sa présence lui rappellera tantôt une chose , tantôt une autre , suivant la circonstance dans laquelle ce mot viendra frapper ses oreilles , ou suivant la disposition où l'enfant se trouvera lui-même.

Et lors même qu'une idée nous est présente , l'impatience , la légèreté , la paresse , le défaut d'exercice , mille causes diverses peuvent se réunir pour nous empêcher de visiter , par un travail méthodique de l'attention , toutes les parties dont elle se compose.

Mais si le même signe ne nous repré-

sente point la même idée , il ne nous fera point obtenir le même rapport , et ici se trouvera en défaut cette assertion absolue par laquelle nous avons lié ce rapport à ce signe. Peut-être ne nous donnerons-nous pas la peine de faire une comparaison nouvelle , et alors nous confiant au résultat obtenu dans l'ancien jugement , nous supposerons à notre idée actuelle une propriété qu'elle n'a pas ; peut-être voudrons-nous faire un nouvel examen ; et alors nous trouverons un résultat contradictoire à celui que nous avons découvert , et de là naissent en effet tant de paradoxes , où deux propositions qui s'excluent semblent démontrées avec une égale évidence.

A ce moment commencent donc l'erreur et la vérité dans les jugemens établis sur les rapports de nos idées.

La vérité sera dans l'identité des deux idées qu'excite en nous le même signe , et auxquelles nous voulons attribuer les mêmes rapports ; l'erreur dans leur diversité. Une proposition (1) sera vraie , comme

(1) Il ne faut point oublier que nous ne parlons ici

proposition absolue , si les signes dont elle résulte ne doivent jamais nous offrir qu'une même et constante valeur. Elle sera vraie comme proposition particulière , si au moment où elle nous est présente , les signes nous rappellent bien la même valeur qu'ils présentoient lorsqu'elle fut établie. L'erreur ou la vérité ne sont point dans ce que nous appercevons , mais dans le transport que nous faisons des propriétés de la chose apperçue à celle que nous n'appercevons pas.

On voit qu'ici , comme dans les jugemens sur les faits , l'incertitude se montre lorsque nous voulons appliquer les lumières de l'évidence , et juger de ce que nous ne voyons pas , par ce que nous avons vu ; que l'habitude est tout-à-la-fois la puissance

que des propositions qui roulent sur les rapports de nos idées. Ces propositions sont absolues , lorsque nous affirmons , d'une manière générale , que l'idée représentée par tel ou tel signe , est dans un certain rapport avec une idée représentée par un autre signe. Elles sont particulières , quand nous affirmons seulement le rapport de deux idées actuellement excitées par deux signes.

magique qui nous transporte hors la sphère de notre existence présente , et le guide aveugle qui le premier nous égare ; qu'enfin nous n'étendons et ne généralisons nos connoissances qu'aux dépens de leur sûreté.

Ne croyons pas cependant que nous soyons livrés sans défenses à l'impulsion mécanique de nos habitudes , qu'il n'existe pour le philosophe aucun moyen de convertir cette passive obéissance en un acte volontaire et raisonné , et qu'on ne puisse enfin , en conservant tout ce que ces jugemens ont d'utile , les dégager de ce qu'ils ont de périlleux et d'incertain. L'attention et la mémoire reçoivent la loi de notre esprit , c'est à nous qu'il faut s'en prendre de leur infidélité ; il ne tient qu'à nous de trouver en elles des guides plus éclairés , de plus sûrs dépositaires. Lorsque nous adoptons un mot , donnons une égale et suffisante attention aux idées qu'il doit représenter ; souvent encore ayons la patience de parcourir de nouveau toutes celles qu'il nous rappelle ; ne confions à la mémoire , comme on fait vis-à-vis d'un

trésorier suspect, que des trésors comptés avec soin ; renouvelons - en de temps en temps l'inventaire ; nous pourrons alors croire à ses rapports ; nous pourrons supposer à nos signes une valeur fixe et uniforme , parce que nous aurons imposé nous-mêmes à nos facultés , le devoir de suivre une loi constante.

De quel prix ne sont donc pas pour nous les habitudes de l'imagination (1), ce phénomène tout-à-la-fois si fécond et si simple ! Elles sont pour nos jugemens sur les idées , ce que la persévérance des lois de la nature est pour nos jugemens sur les faits ; elles en garantissent la solidité , elles en préparent l'utilité ; elles seules nous permettent de convertir des jugemens parti-

(1) J'entends par *habitudes de l'imagination*, cette loi de notre organisation, en vertu de laquelle un signe s'associe d'une manière fixe à une idée, lorsque nous les avons embrassés un certain nombre de fois dans une attention commune. J'ai expliqué le principe de cette association au 3^e. chap. de la Sect. précédente. Il faut bien distinguer les *habitudes de l'imagination*, qui n'entraînent que le réveil d'une idée, et les *habitudes du jugement* qui entraînent la supposition d'un fait.

culiers en déductions générales, elles sont le fondement sur lequel repose toute notre science.

Il ne sera donc point nécessaire de renouveler toujours la comparaison des idées représentées par deux signes ; il suffira de prendre les précautions convenables pour que ces signes ne puissent jamais exciter que les mêmes idées ; alors l'application que nous ferons des résultats obtenus , sera aussi raisonnable qu'elle sembloit d'abord hasardée , et les dépôts de la mémoire deviendront pour nous comme des archives où se conserveront, dans une parfaite intégrité, toutes nos connoissances acquises.

2. S'il importe de déterminer par des jugemens fixes et généraux les rapports de nos idées simples , et ceux de nos idées complexes du premier ordre , ce besoin se fait sentir bien plus vivement encore à l'égard de ces idées qui appartiennent à un ordre supérieur de combinaisons. En effet , l'utilité des jugemens absolus consiste à nous dispenser de répéter le même travail chaque fois que nous retrouvons

les mêmes signes , et à ménager par-là tout ensemble et notre temps et nos efforts ; (voyez le chapitre 1^{er}. de cette Section) mais le travail que demande la comparaison des idées complexes du second ordre est bien plus long , bien plus difficile , il exige souvent un grand nombre de traductions successives. L'économie obtenue par déductions générales , sera donc ici d'un bien plus haut prix ; privés de leur secours , nous verrions s'évanouir l'avantage de la simplicité obtenue par la formation des combinaisons dans le système de nos connaissances , et nous retomberions à chaque fois dans cet immense détail dont nous avions cherché à nous affranchir.

Quel progrès feroit-on en géométrie , si à chaque fois qu'on rencontre un triangle rectangle , on étoit forcé de vérifier si le carré de l'hypothénuse est égal à la somme des carrés des deux autres côtés , ce qui arriveroit sans doute , si l'on ne supposoit que ces mots : *triangle* , *rectangle* , *carré* , *hypothénuse* , *somme* , réveilleroient constamment les mêmes idées , afin de reconduire aux mêmes rapports ?

C'est encore à cette supposition tacite que l'on fait de la constance des acceptions du langage, que l'on doit cette faculté d'abrèger les raisonnemens abstraits dont je parlois à la page 65. Si en effet, en évaluant les propriétés d'une idée complexe du second ordre, en la comparant à une autre idée, nous sommes quelquefois dispensés de redescendre aux dernières décompositions, n'est-ce pas parce que dans la suite des traductions que nous sommes forcés d'exécuter, nous venons à rencontrer des signes identiques à ceux qui expriment l'autre terme de comparaison, ou bien encore, parce que nous retrouvons des signes sur lesquels ces comparaisons avoient déjà été exécutées? Or, que nous serviroit d'avoir retrouvé des signes identiques, si nous ne supposions que le même signe doit bien toujours nous représenter la même idée?

Ce n'est pas tout encore, et la constante uniformité du langage ne nous est pas seulement utile pour généraliser les jugemens portés sur les idées complexes du

second ordre , et pour abrégé les déductions auxquelles ils donnent lieu ; elle nous est même indispensable pour estimer la valeur de ces idées , et pour leur faire subir quelque comparaison que ce puisse être.

En effet , nous avons vu à la fin du chapitre précédent , qu'on ne saurait évaluer une idée complexe du second ordre , ni , par conséquent , la comparer à une autre , que par le secours d'un raisonnement qui serve à la ramener à ses idées élémentaires , pour la rendre capable d'être apperçue par notre esprit. Nous avons vu également que ces raisonnemens sont toujours , en partie , une traduction de notre langage ; qu'ils renferment toujours nécessairement certains jugemens sur les rapports de nos signes.

Or , toute traduction du langage suppose évidemment deux emplois du même mot , l'un pour le comparer au langage qu'on veut expliquer , l'autre pour le comparer à l'idée qu'on veut faire naître. Toute interposition d'un signe moyen pour définir le signe d'une idée plus complexe , suppose que ce signe est pris deux fois , l'une pour l'unir au signe supérieur , l'autre pour

l'associer à une idée plus voisine de nous.

Si l'on veut se rendre cette vérité plus sensible encore, qu'on se rappelle comment se sont composées les valeurs des signes affectés aux idées complexes du second ordre. Dans la combinaison qui a servi à les former, les signes intermédiaires ont dû se reproduire deux fois pour remplir deux fonctions différentes ; d'abord, chacun d'eux a servi à réunir plusieurs idées qu'il étoit destiné à représenter ; et sous ce premier rapport, il s'est présenté comme un terme de combinaison ; ensuite, ces mêmes signes intermédiaires sont réunis pour selier à la fois au signe de l'idée totale ; et sous ce nouveau rapport, ils se sont présentés comme des élémens de combinaison. Or, on sait que dans le raisonnement, nous ne faisons que reparcourir la suite des opérations qui avoient concouru à composer notre langage.

Mais si tout raisonnement renferme nécessairement un double emploi du même signe, la solidité du raisonnement exige toujours aussi que ce signe nous représente bien, dans ces deux cas, une acception par-

faitement identique. On en comprend le motif. Le but du raisonnement est de transmettre dans l'idée complexe du second ordre, les propriétés qu'on a reconnues dans les idées plus simples qu'elle contient. Mais, comment pourroit-on atteindre ce but, si le signe intermédiaire auquel nous avons recours, ne nous rappeloit plus les mêmes idées qu'il représente dans la combinaison totale? Le raisonnement est une chaîne destinée à unir des idées dont notre esprit n'appercevoit point immédiatement le rapport; mais, comment établir une semblable liaison, s'il n'existoit pas d'anneau commun? et comment y auroit-il un anneau commun, si les signes moyens n'auroient pas une acception fixe et constante?

De-là vient cette ancienne maxime, que pour avoir un raisonnement légitime et régulier, il ne suffit pas que les propositions particulières dont il se compose soient vraies et évidentes pour elles-mêmes; mais qu'il faut encore qu'elles soient étroitement liées entre elles, et que chaque terme se trouve répété deux fois dans deux propositions différentes.

Il semble, que changer de langage dans le cours d'un même raisonnement, que dis-je? dans deux propositions immédiatement consécutives, oublier à l'instant présent l'acception qu'on avoit donnée à un signe dans l'instant qui a précédé, est une faute trop grossière pour qu'on puisse s'en rendre bien souvent coupable. Cependant, une foule de sophismes n'ont point d'autre principe, et si l'on se donne la peine d'analyser sévèrement les raisonnemens renfermés dans les livres des philosophes, ou ceux qui frappent tous les jours nos oreilles dans la conversation familière, on en retrouvera de fréquens exemples.

Cette inconséquence si frappante à-la-fois et si ordinaire, s'explique cependant de deux manières, d'abord par l'extrême légèreté que nous portons dans nos raisonnemens, par le peu de défiance que nous avons de l'inconstance de notre langage, par le peu de défiance que nous prenons de nous demander compte à nous-mêmes de nos propres idées; en un mot, par un défaut général de vigilance de notre part. Elle s'explique, en second lieu, par la manière

dont nous avons composé les séries d'idées complexes qui se comprennent les unes les autres. En effet, on ne suivit point alors l'ordre méthodique tracé par la génération même des idées, et les deux opérations exécutées sur le même signe, l'une pour lui assigner sa propre valeur, l'autre pour le faire servir d'élément à de nouvelles combinaisons, ne furent point exécutées à la suite l'une de l'autre, mais souvent, au contraire, à une grande distance, et selon qu'en a décidé le hasard. Il peut donc arriver très-facilement, que l'acception qu'on lui avoit donnée dans la première, se trouvât altérée dans la seconde, sans qu'on y fit attention. Lors donc qu'on viendra ensuite à se rendre compte de ces deux opérations, on se trouvera égaré par cela seul qu'on se les rappellera fidèlement. Ce ne sera pas la mémoire qui nous trompera alors; mais, en nous retraçant notre erreur, elle nous la fera répéter encore.

Comme nous avons distingué dans le

chapitre précédent deux sortes de jugemens à l'égard des rapports de nos idées ; les uns, portés à l'occasion des idées assez simples pour être embrassées par l'esprit, et que nous avons appelées *principes* ; les autres, portés à l'occasion des idées complexes du second ordre, et qui ne sont que des *déductions*, nous distinguerons aussi en deux classes les erreurs qui se rapportent à ces deux espèces de jugemens. Les erreurs relatives aux jugemens d'évidence ou aux principes, ne naissent que du moment où on veut les convertir en propositions générales et absolues (Voy. la pag.75). Les erreurs relatives aux jugemens sur les idées complexes du second ordre, ou de déduction, peuvent avoir lieu dans la formation actuelle de ces jugemens, et lors même qu'on ne chercheroit point à les généraliser. La première espèce d'erreurs ne se manifeste que dans l'usage que nous cherchons à faire des principes abstraits. La seconde espèce résulte des vices du raisonnement que nous employons. Ainsi, les jugemens de déduction peuvent toujours

être sujets à l'erreur , parce qu'ils supposent toujours un raisonnement. Les principes ne peuvent devenir erronés, qu'au moment où on veut leur donner une force universelle.

Cependant , ces deux espèces d'erreurs se rapportent à une commune origine , au mauvais emploi de notre langage , je veux dire , ou à l'inconstance des idées qu'un même signe nous représente, ou à l'inconstance de l'attention qui remarque les idées excitées par un signe. Car , si les jugemens d'évidence sur les idées , peuvent devenir fautifs , lorsqu'ils deviennent généraux et absolus , ce n'est pas que les rapports de nos idées soient inconstans et variables , c'est seulement parce que les mots que nous employons pour exprimer ces principes , peuvent eux-mêmes changer d'acception et représenter diverses idées en différentes circonstances.

Concluons , que toutes les erreurs auxquelles nous sommes exposés dans les jugemens que nous portons sur le rapport de nos idées , ont toujours leur principale

occasion dans les jugemens que nous portons sur la valeur de nos signes, et dans la confiance que nous sommes forcés d'avoir à la constance et à la fixité de la valeur dont ils jouissent. Tantôt la faute en est à nos signes eux-mêmes : ils se trouvent des instrumens fautifs, qui dans leur double fonction d'*excitateurs* et de *conducteurs*, ne nous présentent que des acceptions mobiles et incertaines. Tantôt la faute en est à notre attention qui use mal d'un bon instrument, qui ne sait pas se rendre un compte exact de la valeur que le signe représentoit. Il me suffit ici d'exposer ces maximes générales. Dans la seconde partie de cet Ouvrage, j'analyserai plus en détail ces deux espèces d'erreurs, pour en indiquer les remèdes.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Certitude dont les jugemens abstraits sont susceptibles. — Comment elle est modifiée par la nature de nos idées, et par la nature de nos signes.

D'APRÈS les principes que nous avons posés dans les chapitres précédens, il nous sera facile de déterminer le degré de certitude dont peuvent jouir les jugemens portés sur les rapports de nos idées, de connaître la nature de cette certitude, ses fondemens, ses règles, et les obstacles qui peuvent nous empêcher d'en jouir.

Lorsque nous nous bornons à comparer deux idées assez simples pour pouvoir être embrassées par l'esprit, et qui sont remarquées par notre attention, la certitude attachée au jugement que nous portons sur le rapport de ces idées, n'est autre que le parfait repos qui accompagne cette

connoissance immédiate que nous avons nommée *évidence*.

Cette certitude est la même que celle dont jouissent les jugemens sur les sensations qui nous affectent. Elle se fonde également sur le sentiment que nous avons de nos manières d'être. On a nommé la première certitude *métaphysique*, la seconde certitude *physique*. Les préjugés de l'ancienne philosophie faisoient regarder cette distinction comme très-essentielle. On ne regardoit pas les idées comme les simples produits de notre imagination; c'étoit une sorte d'êtres qui appartenoient à un monde d'un ordre supérieur, au règne des essences. On croyoit donc découvrir dans les jugemens d'évidence dont elles étoient l'objet, une lumière dérivée d'une source éternelle et sacrée, une certitude fondée, comme on disoit, sur *la nature même des choses*. Mais par une meilleure analyse, on s'apperçoit que ces deux certitudes ne diffèrent que par rapport à leur objet, et non point dans leur nature. L'une est la conscience de nos sensations, l'autre est celle de nos idées.

Toute discussion avec les sceptiques se trouve, dans les deux cas, prévenue dès son principe. Il n'est point question, avec eux, de raisonner sur une maxime, mais de s'entendre sur un fait très-simple. Ou ils éprouvent cette conscience que nous avons de nos idées, et alors ils sont d'accord avec nous, quoi qu'ils puissent dire; ou ils n'en jouissent point, et alors tout ce qu'ils peuvent conclure, c'est qu'ils sont des hommes d'une espèce particulière; mais, l'effort même qu'ils font pour raisonner, donneroit alors le démenti à leur assertion. Car on ne peut raisonner qu'en comparant ses idées, et pour les comparer il faut les appercevoir.

Quelque simple et incontestable que soit cette vérité, que les jugemens d'évidence portent leur certitude en eux-mêmes, et ne comportent aucune démonstration, il faut, sans doute, ne l'appliquer qu'avec une grande circonspection; je veux dire, qu'avant de se confier à la certitude de l'évidence, il faut avoir bien reconnu cette évidence elle-même, et qu'avant de prétendre imposer aux autres le devoir de s'y sou-

mettre, il faut d'abord la leur avoir rendue bien sensible. On a, dans tous les temps, fait un prodigieux abus de cette maxime, *que la lumière ne se démontre pas*. Et, la raison en est simple ; car il n'est rien de si commode pour ceux qui n'ont aucune preuve à fournir, que de s'appuyer sur un axiôme qui semble les en dispenser ; ils comptent sur l'amour-propre de leurs lecteurs, qui, sans doute, n'hésiteront point à répondre à la bonne opinion que l'auteur a semblé avoir de leur clairvoyance, et qui, loin de lui adresser de nouvelles questions qui seroient, en quelque sorte, l'aveu de leur propre ignorance, aimeront bien mieux admirer la pénétration de son esprit et la profondeur de son génie. C'est ainsi qu'un charlatan entouré d'une troupe imbécille, s'écrie d'une voix forte et assurée ; *n'avez-vous pas vu ?* Chacun répond en tremblant, qu'il a vu en effet, et finit par se le persuader, pour ne pas douter après un si habile homme. D'ailleurs, moins un homme a des idées claires et exactes, et plus il se croit familier avec l'évidence. Toutes les idées semblent identiques à

celui qui ne leur donne qu'une attention confuse, comme la plupart des objets sont semblables pour le myope. Ne s'arrêtant jamais qu'à une seule face de la question, l'homme borné a déjà vu lorsque les autres n'ont fait qu'entrevoir; et, fier de cette avance qu'il a sur eux, attribuant à la sagacité de son esprit une rapidité qui n'est due qu'à l'imperfection de son travail, il en devient tous les jours plus confiant en lui-même et plus affirmatif dans ses discours. Incapable d'analyser ses propres jugemens pour se demander compte de leurs motifs, il aime mieux croire à un instinct de la vérité qui le dirige et l'assiste comme le génie de Socrate; il ne répond que par le sourire de la pitié à ceux qui lui demandent des raisonnemens, parce que, sans doute, la nature avare de ses dons, leur refusa l'éminente faculté dont elle a doué son être; il gémit sur la condition de l'humanité et s'écrie : « que faire avec des » aveugles » ?

Lorsque nous voulons estimer par un raisonnement le rapport de deux idées

qu'on ne peut comparer immédiatement l'une à l'autre, ou lorsque nous voulons encore convertir en une formule générale et absolue le jugement porté sur le rapport de deux idées qui ne s'aperçoivent pas d'une *manière immédiate*, la certitude alors ne se compose plus seulement de ce repos de l'esprit qui accompagne les jugemens d'évidence, elle a encore pour base la confiance que nous avons dans la fixité de notre propre langage; je veux dire que, dans le premier cas, elle naît de la persuasion où nous sommes, que le même signe a bien représenté pour nous deux fois la même idée dans le double emploi que nous en avons fait en raisonnant; et, dans le second cas, de la persuasion que le même signe représentera toujours pour nous la même idée, chaque fois que nous en ferons usage.

Cette seconde espèce de certitude seroit, sans doute, aussi parfaite que la première, si les précautions étoient bien prises pour que les signes n'eussent jamais, en effet, qu'une acception fixe et constante. Car elle auroit, d'un côté, une base

commune avec elle ; je veux dire, ce repos attaché aux jugemens d'évidence ; de l'autre , elle auroit pour garantie la loi elle-même de nos facultés. Ainsi, toute la lumière des principes réfléchiroit sur leurs déductions , et les conséquences générales et éloignées ne seroient plus , en quelque sorte , qu'une continuation de cette opération aussi simple qu'infailible, qui consiste à appercevoir.

Mais , quoique la certitude des déductions puisse être quelquefois égale à celle des principes , il faut avouer cependant que souvent elle est inférieure à celle-ci , et qu'elle est susceptible de degrés très-variés , soit parce que nous n'apportons pas toujours le même soin à déterminer ou à reconnoître les acceptions de nos signes , soit parce que , suivant la nature des signes et celle des idées , ce travail lui-même n'est pas toujours d'une aussi facile exécution.

La première de ces deux vérités se démontre d'elle-même ; la seconde exige quelques développemens. Il ne s'agit que d'appliquer ici les observations consignées dans les chapitres 8 , 10 et 11 de la 1^{re}.

Section , sur les effets propres à certains signes , et sur les propriétés des diverses espèces d'idées.

D'abord , puisque les différentes espèces d'idées exigent un plus ou moins grand effort de l'attention pour être déterminées ou reconnues , on conçoit que les jugemens dont elles sont l'objet seront plus ou moins sujets à l'erreur , comporteront une plus ou moins grande certitude.

Il faudra plus de soin pour s'assurer de l'exactitude des jugemens portés sur les rapports des idées abstraites , que sur les rapports des idées sensibles ; il en faudra davantage aussi pour les idées complexes que pour les idées simples , et parmi les idées complexes , on pourra se confier davantage aux jugemens portés à l'égard de celles qui appartiennent au premier ordre de combinaison , qu'à ceux qui se dirigent sur des idées d'un ordre supérieur.

En rappelant ici la distinction faite des quatre classes d'idées complexes , on trouvera que celles de toutes qui semblent ouvrir un plus vaste champ à l'erreur , sont

les idées complexes qui se composent d'idées abstraites mixtes, puisqu'à la difficulté qui nait de l'abstraction, elles joignent celle qui résulte de la variété de leurs élémens. Ensuite viennent les idées complexes formées à la fois d'idées sensibles et d'idées abstraites, enfin, celles qui se composent seulement d'idées sensibles.

De toutes les idées complexes, celles qui demanderont moins de précaution, celles qui nous présenteront plus de sécurité, celles, en un mot, qui sembleront moins permettre aux jugemens de s'égarer, seront sans doute les idées complexes des modes simples; car ce sont celles qui imposent un moindre effort à l'attention, comme à la mémoire. Il suffit à l'une de remarquer, à l'autre de rappeler l'idée simple et élémentaire, et de répéter un certain nombre de fois le même travail.

Dans les autres idées complexes, l'esprit avoit à étudier d'abord la nature variée de chaque idée élémentaire, ensuite la combinaison plus ou moins étendue qu'elles formoient en se réunissant. Ici, il n'a plus

à remplir qu'une seule de ces deux conditions , encore faut-il remarquer que c'est la plus simple et la plus facile. (V. le 1^{er}. volume , page 264.) Comment le langage pourroit-il être inconstant , lorsqu'il en coûte si peu pour le fixer ? Comment pourroit-on prendre une idée pour une autre , lorsqu'elles se distinguent à des traits si marqués ? Si nous ne pouvions compter en cette circonstance sur la fidélité de nos signes , quelle seroit celle où nous devrions leur accorder plus de confiance , et quels services pourrions-nous en attendre ?

En second lieu , puisque les diverses espèces de signes présentent un secours plus ou moins efficace à l'attention et à la mémoire , et que l'art de se mettre en garde contre l'erreur , consiste dans un usage plus ou moins parfait de ces deux facultés , le choix des signes ne sera pas non plus sans influence sur la certitude dont il nous sera permis de jouir.

Nous avons vu que les signes qui secondent plus puissamment ces deux facultés , sont ceux qui réunissent dans un plus

haut degré la propriété de *conducteurs* de l'attention , à celle d'*excitateurs* des idées.

Les signes figurés sont ordinairement conducteurs aussi imparfaits , qu'ils sont puissans excitateurs. En leur qualité même d'excitateurs , quoiqu'ils réveillent les idées avec force , ils ne les évoquent point ordinairement avec exactitude ; souvent ils en rappellent plus , souvent ils en rappellent moins qu'ils ne sont destinés à en représenter , et ils ne doivent même leurs autres propriétés qu'à ce défaut inhérent à leur nature. Ils sont comme ces acteurs qui nous inspirent sur la scène un si haut intérêt , et qui ne doivent les jouissances qu'ils nous font goûter , qu'à l'illusion même qu'ils nous causent.

Si donc la poésie et l'éloquence , qui cherchent bien plus à charmer l'homme et à l'émouvoir , qu'à l'éclairer , ou qui du moins veulent faire passer par son imagination et par son cœur tous les conseils qu'ils adressent à sa raison , si ces deux arts , dis-je , réclament les signes figurés comme leurs plus sûrs et plus utiles mi-

nistres , la philosophie les repousse comme les plus dangereux séducteurs dont puissent s'entourer ses disciples ; elle n'accorde aucune confiance aux jugemens exécutés avec des instrumens semblables. Seroit-il permis de se confier avec sécurité à la constance des acceptions d'un langage , lorsqu'on est le plus souvent hors d'état de se rendre compte de celles qu'il présente à l'instant même où l'on s'en sert ? Peut-on espérer qu'il nous reconduise infailliblement aux mêmes idées , lorsque , par son caractère essentiel , il tend au contraire à les voiler à nos yeux , et à leur faire subir une sorte de métamorphose ?

La faculté excitatrice des signes arbitraires , ou presque arbitraires , n'est fondée , ainsi que leur faculté conductrice , que sur le simple pouvoir de l'habitude. Ils ne tirent d'ailleurs de leur nature particulière aucun moyen pour aider plus puissamment l'attention ou la mémoire. Quoiqu'ils jouissent des propriétés suffisantes pour servir d'instrumens à notre esprit dans les jugemens qu'il porte sur les rapports de ses idées , ils ne renferment d'ailleurs aucune

condition qui les rende spécialement utiles à le garantir de l'erreur , et à le ramener dans le sentier de la vérité , lorsqu'il seroit en danger de s'en écarter. Ils nous abandonnent à nos propres forces , et s'ils n'y ajoutent rien , ils ne nous conduisent pas du moins à en abuser.

Ils tiennent donc une sorte de milieu entre les signes figurés et les signes analogues. Le secours de ceux-ci est aussi précieux , que l'influence des premiers pouvoit être nuisible ; ils sont pour nous , comme des amis fidèles et de véridiques conseillers , dont la voix nous avertit sans cesse du vice ou de la bonté de nos opérations ; ils sont comme une sorte de conscience sensible qui supplée au silence de l'autre , ou qui nous répète ses avis avec une voix plus puissante ; ils unissent les idées à leur signe par un double et solide lien ; ils laissent subsister devant le regard de l'attention des monumens qui lui retracent les opérations qu'elle a faites ; ils font disparaître à-la-fois les difficultés qui naissoient de l'abstraction des idées , et celles qui résultoient de leur cumulation

en idées complexes ; ils prêtent aux idées abstraites une forme matérielle ; ils offrent à nos yeux un modèle subsistant de la combinaison qui fonde les idées complexes ; ils portent en eux-mêmes le gage de la fixité de leurs acceptions , parce qu'ils conservent en eux la vivante image de ces acceptions elles-mêmes ; ils semblent réduire à un jugement d'évidence tous nos jugemens sur nos idées , et leur en communiquer par-là toute l'infailibilité.

D'aussi grands avantages ne se réuniront cependant pas toujours au même degré ; ils seront d'autant plus sensibles, que l'analogie sera plus forte elle-même. Il importe sur-tout que l'analogie saisisse, dans les divers traits de nos idées, ceux qui sont plus délicats et plus fugitifs de leur nature, ce qui se réduit à dire que les signes représenteront d'autant plus sûrement nos idées, qu'ils réussiront mieux à les peindre.

Il ne faut pas oublier au reste que toutes les idées ne sont pas également susceptibles de recevoir des signes également analogues ; nous nous trouvons donc de nou-

veau reconduits à remarquer combien la nature de nos idées influe sur la certitude des jugemens dont elles sont l'objet, et à reconnoître que les idées complexes des modes simples sont celles qui comportent des jugemens plus infailibles, puisque ce sont celles de toutes qui peuvent faire jouir leur langage d'une plus parfaite imitation.

Si l'on découvre ici combien le choix des signes est important dans la recherche de la vérité, puisque c'est sur-tout de leur énergie plus ou moins puissante que dépend la sûreté des connoissances obtenues par la comparaison de nos idées, on se trouve aussi forcé de convenir qu'il existe à cet égard entre les idées une différence essentielle, que, n'exigeant pas toutes les mêmes efforts, les mêmes soins, elles ne sont pas toutes sujettes aux mêmes erreurs, et qu'il en est qui semblent faire de la certitude comme leur patrimoine naturel, pendant que les autres ont besoin, pour l'obtenir, de tous les secours de la philosophie.

Si nous sortons des rapports que les

signes ont à l'esprit de l'individu qui n'en fait usage que pour lui seul, pour les envisager dans leur rapport; aux entretiens que deux ou plusieurs individus peuvent avoir ensemble, si nous passons des loix de la méditation solitaire à celles des communications sociales, nous découvrirons dans la même source que nous avons déjà indiquée pour nos erreurs, l'origine de toutes les disputes qui peuvent s'élever parmi les hommes au sujet des jugemens qu'ils portent sur leurs propres idées.

En effet, nous ne nous bornons point à supposer que le même signe doit éveiller constamment en nous la même idée; nous avons coutume de supposer encore que le même signe employé par les autres hommes, leur présente aussi les mêmes idées qu'il excite en nous; nous n'hésitons donc point à penser qu'ils doivent à leur occasion s'accorder avec nous dans les mêmes jugemens. De là toutes ces maximes que nous imposons en quelque sorte au monde, comme d'éternelles lois, et devant lesquelles il semble, à nous entendre, que toutes les nations et tous les siècles doivent venir s'incliner.

Sans doute il n'est qu'une même vérité pour tous les hommes , dans ce sens qu'ils sont tous suceptibles , par leur organisation , d'avoir les mêmes idées , et qu'en comparant les mêmes idées , ils obtiendront toujours les mêmes rapports. Mais il n'en résulte point qu'une proposition composée de certains signes doive paroître également vraie à tous , parce que tous n'attachent point les mêmes acceptions aux signes dont elle est formée. Le peu d'uniformité que l'on suit en enseignant aux enfans la langue qu'ils doivent parler un jour , les circonstances diverses où ils se trouvent , lorsqu'ils apprennent d'eux-mêmes le sens des mots qu'ils entendent prononcer , le degré , souvent très-inégal , dans lequel les différens individus possèdent les facultés d'attention et de mémoire , le soin plus ou moins assidu qu'ils apportent aux opérations de leur esprit , mille causes se réunissent pour faire retrouver à chacun des valeurs souvent très-diverses dans un signe commun. Eh ! pourrions-nous nous flatter de nous accorder avec les autres hommes ,

lorsque nous savons si rarement nous mettre en accord avec nous-mêmes ?

Mais si un autre homme ne fait point du langage le même usage que nous , notre proposition lui semblera aussi clairement fausse , qu'elle nous paroît clairement vraie à nous-mêmes , et réciproquement. Chacun invoquera le témoignage de l'évidence ; chacun essaiera inutilement de ramener l'autre à son opinion ; et dans le fait , chacun des deux aura raison , quoiqu'ils soutiennent deux opinions diamétralement opposées , comme chacun des deux aura tort de s'étonner qu'il éprouve une contradiction , et de supposer que tout le monde doit arriver ici au même résultat que lui.

On comprend comment l'habitude doit fonder un préjugé semblable. Nous ne nous formons l'idée des autres hommes qu'en leur prêtant notre propre *moi* ; nous ne les concevons que comme nos propres copies. Il est donc naturel que nous leur supposions et les mêmes pensées , et le même langage , et que nous jugions des opé-

rations de leur esprit d'après celles du nôtre. Ainsi, le sauvage attribue aux animaux, aux plantes, à la matière inorganique elle-même, les propriétés de son espèce. Ainsi, les nations grossières encore se figurent leurs dieux revêtus des formes humaines ; tant l'homme est porté à se retrouver lui-même par-tout ! tant son esprit se plaît à répéter les images de sa propre existence, pour en peupler toute la nature !

Ici se présenteroient une foule de déductions intéressantes à suivre, de recherches importantes à tenter. Il faudroit examiner quelle influence ces divers principes d'erreur ou de dispute peuvent avoir exercée sur les différentes branches de nos connoissances. Il faudroit montrer comment elles ont dû se ressentir de l'incertitude attachée ou à la nature de certaines idées, ou à l'usage de certains signes. Il faudroit enfin tracer en détail le tableau des moyens qui seroient nécessaires pour prévenir ou corriger ces erreurs, dissiper cette incertitude, faire cesser ces disputes. Mais nous renvoyons ces diverses questions à la seconde partie de cet écrit, destinée à montrer comment

nous pouvons réparer nos fautes, et arriver à une plus haute perfection.

Je vais examiner quel est l'emploi que nous faisons de ces jugemens dont je viens d'analyser la nature, quelle est la fin à laquelle ils se rapportent. On sentira mieux, en l'observant, combien il nous importe que ces jugemens soient bien faits, et quel doit être pour nous le prix de la vérité.

CHAPITRE SIXIÈME.

Emploi que nous faisons des jugemens abstraits. — Première espèce de découvertes auxquelles ils nous conduisent. — Nouvelles vérités abstraites.

SI les idées ne nous intéressent point par elles-mêmes, mais seulement par le rapport qu'elles ont aux faits, quelle utilité pouvons-nous trouver à les comparer entr'elles ?

Si les raisonnemens que nous formons sur les idées ne roulent jamais que sur l'identité, s'ils se bornent à reconnoître le *même* dans le *même*, à quelles découvertes peuvent ils nous conduire ?

Si l'emploi que nous faisons des signes dans le raisonnement se réduit à nous retracer, par leur moyen, la suite de nos propres opérations, quelles nouvelles connoissances pouvons-nous obtenir avec leur

secours , et comment parviendrons - nous jamais à sortir , par un travail semblable , de l'enceinte de notre première pensée ?

La solution de ce problème , qui présente un paradoxe apparent , et dont l'énoncé seul a souvent étonné les philosophes et les géomètres , a été essayée quelquefois , et jamais présentée , ce me semble , d'une manière satisfaisante.

A la solution de ce problème se rapportent cependant les questions les plus importantes. Elle seule peut nous éclairer sur la véritable utilité de la métaphysique et sur sa liaison avec les connoissances positives. Elle seule peut nous apprendre comment chaque science a nécessairement sa métaphysique particulière , et quel appui celle-ci lui prête. Elle seule enfin peut nous conduire au but auquel nous tendons dans cet écrit , je veux dire , à apprécier l'influence directe que nos signes peuvent exercer sur nos connoissances , et nous fournir ainsi le moyen d'appliquer toutes les recherches que nous avons faites précédemment.

Il ne faut point se le dissimuler. La

fausse idée qu'on a prise de l'efficacité qui appartient aux jugemens abstraits (1) a été une source féconde des plus graves erreurs en philosophie. Telle est, en effet, la triste conséquence de tous les jugemens vicieux que l'on porte sur la nature de nos opérations intellectuelles , qu'en nous faisant adopter de mauvaises méthodes , qu'en nous faisant prendre de fausses routes, elles nous conduisent à abuser de nos propres forces, et elles engagent les meilleurs esprits dans un grand nombre d'écarts. L'ancienne philosophie attribua un pouvoir excessif, une sorte de puissance magique aux jugemens abstraits , et la confiance exagérée qu'elle leur accorda fut la prin-

(1) On a appelé *jugemens abstraits* , ceux qui n'ont pour objet que de fixer le rapport que nos idées ont entr'elles , non pas qu'ils ne servent quelquefois aussi à fixer le rapport de deux idées sensibles , mais parce qu'ils ne considèrent les idées que telles qu'elles sont dans notre esprit , et indépendamment de leur liaison avec l'ordre des réalités. J'emprunterai quelquefois cette expression comme plus abrégée. Mais j'en détermine ici le sens , parce qu'elle pourroit être sujette à quelque équivoque.

cipale cause de cette funeste indifférence qu'elle témoigna pour les lumières de l'observation, et le travail des expériences. Comment se seroit-on donné la peine d'observer, lorsqu'on étoit convaincu qu'il suffisoit de combiner ses propres idées pour tout deviner et tout savoir? lorsqu'on regardoit comme fautives, imparfaites, méprisables, toutes les connoissances dont nos sens étoient les ministres, et qu'au contraire, les vérités puisées dans la comparaison de nos idées, étoient décorées du beau nom de vérités pures, intellectuelles, et sembloient être la source éternelle de la plus pure, de la plus sublime lumière? que dis-je même? lorsque, à en croire Mallebranche, elles étoient une émanation de l'essence divine elle-même?

En se déponillant des préjugés scholastiques, en s'affranchissant de cette superstition ridicule à l'égard des jugemens abstraits, les modernes Métaphysiciens n'ont pas su fixer eux-mêmes, d'une manière exacte et constante, le juste degré de confiance que méritent les jugemens abstraits, et l'utilité précise que nous devons en attendre.

Tantôt méconnoissant leur véritable efficacité, ils se sont trop récriés sur les inconvéniens des systèmes métaphysiques, ils ont cru que ces systèmes ne pouvoient nous conduire à aucun résultat ; tantôt au contraire, touchant à l'extrême opposé, sans s'appercevoir de la contradiction où ils tomboient vis-à-vis d'eux-mêmes, ils ont pensé que toute science se réduisoit à un système de signes, ce qui veut dire en d'autres termes, que toute science se réduit à une méditation abstraite (1).

Car, ainsi que je l'ai déjà montré, et qu'on le comprendra mieux encore par la suite, ces jugemens abstraits sont les seuls dans lesquels les signes remplissent une fonction essentielle.

(1) Condillac a donné l'exemple de ces deux erreurs opposées ; et l'on pourra s'en convaincre si l'on compare le second volume de ses *Essais de Métaphysique* avec sa *Logique*, sa *Grammaire*, et la *langue des calculs*. La plupart de ses disciples les ont reçues de lui, et je ne sache pas qu'aucun de ceux qui lui ont succédé aie pensé à les relever.

Les vérités nouvelles qu'il peut nous être utile de découvrir, se partagent en deux grandes classes. Les unes sont prises dans le règne de nos idées, les autres, dans l'ordre des faits; ou si l'on aime mieux, les unes consistent dans les rapports que nos idées ont entr'elles, et les autres dans les rapports que nos idées ont aux objets qu'elles représentent. Les premières sont des vérités abstraites, telles qu'un axiôme de Mathématiques. Les autres sont des vérités expérimentales, telle que la connaissance des lois de la nature.

Et d'abord, comment, en comparant nos idées, pouvons nous retrouver en elles quelque autre chose que ce que nous y avons vu en les formant? quelle nouvelle lumière peut sortir à leur égard des jugemens fondés sur l'identité?

Je sais que comme nos idées sont l'ouvrage de notre esprit, nous ne saurions jamais y retrouver que ce que nous y avons mis nous-mêmes. Mais on auroit tort de croire qu'on apperçoive toujours tout ce qu'on y fait entrer, ou qu'on en remarque tous les rapports, et qu'ainsi il ne reste

aucune nouvelle connoissance à obtenir sur leurs propriétés par une nouvelle étude.

Lorsqu'on reçoit pour la première fois des idées simples, ou des idées complexes du premier ordre, on apperçoit ordinairement d'une manière suffisante, et ce qui constitue leur nature, et les élémens dont elles résultent. Mais si on ne peut espérer de recueillir aucune lumière nouvelle sur leur intrinsèque formation, combien de rapports ne peut-on pas cependant découvrir en elles avec les autres idées, et comment y parvenir sans les soumettre, de nouveau, à une suite de comparaisons et d'analyses ? Ainsi, lorsque je me suis formé l'idée de *deux* et celle de *quatre*, et que je leur ai donné leurs signes, j'ai sans doute assez bien remarqué ce qui constitue chacune d'entr'elles en particulier, pour qu'il ne me reste plus rien à en apprendre. Cependant, lorsque venant à les rapprocher l'une de l'autre, j'observe que *quatre* est le double de *deux*, le résultat de cette comparaison est pour moi une véritable découverte.

En formant notre idée, en déterminant

son essence, nous plaçons sans doute en elle le fondement, la condition de tous ses rapports. Mais le rapport même n'existe point encore pour nos connoissances, il ne se montre point encore aux regards de notre esprit, et ce n'est qu'en exécutant de nouvelles comparaisons sur cette idée, qu'il peut se dévoiler à nos yeux.

Ce que nous venons de dire sur les idées simples, et sur le premier ordre d'idées complexes, s'applique aussi, comme on voit, aux idées complexes du second ordre. Mais celles-ci nous fournissent, même après leur formation, le sujet d'une étude bien plus variée encore, et de bien plus nombreuses découvertes.

D'abord, bien différentes en ceci des idées d'un ordre inférieur, elles renferment souvent des élémens qu'on n'y a point apperçus, et dont on n'y soupçonne pas l'existence.

En effet, une idée complexe peut être très-bien déterminée pour nous, quoique nous ignorions les élémens primitifs qui la constituent. Une idée complexe n'est point une idée apperçue par notre esprit;

elle est placée, de sa nature, hors de la portée à laquelle l'esprit peut atteindre. Elle n'existe pour lui que dans la puissance qu'il a de s'en retracer tous les détails. Elle est donc véritablement déterminée dès que cette puissance est pour nous entière et complète ; c'est-à-dire, du moment où nous possédons un signe capable de nous en rappeler tous les détails. Mais souvent on institue, ou on admet ce signe, on lui assigne sa valeur, sans descendre à toutes les idées élémentaires qu'il devra représenter ; on se contente de fixer le choix de divers signes intermédiaires, dont on veut réunir toutes les valeurs en lui seul, et dont les acceptions avoient été déjà déterminées par des opérations antérieures. C'est ainsi, par exemple, qu'en associant les deux mots *cinquante* et *mille*, je détermine le nombre *cinquante mille*, quoique je n'aie cependant point fixé au moment même l'idée de l'unité, ni même l'idée de *cinq*, qui sert de base à cette combinaison.

On n'exécute donc en quelque sorte, en cette occasion, qu'une opération mé-

canique et grammaticale. Les conditions sont établies, quoiqu'on ne se soit point encore demandé compte des résultats qu'elles doivent produire. Les idées sont mises à notre disposition, quoique nous n'ayons point encore fait usage du pouvoir que nous avons sur elles; nous sommes comme un marchand auquel on remet ou un sac d'argent, ou une balle de marchandises. Il les possède, quoiqu'il en ignore le contenu. Il ne tiendra qu'à lui de les visiter à sa volonté, pour compter l'un, et faire l'inventaire de l'autre.

Ce sera donc pour nous une découverte, lorsqu'usant de cette puissance que la formation de notre langage nous avoit donnée, mais que nous n'avions point encore exercée, lorsqu'appelant à notre secours ces idées intermédiaires dont nous n'avions fait encore qu'associer les signes, nous viendrons à reconnoître que certaines idées élémentaires faisoient partie de ce *tout* inconnu dont nous avons fixé les conditions. Nous savions seulement que le signe de l'idée complexe du second ordre nous représentoit certains signes moyens; nous

saurons maintenant qu'il nous représente telles et telles idées premières. Nous aurons fait l'inventaire de nos propres richesses.

On pourroit donc considérer, sous ce rapport, le langage comme une sorte d'algèbre, où l'on se contente d'abord d'indiquer les opérations sans les exécuter; on pourroit comparer les découvertes qu'il donne occasion de faire, à ces résultats qu'on obtient en rétablissant les quantités premières à la place des lettres dont on s'étoit servi pour les désigner.

Tel est, par exemple, le raisonnement dont on se serviroit pour prouver qu'il est de l'essence d'un gouvernement sage et prudent d'avoir un caractère de modération. Car, en décomposant l'idée de sagesse on y retrouve celle de ménager ses forces, afin d'en rendre l'usage plus durable; cette nouvelle idée nous reconduit au devoir de n'employer qu'avec réserve les moyens de la crainte et de la rigueur. On s'étoit contenté d'abord d'associer ensemble les signes des deux idées, *sagesse*, *gouvernement*; en les unissant ainsi, on n'avoit

point apperçu toutes les conditions dont la première se compose ; et lorsqu'on vient à les reconnoître et à les rapporter à l'idée complexe d'un gouvernement sage , on obtient une vérité nouvelle , quoiqu'on n'ait fait qu'estimer la valeur des signes dont on faisoit usage.

En second lieu , les idées complexes du second ordre renferment aussi des idées intermédiaires qu'on n'avoit point apperçues en les formant , et qu'on vient à y rencontrer en les soumettant à l'analyse.

Rappelons-nous ici qu'une même idée complexe du second ordre peut être formée par plusieurs systèmes de combinaison très-différens entr'eux (Sect. 1^{ere}, ch. 7^o., page 178), c'est-à-dire que les mêmes élémens peuvent se groupper en diverses manières , avant de se réunir en un seul tout. Mais , comme pour obtenir l'idée complexe il suffit de suivre une seule de ces diverses méthodes , on pourra , en la décomposant , s'attacher à une autre méthode qu'on avoit négligée , et il restera autant d'idées intermédiaires nouvelles à découvrir , qu'il y avoit de systèmes pos-

sibles différens de celui qu'on a jugé à propos d'adopter.

Supposons l'idée complexe N du second ordre, formée des quatre idées élémentaires, a, b, c, d , réunies par les deux intermédiaires A, B, de la manière suivante :

$$\left. \begin{array}{l} a \\ b \end{array} \right\} A \quad \left. \begin{array}{l} \\ \\ \\ \end{array} \right\} N \\ \left. \begin{array}{l} c \\ d \end{array} \right\} B$$

Supposons aussi, que combinant les quatre idées élémentaires d'une autre manière, j'en eusse formé deux idées complexes A', B', en faisant :

$$\left. \begin{array}{l} a \\ c \end{array} \right\} A' \quad \left. \begin{array}{l} b \\ d \end{array} \right\} B'$$

Par la comparaison de ces deux idées nouvelles A', ou B', avec l'idée N, et l'analyse de celle-ci, j'apprendrai qu'elle les contient toutes deux, ce que j'ignorois d'abord, puisqu'en la formant je n'avois aperçu en elle que les deux idées A et B très-différentes de ces dernières.

Ainsi, lorsqu'en me formant pour la première fois l'idée de 9, je l'ai obtenue

en répétant trois fois le nombre 3, elle est sans doute déterminée pour mon esprit aussi exactement qu'elle peut l'être. Cependant, je n'ai point apperçu en elle les idées des nombres 5 et 4 qu'elle contient, comme celle de 3, idées que j'y rencontrerai cependant, en suivant le sentier d'une nouvelle analyse.

Il en est de même, lorsque prenant le diamètre d'un cercle pour base d'un triangle inscrit à ce cercle, j'en conclus que ce triangle sera rectangle, c'est-à-dire, aura un angle droit. J'eusse pu également, traçant un triangle rectangle, et posant alors l'angle droit pour condition, l'inscrire dans un cercle et conclure que l'hypothénuse étoit le diamètre de ce cercle. Selon que j'aurai choisi l'un ou l'autre système pour la formation du triangle, il doit s'offrir à moi une découverte, en rétrogradant suivant celui de ces deux systèmes que j'aurai négligé d'abord.

Enfin, en analysant deux ou plusieurs idées complexes, nous découvrons entre elles des rapports que nous n'avions point remarqués en les formant, que nous n'au-

rions même jamais pu appercevoir en nous en tenant à l'ordre observé dans leur formation. C'est ici le troisième et dernier genre de découvertes auxquelles nous conduisent les jugemens établis sur les idées complexes du second ordre.

Cette nouvelle propriété résulte en eux de la précédente :

En effet , tous les rapports de nos idées se réduisent , comme nous l'avons vu , à une identité totale ou partielle. On ne sauroit donc reconnoître les rapports de deux idées complexes du second ordre , qu'en les saisissant par des intermédiaires communs qui servent de fondement ou à leur égalité parfaite , ou à leur ressemblance , ou à la compréhension de l'une dans l'autre. C'est ainsi que pour comparer les idées de *philosophie* et de *tolérance* , je redescends à celle de *justice* qui est leur commun intermédiaire. Si donc , en formant les diverses idées complexes qu'ils s'agit de comparer entre elles , je n'avois point eu recours à ces intermédiaires déterminés , qui seuls peuvent en faire connoître la mutuelle dépendance , tant que je ne m'écarterai point dans mes

analyses, du mode de combinaison que j'a-
vois suivi, je ne parviendrai point à con-
noître ce que ces diverses idées font les
unes aux autres. Mais cette vérité que je
cherche et que je n'ai point encore obtenue,
quoique j'en possède, sans doute, toutes
les conditions, se dévoilera à mes yeux du
moment où j'aurai su trouver un mode de
décomposition plus favorable.

Les mathématiciens et les géomètres
conviendront avec moi, que c'est à l'art
de saisir les intermédiaires communs entre
deux combinaisons variées que se réduit
le talent de découvrir leurs propriétés res-
pectives, et que c'est de la peine qu'on a
à démêler cet ordre de décomposition con-
venable au milieu de tous ceux qui vien-
nent s'offrir, que naît toute la difficulté
d'un semblable travail; d'où il résulte na-
turellement que les découvertes devien-
nent d'autant plus difficiles, que les idées
sur lesquelles on travaille sont elles-mêmes
plus complexes.

On propose cette question : *quelles sont
les institutions les plus propres à former
la morale d'un peuple?* Je décompose

l'idée de la morale d'un peuple, et celle des moyens qui peuvent servir à la former, pour en détacher les idées des moyens qui peuvent se rapporter aux institutions. D'un autre côté, je décompose aussi les diverses idées des institutions connues ou possibles pour en détacher toutes les circonstances qui se rapportent à la morale publique, et j'examine comment l'idée complexe de ces circonstances se lie à celles des conditions que j'avois reconnues comme nécessaires au progrès de la morale dans le sein d'une nation. Ainsi j'ai exécuté, sur les idées complexes qui m'avoient été présentées, une double analyse, dans un ordre différent de celui qui avoit servi à leur composition, pour retrouver entre elles des intermédiaires communs qui puissent fonder leur liaison réciproque.

De même encore, lorsque je veux estimer la valeur des trois angles d'un triangle, c'est-à-dire, le rapport qu'auroient entre eux, et à la circonférence totale, les arcs de cercle interceptés par chacun d'eux dans un cercle commun, dont leurs côtés seroient les rayons, je trace un cercle par

les trois points qui forment les trois extrémités du triangle ; et, considérant alors ces angles comme autant d'angles inscrits à ce cercle, j'arrive à découvrir que leur valeur totale est égale à la moitié de ce même cercle, puisque, d'un côté, chaque angle inscrit a pour mesure la moitié de l'arc qu'il intercepte ; et que, de l'autre, les arcs réunis qu'interceptent ici ces trois angles, forment la totalité du cercle. On voit que pour arriver au rapport désiré, j'ai eu recours à une nouvelle idée intermédiaire, celle de l'arc intercepté entre les côtés de l'angle inscrit, arc qui se trouvant précisément le double de celui qui mesure cet angle, m'a offert, par conséquent, le terme commun qui m'étoit nécessaire pour estimer sa valeur.

Quelque soit la démonstration mathématique, géométrique, ou métaphysique, quelque soit, en un mot, le raisonnement abstrait qu'on veuille prendre la peine d'analyser, on le verra toujours nous conduire à l'une des trois découvertes que je viens d'expliquer, c'est-à-dire, à retrouver dans une idée complexe, ou un élément, ou un

intermédiaire, ou, enfin, un rapport qu'on n'avoit point apperçu en la formant.

Les développemens que nous venons de donner nous expliquent en quel sens on doit dire *qu'une proposition est renfermée dans une proposition*, et que tout l'artifice du raisonnement ne consiste qu'à nous les faire retrouver l'une dans l'autre. Une proposition abstraite n'est que l'expression d'un certain rapport entre les idées. Or, un rapport est contenu dans un autre rapport précisément de la même manière et pour la même raison qu'une idée est renfermée dans une autre idée. (Voyez la page 54). Si nous n'avions que des idées simples, il n'y auroit point de liaison, point de génération entre les jugemens dont elles seroient l'objet. Le rapport qui existe entre deux idées complexes, n'est que la réunion des rapports simples qui subsistent entre leurs élémens. Il résulte donc nécessairement de ceux-ci, et il les suppose à son tour, lorsqu'il est établi lui-même.

Or, de même qu'il y a des idées trop complexes, pour que nous puissions en

appercevoir les élémens , il y a des rapports trop composés pour que nous puissions remarquer immédiatement tous ceux qu'ils contiennent. Le raisonnement , en nous faisant traduire nos signes , nous aide à reconnoître dans les idées très-complexes les élémens qui y sont entrés ; il nous aide à découvrir aussi la liaison du rapport simple au rapport composé. L'idée élémentaire ou intermédiaire que l'esprit n'apperçoit pas , n'existe , en effet , nulle part ; il n'a que la puissance de l'obtenir. Le rapport simple ou composé qui n'est point remarqué sur l'heure n'existe pas davantage , et nous n'avons également que *le pouvoir* de le découvrir. Ce pouvoir repose dans nos signes , et nous serons nécessairement reconduits à l'idée et au rapport par les conditions mêmes de notre langage , si nous savons y être fidèles.

Il ne faut donc point prendre dans un sens propre et rigoureux cette expression *renfermée* que nous offre la maxime que je citois tout-à-l'heure : elle veut seulement dire qu'une proportion renferme les *conditions essentielles* sur lesquelles une

autre proposition est fondée , parce qu'elle renferme les mêmes idées qui s'y reproduisent , déguisées sous d'autres signes , ou , du moins , parce qu'elle se compose elle-même des signes qui représentent ces idées , et qui doivent nous y reconduire.

On aura quelque peine , sans doute , à retrouver au premier coup-d'œil dans tous les raisonnemens abstraits , le travail que je viens de décrire. Mais , si l'on réfléchit que dans tous ces raisonnemens on ne fait que suivre la grande chaîne de l'identité , c'est-à-dire , on ne fait que reconnoître , au travers des diverses combinaisons , l'identité totale ou partielle des idées revêtues de signes différens (voyez le chap. 3^e. de cette Section) , on se convaincra , sans difficulté , que toutes nos méditations abstraites ont également pour objet de suivre une série de rapports identiques. Car , comment ces rapports s'associeront-ils entre eux par une étroite dépendance , si ce n'est en vertu de la grande et éternelle loi de l'identité ?

Voilà pourquoi on a coutume de dire qu'une vérité générale *contient* toutes les

vérités particulières qui se rapportent à elle , qu'un principe *contient* toutes ses conséquences. Car, la vérité générale se forme des mêmes idées qui se reproduisent dans les vérités particulières. Le principe *contient* les mêmes idées sur lesquelles roulent les déductions.

Ceci nous explique encore ce que c'est que la fécondité particulière à certains principes. Un principe sera d'autant plus fécond , que les idées qu'il compare se retrouveront dans un plus grand nombre de combinaisons. Car la chaîne de l'identité en deviendra d'autant plus étendue , et nous conduira à des résultats d'autant plus nombreux.

Si l'on se rappelle que les idées complexes n'ont été instituées par nous que pour y trouver un appui à l'extrême foiblesse de notre conception , que l'impossibilité où nous sommes de saisir à-la-fois un grand nombre d'objets nous a seule contraints à ces combinaisons dont le langage est l'instrument, on conviendra que cette foiblesse seule nous rend aussi les raisonnemens nécessaires. Un esprit qui auroit l'attention assez vaste pour embras-

ser à-la-fois tout ce qui lui seroit offert , n'auroit pas plus besoin de distinguer le rapport composé des rapports simples , que l'idée complexe des idées élémentaires. Il n'y auroit donc pour lui aucune vérité de déduction. Toutes seroient pour lui des principes.

Les nouvelles connoissances abstraites que nous obtenons par les jugemens sur nos idées , ne consistent donc point à obtenir des idées primitives d'une nouvelle espèce ; c'est-à-dire , qu'un aveugle-né , par exemple , ne parviendroit jamais , avec le secours seul de ces jugemens , à obtenir l'idée du rouge. Mais elles nous révèlent la liaison et la dépendance qui existent entre les idées que nous avons obtenues , et nous donnent , par-là , le pouvoir d'étendre des unes aux autres la chaîne de nos déductions.

Il faut avouer , cependant , que ce seroit une utilité bien bornée , que celle des jugemens portés sur nos idées , si toutes les découvertes auxquelles ils nous conduisent se réduisoient à de nouveaux rapports entre nos idées mêmes. Car , puisque nos idées , considérées en elles-mêmes , ne nous présentent aucun intérêt sensible ,

puisqu'il n'importe pas pour nous de savoir quelles sont les idées que possède notre esprit, mais quels sont les faits présents, passés, ou à venir qui se rapportent à notre existence, nous n'apprendrions rien, par ces longs et pénibles raisonnemens, de ce que nous avons vraiment besoin de savoir.

Mais, si en nous découvrant de nouveaux rapports entre nos idées, ils nous aident à établir aussi de nouveaux rapports entre nos idées et les faits, alors ces premières instructions, loin d'être stériles, acquerront pour nous le plus haut degré d'importance.

La solution de la première partie du problème nous ramène donc à la solution de la seconde, et en montrant comment les jugemens abstraits nous donnent de nouvelles lumières sur les faits, je ferai connaître le prix de ce qu'ils nous ont donné sur les rapports de nos idées.

CHAPITRE SEPTIÈME.

Seconde espèce de découvertes auxquelles nous conduisent les jugemens sur les rapports de nos idées. — Vérités de fait.—Liaison de cette nouvelle espèce de découvertes avec les précédentes.

IL est deux sortes d'instructions que nous pouvons recueillir à l'égard des faits ; les unes consistent à apprendre l'existence de certains faits que nous ignorions ; les autres , à découvrir , entre les faits qui nous étoient connus , des rapports que nous n'avions point encore observés.

Les premières m'apprennent , par exemple , qu'il existe des *nains* et des *géants* , ou bien encore qu'il y a dans le monde deux villes qu'on appelle *Rome* et *Paris*. Les secondes m'enseignent que le géant est plus grand que le nain , ou bien encore que Rome est une ville moins peuplée et plus ancienne que Paris.

On voit qu'il existe entre ces deux espèces

d'instructions une différence très - remarquable. Les unes préparent aux autres. Dans la recherche des premières, les efforts de l'esprit humain ressemblent à ceux du mineur qui tire la pierre du sein du rocher : dans l'étude des autres , le travail de l'esprit humain ressemble à celui de l'architecte qui, le compas à la main, mesure les dimensions de ces matériaux pour chercher la place qu'il assignera à chacun dans l'ensemble de l'édifice.

On conçoit aussi que ces deux sortes d'instructions ont également leur utilité. Car, s'il est peu d'objets qui ne puissent avoir quelque influence sur notre bien-être, et dont il ne soit convenable d'étudier la nature particulière , et de connoître l'existence , il n'y a que la comparaison de leurs propriétés qui puisse nous apprendre quels sont ceux chez lesquels cette influence est plus ou moins heureuse , puissante , durable , et qui puisse , par conséquent , nous mettre à même de choisir entre eux , lorsque nous sommes forcés de le faire. Lorsque deux personnes offrent en même-temps, l'une quatre pommes, et l'autre deux,

à un enfant , il ne lui suffit pas de voir qu'on lui présente , en effet , deux pommes , ou qu'on lui en présente quatre. Il lui importe encore de savoir que *quatre* est plus que *deux*. Lorsque deux routes s'offrent à un voyageur , il ne lui suffit pas de savoir que l'une et l'autre peuvent le conduire au terme de son voyage , il lui importe aussi de savoir quelle est la moins longue et la plus commode.

Pour estimer avec exactitude tout ce que l'emploi des jugemens abstraits peut ajouter pour nous aux instructions recueillies sur les faits par le moyen de l'observation , il faut donc examiner quelles lumières nouvelles la comparaison et l'analyse de nos idées peut nous fournir ou à l'égard de l'existence et de la réalité d'un certain fait en particulier , ou bien à l'égard des rapports que plusieurs faits ont entre eux.

Comme l'utilité que nous retirons , à cet égard , de nos jugemens abstraits , varie suivant la nature des idées qui servent d'objets à ces jugemens , il est besoin de répéter successivement les recherches que

nous venons d'indiquer sur toutes les différentes espèces de jugemens abstraits.

Nous examinerons l'utilité positive du jugement abstrait dans son application aux idées simples ou complexes du premier ordre, et dans son application aux idées complexes du second ordre.

Nous l'examinerons dans son application aux idées *acquises*, ou formées par nous sur un modèle extérieur et *objectif*; nous l'examinerons dans son application aux idées *archétypes*, ou formées par nous sur un modèle arbitraire ou hypothétique.

On se rappelle cette double manière de former des idées complexes que nous avons distinguée au chapitre septième de la première section, dont l'une consiste à copier fidèlement les combinaisons présentées à nos sens, dont l'autre consiste à associer, suivant un nouveau mode, les notions élémentaires obtenues par les sens, sans observer d'autres loix que celles qu'il nous plaît de nous donner à nous-mêmes. Le moment est venu de sentir toute l'importance de cette distinction, et de comprendre

combien est différent l'usage que nous faisons de ces deux sortes de tableaux.

Et d'abord, parmi les jugemens portés sur les idées simples ou complexes du premier ordre, il n'en est aucun qui puisse nous fournir quelque lumière nouvelle sur l'existence des faits, c'est-à-dire, nous révéler l'existence d'un fait jusqu'alors inconnu.

Car, parmi les idées simples et les idées complexes du premier ordre, toutes celles qui sont acquises, ne font que nous conserver les images des faits que nous avons observés. Elles sont comme les feuillets du registre où la mémoire inscrit toutes les informations qu'elle nous transmet; et comme d'ailleurs leur nature est telle, que l'esprit en apperçoit du premier coup-d'œil toute l'étendue, nous aurions beau les méditer éternellement, nous n'y retrouverions jamais que les mêmes faits dont elles ont été formées, et que nous avons remarqués en les formant. Et quant aux idées *archétypes*, ou de notre propre création, quoique d'après l'arbitraire

qui préside à leur formation, elles puissent nous présenter l'image de mille faits nouveaux et inconnus, on ne trouvera jamais dans la seule étude de leur nature, dans la seule analyse de leurs conditions, une raison suffisante d'admettre, comme réels, les faits dont elles nous offrent la peinture. Les idées *archétypes* ne sont que des romans. Pour que le jugement établi sur une idée *archétype* pût nous éclairer sur la réalité du fait que cette idée représente, il faudrait que l'imagination eût le pouvoir de créer les objets, en même temps qu'elle crée ses idées, et qu'à la puissance qu'elle a de donner des lois à notre esprit, se joignit aussi celle de changer au dehors toutes les lois de la nature.

Une idée archétype n'étant donc point par elle-même un moyen d'instruction sur *l'existence des faits*, elle ne peut le devenir, qu'autant que par l'analyse on la reconnoitroit pour être la transformation d'une idée acquise. Mais cette reconnaissance, qui peut avoir lieu quelquefois à l'égard des idées complexes du second ordre, comme nous le montrerons tout-à-

l'heure , est impossible à l'égard des archétypes du premier ordre , puisque rien ne nous voile leurs propriétés , et que du premier coup-d'œil nous appercevons tout ce qu'elles sont.

Voici un exemple qui expliquera sensiblement ce que je veux dire. Je puis me souvenir d'avoir vu la couleur *rose* ; je puis me rappeler encore d'avoir été affecté par l'odeur de la *rose*. Mais si ma mémoire ne me disoit point que le même objet m'a procuré à-la-fois ces deux agréables sensations , aucune comparaison établie entre ces deux idées , aucun jugement qui n'aurait que ces deux idées pour objet , ne sauroit jamais m'apprendre qu'il y a une fleur capable de m'affecter à-la-fois de ces deux manières.

Je le sais ; quelquefois , souvent même , l'apparition d'une idée dans l'esprit suffit pour justifier à nos yeux l'opinion que nous avons de l'existence du fait qu'elle représente ; quelquefois l'imagination s'attribue à elle-même ce pouvoir magique , que la philosophie refusoit de lui reconnoître. Nous en voyons des exemples dans ces

déréglemens de l'imagination , qu'on appelle la folie , le délire ; nous en retrouvons aussi dans les songes ; nous en apercevons une foule dans des esprits qui se croient très-sains et très-éveillés , et qui souvent prétendent même dogmatiser les autres. Les anciens crurent à l'existence des Centaures ; quel enfant ne croit pas à celle de l'Ogre ! quelle servante , à celle des Esprits follets ! Combien d'hommes graves n'ont pas été convaincus de l'apparition des revenans ? . . . Mais toutes ces affirmations sur la réalité de nos idées archétypes , enfantées par le préjugé , portent avec elles son aveuglement , son incertitude ; elles sont même le caractère auquel le philosophe reconnoît le préjugé , comme , lorsqu'elles dépassent une certaine mesure , elles deviennent le symptôme auquel le vulgaire reconnoît la folie.

Si les jugemens que nous portons sur les idées simples et complexes du premier ordre , ne peuvent suppléer à l'observation , pour nous instruire de l'existence des faits , ils peuvent du moins nous appren-

dre à mieux connoître les rapports des faits que ces idées représentent.

En effet , lorsque nous obtenons , par l'observation , la connoissance de deux ou plusieurs faits , nous n'établissons point ordinairement , à l'heure même , les comparaisons nécessaires pour nous faire appercevoir tous les genres de rapports qui peuvent exister entre eux ; car la comparaison est une connoissance simultanée , et le plus souvent , nous n'aurons connu ces faits que dans des momens séparés ; quelquefois même les observations dont ils auront été le sujet , n'auront eu lieu qu'à de grands intervalles. Mais lorsque l'imagination viendra nous reproduire les idées que nous avons conservées de chacun d'eux , et qu'elle les présentera en même-temps à notre esprit , l'attention commune que nous leur donnerons alors , nous découvrira ces rapports qui nous avoient échappé en les observant ; car elle nous montrera les rapports de nos idées , et ceux-ci ne sont autre que les rapports des faits , puisque nos idées n'en sont elles-mêmes que les fidèles peintures.

Ainsi j'aurai , par exemple , rencontré sur la carte la place des villes de Rome et de Paris , j'aurai rencontré leur nom dans l'histoire , sans songer à examiner laquelle de ces deux villes l'emporte sur l'autre en population ou en ancienneté. Mais lorsque je viens à rapprocher dans mon esprit ce que j'ai lu de l'époque de leur fondation , ce que j'ai entendu dire du nombre d'habitans que contient chacune , je pourrai , quoique sans carte et sans livre , prononcer sur ce double rapport que je n'avois point encore évalué.

Et il ne faut pas s'étonner de ce résultat ; car la méditation , en comparant les idées , ne fait que réunir en un foyer les lumières qui existoient déjà éparses dans notre esprit.

De même que la comparaison de nos idées acquises nous indique les rapports des faits que nous avons déjà observés , et qu'elle met en œuvre les matériaux que nous présente la mémoire , la comparaison de nos idées archétypes nous révèle aussi d'avance les rapports des faits que nous pourrons observer un jour , et elle prépare

ainsi une voie plus sûre à l'expérience.

En effet, lors même que nos idées ne nous représentent plus des faits passés ou actuels, ils nous représentent cependant encore, pour l'ordinaire, des faits possibles. Les rapports que nous découvrons entre ces idées, nous offrent le modèle de ceux que nous devons appercevoir entre ces faits, lorsqu'ils viendront à se réaliser. Ainsi les jugemens abstraits formés sur les rapports des idées archétypes, seront donc pour notre esprit, comme des formules préparées d'avance, et qu'il pourra appliquer au besoin; et lorsque les faits que nous aurons ainsi prévus, viendront s'offrir à nous, nous n'aurons plus qu'à reconnoître la conformité particulière de chacun d'eux avec l'image que nous nous en étions faite, pour être autorisés à leur attribuer les rapports que nos jugemens abstraits nous avoient offerts.

Lors même que je n'aurois jamais vu de *géant* ou de *nain*, je pourrois m'en former les idées à moi-même, et prononcer sur les rapports qui appartiennent à ces idées, et par-là même sur les rapports

que de semblables hommes auroient entre eux , s'ils existoient en effet tels que je me les dépeins à moi-même. Je dirai donc :
» S'il existe des géans et des nains , le nain
» est à l'homme d'une taille ordinaire ,
» ce que celui-ci est au géant ».

Nous trouvons de nombreux exemples de ces manières de raisonner , soit dans les traités de morale , soit dans nos codes de lois , car le législateur et le moraliste doivent prévoir l'un et l'autre les actions diverses auxquelles les hommes doivent être conduits , et fixer d'avance les rapports de ces actions au bonheur général ou particulier ; le premier , pour y appliquer des récompenses ou des peines ; le second , pour nous indiquer les moyens de les éviter ou de les accomplir , suivant que leurs suites seroient heureuses ou funestes.

Deux conséquences principales résultent des réflexions que nous venons de faire. La première , c'est que si les jugemens abstraits portés sur les idées simples ou complexes du premier ordre , paroissent ajouter quelque chose aux instructions re-

cueillies par l'observation , ce n'est que parce qu'ils nous aident à mieux comparer nos observations elles-mêmes. Ils ne créent pas la lumière , mais ils la dirigent plus heureusement. Ils n'accroissent point le fonds de nos connoissances , mais ils nous servent à en tirer un meilleur parti.

La seconde conséquence , c'est que les jugemens abstraits portés sur les idées simples ou complexes du premier ordre, quoiqu'ils nous fassent découvrir des vérités nouvelles , ne nous en révèlent cependant aucune qui , de sa nature , n'eût pu nous être apprise par l'observation toute seule. Comme tous les faits que ces idées représentent , sont assez simples pour pouvoir être embrassés par un seul acte de l'attention , il n'est aucun de leurs rapports qui n'eût pu être l'objet d'une perception immédiate , si toutefois les faits dont on estime le rapport , s'étoient présentés ensemble à nos observations. L'utilité de cette première espèce de jugemens abstraits, et des découvertes qu'ils nous conduisent à obtenir, est donc fondée sur ce que les circonstances ne nous ont point donné en effet l'occa-

sion d'observer simultanément les faits dont nous avons besoin de connoître les rapports ; ou bien encore, sur ce que nous avons besoin de connoître le rapport de certains faits, avant que nous ayons la possibilité de les observer en réalité, comme lorsqu'il s'agit de décider quelle est de deux actions différentes, celle qu'il nous convient davantage d'exécuter.

Les jugemens abstraits, relatifs aux idées complexes du second ordre, ont à cet égard un grand avantage sur ceux dont nous venons de parler. Car ils nous font découvrir, entre les faits, des rapports que l'observation seule n'eût jamais pu nous faire appercevoir. Ils font disparaître les obstacles qu'opposoit à nos comparaisons la trop grande étendue des faits que nous voulions comparer, ou plutôt la trop grande limitation de l'esprit humain.

Et c'est ici le premier service que nous retirons de nos jugemens sur les idées complexes du second ordre ; service dont on sent déjà toute l'importance, puisque nous lui devons des instructions que sans lui

nous n'aurions jamais eu l'espoir d'obtenir.

Pour nous expliquer comment les jugemens abstraits nous conduisent à découvrir, entre les idées complexes du second ordre, des rapports que l'observation n'eût pas suffi pour nous faire remarquer, il suffit de se rappeler ce que nous avons dit, au chapitre 2^e. de cette Section, de la nécessité où nous sommes de nous créer ces idées elles-mêmes. Il est des faits dont les circonstances sont trop nombreuses, pour que nous puissions les embrasser d'un seul regard. Nous sommes donc forcés, pour en avoir une connoissance complète, de fixer par des signes le dénombrement successif des conditions que nous y aurons reconnues, et de réunir ensuite tous ces signes intermédiaires sous un signe unique, qui puisse nous en représenter tout l'ensemble. Or, comme l'estimation du rapport qui existe entre deux objets, n'est autre que la double connoissance de ces objets même, comme ce rapport ne peut s'apprécier qu'en embrassant la réunion de toutes les conditions dont se compose chacun d'eux, il est évident que nous

ne saurions jamais l'obtenir par une observation immédiate; nous serons donc forcés, pour faire une comparaison exacte de ces deux faits, de comparer la valeur respective des deux signes qui les représentent, et de suivre tout le détail des raisonnemens que cette comparaison exige. Nous redescendrons de chaque idée complexe du second ordre, aux idées intermédiaires ou élémentaires dont elle résulte. Nous les rapprocherons les unes des autres par une suite de comparaisons détaillées, et nous en rassemblerons ensuite les résultats, pour avoir dans un jugement unique l'évaluation du rapport composé que nous cherchons.

On comprend que cet avantage se retrouve également dans les jugemens relatifs aux idées acquises et aux idées archétypes. Si les premiers nous apprennent à découvrir dans les faits existans certains rapports trop composés, pour que l'observation immédiate pût les atteindre, les seconds nous apprennent à attribuer d'avance les mêmes rapports aux faits qui

n'existent pas encore , et que nous jugeons possibles.

Comme presque tous les faits qu'il nous importe de comparer , appartiennent à la classe de ceux que nous ne pouvons nous représenter que par des idées complexes du second ordre , il est facile de voir à quelle triste situation nous serions réduits , si nous n'avions le secours des raisonnemens abstraits pour estimer les rapports qui existent entre eux. D'abord il seroit impossible d'effectuer dans le commerce des échanges un peu considérables , et toutes les opérations mercantiles seroient nécessairement réduites au plus petit détail. Car , comme on ne pourroit embrasser par l'attention ni une certaine somme d'argent , ni une certaine quantité de marchandises , et que , d'un autre côté , par la supposition admise , on ne pourroit évaluer les idées complexes qui en auroient été formées , on seroit forcé d'échanger presque une à une chaque pièce d'argent , avec la quantité de marchandise que la convention lui auroit rendue égale en valeur. Mais si j'admets deux idées com-

plexes auxquelles ces valeurs égales serviroient d'éléments, je n'aurai besoin que d'un instant de méditation pour connoître quelle est la somme nécessaire pour acheter telle quantité de marchandise qu'on pourra concevoir, ou bien, quelle est la quantité de marchandises que je puis acheter avec l'argent que je possède. Car je comparerai mes deux idées complexes, l'une à l'autre, en les rappelant par l'analyse à leurs éléments primitifs, et le rapport d'égalité que j'aurai reconnu entre elles, me garantira l'égalité réelle des valeurs totales qu'elles représentent dans mon esprit.

Si nous avons à opter entre deux partis qui s'offrent à nous, si nous avons à faire choix d'un homme auquel nous devons accorder notre confiance, les conséquences plus ou moins avantageuses ou funestes attachées au parti que nous pourrons embrasser, les bonnes ou mauvaises qualités que possèdent les sujets qui se présentent, sont ordinairement en trop grand nombre pour pouvoir les saisir toutes d'un coup-d'œil; nous serions donc hors d'état de nous décider, si nous ne recourions aux

idées complexes du second ordre , si nous n'en faisons une exacte comparaison ; du moins nous nous exposerions à prendre alors une fausse détermination , parce que nous n'aurions point su estimer , par un jugement total , quel est le parti le plus utile , et le sujet le plus capable.

Un Général pourroit-il jamais s'assurer si les forces dont il dispose , sont égales ou inférieures à celles de son ennemi , si , après s'être formé à lui-même une idée complexe de chaque armée , il ne trouvoit ensuite le moyen de comparer ces idées entre elles ? Je sais qu'en voyant deux armées rangées sur un champ de bataille , on estime à-peu-près , du premier coup-d'œil , laquelle des deux est la plus nombreuse. Mais , outre que cette estimation n'est jamais rigoureuse , qu'elle ne peut être qu'approximative , il faut remarquer que les idées des deux armées ne sont point alors aussi complexes qu'elles semblent l'être. L'œil ne s'arrête point à remarquer chaque soldat en particulier , il se borne seulement à comparer deux lignes , et à juger que l'une est plus longue que l'autre.

En effet , si les deux armées étoient dispersées , ou si elles renfermoient des corps d'une arme différente , dont la force ne fût pas égale , et qu'ainsi leur comparaison ne se réduisit plus au rapprochement de deux sensations assez simples , on se verroit obligé d'estimer par des idées complexes , soit le nombre d'hommes , soit les avantages particuliers à chaque armée , pour réunir dans une commune évaluation les forces éparses et variées dont peut disposer chaque chef .

Que sera-ce donc de ceux qui gouvernent un État , et qui doivent comparer sa puissance à celle des autres nations avec lesquelles cet État se trouve en rapport ? Car cette idée de la puissance politique d'un Gouvernement est bien plus complexe encore que celle d'une armée , puisqu'elle réunit à-la-fois la richesse du sol , l'industrie des habitans , les finances , les forces de terre et de mer , la population , etc. Que sera-ce de ceux qui étudient la science de la législation , et qui doivent comparer sans cesse diverses institutions , dont les conditions sont souvent très-nombreuses , et les effets

très-variés , avec les besoins de la société , dont les idées ne sont pas moins étendues , puisqu'elles comprennent à-la-fois une foule d'individus , et saisissent chacun d'eux sous un grand nombre de rapports moraux et physiques.

Dans les affaires publiques , comme dans les affaires privées , nous sommes presque toujours contraints , pour être en état d'agir , de comparer entre eux des faits très-complexes , et de recourir par conséquent à des raisonnemens abstraits sur nos idées , qui seuls peuvent nous rendre cette comparaison possible.

Il en est de même dans toutes les sciences , puisqu'il n'y a qu'un petit nombre de nos connoissances qui aient pour objet des faits assez simples pour être saisis dans leur ensemble par un seul regard de l'esprit. Les phénomènes du monde moral et physique sont ordinairement un assemblage de circonstances très-nombreuses , et qui ont chacune leur liaison avec le tout. Cependant , il n'appartient qu'à la comparaison de nos expériences de nous fournir d'utiles lumières , comme nous au-

rons occasion de le remarquer par la suite. Ainsi nos sciences se forment en grande partie d'estimations de rapports très-composés, c'est-à-dire, de raisonnemens abstraits. Chacune a donc sa métaphysique particulière, et cette métaphysique y jouera un rôle d'autant plus important, y remplira des fonctions d'autant plus étendues, que les objets sur lesquels roulent ces sciences, s'associeront eux-mêmes en faisceaux plus complexes.

Ainsi la métaphysique, c'est-à-dire, l'art (1) qui consiste à comparer nos idées, regardée jusqu'à cette heure comme une

(1) Les bons esprits ne se scandaliseront point que j'appelle ici la métaphysique un *art* plutôt qu'une *science*. C'est pour l'avoir envisagé d'une manière toute opposée, qu'on en a si fort abusé. On a cru trouver dans la métaphysique une source nouvelle de lumières, lorsqu'au contraire elle n'étoit qu'un procédé qui servoit à nous transmettre celles qui découloient de l'expérience. De là tant de démonstrations *à priori*, qui ne sont que des cercles vicieux. De là tant de rêves produits par certains esprits méditatifs qui ont cru qu'il leur suffisoit de combiner leurs idées, pour suppléer à leur ignorance.

vague et oiseuse spéculation , accusée d'embrouiller tout et de ne rien produire , de fournir des armes à l'erreur, et jamais des secours à la vérité ; la métaphysique , dis je , se montre donc à nous comme la compagne nécessaire de l'observation ; seule elle peut terminer son ouvrage , et nous faire jouir de ses bienfaits. La bonne métaphysique ressemble à l'industrie humaine , qui s'emparant des richesses de la nature , les rassemble , les élabore , et les distribue à tous. Bien loin qu'elle soit la partie la plus vague et la plus reculée de nos connoissances , elle est au contraire une sorte d'intermédiaire placé entre l'esprit de l'homme et les connoissances positives , pour rendre celles-ci plus précises , plus fécondes , pour aider celui-là à les saisir , à les transformer , à en faire des applications utiles.

Le second avantage que nous tirons des raisonnemens sur nos idées complexes du second ordre , est bien plus étonnant encore. Non-seulement ils nous découvrent les rapports des faits que nous avons observés , mais souvent ils nous apprennent

même des faits que nous n'avions point apperçus.

Cet avantage appartient à-la-fois aux jugemens portés sur les idées *acquises* et sur les idées *archétypes* ; mais dans les uns et dans les autres , il ne résulte pas des mêmes causes , et ne produit pas les mêmes résultats.

Si les jugemens abstraits relatifs aux idées *acquises* du second ordre , nous font découvrir des faits qui nous étoient inconnus , ce n'est pas qu'ils puissent nous révéler aucune circonstance étrangère à nos observations. Ils n'ajoutent rien au fonds de nos expériences ; mais ils nous expliquent ces expériences elles-mêmes. Ils nous font remarquer en elles des faits qui s'y trouvoient renfermés , quoique nous n'eussions point su les y appercevoir dans le moment de nos observations.

Cette vérité n'est que la conséquence de celle que nous exposons tout-à-l'heure , lorsque nous disions qu'on découvre , en décomposant une idée complexe du second ordre , des idées intermédiaires qu'on n'y avoit point apperçues en la formant.

Un fait est la réunion , le concours de plusieurs circonstances liées entre elles ; connoître ce fait , ce n'est pas seulement connoître chacune de ces circonstances en particulier , c'est encore connoître leur liaison et leur co-existence. Ainsi , pour avoir la notion exacte d'un individu , il ne suffit pas d'avoir vu séparément sa figure , sa taille , sa démarche , etc. il faut encore rassembler en un seul corps toutes ces notions détachées , et les concevoir comme appartenant à un même sujet.

Or , comme un fait , à proportion qu'il est plus complexe , réunit un plus grand nombre de circonstances , l'idée que nous aurons de ce fait se formera souvent de la réunion de plusieurs autres idées de faits associées ensemble. Ainsi le mouvement d'une armée , par exemple , se compose à-la-fois du mouvement de chaque bataillon , comme le mouvement d'un bataillon n'est que la réunion de ceux de chaque soldat ; encore le mouvement d'un soldat est-il le résultat de plusieurs actions de son corps répétées un certain nombre de fois.

Ainsi dans un fait très-complexe , on peut considérer autant de faits particuliers qu'il y a de manières diverses de grouper entre elles les circonstances dont il résulte. L'existence du fait complexe entraînera avec elle l'existence de tous ces faits particuliers , puisqu'elle n'est que la simultanéité de ces faits eux-mêmes. Ainsi , du mouvement d'une armée on peut conclure celui de tous les bataillons , de tous les soldats ; on peut conclure que chaque soldat exécute et répète les actions nécessaires pour faire un pas.

Cependant , lorsque nous prenons connoissance d'un fait complexe , nous n'observons point toutes les espèces de faits intermédiaires dont il se compose. Car , après avoir observé toutes les circonstances simples et élémentaires , nous les rassemblons par un seul mode de combinaison , et nous n'examinons point sur l'heure tous les autres systèmes de combinaisons dont elles seroient susceptibles. Soient les 8 circonstances données *a , b , c , d , e , f , g , h* , qui se sont offertes à moi réunies , et dont j'ai observé d'abord les 4 premières , puis les

4 autres, pour les rassembler en un seul fait complexe N. Outre les deux faits *abcd* et *efgh*, que j'ai remarqué en lui, le fait N en renfermoit une foule d'autres, tels que ceux-ci, par exemple : *abef*, *edgh*, *afgh*, *bcde*, etc. dont je n'ai point pris connoissance. Car, quoique j'aie remarqué chacune des circonstances dont ils se forment, je n'ai point remarqué leur liaison et leurs concours, je ne les ai point embrassés dans une attention commune et simultanée, comme formant un seul ensemble.

Le moment où je viendrai à connoître ces faits particuliers, *abef*, *cdgh*, *afgh*, *bcde*, etc., renfermés dans le fait complexe, mais que je n'y ai point apperçus, sera donc celui où groupant les circonstances d'une autre manière que je n'avois fait d'abord, je remarquerai la rencontre de ces 4 circonstances *a*, *b*, *e*, *f*, ou de ces 4 autres, *c*, *d*, *g*, *h*, qui ne s'étoient offertes à moi que dans deux faisceaux séparés; et qu'on ne pense point, que puisque j'avois connu leur présence dans les divers faits particuliers auxquels elles ap-

partenoient, j'avois dû connoître aussi leur rencontre dans le fait total que ceux-ci ont formé par leur assemblage ; car ces faits particuliers sont supposés trop complexes pour pouvoir être aperçus immédiatement par l'esprit. Ainsi, lorsqu'il prononce sur leur co-existence, il ne sait plus appercevoir les conditions qui appartiennent à chacun d'eux, et il affirme seulement, d'une manière générale, la réunion commune de toutes les circonstances qui les composent.

Or, cette rencontre de ces 4 circonstances *a, b, e, f*, ou de ces 4 autres, *c, d, g, h*, etc., que je n'ai point aperçue en prenant connoissance du fait complexe *N*, parce qu'elles ne se sont point trouvées ainsi disposées dans l'ordre que j'ai suivi en formant mes observations ; cette rencontre, dis-je, comment parviendrai-je à l'apercevoir, si ce n'est en analysant l'idée complexe du fait *N*, et l'analysant dans un ordre différent de celui qui m'avoit guidé dans sa composition, en la comparant enfin aux idées des faits *abef*, *cdgh*, etc. ? Si cette comparaison m'ap-

prend que ces deux dernières idées sont renfermées dans celle du fait N, je serai fondé à conclure que les faits qu'elles représentent, font aussi partie de celui-ci, et je serai convaincu de l'existence des faits *abef*, *cdgh*, etc., quoique je ne les eusses point observés.

Pour donner l'exemple le plus simple de cet emploi que nous faisons du raisonnement, je suppose que je reçoive d'un côté cinq écus dans ma main droite, et quatre dans ma main gauche, et que d'un autre j'aie à payer six écus à une personne, et trois à une seconde; je ne m'apperçois point au moment même où je reçois les deux sommes, qu'elles me fourniront précisément les deux autres dont j'ai besoin pour satisfaire à ce que je dois. Mais rassemblant, par une combinaison de l'esprit, les idées des deux nombres 4 et 5, en une idée complexe 9, et redécomposant celle-ci pour la comparer aux idées 6 et 3, je me dis en secret : » 5 et 4 » égalent 9, 9 à son tour est égal à 6 plus » 3; la somme que j'ai reçue suffit donc » à acquitter mes dettes ».

Je pourrais citer encore pour exemple ce problème qu'on propose quelquefois en mathématiques, et par lequel on demande, quel seroit le nombre de jetons contenus dans chacune de mes deux mains, en supposant que le nombre contenu dans la main droite se trouvât égal à celui de la main gauche, si la première cédoit un jeton à la seconde; et que le nombre contenu dans la droite fût le double de celui renfermé dans la gauche, si c'étoit au contraire celle-ci qui cédât un jeton à celle-là. Chacune des trois sommes est certainement déterminée par les conditions que j'ai établies; et si je tiens en effet dans mes mains les quantités de jetons qui les remplissent, le nombre en est fixé par la même, quoique je l'ignore encore. Lors donc, qu'analysant les deux idées complexes qu'on m'a présentées, les comparant l'une à l'autre, je viendrai à découvrir que je dois avoir 7 jetons dans la main droite, et 5 dans la gauche, je ne ferai que reconnoître, par mon raisonnement, un fait qui se trouvoit compris dans celui

qu'on avoit supposé , mais que je n'avois point su y appercevoir.

Il n'est rien de si fréquent en morale , en politique , en physique , que des déductions de cette espèce. On soumet à une nouvelle analyse les idées complexes des faits que l'histoire a recueillis , ou que l'expérience nous a découverts , et on en extrait , si je puis dire ainsi , mille connoissances qui s'y trouvoient comme en dépôt. Nous imitons un Ministre qui se fait d'abord présenter les tableaux exacts des productions de chaque province , de son étendue , de sa population , de son industrie , de ses richesses , et qui , lorsque par la réunion de tous ces tableaux , il a acquis la notion complète des ressources de l'État , se demande ensuite si les productions du sol peuvent suffire à nourrir sa population , si la pauvreté d'une province est compensée par la richesse de l'autre , etc. Lorsque nous nous formons la notion de la société humaine , nous prenons les hommes tels qu'ils sont , et nous nous contentons de les rassembler par familles , par cités , par nations ; mais le

moraliste et le législateur saisissent ensuite cette idée pour la décomposer en une autre manière ; ils détachent les diverses circonstances dont la notion de l'homme se compose ; tantôt ils considèrent le concours des besoins réunis de ce grand nombre d'individus , tantôt ils calculent la somme de leurs forces physiques , tantôt les effets de leurs passions , ou l'influence des lumières ; et de ce que les hommes vivent en société , ils concluent , par exemple , qu'il doit y avoir parmi eux des crimes , des guerres , des révolutions , etc.

Lorsqu'encore nous apprenons , d'un côté , qu'un meurtre a été commis , de l'autre , qu'un homme public en a été la victime , nous ne voyons encore , dans cet événement , que le meurtre d'un magistrat. Mais si décomposant les idées de *meurtre* et de *magistrat* , nous retrouvons dans la première celle d'un crime , dans la seconde , celle d'une personne précieuse à la société ; si nous rapprochons ces deux idées l'une de l'autre , nous reconnoissons que l'action qui a été

faite , est un délit contre la société toute entière.

Chaque science qui se rapporte à des faits un peu composés , a donc encore besoin de la métaphysique ou de l'art de raisonner sur les idées , pour lui apprendre à retrouver dans l'expérience les faits particuliers qu'on n'y avoit point apperçus d'abord , parceque les circonstances qui les composent , n'avoient point fait partie des mêmes observations , n'avoient point été remarquées ensemble.

Puisque les faits nouveaux que nous sommes conduits à découvrir par l'usage des raisonnemens abstraits appliqués aux idées complexes *acquises* du second ordre , ne résultent jamais de circonstances élémentaires nouvelles et inconnues , mais ne consistent que dans une manière différente de grouper les mêmes circonstances que nous avons déjà observées , il est évident , qu'en étendant pour nous les instructions de l'expérience , cette nouvelle espèce de jugemens ne fait que disposer plus heureusement les résultats de cette expérience elle-même , et qu'ainsi , c'est

toujours de cette grande et unique source de lumières , *l'observation* , que le raisonnement emprunte en dernière analyse ce qu'il semble lui ajouter.

On dira peut-être , » Mais puisque les » faits que les raisonnemens abstraits nous » conduisent à découvrir , ne sont composés que de circonstances élémentaires » déjà connues et remarquées , ce ne sont » donc pas des faits nouveaux ; leur connaissance n'est donc pas une découverte ». — Je réponds : Tout ce que notre esprit n'avoit point encore apperçu , est nouveau pour lui , lorsqu'il vient à l'appercevoir. Or , quoiqu'il eût été instruit de l'existence de chacune de ces circonstances en particulier , il n'avoit point encore remarqué leur réunion et leur concours. Or , c'est précisément le concours des circonstances qui constitue un fait ; le fait n'est apperçu que lorsqu'on a remarqué la liaison qui existe entre elles.

Les secours que nous retirons des jugemens relatifs aux idées *archétypes* du second ordre , doivent terminer ce tableau des utilités attachées aux jugemens abs.

traits. Mais cette dernière espèce de jugemens ne pourra être bien expliquée que lorsque l'histoire du développement de nos facultés, nous aura conduits à montrer quelle nouvelle lumière les travaux de la réflexion répandent pour nous dans l'étude des faits, quelle voie nouvelle elle ouvre à nos recherches. Il me suffira d'annoncer ici, que les trois moyens principaux dont nous usons alors pour juger des faits éloignés de nous, sont, les probabilités, les inductions d'analogie, et les hypothèses, et d'ajouter que chacun de ces trois moyens suppose la création des idées archétypes, et l'usage des jugemens dont elles sont l'objet. Une hypothèse d'abord, n'est jamais qu'une idée *archétype* de cause, que nous cherchons à adapter aux effets connus, en l'analysant, pour examiner si elle renferme les conditions que ceux-ci supposent. Une induction d'analogie est un raisonnement par lequel nous cherchons à conclure de la ressemblance de deux effets, à celle de leurs causes, ou réciproquement ; il est donc visible qu'il entre toujours dans ce raisonnement, une idée complexe *arché-*

type, puisque nous y admettons toujours l'idée d'une cause ou d'un effet inconnus et supposé, que nous comparons à celle d'un effet ou d'une cause observé par nous. Enfin, les calculs de probabilité ne sont autre chose que l'art de mesurer le possible, et comme le possible ne se connoît pas, mais s'imagine seulement, il ne peut être que le fruit de nos propres combinaisons, et des idées archétypes peuvent seules le représenter.

Au reste, dans ce cas, comme tout-à-l'heure, les jugemens abstraits n'ont encore pour objet que de transformer les notions acquises par l'expérience, ils ne tirent à la fois leur force et leur utilité que de l'identité de ces notions acquises avec les archétypes qu'on leur compare, et les produits de notre imagination n'acquièrent quelque crédit dans notre esprit, que parce que les analyses qu'on leur fait subir, nous servent à les rapporter aux observations que nous avons faites.

Il résulte de tout ce que nous venons de dire, que chaque vérité abstraite peut être pour nous un nouveau moyen d'obtenir

quelque connoissance utile sur les faits , en nous aidant à donner une nouvelle forme aux résultats de nos expériences.

Ainsi , quoique la découverte d'une vérité abstraite ne soit pas une chose utile par elle-même , elle le devient cependant par sa liaison avec les vérités de l'expérience.

Cette réflexion nous découvre la liaison qui existe entre le contenu de ce chapitre et celui du chapitre précédent. Le chapitre précédent nous a expliqué comment les jugemens abstraits peuvent multiplier les moyens dont notre esprit est en possession ; celui-ci nous montre comment il en fait usage.

Il nous est facile maintenant de nous expliquer en quoi consiste précisément l'abus qu'on a fait des systèmes abstraits , et de concevoir aussi l'injustice du discrédit trop absolu dans lequel ils sont tombés de nos jours. Les premiers philosophes qui réfléchirent sur les opérations de notre esprit , remarquèrent que l'usage des principes abstraits nous conduisoit à quelques découvertes ; ils ne doutèrent point qu'ils ne

pussent nous conduire à toutes. Ils remarquèrent que les vérités abstraites étoient immuables, nécessaires, par cela seul qu'il est nécessaire que toute idée soit identique à elle-même, et qu'au contraire, les vérités d'observation étoient locales et contingentes; ils n'hésitèrent point à regarder les premières comme devant être la source éternelle des secondes; ils voulurent donc fonder toutes les sciences sur des principes abstraits. Ils ne s'apperçurent pas que, puisqu'une vérité abstraite n'est que l'identité des idées reconnues sous la variété des signes, elle ne fait que nous ramener à des instructions antérieures; qu'elle ne peut être qu'un moyen, qu'un passage; que se borner à affirmer le *même* du *même*, sans supposer rien au-delà, seroit se perdre dans un cercle vicieux; qu'en un mot, subordonner l'observation aux principes abstraits, ce seroit renverser l'ordre naturel des choses, par cette raison très-simple, que l'identité ne pouvant servir qu'à nous faire *reconnoître* ce que nous possédons déjà, ne peut jamais être l'origine véritable de nos richesses. Mais lorsque *Bacon* eut ré-

tabli pour l'esprit humain cet ordre légitime que la philosophie avoit interverti , lorsque Locke , après lui , nous eut répété que toutes nos connoissances ont leur origine dans nos sens , on tomba bientôt dans un extrême opposé. On déclama contre les principes abstraits , on les accusa d'une entière stérilité, on crut qu'ils ne pouvoient être d'aucun secours à l'entendement , et ne pouvoient engendrer que les ténèbres. On ne réfléchit pas que le fonds des connoissances acquises par l'observation , devoit être élaboré par notre esprit , et que les raisonnemens abstraits sont les seuls moyens qu'il peut employer pour ce travail ; parce que, les observations se convertissant en idées , c'est par la comparaison et l'analyse de nos idées que nous apprenons à retrouver dans nos observations tout ce qu'il nous est utile d'y découvrir. » A » quoi peuvent servir, disoit-on, des principes qui se bornent à affirmer *le même* du » *même* , et quelle lumière nouvelle peut-on apporter à l'esprit , quand on ne sort » point de l'enceinte de l'identité » ? On ne voyoit pas que de semblables principes ex-

pressément énoncés, ou implicitement supposés, sont cependant les seuls liens qui puissent unir nos déductions abstraites. On ne voyoit pas que l'identité, quoiqu'elle nous retienne toujours attachés à la même idée, nous permet souvent de l'envisager sous une forme nouvelle; qu'avec les mêmes élémens on peut former diverses combinaisons, et qu'il est souvent nécessaire de disposer les résultats de nos observations selon des associations différentes, pour les faire correspondre aux applications que nous avons besoin d'en faire.

Il ne sauroit y avoir de principe abstrait nécessairement stérile, que celui dans lequel on compareroit une idée exprimée par un signe, à cette même idée exprimée par ce même signe, comme celui-ci, *ce qui est, est*. Mais lorsque les deux termes de comparaison offrent des signes différens, le principe peut ordinairement être utile, par cela seul qu'il nous aide à évaluer des signes que nous aurons besoin d'employer; et cette utilité dérive essentiellement de l'identité des idées subsistantes sous la variété des mots, puisque cette identité est

le seul moyen qui puisse nous servir à traduire ces mots les uns par les autres.

Il faut observer cependant, que ce n'est pas dans leur application immédiate aux vérités de fait, que les principes abstraits peuvent présenter quelque utilité. On en comprend la raison ; pour que le principe abstrait présente une évidence réelle, il faut que les idées dont il se compose soient assez simples pour être immédiatement aperçues. Dès-lors il n'offre à l'esprit aucune vérité qui n'eût pu déjà être remarquée dans l'observation, ou plutôt qui n'eût du être remarquée par le seul fait de l'observation. Ainsi l'application du principe semble précéder la connaissance du principe lui-même. Ce principe : *le tout est plus grand que sa partie*, ne m'apprend pas que mon corps est plus gros que ma jambe, parce qu'il me suffit de comparer mon corps à ma jambe, pour observer leur grandeur réciproque, peut-être même avant que j'aie obtenu les idées de *partie* et de *tout*. La fécondité des principes abstraits ne se manifeste donc que dans leur application aux déductions

relatives aux rapports de nos idées, parce qu'ils forment comme le premier anneau de cette grande chaîne d'identité par laquelle ces déductions doivent être unies.

En un mot, de même que sans les observations il n'y auroit aucun raisonnement abstrait qui pût devenir pour nous le principe d'une véritable instruction, sans les raisonnemens abstraits, il y auroit fort peu d'observations qui pussent être susceptibles d'une application convenable. Les raisonnemens abstraits sont en quelque sorte à nos observations, ce que le commerce est à nos richesses. Placés entre nos ressources et nos besoins, ils cherchent, par une heureuse distribution, à mettre les uns en équilibre avec les autres, et s'ils semblent créer pour nous l'abondance, ce n'est que parce qu'ils savent donner cours aux produits que nous tenions déjà de la bienfaisance de la nature.

CHAPITRE HUITIÈME.

Fécondité particulière des jugemens relatifs aux idées complexes des modes simples.

DANS les considérations que nous venons d'établir sur les divers ordres d'idées complexes, nous avons également compris les quatre classes générales d'idées que nous avons nommées *idées complexes-sensibles, complexes-sensibles-abstraites, complexes-abstraites-mixtes*, enfin, *idées complexes des modes simples*. Les principes généraux que nous avons posés s'appliquent à chacune d'entre elles. Cependant la dernière classe mérite que nous lui donnions une attention toute particulière, car ces principes y reçoivent un développement bien plus étendu.

Nous avons remarqué d'abord que si nous étions réduits à n'avoir que des idées simples, il n'y auroit aucunes déductions à établir sur la comparaison qui en seroit

faite. Nous en avons conclu que la comparaison de nos idées donnera lieu à des déductions d'autant plus étendues que ces idées elles-mêmes se réuniront en faisceaux plus complexes.

Or, où trouverons-nous de plus vastes combinaisons de nos idées que dans ces modes simples, qui rassemblent dans un instant un nombre d'éléments mille fois plus considérables que l'homme n'en pourroit recueillir par l'observation dans le cours entier de sa vie, et qui nous rendent capables, en quelque sorte, d'embrasser l'espace et de mesurer l'éternité ?

Il faut observer que cette facilité que l'esprit trouve à former, dans un instant, des faisceaux très-composés avec les idées des modes simples, résulte essentiellement des propriétés qui sont particulières à ces mêmes idées. En effet; si le faisceau qui constitue une idée complexe, se compose d'idées variées de leur nature, il faudroit faire pour chaque élément les frais d'une attention distincte, et le délai nécessaire pour les réunir en un faisceau, renfermeroit au moins autant d'instans qu'il

y auroit eu d'actes particuliers de l'attention à produire ; et comme le temps que l'homme peut consacrer au travail de l'attention est très-borné , comme celui qu'il peut consacrer à un même sujet particulier , est bien plus borné encore , l'étendue de la combinaison qu'il peut atteindre seroit bientôt épuisée. Il n'en est pas de même par rapport à des faisceaux dont tous les élémens sont identiques. Cette première opération de l'attention , qui consiste à reconnoître les élémens des idées , s'exécute par un acte unique très-simple. L'esprit s'avance ensuite librement dans le champ des combinaisons. Il n'a besoin de s'arrêter qu'à chaque groupe intermédiaire , dont il doit fixer les conditions d'une manière conforme à sa foiblesse , et qui sont comme les degrés de l'échelle qu'il parcourt. Ses premiers pas semblent lents peut-être , il ne mesure d'abord que l'espace de 1 à 5 , de 5 à 10 , de 10 à 100. Mais à chaque instant il reçoit un nouveau degré de rapidité ; à la neuvième opération , il a déjà conçu l'étonnante idée d'un milliard ; quelques momens encore ,

et il sonderoit presque les abîmes de l'infini.

Nous avons remarqué , en second lieu , que si les élémens qui servent à former plusieurs idées complexes , étoient tous différens entre eux , la comparaison qu'on pourroit faire de ces idées ne donneroit aucun rapport , et demeureroit éternellement stérile. (chap. 3^e. de cette Section.) Car nous n'établissons un rapport entre nos idées , que par le moyen des conditions communes que nous rencontrons entre elles. On ne sauroit reconnoître d'identité , d'analogie , ou de compréhension entre deux idées qui se trouvent en tous points dissemblables. Les rapports que pourra présenter la comparaison de différentes idées , seront donc d'autant plus nombreux et plus variés , la fécondité des jugemens abstraits établis sur ces idées , sera d'autant plus grande , d'autant plus inépuisable , que ces mêmes idées auront entre elles plus d'élémens communs , et s'affilieront , si je puis dire ainsi , par une plus constante et plus entière identité.

Or , les idées complexes des modes sim-

ples jouissent à cet égard du privilège unique d'être entièrement fondées sur l'identité. Mais cette importante vérité veut être développée plus en détail; et comme nous avons distingué deux emplois que l'on peut faire des jugemens abstraits, l'un par rapport aux idées mêmes, l'autre par rapport aux faits, examinons la fécondité particulière que reçoivent à ce double égard les jugemens abstraits relatifs aux idées complexes des modes simples.

Il nous suffit de nous retracer ici les propriétés particulières, que nous avons reconnues dans les idées complexes des modes simples (chap. 11^e. de la 1^{re}. Sect.), et d'en presser les conséquences.

La première de ces propriétés est l'identité parfaite des élémens primitifs qui se reproduisent dans toutes les idées de cette espèce.

Une idée de nombre ne se compose que de la répétition de l'idée de l'unité.

Lorsqu'on divise l'unité, et quelle que soit la division à laquelle on la soumet, on la considère comme un composé formé

d'autres unités plus petites et identiques entre elles.

Toute étendue déterminée se compose de parties égales entre elles, et qui présentent les mêmes propriétés; il en est de même des idées du temps.

Lors même qu'on voudrait admettre la possibilité d'une divisibilité à l'infini, et l'existence des infiniments petits, on devrait les supposer encore absolument égaux entre eux.

Or, il résulte d'abord de là qu'il n'y a pas une seule idée complexe de modes simples, qui ne puisse donner un rapport par la comparaison avec une autre idée quelconque de son espèce, et qu'ainsi il n'y a pas une seule comparaison possible, de laquelle on ne doive attendre quelque découverte plus ou moins utile, qu'il n'y a pas d'idée qui ne puisse servir à l'esprit de passage pour arriver à une autre idée, et qu'enfin en visitant dans tous les sens ce monde immense, nous nous retrouverons toujours en pays connu; nous ne serons jamais arrêtés par l'impossibilité d'établir une connexion entre les notions que nous possédons et celles auxquelles nous voulons parvenir.

Le second corollaire, auquel nous conduit l'étude de cette première propriété, c'est que pour obtenir deux idées complexes identiques l'une à l'autre, il suffira d'avoir exécuté, à l'égard de chacune, une semblable combinaison, je veux dire d'avoir répété en nombre égal les opérations; au lieu que pour obtenir l'identité de deux idées mixtes, il faudrait encore, outre la similitude des combinaisons, s'assurer que les élémens de l'une seroient bien précisément les élémens employés dans l'autre.

Puisqu'une seule condition suffit pour fonder ici l'identité des idées complexes, puisqu'une seule espèce de comparaisons suffit pour la reconnoître, nous recueillerons donc le double avantage de rencontrer bien plus souvent l'identité entre les idées totales ou intermédiaires, de l'appercevoir aussi plus facilement, et de nous trouver ainsi dispensés de redescendre sans cesse, comme on le fait par rapport aux autres idées, aux moindres détails des comparaisons; de-là cette aisance avec laquelle nous semblons nous jouer des idées les plus étendues; de-là, en partie, cette ra-

pidité singulière dont jouissent nos calculs dans les régions mêmes les plus élevées des mathématiques.

Le troisième corollaire n'est pas moins remarquable ; il consiste en ce qu'il n'est aucune idée de mode simple, qui ne puisse être portée à l'égalité parfaite d'une autre idée plus complexe de son espèce, en lui combinant une troisième idée qui soit dans un certain rapport avec elle ; comme aussi il n'est aucune idée, quelque complexe qu'elle puisse être, qui ne soit réductible en une autre idée plus simple, pourvu qu'on en retranche un certain complément déterminé ; et la raison en est visible ; car puisque les élémens sont les mêmes dans toutes deux, on les ramènera à l'identité dès qu'on saura fixer au même degré les combinaisons dont elles résultent. Cette vérité sert de fondement à la théorie des équations ; c'est elle qui garantit la légitimité de toutes les transformations qu'on fait subir aux membres dont elles se composent.

Après ces considérations générales sur toutes les idées des modes simples, j'ai

besoin de fixer en particulier leurs diverses espèces , et je commence par les idées de quantités.

Outre cette grande propriété de l'identité des élémens qui résulte de la nature même des idées *numériques* , j'en ai remarqué quatre autres qui appartiennent uniquement aux combinaisons ; savoir : 1^o. l'analogie de ces unités artificielles , qui servent d'élément aux combinaisons d'un ordre supérieur , avec l'unité primitive et véritable ; 2^o. l'analogie de chacune des séries de combinaisons établies sur l'une de ces unités artificielles , avec la première série d'idées complexes fondée sur l'unité primitive ; 3^o. l'analogie de chaque idée complexe , qui occupe un rang déterminé dans un certain ordre de combinaison , avec toute autre idée complexe qui occupe un rang correspondant dans un autre ordre ; 4^o. enfin , l'analogie que présente la suite de ces différens ordres de combinaisons avec la suite des nombres naturels , en sorte que ceux-ci servent à en mesurer

l'élévation, et deviennent, comme nous disons, les exposans des puissances (1).

Embrassant dans une commune conséquence ces quatre propriétés, je les vois donner au calcul un bien précieux avantage, c'est de n'avoir besoin que d'un même et unique procédé pour exécuter certaines opérations sur une foule d'idées différentes et plus ou moins complexes; c'est de rendre applicables aux plus hautes combinaisons les comparaisons exécutées sur les idées les plus simples, c'est de réduire le travail qu'on voudrait exécuter sur toutes les quantités possibles, à celui qu'on accomplit à l'égard des neuf premières. En effet, puisque l'unité primitive représente pour nous toutes les unités factices, puisque

(1) Ce que j'appelle les différens ordres de combinaison, sont les différentes puissances de 10; ce que j'appelle les différentes séries sont les produits de ces puissances par les neuf premiers nombres. J'ai observé à la fin de la Section précédente que nous eussions pu choisir tout autre nombre que le nombre 10, pour notre point de repos dans ces combinaisons; j'ai expliqué les motifs qui nous ont déterminés à préférer le nombre 10 à tout autre.

(193)

la première série de 1 à 9 représente pour nous toutes les séries d'un ordre supérieur ; enfin , puisque chaque idée complexe représente pour nous autant d'autres idées complexes qu'il en est qui lui correspondent dans des rangs plus élevés , il est visible qu'on ne peut porter un jugement sur l'une d'entre elles , qui ne s'applique aussi par-là même à toutes celles qui sont tracées sur le même modèle , et que les plus simples comparaisons tiennent lieu de celles qui devront être exécutées sur les plus hautes combinaisons.

Ces quatre propriétés et l'analogie correspondante qu'elles nous ont permis de placer dans nos chiffres (voyez chap. 12^e. de la 1^{re}. Section), servent de fondement à la méthode que nous suivons , par exemple , dans l'addition et la soustraction. En effet , quelqu'élevé que soit l'ordre des quantités que nous avons ou à ajouter , ou à soustraire , nous ne faisons que leur appliquer l'opération très-simple que nous aurions faite sur les unités , nous considérons leurs élémens comme des unités véritables , et nous n'avons besoin , pour ne point

nous égarer dans nos résultats , que de noter l'ordre auquel appartiennent en effet ces unités factices , en leur conservant la même place qu'elles occupoient dans la numération. Ainsi, la différence très-facile à saisir , qui existe entre *cinq* et *trois* , nous donne tout à-la-fois celle qui existe entre *trente* et *cinquante* , entre *trois cents* et *cinq cents* , et ainsi jusqu'à l'infini. De même la somme non moins simple de *cinq* et de *trois* , nous apprend d'avance que *quatre-vingt* est la somme de *cinquante* et de *trente* , etc.

En séparant , dans ces deux opérations , la part qui appartient à l'analogie des signes , et celle qui appartient à l'analogie des idées , nous obtiendrons la solution du problème suivant : *quelle influence a sur les calculs arithmétiques la nature des chiffres dont nous nous servons ?*

Il y a dans le travail de l'addition ou de la soustraction , deux opérations , l'une intellectuelle , l'autre mécanique , qu'il importe bien de distinguer. La première consiste à concevoir le rapport des quantités ; la seconde , à l'exprimer. Or quelle

que soit la nature des signes donnés aux diverses quantités, le rapport de ces quantités elles-mêmes ne change pas. Le jugement par lequel nous fixerons ce rapport, est donc entièrement indépendant du signe ; il a son fondement dans l'essence même de nos idées. Ainsi, quel que fût le langage adopté par nous, nous serions toujours autorisés à appliquer aux idées de *trente et cinquante*, les mêmes jugemens que nous aurions portés sur celles de *trois* et de *cinq*.

Et en effet, nous faisons souvent de tête des additions et des soustractions, quoiqu'alors nous ne nous représentions plus les quantités par des chiffres, mais seulement par des noms dans lesquels l'analogie, ainsi que nous l'avons vu, est toujours plus foible, et quelquefois nulle.

Dans l'opération mécanique, nous exprimons le rapport apperçu par notre esprit. Or, en donnant des signes identiques aux quantités correspondantes des diverses séries, les rapports semblables se trouveront énoncés aussi par une même expression. Une seule expression pourra donc à vo-

lonté indiquer une foule de rapports , elle indiquera tous ceux qui se représentent les uns les autres. De là une rapidité singulière dans le travail qui sert à traduire les opérations de notre esprit. Ainsi les mêmes signes, suivant que je porterai à droite ou à gauche la virgule destinée à séparer les décimales des unités , ou suivant que j'ajouterai ou retrancherai un zéro , serviront à me représenter une foule de différens nombres.

A cet avantage d'une rapidité remarquable dans le travail mécanique , se joint celui d'une rapidité non moins grande dans l'opération intellectuelle , également due à cette identité des signes. En effet , la rapidité d'une opération intellectuelle est toujours en raison inverse des efforts qu'on demande à l'attention et à la mémoire. Cette opération de l'esprit , qui consiste à fixer les rapports de ses idées , pour leur appliquer les mêmes jugemens , s'exécutera donc d'autant plus promptement , qu'il nous sera plus facile de nous rappeler et de remarquer ces rapports. Mais telle est précisément la propriété qui ré-

sulte de l'identité des signes. Le signe 40, nous rappelle de suite le signe 4, et par conséquent son idée. Ils nous avertissent en même-temps tous les deux, de la similitude des quantités qu'ils représentent. Il n'en seroit pas de même, si ces signes n'avoient aucun rapport entre eux. Chacun exciteroit séparément son idée, et l'esprit ne reconnoitroit l'analogie de ces idées qu'en les comparant entre elles.

Concluons que la nature de nos chiffres n'est point une condition essentielle des opérations par lesquelles nous appliquons à deux ou plusieurs quantités complexes le jugement que nous avons établi sur des quantités plus simples, mais qu'elle donne seulement à ces opérations une plus grande célérité. Ainsi les Romains, quoique avec leurs chiffres moins analogues, savoient bien conclure comme nous, de ce que $II + III$ étoit égal à V , que $= XX + XXX$ devoient donner L . Seulement ils opéroient moins vite.

Je n'ai garde de dire cependant, que ce soit un médiocre avantage, que celui d'abrégé les opérations que notre esprit exé-

cute sur ses idées. Ce seroit déjà une chose d'un bien grand intérêt, que d'épargner le temps d'un homme qui pense ; la limitation de nos connoissances tient à la brièveté de nos loisirs, autant qu'à la foiblesse de nos facultés. D'ailleurs, l'espace embrassé par notre esprit, l'étendue qu'il peut donner à ses méditations, sont toujours renfermées dans des bornes fixes et déterminées ; diminuer l'intervalle qui sépare certaines vérités, c'est donc nous donner la puissance d'en lier un plus grand nombre, c'est nous permettre d'exécuter des rapprochemens qui nous eussent été impossibles.

Si nous nous rappelons, au reste, que les propriétés de la langue du calcul sont toutes dérivées de la nature des idées qu'elle exprime, nous remarquerons que cette célérité elle-même qu'elle donne à nos travaux, est encore un privilège des idées des modes simples.

Ces réflexions nous expliquent quel est l'avantage qu'on trouve à employer plutôt le calcul des décimales dans les opérations sur les fractions, et à suivre la progres-

sion décuple en fixant le rapport des mesures ou des valeurs.

Car, puisqu'on considère alors l'unité comme le résultat d'une composition formée par un système semblable à celui qu'on a suivi en fixant la série *dix*, *cent*, *mille*, etc., le calcul sur les fractions ne diffère plus en rien de celui qu'on exécute sur les entiers, et il se rapporte, ainsi que lui, à la même opération simple et fondamentale, qui sert de règle à toutes les autres.

De même, en formant sur un modèle semblable les idées relatives des mesures ou des valeurs, et en prenant pour modèle commun les combinaisons formées sur les nombres, tous les jugemens qu'on peut établir, ou sur les rapports des mesures, ou sur ceux des valeurs, se trouve encore renfermés dans ce jugement simple formé sur les nombres de la première série.

Je n'ai parlé ici que de l'addition et de la soustraction, parce qu'elles sont le fondement de toutes les autres opérations arithmétiques, ou plutôt, parce que les

autres ne sont qu'une répétition abrégées de celles-ci.

La multiplication n'est qu'une addition répétée de la même quantité. L'élevation à une puissance n'est qu'une multiplication répétée d'une quantité par elle-même.

De même, la division ne consiste qu'à soustraire un certain nombre de fois la même quantité d'une quantité complexe quelconque, et l'extraction des racines, qu'à diviser un certain nombre de fois une quantité complexe quelconque par un même diviseur.

On peut remarquer que les méthodes abrégées que nous nous sommes formées pour ces divers calculs, sont toutes fondées sur ce que l'opération composée n'est que la répétition d'une même opération première; et ainsi, de même que l'identité des rapports de nos idées, étoit la raison de la rapidité avec laquelle nous exécutions l'opération première et simple, l'identité des opérations répétées est la raison de la rapidité des calculs plus élevés, ensorte que tout se rapporte ainsi à l'*identité*, comme à la propriété-mère et fondamentale.

Je dois m'arrêter ici à observer que la quatrième analogie de nos idées complexes des nombres, celle qui est fondée sur le rapport des différens ordres de combinaisons avec la série des nombres naturels, nous a valu une méthode dont les mathématiciens retirent les plus grands avantages, et qu'ils appellent le calcul des logarithmes. C'est, en effet, parce qu'à la série des nombres 1, 2, 3, etc., répondent les diverses puissances du nombre 10, que les opérations exécutées sur ces nombres si simples, représentent celles auxquelles on soumet ces puissances. Ainsi, lorsqu'il n'est question que de changer l'ordre de ces combinaisons, au lieu des opérations multipliées qui se trouvoient auparavant nécessaires, on n'aura plus besoin que d'ajouter ou de retrancher quelque chose à leurs exposans. Mais comme ces exposans 1, 2, 3, etc. mesuroient de trop grandes distances entre les combinaisons qu'ils indiquoient, comme on avoit besoin de trouver des exposans semblables à tous les autres nombres qui n'étoient point des puissances complètes de 10, on

inséra d'un côté un certain nombre de moyennes proportionnelles arithmétiques, de l'autre, un nombre égal de proportionnelles géométriques, entre ces différens termes, et l'ont eut ainsi, entre 1 et 2, une suite de fractions qui mesuroient toujours l'ordre de combinaison ou la puissance à laquelle appartenoient les entiers correspondans dans la table; ensorte que toutes les opérations les plus compliquées de l'arithmétique se trouvoient ainsi rappelées à la simplicité des quatre premières règles.

De l'identité des rapports qui unissent nos diverses idées des nombres, naissent encore plusieurs autres propriétés qui, avec les précédentes, servent de principes à tous nos calculs.

Lorsque dans nos raisonnemens sur les idées complexes des modes mixtes, nous nous trouvions conduits à la découverte d'une nouvelle idée, il falloit toujours que celle-ci fût contenue dans celles qu'on possédoit déjà, et le raisonnement nous aidoit seulement à l'y découvrir, ou plutôt à l'y re-

trouver. (Voyez chap. 6 de cette Sect.)
 Il n'en sera pas de même dans les idées des nombres ; car étant connus les trois termes d'une proportion , on connoît par-là même le quatrième , quoique plus complexe souvent que les trois autres ; de même, lorsqu'on a déterminé le premier terme d'une progression géométrique ascendante, et la raison de cette progression , on n'a besoin d'aucune autre donnée pour découvrir tous les termes de cette même progression , qui doivent être cependant plus composés que ceux qui les précèdent. J'en pourrois citer bien d'autres exemples.

On voit que cette découverte est le double résultat de l'identité essentielle aux élémens, et de l'identité des rapports qui existent entre les composés ; car en vertu de la première propriété , la nature de tous les élémens qui doivent entrer dans la composition, se trouve fixée d'avance ; et en vertu de la seconde , les conditions de la combinaison se trouvent également déterminées. Ainsi , quoiqu'on ne possédât point encore l'idée nouvelle , on en possé-

doit toutes les données. L'édifice n'existoit point , mais on avoit les matériaux et les proportions sus lesquelles il devait être construit.

Ce n'est pas tout. L'identité des rapports qui existent entre les diverses idées complexes des nombres, ne nous aide pas seulement à découvrir de nouvelles idées ; elle nous conduit aussi à découvrir entre nos idées des rapports d'une nouvelle espèce.

Ainsi, d'une certaine proportion géométrique on déduit par le raisonnement une autre proportion géométrique, dont la raison n'est point la même que celle de la première. Il en est de même des proportions arithmétiques et des deux espèces de progressions : le rapport qui les fonde sert à découvrir un rapport différent dans une autre mode de comparaisons ; un rapport de proportion donne naissance à un rapport d'égalité , et réciproquement.

Ces liaisons entre ces rapports différens seront telles que les uns étant connus , nous conduiront à connoître les autres ; et je dis que cette liaison a son

principe dans l'identité première des rapports dont nous apprenons à déduire les autres.

Prenons, pour le mieux expliquer, le rapport le plus simple; soient ces deux proportions arithmétiques :

$$a . b : c . d . \quad e . f : g . h .$$

nous en formerons une troisième qui sera différente de la première, non-seulement par la nature des quantités qui la composeront, mais encore par le rapport qui existera entre elles; c'est-à-dire par la différence arithmétique :

$$a + e . b + f : e + g . d + h .$$

Or comment découvrons-nous que ces quatre nouvelles quantités sont encore en proportion arithmétique? par l'identité des rapports que nous remarquons, dans chaque proportion, entre les deux membres de chaque raison arithmétique. Car voici quel est notre raisonnement: dans chacune des deux proportions, la différence des deux premiers termes est égale à celle des deux seconds; si donc nous associons deux

à deux les termes de l'une aux termes correspondans de l'autre, la différence des deux premières sommes sera aussi égale à la différence des deux dernières, puisque deux quantités égales auxquelles on ajoute deux autres quantités égales, sont toujours égales entre elles.

De même encore, si de cette proportion arithmétique $a . b : c . d$, nous déduisons un rapport d'égalité entre ces deux quantités : $a + d, b + c$; pourquoi cette déduction? c'est que l'identité des rapports qui existent entre a et b d'un côté, et entre c et d de l'autre, nous apprend que ce que le premier terme moyen avoit de plus ou de moins que le premier extrême, le second extrême doit aussi l'avoir en plus ou en moins, à l'égard du second terme moyen. Sur cette grande propriété de l'identité des rapports entre des quantités diverses, sont fondées toutes les théories des *proportions*, des *progressions* (1), des *équations*, et l'on

(1) Il est remarquable que les idées des modes mixtes ne sont jamais susceptibles par elles-mêmes

voit quelle étonnante fécondité elle doit prêter à nos calculs, puisqu'elle permet à ces rapports eux-mêmes de se transformer de mille manières, suivant qu'il nous est utile ou commode. Les géomètres sur-tout connoissent tout le prix de cette facilité, car souvent d'une ou de plusieurs proportions déterminées, ils en tirent un grand nombre d'autres, qui les conduisent aux résultats dont ils ont besoin.

On comprend aussi comment il se fait que cette identité des rapports existant entre les idées diverses, est une propriété bien plus particulièrement attachée aux idées complexes des modes simples.

de présenter des proportions, ou des progressions; car quel rapport de proportion entre des associations d'éléments étrangers les uns aux autres? La proportion n'est que dans le *plus* et le *moins*, et le *plus* et le *moins* supposent une continuation, une répétition des mêmes choses. Si donc nous assignons quelquefois une proportion dans les modes mixtes, c'est que leurs idées renferment alors dans leur sein quelques idées de mode simple, qui servent de base à ces rapports, comme on l'observera facilement en soumettant ces idées à l'analyse.

En effet, le rapport de deux idées exprime ce que l'une est à l'autre, ce qu'il y a entre elles de commun ou de différent. Mais comme les idées de quantité ont toutes des élémens communs, et ne diffèrent que par le mode de la combinaison que ces élémens ont subi, il est visible qu'un rapport, dans ce cas, n'indique que la diversité des combinaisons, c'est-à-dire, indique combien de fois l'une des deux idées de quantité comparées, devroit ou se retrancher d'elle-même, ou s'ajouter d'elle-même, en tout ou en partie, pour devenir égale à l'autre. Or il est très-aisé qu'un rapport de cette espèce, remarqué entre deux quantités, se retrouve le même entre deux autres quantités toutes différentes. Il suffira de reconnoître que de ces deux dernières, l'une doit subir, pour devenir égale à l'autre, précisément les mêmes opérations qui composent le rapport des deux premières idées comparées. Mais il ne pourroit en être aussi souvent de même entre des idées complexes et mixtes. Les deux rapports obtenus par les deux comparaisons au-

roient besoin alors , pour être identiques l'un à l'autre , non-seulement d'annoncer un même mode de combinaison , mais encore d'indiquer que les deux combinaisons s'opéroient avec les mêmes élémens ; car le rapport de comparaison entre deux idées complexes mixtes , ne porte pas seulement sur le nombre d'élémens contenus dans chacune , mais encore sur la nature des élémens qui leur sont communs ; or comme les idées mixtes puisent à volonté dans l'immense dépôt des élémens hétérogènes , il arrivera le plus souvent que la seconde condition ne se trouvera point remplie.

Un seul mot renferme à lui seul tout le sens de ce chapitre , et en démontrera peut-être aussi clairement les résultats. Les idées des quantités rentrent sans cesse les unes dans les autres ; elles se contiennent toutes mutuellement ; et de l'idée élémentaire de l'unité , la chaîne de l'identité suffit pour conduire aux idées les plus variées et les plus complexes. Or c'est de l'identité des idées que le jugement abstrait tire toute la fécondité dont il jouit ;

c'est à reconnoître l'identité que consistent les découvertes dont il est le principe. Il est donc évident qu'à l'égard des idées complexes des modes simples, le jugement abstrait doit être bien plus fécond, doit conduire à des découvertes bien plus nombreuses.

CHAPITRE NEUVIÈME.

Continuation du précédent. — Des calculs algébriques ; des idées des grandeurs. — De l'application pratique des vérités mathématiques.

EN méditant sur la nature des raisonnemens abstraits, que nous exécutons sur les idées des quantités, en examinant le secours qu'ils retirent des signes dont ils empruntent le ministère, je me trouve naturellement conduit à l'étude du calcul algébrique, de ces méthodes étonnantes, dont la découverte et l'usage ont opéré une si grande révolution dans les sciences exactes, et qui seules ont fait connoître aux géomètres toute la puissance de leur propre génie.

Quels sont les avantages précis que le calcul algébrique a sur le calcul ordinaire, ou sur le simple raisonnement fait avec les mots? Comment les signes particuliers

dont il fait usage concourent-ils à ces avantages par les caractères qui leur sont propres ? Comment enfin ces caractères propres aux signes algébriques se lient-ils à la nature des idées qu'ils sont destinés à représenter ? Telles sont les diverses questions que nous devons chercher à nous bien définir.

L'analyse des principes sur lesquels repose la métaphysique du calcul est d'un grand intérêt sur le philosophe ; car c'est le calcul qui nous donne la plus haute idée du pouvoir attaché aux jugemens abstraits ; c'est sur les prodigieux succès de la science du calcul que se fonde l'espoir le plus légitime en apparence du perfectionnement de toutes les sciences abstraites. Que n'est-il pas permis d'attendre de l'énergie de la pensée, lorsqu'on la voit, dans les méditations de Léibnitz et de Newton, soumettre l'infini à ses théories ; dans celles des Képler, des Lagrange, des Laplace, deviner les loix éternelles du monde, et se rencontrer avec la pensée du créateur.

Le calcul algébrique a un double avan-

tage sur le calcul arithmétique et sur le raisonnement fait à l'aide des mots. D'abord, c'est que le calcul algébrique termine dans un temps bien plus court, et avec bien moins d'efforts, les mêmes opérations que ces deux autres méthodes étoient capables d'exécuter ; ensuite, c'est qu'il exécute une foule d'opérations auxquelles celles-ci n'eussent jamais pu atteindre. Ainsi, avec l'algèbre, tout ce que nous faisons se fait mieux, et une foule de choses que nous ne faisons pas nous deviennent possibles.

Si le calcul algébrique est beaucoup plus rapide que le calcul ordinaire, et que le raisonnement exécuté avec des mots, la première raison en est dans la simplicité matérielle de ses signes, qui exigent beaucoup moins de temps pour être tracés, reconnus, et distingués les uns des autres.

La seconde raison est dans la coutume que les algébristes ont d'indiquer seulement les opérations, au lieu de les exécuter, d'où il arrive, que s'il se rencontre dans le calcul deux opérations contraires, dont l'une détruit l'effet de l'autre, on en détruit le signe, et on se dispense de les exé-

cuter toutes deux ; que s'il se rencontre deux opérations semblables, on les combine ensemble, et on se procure le moyen de les exécuter à-la-fois par un travail plus simple.

La troisième raison est dans la propriété qu'a l'algèbre de ne saisir, dans les idées des quantités, que certains rapports généraux, de ne présenter ainsi à notre esprit que les considérations qui lui sont vraiment utiles dans les recherches auxquelles il se livre. De-là, il arrive que notre attention se trouve débarrassée d'un grand nombre d'idées accessoires, qui, étrangères au but de ses méditations, n'auroient servi qu'à l'en distraire ; de-là, il résulte aussi que nous acquerrons des formules générales, qui, en nous présentant d'avance le résultat que nous obtiendrions dans certaines circonstances déterminées, nous dispensent de répéter le travail qui nous auroit été nécessaire pour y parvenir.

La quatrième raison naît de la faculté que nous donne l'algèbre de traiter les inconnues comme des connues, soit parce qu'elle leur donne des noms convenus,

soit parce qu'elle détermine aussi, par le moyen de ses signes, les rapports que ces inconnues ont avec les connues. D'où il arrive que dans la suite de nos raisonnemens nous ne sommes point arrêtés par notre propre ignorance, et que nous pouvons continuer nos déductions jusqu'à ce que nous ayons réduit la difficulté dans ses plus précises limites.

Cette rapidité toute seule, que l'algèbre donne à nos calculs, suffiroit pour expliquer comment, avec le secours de cette langue nouvelle, on a pu faire des progrès beaucoup plus étendus dans les sciences exactes. Car, le tems est au philosophe ce que les espèces sont au capitaliste; en procurant au philosophe des méthodes plus abrégées, on lui rend précisément le même service qu'on rendroit au capitaliste, si l'on pouvoit élever subitement le titre des espèces qu'il possède. Mais plusieurs autres causes contribuent plus directement encore au privilège qu'a l'algèbre de nous ouvrir la route à des découvertes jusqu'alors impossibles.

D'abord, cette double simplicité qui ap-

partient à-la-fois et au signe algébrique et à l'idée qu'il représente, concourt très-efficacement à nous faire appercevoir certaines vérités qui nous étoient voilées dans le calcul ordinaire. En voici la raison. La source de toutes les découvertes que nous faisons dans les sciences abstraites, est dans la comparaison de nos idées. La comparaison de nos idées n'est què la simultanéité de l'attention que nous leur donnons. Pour que nous leur accordions cette attention simultanée, il faut qu'elles puissent être apperçues à-la-fois par l'esprit avec les propriétés sur lesquelles se fondent leurs rapports. Ainsi, lorsqu'on parviendra à réduire les signes sans leur rien ôter de leur caractère essentiel, lorsqu'on réussira à dégager les idées de tous les accidens étrangers au but de nos recherches, on reculera véritablement les bornes de notre perception, on nous rendra capables de faire des comparaisons toutes nouvelles : l'algèbre donne donc à celui qui l'emploie le même avantage que l'homme de génie a sur un esprit médiocre ; elle étend nos vues parce qu'elle rapproche les objets.

La seconde cause des découvertes que nous devons à l'algèbre est dans le caractère particulier d'analogie qui appartient à cette langue. Les chiffres sont sans doute une langue très-analogue, comme nous l'avons observé; ils ont une analogie que l'algèbre ne possède pas; mais il faut remarquer que cette analogie de chiffres ne nous indique que les rapports des quantités déterminées; bien plus, ils ne nous indiquent immédiatement qu'une espèce de rapports, savoir, les rapports d'analogie qui existent entre les neuf premiers nombres, et les produits décuples de ces mêmes nombres. L'algèbre, au contraire, saisit et reproduit les rapports des quantités indéterminées. Elle fixe tous les rapports que des quantités quelconques peuvent avoir entr'elles.

L'algèbre ne se borne pas à nous rappeler l'analogie de deux idées. Mais elle nous retrace d'une manière immédiate et sensible l'histoire entière de la formation de ces idées; elle nous présente toutes les conditions dont elles résultent. L'arithmétique a des idées complexes renfermées

sous un signe simple, et toute l'analogie des chiffres consiste à fournir des indications sur ces idées complexes. Mais l'algèbre n'a point de compositions semblables; tout ce qui est nécessaire au sujet est exprimé en détail par les signes; elle n'avoit donc pas besoin d'une analogie pareille à celle des chiffres; ainsi l'analogie qui semble lui manquer n'est point un défaut réel, et celle qu'elle lui substitue a un immense avantage. Car, en conservant ainsi tout le détail des conditions dont se composent les divers produits, on nous met à même d'en faire une bien plus judicieuse comparaison; en plaçant ainsi sous nos yeux le modèle subsistant d'une complète analyse, on nous fournit le moyen d'appercevoir des rapports qui se fussent soustraits à nos recherches dans l'état de composition où se seroient trouvées nos idées.

Enfin, la troisième cause qui concourt à donner au calcul algébrique une plus heureuse fécondité, est dans la nature des méthodes auxquelles il nous permet de recourir. En effet, l'arithmétique a pour principe nécessaire, de commencer à dé-

terminer une idée avant d'en fixer les rapports, de marquer ses conditions premières avant d'en chercher les résultats ; car, on ne peut exécuter aucune comparaison sans des signes, et les signes de l'arithmétique supposent toujours la définition particulière de l'idée qu'ils représentent. Il n'en est pas de même en algèbre ; comme les signes remplacent l'idée de la quantité, plutôt qu'elles ne l'expriment, ou du moins comme ils n'expriment que sa propriété la plus générale, et non ses conditions particulières, il arrive que dans cette seconde espèce de calcul on peut commencer par fixer les rapports d'une idée, les résultats d'une combinaison, pour redescendre ensuite aux élémens de cette combinaison, à la détermination de cette idée. Ainsi, l'algèbre est par sa nature même un moyen bien plus approprié au travail de l'analyse. Or, on sait que c'est à l'analyse que les mathématiciens sont redevables de leurs plus grands succès. Car, dans la plupart des problèmes que les mathématiques nous présentent, les données qui nous sont offertes sont des fonctions, des résultats ;

et les inconnues, des évaluations ; tous se réduisent à cet énoncé général : « Étant supposées certaines quantités, et leurs relations avec d'autres quantités, trouver un moyen pour déterminer ces dernières, ou parvenir du moins à fixer par une condition plus simple, quelles sont celles auxquelles ces relations peuvent convenir, et en estimer le nombre ».

Si, portant plus loin nos réflexions, nous cherchons à découvrir quelle est la première origine de laquelle les signes algébriques tirent les propriétés que nous reconnoissons en eux, nous remarquerons que la seule propriété qui soit dans la nature des signes eux-mêmes, est cette simplicité matérielle, en vertu de laquelle ils expriment par une lettre, ou par deux traits de plume, ce que nous n'eussions énoncé, dans le langage ordinaire, que par un ou plusieurs mots ; toutes les autres propriétés de ces signes résultent de la nature même des idées qu'ils sont employés à exprimer.

D'abord, dans ce calcul, les idées élémentaires sont en très-petit nombre, puis-

que ce sont seulement celles des quantités premières qui entrent dans une expression; encore ces quantités sont telles, par leur essence, que l'une d'entre elles peut toujours, en définitif, être déterminée par les autres, puisqu'elle ne renferme dans son sein aucun principe étranger, mais seulement une différente combinaison des principes déjà renfermés dans celle-ci.

En second lieu, les idées des quantités ont cela de particulier, qu'elles seules ont la propriété de se multiplier ou de se diviser les unes par les autres, et de pouvoir aussi se multiplier ou se diviser par elles-mêmes. Les idées des modes mixtes s'ajoutent ensemble, mais ne peuvent jamais se multiplier ou se diviser réciproquement. Multiplier une idée, c'est indiquer combien de fois elle doit être répétée; mais une idée mixte ne se répète point dans son composé, et l'autre idée mixte qui s'y combine avec elle, n'indique rien sur les répétitions que la première peut éprouver. Ainsi, les idées mixtes et les opérations dont elles sont l'objet, ne nous permettent jamais de leur appliquer

les signes qui énoncent les multiplications ou divisions, les puissances ou racines ; signes qui , cependant , jouent le rôle essentiel dans les calculs de l'algèbre.

Enfin , telle est la nature de la fin qu'on se propose dans le calcul , qu'il suffit souvent de saisir et de remarquer dans les premières idées qui lui servent de base , cette condition générale et très-abstraite qui résulte de la seule idée de *quantité* , et qu'on peut , en partant de cette seule condition , déterminer des rapports , assigner des fonctions , exécuter des combinaisons , faire , en un mot , de très-longes raisonnemens. Mais il n'en est pas de même dans les idées mixtes ; les premiers composés mixtes qui servent de point de départ , ne peuvent être dans nos raisonnemens , considérés d'une manière aussi abstraite. Il faut embrasser tout l'ensemble de leurs élémens pour assigner leurs rapports , pour les soumettre à des combinaisons qui produisent pour nous quelques lumières ; car , par-là même que leurs élémens sont hétérogènes , il est visible que la nature particulière de chaque élé-

ment influe sur le caractère des relations réciproques de leurs composés. Ainsi, la grande et heureuse pensée qui s'offrit aux inventeurs de l'algèbre, qui servit de fondemens à leur méthode, qui en assura le succès, n'étoit point applicable aux idées complexes des modes mixtes.

Si des idées des nombres nous passons à celles des grandeurs, nous trouverons que l'identité de leurs élémens, et les analogies que cette identité porte dans leurs composés, est aussi le principe de l'extrême fécondité dont jouissent les jugemens dont elles sont l'objet.

D'abord une première ligne quelconque étant connue et mesurée, toute autre ligne pourra être évaluée par un raisonnement abstrait, pourvu qu'on sache seulement combien de fois la première auroit dû se répéter pour devenir égale à la seconde, ou réciproquement; car les élémens de la ligne, d'une ligne quelconque, étant tous identiques, il n'y a pas de ligne plus étendue qui ne puisse être regardée comme la répétition d'une ligne

plus courte ; et il suffit de marquer le rapport de combinaison qui existe entre deux lignes , pour que l'une des deux étant connue , fournisse toutes les données nécessaires à la connoissance de l'autre.

Secondement , connoissant le rapport de deux lignes déterminées , nous connoissons par - là même le rapport de deux lignes quelconques , qui se seroient engendrées l'une l'autre d'une manière semblables aux deux premières ; car les élémens étant les mêmes , les analogies des idées doivent se correspondre , dès que les combinaisons ont suivi les mêmes lois.

Ainsi nous aurons dans les grandeurs , comme dans les nombres , une longue et presque infinie succession de rapports identiques , qui seront appréciées par un simple et commun jugement.

Troisièmement , étant connus deux rapports identiques , et trois des lignes auxquelles ces rapports s'appliquent , on connoitra par - là même la quatrième. Car , d'un côté , les élémens sont fixés par la loi de l'identité générale , et de l'autre , les conditions de la combinaison se trou-

vent aussi fixées par les lignes et les rapports déjà connus.

C'est sur ces principes qu'est fondée la théorie des lignes proportionnelles, et celle des figures semblables.

Une première ligne étant connue et déterminée, on aura, de la manière la plus prompte et la plus facile, l'évaluation d'une surface ou d'un solide; il ne s'agira que d'appliquer un certain nombre de fois cette ligne sur les divers côtés de la surface du solide. En effet, les élémens de toutes les grandeurs étant identiques, sont déterminés et connus d'avance; et la combinaison qui en a été faite, est fixée par les diverses dimensions que mesure à la fois la ligne primitive. Il faut deux conditions pour la surface, trois pour le solide; et dans le quarré et le cube qui sont la surface et le solide élémentaire, ces conditions se rapportent toutes à un type commun, et se déterminent par conséquent par un seul acte de l'attention.

Puisque la ligne peut être considérée comme le principe générateur de la surface, les rapports des lignes passeront aussi dans les

surfaces , et nos jugemens les y suivront. Une surface ne s'estime que par sa comparaison avec une surface déterminée, et la comparaison des surfaces s'exécute en comparant les lignes qui mesurent leurs dimensions réciproques.

De même , la surface renfermant à son tour les conditions qui concourent à déterminer l'idée du solide , le solide se réglerà sur la surface qui lui sert de principe , recevra ses proportions , et l'esprit trouvera dans les jugemens qu'il aura portés sur celle-ci , le modèle des jugemens qu'il devra porter sur celui-là.

Et ainsi les jugemens sur les plus simples rapports des lignes donneront naissance , en se reproduisant , à tous ceux dont les diverses grandeurs peuvent être l'objet , à-peu-près comme le dessin que le graveur a tracé sur le cuivre produit , en se répétant sur le papier , mille et mille images distinctes.

Les mêmes observations s'appliquent à tous les théorèmes de la trigonométrie et de la haute géométrie ; on s'y voit constamment conduit par l'identité des rap-

ports , et cette identité des rapports s'y montre toujours comme le résultat de l'identité première des élémens , réunie à la similitude des combinaisons.

Dans la comparaison des grandeurs , comme dans le calcul des nombres , un rapport nous aide à découvrir un rapport d'une autre espèce ; car les divers rapports se combinant les uns dans les autres , et devenant les auteurs de leur mutuelle génération , nous n'avons besoin que de suivre la chaîne qu'ils nous présentent , pour les démontrer tous ; et nous trouvons dans l'analyse des uns , les conditions qui déterminent les autres.

En réduisant ici à une méthode générale toutes les démonstrations géométriques , en montrant qu'elles reposent toutes sur une propriété essentielle et fondamentale de l'idée des grandeurs , je ne puis qu'en indiquer la raison , et la rendre sensible par quelques exemples. Je ferois un traité de géométrie , si je suivois ces maximes dans toutes leurs applications. Je les livre avec confiance aux bons esprits , pour qu'ils achèvent ce que je n'ai

point fait. J'ose assurer que le fil que je leur présente, les conduira dans les plus sombres réduits des sciences abstraites. J'ose répondre qu'en suivant la chaîne immense qui unit les premières vérités mathématiques aux déductions les plus élevées, ils n'y trouveront jamais que ce principe unique de liaison ; *identité des rapports entre les idées complexes, résultant elle-même de l'identité des élémens simples et primitifs.*

Il nous reste à examiner quelle est la fécondité particulière que les idées complexes des modes simples donnent à nos jugemens sur les faits. Cette recherche ne sera ni longue, ni difficile. Il ne s'agit que d'appliquer ici les conséquences des vérités que nous venons d'exposer.

Nos idées peuvent toujours se rapporter à un fait que nous avons déjà observé, ou que nous pourrions observer par la suite. Les jugemens établis sur les rapports de nos idées, deviennent donc des jugemens sur les rapports des faits, du moment où nous supposons qu'à ces

idées correspond une réalité ; si donc, comme nous venons de le montrer, le rapport de certaines idées de quantité ou de grandeur nous représente les rapports de plusieurs autres idées de grandeur ou de quantité, si le jugement simple dont le premier rapport a été l'objet, se reproduit aussi à l'occasion de tous les autres rapports, il faut en conclure que connoissant la relation de deux faits, nous connoîtrons aussi par-là même celle qui existe entre deux autres faits, entre deux séries très-étendues de faits ; ainsi en comparant, je suppose, une somme de 4 écus que je tiens dans ma main droite, avec une somme de 8 que je tiens dans ma main gauche, et remarquant que l'une est le double de l'autre, je prononce en même-temps la même chose de deux sommes, 40 et 80, ou 400 et 800, etc. qui seroient divisées entre deux personnes, et je juge que la seconde serait deux fois plus riche que la première.

Puisque l'identité des rapports qui existent entre plusieurs idées, nous conduit à découvrir plusieurs rapports différens entre

d'autres idées , il en sera de même des faits ; et en estimant ce que plusieurs sont entre eux , je connoîtrai ce que d'autres faits sont aussi mutuellement les uns aux autres , dans un ordre différent de relation.

On voit que les jugemens établis sur les idées complexes des modes simples nous donnent lieu à de bien plus nombreuses découvertes sur les rapports des faits. Voyons si elles n'en occasionnent pas aussi de plus nombreuses à l'égard de l'existence même de ces faits.

On se rappelle que si les jugemens portés sur les idées complexes des modes mixtes , nous font découvrir de nouveaux faits , c'est uniquement parce qu'ils nous conduisent à assembler en des collections nouvelles des circonstances déjà observées séparément ; ils supposent donc une observation détaillée de ces circonstances , une connoissance particulière prise de chacune. Ils ne font que réunir en un foyer ces connoissances éparses. Il n'en est pas de même des jugemens sur les idées des modes simples ; ils nous apprennent à

découvrir un fait, lors même que nous n'avons pu atteindre les élémens dont il se compose, et faire de chacun d'entre eux la matière d'une observation distincte.

La raison s'en découvre d'elle-même ; car les élémens des faits, représentés par des idées de modes simples, sont tous supposés identiques. Nous n'avons donc pas besoin d'étudier les élémens d'un fait nouveau pour en connoître la nature, il nous suffit de connoître la combinaison qui en a été faite ; et cette combinaison, comme nous l'avons vu, peut être évaluée sans que nous soyons contraints de recourir à l'énumération détaillée de ces élémens. Je me bornerai à en donner deux exemples pris, l'un en arithmétique, l'autre en géométrie, qui rendront la chose sensible.

Soient quatre personnes dont les fortunes particulières, différant entre elles, se trouvent cependant en proportion géométrique. Si je peux connoître la fortune de ces trois personnes, j'estimerai par ces seules conditions, celle de la qua-

trième , sans qu'il me soit nécessaire de faire la visite de sa caisse et de son portefeuille. Pourquoi suis-je dispensé de cet examen? c'est que d'un côté je connois les élémens dont se compose cette somme , puisqu'ils sont les mêmes que ceux dont résultent les trois autres; c'est que, d'un autre côté, je possède aussi les conditions d'après lesquelles doit se former la combinaison, puisque je sais combien de fois l'une des trois autres sommes doit être ajoutée à elle-même pour engendrer celle-ci.

Mais si ces idées complexes étoient mixtes, si elles étoient formées d'élémens hétérogènes, l'une ne pourroit me conduire à l'autre, ni me dispenser d'en étudier séparément les parties constitutives.

Placé sur le bord d'une rivière, que je ne puis traverser, je veux cependant en mesurer la largeur. Voilà une grandeur dont les élémens échappent à mon observation. Cependant je mesure, du point où je suis, une distance en ligne droite, le

long du bord de cette même rivière ; je mesure deux angles formés à son extrémité par des lignes qui iroient au point qui se trouve en face de moi ; je fais un raisonnement sur les idées que j'ai obtenues, et la largeur en question se trouve connue aussi exactement que si, la toise à la main, j'avois traversé cette rivière. J'estimerai de même la hauteur d'une montagne inaccessible. D'où me vient cette singulière puissance ? c'est que les élémens de toutes les grandeurs étant identiques, je possède déjà les élémens d'une distance quelconque, quoique je ne puisse la mesurer, et qu'il ne s'agit que de les multiplier, d'en fixer la combinaison, pour avoir cette distance elle-même. Mais on voit que les conditions de cette combinaison sont déjà fixées à l'avance, par les données qui sont en mon pouvoir. En effet, étant donnés, dans un triangle, un côté et les deux angles adjacens à ce côté, les deux autres côtés seront dès-lors fixé ; car les deux angles connus déterminent l'inclinaison de ces deux côtés

sur le troisième, et par conséquent le point où ils viendront se terminer en se rencontrant.

Mais si ces idées complexes étoient mixtes; si, par exemple, dans l'idée relative à la rivière, on faisoit entrer celles de la qualité de ses eaux, de sa rapidité, etc.; dans celle de la montagne, celle des minéraux; des coquillages qu'elle renferme, on auroit beau mesurer le bord de la rivière, ou une ligne quelconque sur le terrain qu'on occupe, tant que nos observations ne pourroient directement atteindre à l'analyse des eaux de cette rivière, ni pénétrer le flanc de cette montagne, les raisonnemens que nous ferions sur nos idées seroient toujours stériles; ils ne nous apprendroient point à connoître des conditions élémentaires que ces idées ne contiennent pas.

Je termine par une réflexion : nous verrons bientôt quelle nouvelle manière d'apprendre l'existence des faits inconnus résulte pour nous du calcul des probabilités. Mais quoique dans ce calcul il entre

dès idées complexes des modes mixtes, il s'y joint aussi des idées des modes simples, sans quoi ces probabilités ne deviendroient point appréciables. L'idée de chaque chance en particulier, est une idée mixte; mais le tableau comparatif des chances ne présente qu'une combinaison de nombre, et cette combinaison de nombre sert de matière au calcul de la probabilité.

Les jugemens portés sur les idées complexes des modes simples, jouissent donc, sous tous les rapports, d'une étonnante fécondité; privilège attaché à la nature de ces idées mêmes, et que nous cherchions en vain dans les jugemens d'une autre espèce. Si nous nous rappelons que ces idées sont déjà de toutes les plus faciles à déterminer (chap. 11^e. de la 1^{re}. Section), que ces jugemens sont de tous aussi les moins sujets à l'erreur (chap. 5^e. de cette Section), nous trouverons dans cette classe d'idées la réunion des trois plus précieux avantages auxquels notre esprit puisse aspirer dans ses opérations; je veux dire, la facilité du travail, la so-

lidité de l'ouvrage, et la richesse des résultats ; nous verrons les sciences mathématiques obtenir sur toutes les autres une essentielle et singulière prééminence, et devenir à jamais comme le domaine propre du raisonnement, comme le théâtre naturel où se déploient tous les prodiges de l'art de penser.

CHAPITRE DIXIÈME.

Influence générale exercée par le langage sur le développement des facultés de l'esprit humain.

LES neuf chapitres précédens ont été consacrés à expliquer l'usage que nous faisons des signes ; je dois examiner maintenant quels sont les effets qui résultent de cet usage.

Jusqu'ici les signes n'étoient entre nos mains que des instrumens passifs , dont nous disposions à volonté ; maintenant ils vont paroître comme des causes à l'influence desquelles nous sommes soumis à notre tour.

J'ai cru ne devoir développer ces nouvelles propriétés du langage , qu'après avoir bien fait connoître toutes les opérations que l'esprit exécute sur les idées. Car la part que les signes prennent à ces opérations est immédiate et directe , l'influence qu'ils exercent sur nos facultés est indirecte et éloignée. De plus , les jugemens

abstrait, dont les signes sont les moyens, servent immédiatement à l'acquisition de nos connoissances ; ils sont au nombre des besoins de nécessité pour notre esprit ; mais le développement de nos facultés ne fait que nous rendre plus capables d'acquiescer, il appartient plutôt au luxe et à la perfection de notre existence intellectuelle. Enfin, il étoit naturel de définir les motifs que la philosophie a d'employer les signes, avant de raconter quelles conséquences résultent de leur emploi répété, d'expliquer ce que c'est que penser et raisonner, avant de montrer comment nous devenons plus propres à bien penser, à raisonner avec justesse.

Cependant, telle est la nature des questions que je traite, que leur classification métaphysique s'accorde rarement avec l'ordre des faits. Ainsi, cette influence indirecte des signes dont je vais faire l'analyse, n'a point succédé aux opérations dont je viens de présenter le tableau. Elle a, au contraire, accompagné, d'une manière lente et insensible, la suite de ces opérations. A chaque instant les jugemens

de notre esprit , et le développement de nos facultés , se prêtent un secours réciproque ; chaque connoissance ajoute quelque chose à nos forces intellectuelles , quand ce ne seroit qu'en les exerçant. Chaque progrès de nos forces doit multiplier nos connoissances. Mais il m'a semblé qu'il valoit mieux ne pas diviser l'histoire des effets du langage , ne pas revenir sans cesse sur les mêmes sujets , et j'ai préféré adopter une méthode plus simple et plus claire , fondée sur la nature même des choses , en avertissant toutefois de la liaison réciproque qui existe entre les faits dont je suis contraint de séparer le récit.

Je dois rappeler qu'il ne s'agit ici que de cette influence *habituelle* des signes qui résulte de leur emploi fréquent et répété , et non de cette action momentanée dont j'ai suffisamment parlé au chapitre 9 de la Section précédente.

Or , il est une influence générale qui appartient au système entier du langage ; il est une influence particulière qui appartient à chaque espèce de signes.

Il faut examiner comment s'exerce l'une et l'autre sur l'attention , la réflexion , l'imagination et la mémoire.

Deux moyens concourent à développer en nous une faculté , c'est-à-dire , à nous faire retirer un plus heureux fruit de ses efforts , en la rendant elle-même capable de plus grandes choses. Le premier de ces moyens est l'exercice , le second est dans les secours extérieurs qu'on prête à cette faculté. Ce dernier moyen consiste à lui rendre son travail plus facile ; l'autre , à lui donner de nouvelles forces pour l'exécuter : car on sait qu'il en est des forces de l'esprit comme de celles du corps ; on les multiplie , si on en fait usage ; on les perd , si l'on se repose.

Or , nous n'exerçons une faculté que lorsque nous avons à la fois une occasion et un motif pour l'appliquer ; et les secours extérieurs qu'une faculté reçoit , naissent , ou de ce qu'elle se trouve elle-même mieux dirigée , ou de ce que les objets sur lesquels elle se dirige sont mieux appropriés à ses efforts.

Ainsi les conditions desquelles dépend

Le développement de nos facultés, peuvent se réduire à ces quatre classes : des occasions qui nous donnent lieu à exercer nos facultés, des motifs qui nous engagent à profiter de ces occasions, des méthodes qui conduisent à un exercice meilleur et plus utile, enfin, une certaine disposition favorable des objets qui rendent aussi cet exercice plus facile ; et l'influence d'une cause quelconque sur nos facultés, devra s'évaluer par son rapport plus ou moins étroit à ces conditions diverses.

Et d'abord, l'institution et l'emploi du langage fournissent à l'attention mille motifs d'observer avec soin tous les objets sur lesquels elle ne jetoit jusqu'alors qu'un regard superficiel. Le besoin de leur donner des noms, ou de les reconnoître dans les noms qu'ils ont déjà reçus des autres hommes, nous impose le devoir de les remarquer d'une manière distincte. Celles de leurs propriétés qui ont un rapport direct à notre intérêt, ne sont plus les seules que nous nous arrêtons à considérer ; il faut étudier aussi toutes celles qui peuvent servir à décrire les objets ; ce n'est plus seu-

lement au moment où ces objets influent sur nos jouissances ou nos peines , c'est encore dans tous les momens où nous cherchons à nous en entretenir , qu'il faut renouveler cet examen. Enfin , l'individu n'est plus concentré dans la recherche exclusive de son intérêt personnel ; les relations qui s'établissent entre ses semblables et lui , rendent en quelque sorte leurs intérêts communs , et s'il ne cherche pas à distinguer chaque chose , par le desir ou la crainte des effets qui peuvent en résulter pour lui-même , il cherchera du moins à saisir leur différence , pour réussir à comprendre le discours qu'on lui adresse , pour se mettre à la place de celui qui lui parle , et se trouver en état de lui faire une réponse convenable : la curiosité qui naît de la conversation , tiendra lieu de celle que n'a point encore inspirée la philosophie.

On peut remarquer combien le desir de comprendre nos mots exerce activement l'attention des enfans. Si un objet s'offre à leurs regards , ils le remarquent à peine ; si un nom retentit à leur oreille , ils s'empressent de se le faire expliquer , et ils

se font un jeu de le répéter , en fixant la chose à laquelle ils le rapportent. L'abbé de l'Épée raconte, qu'ayant donné à ses sourds-muets des cartes sur lesquelles étoient écrits les noms de divers objets sensibles, c'étoit pour eux tous une occupation très-amusante , et dont ils ne se lassoient point, que de se rappeler l'interprétation qu'ils avoient entendu attacher à ces mots , et de se la donner à deviner les uns aux autres.

Lorsqu'un enfant sait à-peu-près sa langue, il a déjà fait une infinité d'observations et de comparaisons , dont l'idée ne lui fût pas venue de sa vie entière, s'il fût demeuré dans l'état sauvage, et c'est-là , pour le dire en passant, la raison pour laquelle il nous est si difficile d'observer en eux la nature. Ce sont déjà de petits savans quand ils commencent de nous parler, et ils ne font souvent que nous rendre nos propres idées, lorsque nous croyons saisir les leurs.

De-là vient sans doute que chez les Anciens, le même mot *Λογος* signifioit en même-temps *science* et *parole*. On avoit re-

connu que chaque parole représentoit une observation, une connoissance acquise; on avoit vu que le langage s'enrichissoit chaque jour par les découvertes, et que les découvertes à leur tour se propageoient par le langage.

L'institution et l'emploi du langage, en même-temps qu'ils nous fournissent de nouveaux motifs pour observer, nous présentent aussi de nouveaux sujets d'observations. Que de sons, que de figures, qui n'eussent jamais frappé nos yeux ou notre oreille, viennent remplir la place la plus importante peut-être dans l'ordre de nos sensations, former l'occupation la plus longue de notre vie! Ils exigeront de nous une attention très-pénétrante, puisque les nuances qui les distinguent sont souvent très-déliçates, et une attention très-soutenue, puisque la distraction qui nous fait manquer un seul signe, nous fait aussi perdre souvent par-là même l'intelligence de tous les autres. Si l'on ajoute à ce fonds de trente ou quarante mille mots qui forment nos langues, toutes les modifications que chacun d'eux peut subir,

suivant les fonctions qu'il remplit dans le discours ; si l'on pense qu'à chaque mot parlé, correspond un mot écrit, qui n'a le plus souvent avec lui aucune analogie, que d'observations ne trouvera-t-on pas accumulées dans la seule étude mécanique d'une langue ! Quel travail pour l'esprit, que de distinguer seulement le matériel de ces signes, que de remarquer leurs analogies, que d'étudier les lois auxquelles ils sont soumis, que d'appliquer ces lois dans chaque circonstance particulière ! Mais les objets nouveaux que le langage soumet à nos observations, ne se réduisent pas à une nomenclature de mots écrits et parlés. Il offre à notre esprit des sujets bien plus importants, bien plus graves qu'il n'eût jamais remarqués sans lui. Ce sont ces abstractions auxquelles, sans le secours des signes, nous n'eussions jamais pu atteindre ; ce sont ces faits trop complexes pour être immédiatement aperçus, et que nous n'aurions jamais su embrasser. Une carrière plus grande et plus utile s'ouvre devant l'esprit humain ; la nature, aperçue sous un aspect tout nouveau, semble avoir

changé de face; elle nous laisse entrevoir les merveilleux et inépuisables rapports qui lient toutes ses productions; elle nous laisse pénétrer le secret de ses lois.

On conçoit que le langage, en nous portant à faire de nouvelles remarques, multipliera nos besoins avec nos connoissances. Or ces besoins, à leur tour, détermineront de nouvelles observations; la volonté se trouvant plus éclairée, rendra aussi l'attention plus active.

En multipliant les besoins des hommes, les progrès de la raison ont tempéré la violence de ceux qu'ils éprouvoient; car en morale, comme en mécanique, plus une force se divise, plus elle perd de son intensité. Les mœurs se sont adoucies, et l'entendement cessant d'être dominé par d'impétueuses et brutales passions, a insensiblement acquis une douce et heureuse liberté. Bientôt il a eu aussi ses besoins, ses passions; il a commencé à travailler pour lui-même, et à trouver sa récompense dans ses propres efforts. La curiosité de l'esprit s'éveillant dans le calme de l'ame, a brisé les étroites barrières dans

lesquelles l'attention de l'homme étoit enfermée , et ouvrant devant elles les portes de l'univers , elle lui a dit : « Vois et admire ».

De nouveaux besoins , joints à de nouvelles connoissances , nous porteront à faire de nouvelles actions , et ces actions produiront à leur tour certains effets. Voilà un sujet de plus présenté à nos observations , et par conséquent une nouvelle occasion à l'exercice de notre attention.

Enfin , le langage multipliera singulièrement pour nous le nombre des idées archétypes ; car sans son secours nous ne pourrions avoir que des idées archétypes sensibles , et renfermés dans le premier ordre de composition. Or comme les idées servent , aussi bien que les faits , de matière à l'attention de notre esprit , la création des idées archétypes , quoiqu'elle n'ajoute rien aux faits qui nous sont connus , donnera lieu aussi à un nouvel et salutaire exercice.

Je ne répéterai point ici ce que j'ai dit dans la première Section , sur le secours mécanique que le langage prête à l'atten-

tion, soit pour fixer les objets présents, en lui prêtant des guides dans les signes indicateurs, soit pour remarquer ses propres idées, en leur donnant, dans les signes, une sorte de pivots sensibles; je me bornerai à remarquer que l'usage répété de ces secours, que l'heureuse habitude d'être fixée par ces signes, doit donner enfin à l'attention quelque chose de plus fort et de plus constant. C'est en s'accoutumant à fixer, que l'œil apprend à voir.

Le dernier, et peut-être le plus important service que le langage rend à l'attention, celui qui la prépare sur-tout aux travaux philosophiques, consiste à rendre cette attention elle-même dépendante de l'esprit, à nous apprendre l'art de la fixer, de la diriger à propos. Qu'est-ce pour nous que notre attention, tant que nous ne savons point en disposer? et comment en disposerions-nous avant l'usage des signes artificiels? Mais comme nous ne pouvons parler qu'après nous être rendu compte de notre pensée, comme nous ne pouvons trouver un signe convenable pour une idée, qu'après avoir analysé cette idée

même; comme il faut que nos paroles , pour avoir un sens , aient entre elles quelque liaison et quelque suite , nous nous trouvons contraints de recueillir notre attention en nous-mêmes , de la soustraire à l'action des objets externes , de nous garantir des distractions qui nous assiègent ; nous nous exerçons ainsi peu à peu à donner des lois à notre légèreté et un frein à notre impatience.

Or il faut remarquer qu'au même instant où nous apprenons à disposer de notre attention , nous apprenons aussi à lui donner la direction la plus convenable ; nous découvrons les méthodes , nous nous accoutumons à en faire usage. On sait que la méthode naturelle et ordinaire de l'observation est l'*analyse* ; or le langage nous fait analyser avant même que nous ayons l'idée de ce procédé , et que nous en soupçonnions l'utilité ; insensiblement l'*analyse* nous devient familière , l'expérience nous en montre les avantages , et notre esprit , en s'éveillant de cette profonde léthargie dans laquelle s'étoit écoulée sa première enfance , se trouve naturelle-

ment engagé dans la route qui conduit à la vraie science.

La réflexion, ainsi que je l'ai définie, n'est que l'attention elle-même, autant qu'elle se replie sur les opérations de notre esprit et les actes de notre volonté. Il est temps de mettre dans tout son jour cette importante maxime, annoncée si souvent dans le cours de cet ouvrage, que « sans » le langage, la réflexion seroit toujours » stérile; que c'est lui qui détermine son » activité et ses progrès ».

L'homme commence par étudier tout ce qui l'entoure, avant de songer à s'étudier lui-même. Les plus simples expériences lui apprennent que certains objets externes peuvent lui nuire ou lui être utiles; et ses besoins, qui sont ses premiers maîtres, lui font un devoir de les distinguer. Mais, tant qu'il demeure solitaire, aucune expérience ne lui apprend encore ce qu'il peut gagner à se connoître; aucun besoin ne l'invite à s'étudier; son intérieur est pour lui comme un pays inconnu, dont il ignore les richesses, dont

il ignore même l'existence. Quel motif le conduiroit à y tenter un voyage ? quelle route prendroit-il pour y arriver ?

Les premiers entretiens par lesquels l'homme essaye de communiquer avec son semblable , ne se rapportent aussi qu'aux objets extérieurs ; l'un se contente de montrer à l'autre les objets qu'il regarde comme utiles ou nuisibles à son existence , à lui décrire les actions qui peuvent ou lui procurer ces objets , ou les écarter de lui. Mais bientôt ces vagues indications ne suffisent plus à la grande fin du langage ; je veux dire, le besoin d'être secouru. Il ne suffit plus de faire connoître un objet , il faut annoncer quel est son rapport avec notre bien-être. Il ne suffit plus de peindre un fait ; il faut exprimer encore s'il sert d'objet au desir , à l'espérance ou à la crainte ; il faut dire si on en a été témoin , ou si l'on ne fait que le prévoir. Si l'on omet quelque-une de ces circonstances , l'individu qui n'aura point toute notre expérience , qui ne pourra deviner notre pensée , ne saura point la trouver dans notre discours , et

le langage sera sans effet, parce que l'analyse n'aura pas été complète. De-là le besoin de la mieux connoître, afin de la mieux traduire; de-là le mouvement qui nous replie sur nous-mêmes, pour nous mieux montrer aux autres; de-là le travail de la réflexion, qui n'est d'abord qu'un aveugle instinct, et dans lequel nous ne cherchons rien moins que les avantages qu'il nous vaut à nous-mêmes.

Il en est de la découverte de nos propres facultés, comme de toutes les grandes découvertes qui ne sont dues qu'à une sorte de hazard. Comme l'absolue ignorance est nécessairement apathique, la nature semble vouloir se charger du soin de nous faire rencontrer ces premières connoissances, que nous ne cherchions point à obtenir, parce que nous n'en soupçonnions pas même la possibilité. Le langage qui n'étoit d'abord destiné qu'à instruire les autres de nos besoins physiques, nous conduit à étudier notre pensée; le secret de notre être se dévoile à nos yeux surpris. Ainsi le soc d'un laboureur heurte et soulève un marbre antique, et les

ruines d'une ville célèbre sont retrouvées, et appellent la curiosité des savans.

Cependant, pour démêler ce qui se passe au fond de notre pensée, ce n'est pas assez d'en avoir le besoin et le desir. Il faut un guide qui nous introduise dans cet obscur labyrinthe. Le premier regard qu'on jette sur son propre intérieur n'apprend rien, précisément parce qu'il découvre trop. De loin, sans doute, on embrasse plus d'objets; mais ce n'est qu'en s'en approchant qu'on les distingue. Or, le langage, ainsi que nous l'avons vu, nous force encore à cette étude détaillée de nos modifications intimes. Comme leur ensemble ne peut le plus souvent s'exprimer par un seul signe, l'esprit ne peut plus se contenter de les saisir par un seul acte de l'attention. Celui qui écoute, comme celui qui parle, se trouve également conduit à cette analyse, le premier, en cherchant à comprendre un discours, comme le second en cherchant à discourir. Comme nous ne voyons les autres hommes qu'en nous-mêmes, nous apprenons à appercevoir notre propre

pensée, en ne songeant qu'à pénétrer celle qui les occupe.

Je le dirai en passant : nous négligeons trop, nous méprisons trop l'art d'écouter. Celui qui écoute bien, pense aussi. La conversation est comme le vent qui porte des semences avec lui, et les répand sur son passage.

L'étude de soi-même présente, par sa seule nature, de grandes difficultés. Ceux qui s'y sont livrés le savent assez par leur expérience : le peu de progrès qu'on a fait dans la science de l'homme l'atteste à tous les autres. Notre *moi*, quoique présent à chaque pensée, s'y déguise toujours. C'est un être léger qui fuit devant le regard ; c'est un sujet rebelle qui secoue sans cesse le joug auquel l'attention voudroit l'assujétir. Il est tout dans notre existence, mais il semble n'être rien pour l'esprit. Le langage enfin vient nous offrir un moyen pour saisir cette idée fugitive, des chaînes pour la fixer. Un son, une figure se liant à ces abstraites perceptions, les rapprochent de notre foible intelligence ; les

analogies des mots prêtent une forme, une couleur à ces modifications internes qui sembloient se soustraire à l'empire des sens. L'imagination qui paroissoit être l'ennemie naturelle de la réflexion vient au contraire lui prêter ses services; en trouvant un moyen de peindre le *moi*, elle le transporte en quelque sorte hors de nous-mêmes, et *réfléchir* n'est plus que *voir*.

L'usage fréquent et habituel des signes, en nous forçant de répéter le travail que nécessita leur institution, rendra plus abondantes chaque jour les lumières que cette institution nous avoit fait obtenir. Car, chaque discours que l'on tient nécessite toujours quelque retour sur soi-même. La réflexion se perfectionnera donc à mesure que nous saurons mieux parler et que nous aurons plus d'occasions de le faire.

Enfin, viendra le moment où la réflexion réagissant sur elle-même, et se contemplant dans une sorte de miroir, découvrira toute l'utilité de ses propres travaux. En apprenant quel est l'empire que nous exerçons sur nos propres facultés, nous desi-

rerons de les mieux connoître pour en faire un meilleur usage : l'homme étonné de la grandeur et de l'excellence de son être , se sentira appelé par un charme puissant à en faire le sujet de ses plus sérieuses méditations. Cédant à ce sublime besoin, il trouvera en lui-même une société plus utile souvent et plus douce que celle de ses semblables ; la sagesse aura ses disciples , comme la science , et le commerce intérieur que chacun entretiendra avec sa propre intelligence , achèvera ce que les communications extérieures du langage avoient commencé.

L'imagination, docile esclave de l'attention, marche toujours sur les pas de celle-ci, la suit dans tous ses progrès ; car elle ne peut réveiller d'autres idées que celles qui ont déjà été remarquées par l'esprit. L'imagination seroit donc aussi pauvre, sans le langage , que l'attention seroit paresseuse. Cette faculté reproductrice ne s'étudieroit à retracer dans ses peintures que les objets dépendans de nos premiers besoins. Elle rentreroit dans le silence dès que nos

appétits seroient satisfaits. Servile copiste des sens, elle ne sauroit point embellir les impressions qu'ils nous auroient transmises. Semblable à l'écho qui répète quelque temps encore le son qui n'est plus, elle pourroit prolonger quelquefois l'existence d'un moment, elle ne pourroit jamais la changer.

Mais à la voix du langage, cette faculté sortira de sa léthargique indolence. L'attention déjà, en devenant plus active, étendra les domaines de l'imagination reproductrice. La réflexion lui révélera le secret de ses propres forces ; elle la mettra en liberté, elle la revêtira de ce pouvoir créateur qu'elle tenoit de sa nature, mais qu'elle n'avoit point encore déployé, faute de le connoître. Les signes, en lui présentant de nouveaux moyens pour associer les objets, lui aideront à former de plus vastes et plus magnifiques tableaux, à y porter une plus sage ordonnance, à en mieux réunir l'effet.

Les idées archétypes se multiplieront au gré de l'esprit. Ce seront quelquefois des romans qui n'auront pour but que d'amuser

nos loisirs. Ce seront quelquefois des hypothèses avec lesquelles nous irons au-devant de l'observation. Ces hypothèses auront quelquefois rencontré juste ; toujours elles auront un grand charme pour l'esprit, par cela seul qu'elles seront ses ouvrages. Moins nous saurons, et plus nous nous empresserons d'y recourir pour combler les vides de notre science.

L'imagination, de sa nature est toujours *synthétique*. C'est en associant les idées qu'elle les conserve et les réveille. C'est en composant qu'elle crée. Or, le langage est un grand instrument de synthèse. Il établit de nouvelles liaisons entre les idées. Il fournit des pivots à toutes nos combinaisons. Ainsi, par l'emploi du langage nous nous trouvons exercés à-la-fois à la pratique des deux méthodes qui devront concourir ensemble à étendre le cercle de nos connoissances.

Il n'est pas jusqu'aux propriétés matérielles des signes qui n'exercent une puissante influence sur l'imagination humaine. Pendant que la voix charme notre oreille par des sons mélodieux, l'analogie imita-

tive des mots donne au réveil des idées quelque chose de plus vif et de plus rapide. Les effets magiques du style s'unissent à l'éloquente harmonie des images. Transportée dans le chant, la parole s'entoure encore d'une nouvelle puissance. Elle nous jette dans une douce et vague rêverie, souvent même elle enivre nos sens et porte notre émotion jusqu'au délire. Cependant plus l'imagination s'exalte, et plus ses jouissances acquièrent de prix. La vie de l'imagination, cette seconde vie de l'homme, obtient bientôt une sorte de prééminence sur la vie des sensations réelles, elle devient presque la seule à laquelle nous attachions les intérêts de notre bonheur. Alors l'existence de l'homme ne se trouvera, plus resserrée dans ce point indivisible de l'espace et de la durée qu'on appelle le *présent*; nous existerons dans le passé, dans l'avenir, dans tout l'univers, que dis-je? dans nos propres songes. La faculté d'imaginer, rendant au langage les bienfaits qu'elle en a reçus, en fera un art, le plus grand des arts; elle donnera à la parole une puissance sublime et terrible pour

émouvoir, enivrer et conduire les hommes; la poésie et l'éloquence, nées de cette heureuse association de l'imagination et du langage, descendront au milieu de nous, sèmeront les jouissances sous nos pas, couvriront de gloire leurs favoris, décideront du sort des individus, souvent de la destinée des empires, et recevront les hommages du genre-humain.

La mémoire, telle que je l'ai définie, est la réminiscence de l'imagination. C'est le pouvoir que nous avons de ressusciter le passé, et de voir encore dans nos souvenirs ce qui n'affecte plus nos sens. Or, ce pouvoir est accru de deux manières par le langage. D'abord, il nous donne, dans nos signes, de nouveaux moyens pour lier nos idées entre elles. Il établit donc entre nos souvenirs et nous un plus grand nombre de communications. Aussi, se rappelle-t-on souvent du nom d'un homme avant de se retracer sa figure ou ses qualités personnelles. Mais dès que son nom est retrouvé, on retrouve bientôt son portrait. De plus, en liant nos souvenirs à des signes, il les rattache à des objets qui sont

bien plus en notre puissance. Il associe les images fugitives du passé, à des sensations subsistantes. Aussi se hâte-t-on d'élever des monumens dans les lieux où se passèrent des actions qu'on veut sauver de l'oubli. Les premiers poètes furent les historiens de leurs nations. Les amis prenoient autrefois les noms de leurs amis. Les sauvages changent aussi de nom avec celui qui leur est cher. L'amour et l'amitié divinisent les noms, parce que c'est aux noms que se rattachent tous leurs souvenirs. C'est en gravant dans son temple les noms des grands hommes, que la gloire les met en possession de l'immortalité.

D'ailleurs, la nécessité où nous a mis le langage, d'apprendre et de retenir les acceptions souvent arbitraires attachées à des milliers de signes, le besoin que nous éprouvons chaque jour de nous les retracer, deviennent pour la mémoire l'occasion d'un prodigieux exercice. C'est sur-tout par l'étude du langage que se fait chez les enfans l'éducation de la mémoire, et voilà, sans doute, pourquoi divers philosophes n'ont défini cette faculté que par le pouvoir

de se retracer les signes. C'est en partie parce que les sauvages ont peu occasion de parler, que leur mémoire est si engourdie et si pauvre.

Ainsi achève de s'expliquer ce grand phénomène qui avoit fixé notre attention au commencement de cet écrit ; *l'homme élevé par l'usage des signes à la dignité d'homme.*

Mais ce n'est point assez pour notre dessein, d'avoir considéré d'une manière générale les effets que le langage dut produire sur les facultés de l'esprit humain. Comme ces effets se modifient dans chaque espèce particulière de signes dont le langage se compose, il nous importe d'entrer dans un plus grand détail, et de comparer entre eux ces différens systèmes de signes, pour reconnoître quels sont ceux qui exercent une influence plus nuisible et plus salutaire, et nous préparer ainsi, soit à mieux découvrir les imperfections de nos langues, soit à mieux concevoir les conditions de la langue philosophique.

CHAPITRE ONZIÈME.

*De l'influence particulière qui appartient
aux différentes espèces de signes.*

IL faut distinguer deux choses dans un système de langage ; l'une est la nature des signes qu'il emploie ; l'autre est la loi suivant laquelle il associe ces signes pour en composer des tableaux. C'est ce que les grammairiens expriment , en distinguant les élémens du discours , et la syntaxe.

Il est évident que le langage se lie également , sous ce double rapport , à l'exercice de la faculté de penser. En effet, de la nature du signe que nous employons , dépend la force et la netteté avec laquelle une idée se réveille dans notre esprit , se découvre à notre attention. De l'ordre suivant lequel nous associons les signes dans le discours , dépend la suite que nous établissons entre nos idées ; et par conséquent le secours qu'elles se prêtent les unes aux

autres. Sous le premier rapport , les propriétés du langage influent donc essentiellement sur notre manière de concevoir ; sous le second , ces propriétés se lient étroitement à nos méthodes.

Je me borne à étudier d'abord , les effets qui résultent de la nature des signes dont nous faisons usage.

La nature des signes peut être , à son tour , envisagée sous deux points de vue très-différens : en ne considérant le signe que dans la fonction qu'il remplit , on peut examiner quel est le rapport qui l'unit à l'idée qu'il représente ; en envisageant le signe tel qu'il est en lui-même , on peut s'arrêter à étudier sa matière et sa forme. De-là , deux manières de classer les signes. En les classant , d'après la nature de leurs fonctions , nous les avons distingués en signes *naturels* , *analogues* , *arbitraires* , *figurés et indicateurs*. En les classant , d'après les matériaux dont ils se forment , nous en avons composé trois autres classes : le langage d'action , le langage articulé ou la parole , et l'écriture.

Je commencerai par exposer dans ce cha-

pitre quelques principes généraux sur les effets qui appartiennent aux cinq premières espèces de signes ; ces principes serviront à mieux faire comprendre ce que j'ai à dire sur les trois grands systèmes de langage que présente la seconde classification.

Pour établir plus d'ordre et de simplicité dans les considérations qui vont suivre , je rapporterai toutes les facultés de l'esprit humain à ces deux grandes opérations qui servent d'objet et de terme à leurs efforts , l'une qui consiste à concevoir des idées , l'autre à en prendre connoissance. C'est par l'imagination et la mémoire que nous concevons des idées , c'est par l'attention et la réflexion que nous en prenons connoissance. Mais les idées peuvent se réveiller en nous avec plus ou moins de force , faire sur nous , par leur présence , une impression plus ou moins vive ; la connoissance que nous prenons de nos idées peut être plus ou moins claire , plus ou moins complète , suivant que les facultés qui servent à cette double opération , ont plus ou moins d'aptitude et d'énergie.

On conçoit que ces deux opérations sont

étroitement liées entre elles , et que leur concours nous est toujours nécessaire , lorsque ce n'est point sur des sensations actuelles que se dirige l'activité de notre esprit. On conçoit aussi qu'il règne par-là même une harmonie naturelle entre les deux ordres de facultés qui servent à les exécuter , et que ces facultés se secondent réciproquement dans leurs progrès , du moins jusqu'à une certaine époque. Il faut en effet qu'un objet soit imaginé avec quelque force , pour que nous puissions appercevoir , dans sa représentation intellectuelle , tout ce que nous aurions remarqué dans la perception immédiate que nous auroit donnée sa présence. La réflexion elle-même a besoin du secours de l'imagination ; car , par-là même que les notions qui appartiennent à son domaine , sont très-abstraites et très-fugitives , il faut qu'elles nous soient représentées avec une vivacité convenable , pour que nous puissions facilement les saisir. Le défaut absolu d'imagination ne produiroit point un philosophe , mais un imbécile. L'imagination , à son tour , a besoin d'être se-

condée par l'attention de l'esprit ; car , nous n'imaginons avec énergie que ce que nous avons remarqué avec intérêt ; l'idée dont nous ne prenons qu'une foible connoissance , agit à peine sur nous ; c'est en la fixant que nous la faisons ressortir. L'imagination privée de l'appui de l'attention , ne seroit autre chose que la folie.

Mais ce qu'il y a de remarquable , c'est que ces deux ordres de facultés qui se prêtent un mutuel appui dans leur premier degré de développement , deviennent tout-à-coup ennemies et rivales , dès l'instant où leur énergie excède une certaine mesure ; c'est que leurs effets , jusques-là si harmoniques , commencent alors à se contrarier , ensorte que les succès de l'une ne s'obtiennent ordinairement qu'aux dépens de l'autre. En effet , si la vivacité de l'imagination devient trop grande , elle est une distraction pour notre esprit , notre attention se trouve asservie ; trop d'éclat éblouit les yeux. Si l'attention est trop sévère , elle devient pour l'imagination une surveillante importune ; un vague heureux est à nos idées , comme ce voile léger

qui couvre les Grâces , et les embellit encore ; les objets vus de trop près perdent à nos yeux tout leur charme.

Le caractère propre de l'imagination est de composer toujours , pendant que l'attention , au contraire, analyse sans cesse ; celle-ci sépare et distingue ce que celle-là tend à réunir. Si donc l'une des deux obtient de notre esprit un privilège trop prononcé , il ne reste plus , entre ces deux genres de travaux , la proportion et la correspondance qui leur étoient nécessaire. Ou l'esprit s'abandonne au besoin de créer , et alors il néglige d'observer les faits , il s'égare dans ses propres conceptions ; ou bien , toujours occupé à décomposer ce qu'il apperçoit , il ne sait plus , par d'heureuses hypothèses , aller au-devant de ce qu'il n'apperçoit pas , il ne sait plus même rassembler le résultat de ses observations , ni tirer partie de ses richesses.

Une parfaite attention, une réflexion profonde , ne peuvent se déployer que dans le calme de l'ame ; l'imagination exaltée se plaît dans le tumulte des passions. Le travail de l'attention exige tout l'empire dont nous

sommes capables sur nous-mêmes ; une imagination impétueuse tend à nous enlever jusqu'au sentiment de notre existence.

L'expérience nous confirme chaque jour cette vérité , fondée sur la nature même des choses. Si les poètes, les peintres, les musiciens, s'offrent ordinairement à nous dans un état d'exaltation qui approche de la folie, qui du moins les expose davantage à tous les genres d'illusions, si ceux qui se livrent habituellement à l'étude des sciences abstraites nous paroissent avoir au contraire une existence sèche et appauvrie, c'est que les premiers accordent tout à l'imagination ; c'est que les seconds se concentrent exclusivement dans l'exercice des facultés méditatives.

Au reste, l'énergie relative de ces deux ordres de facultés, ne doit point toujours être la même dans tous les hommes ; ils ont besoin de trouver entre elles une proportion différente, selon la nature des travaux auxquels ils se livrent, suivant la fin particulière que leur esprit se propose dans les opérations qu'il exécute sur ses idées. Les orateurs et les poètes deman-

dent à l'imagination des secours plus abondans ; il faut que cette faculté jouisse en eux d'une domination plus marquée. Car, ainsi que nous l'avons vu , c'est sur-tout par le talent de former d'heureux faisceaux d'idées , de donner à chaque idée une action plus prononcée , qu'ils réussissent à nous enchanter et à nous émouvoir ; ils se nourrissent d'exagérations ; le génie qui les anime est sur-tout un génie créateur. Les philosophes , au contraire , ont un besoin bien plus essentiel des facultés qui nous aident à mieux connoître ; ils tendent sur-tout au mérite de l'exactitude ; l'analyse les accompagne dans tous leurs travaux , et s'ils paroissent créer , ce n'est qu'en retrouvant ce que d'autres n'avoient point apperçus.

L'univers semble se présenter sous deux aspects opposés aux artistes et aux philosophes ; ceux-ci cherchent à expliquer , pendant que ceux-là s'efforcent à peindre ; si les premiers observent , c'est pour ajouter de nouveaux charmes à leurs tableaux ; si les seconds imaginent , ce n'est que pour mieux redescendre à ce qui existe.

Voici donc un premier principe qui nous guidera dans l'étude des propriétés particulières à chaque espèce de signes. Nous distinguerons le langage de l'imagination et le langage philosophique. Les signes qui seconderont plus puissamment le réveil de nos idées, appartiendront plutôt aux premiers de ces deux langages. Les signes qui nous aideront plus efficacement à analyser et à réfléchir, appartiendront plus particulièrement au second. Ceux-ci concourront davantage au progrès de nos connoissances ; ceux-là aux succès des beaux-arts.

Maintenant , la perfection de ces deux opérations principales , que nous avons distinguées , se composent , dans chacune , de deux caractères différens. De même aussi le développement des deux ordres de facultés qui s'y rapportent , peut s'exécuter de deux manières diverses qu'il est essentiel de distinguer.

Quelquefois la force de l'imagination se manifeste par le grand nombre d'idées qu'elle sait associer en un même faisceau , et dont elle concentre l'action ; quelquefois

elle s'annonce par l'énergie avec laquelle elle réveille une idée particulière. Dans le premier cas, elle nous étonne par la grandeur et la majesté de ses tableaux ; dans le second, par la vivacité du coloris. Dans le premier cas, c'est sur l'harmonie de l'ensemble ; dans le second, c'est sur les effets de détails qu'elle fonde ses succès et son pouvoir. De-là, deux caractères principaux dans l'imagination ; l'un est cette énergie qui exécute les rapprochemens ; l'autre, cette vivacité qui semble chercher à rivaliser la sensation. Le premier caractère est plutôt celui dont elle paroît se revêtir quand elle invente ; le second est plutôt celui qu'elle adopte, lorsqu'elle se borne à imiter et à peindre.

Les facultés qui nous servent à connoître, se déploient aussi de deux manières opposées. Quelquefois elles se rassemblent sur un seul objet ; elles se fixent sur lui ; elles saisissent ses rapports les plus délicats ; elles découvrent ses propriétés les plus intimes ; c'est la pénétration, la sagacité ; et de-là dépend sur-tout la perfection de nos analyses. Quelquefois, au

contraire , elles affectent d'embrasser un grand nombre d'objets , d'appercevoir à-la-fois toutes les liaisons qui sont entre eux ; alors , c'est l'étendue des vues , c'est la profondeur de l'esprit ; et de-là dépend sur-tout la solidité de nos jugemens. Dans le premier cas , nous avons des connoissances plus claires ; dans le second , nous en avons de plus complètes.

○ Ces réflexions nous expliquent en quoi consiste précisément la perfection des différens travaux auxquels se livre notre esprit ; elles ouvrent en quelque sorte à notre ambition et à nos efforts , une longue et immense carrière , dans laquelle sans doute notre foiblesse marque un terme que nous ne saurons jamais dépasser , mais à laquelle la nature même des choses semble ne marquer aucune limite. C'est d'après la proportion suivant laquelle se modifient en nous ces caractères principaux , que l'on peut classer les divers esprits et marquer leurs nuances.

○ Il est certain que , dans chaque ordre de facultés , la réunion des deux genres de perfection que nous venons de distinguer , est

toujours une chose de l'effet le plus heureux ou de la plus haute utilité. Les plus grands poètes sont ceux qui réunissent au talent de concevoir les plus beaux ensembles , celui d'animer davantage chaque peinture ; les plus grands philosophes sont ceux qui savent à-la-fois embrasser les plus vastes perspectives , et démêler les perceptions les plus fugitives ; mais il faut bien s'attendre , qu'en général il est très - difficile de concilier jusqu'à un certain point ces deux espèces de succès. L'imagination qui s'exerce à former des associations très-étendues , conserve moins d'énergie pour éveiller une idée particulière. L'attention , qui s'efforce de saisir à-la-fois de nombreux rapports , jouit d'une moins grande liberté pour atteindre aux notions les plus abstraites. Suivant que l'on contracte plus particulièrement l'habitude de l'un ou l'autre de ces exercices , on devient plus propre à l'un ou l'autre de ces genres de perfections. Ainsi , le Tasse est supérieur à l'Arioste dans les dessins et les ordonnances de son poëme ; l'Arioste l'emporte pour le talent de la description. Ainsi Condillac sur-

passé Locke par l'étendue de ses aperçus ; on remarque qu'il voit plus loin : mais Locke analyse plus exactement , définit avec plus de justesse ; on s'aperçoit qu'il voit mieux ce qui se trouve soumis à ses regards.

Voici donc encore de nouveaux principes qui devront nous diriger dans l'étude des propriétés du langage , et qui serviront à modifier ceux que nous avons déjà posés. Il ne suffira pas d'avoir observé si une certaine espèce de signes est plus favorable au développement de l'imagination , il faudra examiner encore si elle tend plutôt à donner à l'imagination un caractère d'énergie ou de vivacité , à lui faire concevoir ou de plus grands faisceaux d'idées , ou une idée particulière avec plus de force. Il ne suffira pas de savoir si une autre espèce de signes seconde davantage le développement de l'attention ; il faudra examiner si son effet naturel est plutôt de donner à l'attention un caractère d'étendue ou un caractère de pénétration.

J'observerai , qu'en général , ce caractère de l'imagination qui consiste dans la grandeur et l'énergie , paroît être moins

contraire que l'autre aux travaux philosophiques ; car nous avons souvent besoin , en philosophie , de former de grandes et heureuses associations. La chaîne qui sépare nos observations des vérités hypothétiques , est souvent très-étendue ; la formation d'un système suppose toujours de vastes conceptions ; et qu'est - ce qu'une vérité qui n'est point encadrée dans un système ? Aristote , Leibnitz , Hobbes , Descartes , Newton , avaient certainement dans un haut degré la faculté d'associer leurs idées. Je crois aussi que le caractère de l'attention qui se trouve être plus opposé au succès de l'imagination , est celui qui consiste dans des remarques très-subtiles , dans des analyses très-parfaites. Car , il n'y a rien qui glace l'esprit comme d'isoler les objets , comme de voir le fonds des choses ; il n'y a rien qui suppose un plus grand empire sur soi-même , que cette comparaison lente et détaillée des perceptions que l'on reçoit. Voilà pourquoi les hommes à imagination nous paroissent toujours *distracts* , dans le sens que nous avons coutume d'attacher à ce mot ; car

ils ne savent pas s'arrêter à ces menues convenances, à ces frivoles observations qui nous occupent. Voilà pourquoi il y a si loin du goût au génie, pourquoi les rhéteurs nous semblent si froids, et pourquoi l'homme qui définit le plus exactement les beautés d'une harangue ou d'un poème, est ordinairement celui qui eût été moins capable de les mettre au jour.

Il est sans doute plusieurs modifications aux principes généraux que je viens d'exposer ; mais je suis entouré d'un si grand nombre d'objets, que je suis forcé de me contenter des démarcations principales ; après tout, c'est par leurs grands effets que les systèmes de signes se distinguent entre eux, qu'ils prennent leur place dans une classification philosophique ; ce n'est point ici un traité de littérature. Je me hâte donc d'arriver au détail des applications qui réfléchiront sur les principes eux-mêmes une nouvelle lumière.

1. Il n'est aucun système de langage adopté par les hommes pour leurs com-

munications réciproques , qui ne conserve encore un grand nombre de signes naturels , et qui , au défaut de conventions expresses , n'emprunte quelquefois le secours de ces moyens qui servirent à établir les conventions elles-mêmes. Mais comme toutes les espèces de langage ne les renferment pas dans une même proportion , comme en usant du langage , on conserve encore la faculté de recourir plus ou moins souvent à ces signes primitifs , il importe d'examiner ici quelle est l'influence qui les caractérise , quels sont les inconvéniens ou les avantages attachés à leur emploi.

Les signes naturels ont leur origine dans les circonstances qui ont déterminé l'association de deux ou plusieurs sensations dans notre esprit , de telle manière que l'une ne puisse plus nous affecter de nouveau , sans que les autres ne se retracent à l'instant même à notre pensée.

Il résulte de cette définition toute seule , que les signes naturels ne peuvent avoir aucun rapport particulier à l'exercice de l'attention. Ils ne décomposent point la pensée , ils ne nous en offrent point

l'image. Leur effet est si sûr par lui-même, il est si facile de les trouver, lorsqu'on en a besoin, qu'ils n'exigent aucun retour approfondi sur nous-mêmes. Ils se fondent entièrement sur l'habitude, et ne tiennent presque rien de la réflexion. Enfin, la fonction de conducteur est en eux très-limitée; et s'ils fournissent quelque lumière à l'esprit, c'est toujours en commençant par le distraire.

Mais si nous envisageons les signes naturels dans leur influence sur l'imagination, de quelle énergie nous les trouverons doués ! Il n'en est aucun qui puisse rivaliser avec eux à cet égard. Il est vrai, les habitudes seules fondent leur pouvoir, les lient aux idées qu'ils représentent. Mais quelles habitudes ! remarquons-le bien. Ce sont les habitudes les plus anciennes et les plus universelles. Ce sont des habitudes dont l'origine se perd au-delà de tous nos souvenirs. Tout en eux nous parolt nécessaire, parce que nous n'y voyons rien de conventionnel, rien qui soit de notre choix. Ils nous reportent au premier âge de notre existence, ils nous replacent dans les con-

ditions générales de l'humanité. Comme ils ne sont point le produit de la réflexion, comme ils paroissent échapper involontairement à celui qui les répète, ils ont un caractère de vérité qui n'appartient jamais au langage, ils nous identifient à la situation de celui qui les employe. Ils semblent trahir la pensée bien plutôt que l'exprimer; ils renouvellent pour nous les impressions du passé bien plutôt qu'ils ne les rappellent. Un signe ordinaire se borne à nous faire concevoir; mais un secret jugement accompagne toujours l'apparition du signe naturel, nous n'imaginons pas seulement la chose qu'il nous annonce, nous la supposons, nous lui prétons une existence vague et confuse, qui pour n'être pas définie, n'en est ordinairement que plus magique.

Passons en revue les plus étonnans effets produits sur l'imagination humaine; nous verrons que c'est presque toujours aux signes naturels qu'ils sont dûs. Qu'un homme nous dise en mille manières qu'il est affligé; qu'il nous raconte, en détail, toutes ses peines; nous en serons touchés,

mais cette émotion n'aura rien qui nous enlève le calme de nos sens. Que des larmes baignent le visage d'un infortuné , qu'il nous regarde en silence avec un œil où se peignent à-la-fois la douleur et l'espérance , que les cris d'un être souffrant viennent frapper notre oreille , quelle secousse ne se fera pas sentir à notre ame ! Nous concevrons alors tout ce que le malheur a d'horrible , et nos larmes couleront avec les larmes de ceux que nous chercherons à consoler. Pourquoi ? C'est que le langage et les mots ne sont que la voix de l'homme , que les pleurs et les cris sont la voix de la nature. Qu'est-ce qui ranime dans le combat le courage du soldat épuisé , qu'est-ce qui dans un commencement de déroute réveille en lui tous les sentimens de devoir , et lui retrace toute la honte de la défection ? n'est-ce pas la vue de ses drapeaux , c'est-à-dire , de ces signes qui le précédant par-tout , qui le conduisant toujours à la gloire , qui le ralliant toujours à ses camarades et à ses chefs , se sont associés pour lui d'une manière insensible à toutes les idées des vertus militaires ? D'où

vient cette impression étonnante que fai-
soit sur les soldats suisses un air appelé le
rans des vaches, et qui les portoit tous
 à la désertion ? Ce n'est pas que cet air ait
 en lui-même rien de particulier à quoi l'on
 puisse attribuer cet effet ; mais il s'étoit lié
 dans l'esprit des Suisses à tous les souvenirs
 de leur pays , il leur rappelloit leur famille ,
 leurs forêts , leurs montagnes , et toutes
 les habitudes de leur enfance. D'où vient
 ce charme puissant qu'ont pour chacun de
 nous les lieux qui nous ont vu naître ! quel
 est ce prix que nous attachons aux moin-
 dres dons qui nous viennent d'une main
 qui nous est chère ? Quelle est cette reli-
 gion que nous conservons pour les restes
 de nos amis et de nos proches , pour le
 séjour qu'ont embelli de leur présence les
 hommes précieux à l'humanité ? Pourquoi
 visitons-nous avec attendrissement et res-
 pect la plaine de Turkheim et la vallée de
 Montmorency ? Quelle est la raison de ce
 culte qu'ont rendu aux tombeaux toutes
 les nations chez lesquelles les sentimens de
 la nature n'avoient pas encore été étouf-
 fés par la corruption ? **Quel est cet orgueil**

avec lequel nous montrons aux étrangers les champs témoins du courage et de la gloire de nos armées ? Pourquoi cette impression de recueillement qui nous saisit, pourquoi ces grandes images qui s'offrent à notre pensée , lorsque nous posons le pied sur le seuil d'un temple antique et majestueux ? N'est-ce pas parce que chacun de ces objets s'est associé de lui-même dans nos souvenirs , aux sensations dont il a été pour nous l'occasion naturelle ? n'est-ce pas parce qu'il nous replace, sans aucun effort de notre part, dans les situations auxquelles il avoit concouru par sa présence ? n'est-ce pas parce qu'il ne doit rien du pouvoir qu'il exerce, aux conventions humaines, qu'il tient tout des événemens eux-mêmes, qu'il semble être pour nous un monument consacré par ce temps qui détruit tout, et comme le seul reste que nous conservions encore d'une existence qui n'est plus ?

Étudions le secret des plus beaux triomphes de l'éloquence, cherchons à nous rappeler les traits les plus renommés du sublime; ils déposeront encore en faveur de cette

prodigieuse énergie qui appartient aux signes de la nature. Retranchez de cette période admirable qui termine l'oraison funèbre du prince de Condé, cette seule parole, *averti par ces cheveux blancs*, oubliez le geste qui dut l'accompagner; combien ce morceau ne vous paroîtra-t-il pas refroidi, et que conservera-t-il de l'effet qu'il doit produire? Or, quel a été dans cette parole l'art de l'orateur, n'a-ce pas été de recourir à un signe naturel, en montrant à tous dans cette chevelure blanche par la vieillesse, le sensible et infailible présage qui lui annonce à lui-même une fin prochaine et l'imposant avenir qui se présente à sa suite? Lorsque le même orateur, dans l'oraison funèbre d'Henriette de France, s'écrie tout d'un coup : *O nuit désastreuse ! ô nuit effroyable ! où retentit tout d'un coup comme un éclat de tonnerre, cette épouvantable parole : madame se meurt, madame est morte !* — Où est le grand et principal effet de ce moment? N'est-ce pas dans ces derniers mots : *madame se meurt, madame est morte*, qui vous reportent dans l'instant

de cette scène affreuse et vous pénètrent de la même horreur que si vous y assistiez en effet ? Ces mots ne sont vraiment qu'un signe naturel, ils sont une circonstance de l'évènement lui-même ; Bossuet n'a pas cru pouvoir mieux faire que de vous donner à entendre les mêmes sons qui frappèrent son oreille, il vous place devant les mêmes objets qui portèrent dans son ame le trouble et l'effroi, bien plus sûr, par-là, de vous les faire partager, que s'il cherchoit à vous les décrire.

Un discours, quelque éloquent qu'il puisse être, ne se passera jamais du secours des signes naturels. Si la voix de l'orateur n'est pas émue, pénétrée, si son attitude n'est pas accommodée à la situation dans laquelle il se suppose, aux passions qui doivent l'agiter, toute sa rhétorique n'ira point jusqu'à notre ame ; nous pourrons admirer ses paroles, mais nous ne serons point enchaînés par elle. Si quelquefois l'orateur religieux produit un grand effet en conservant une voix égale et une attitude immobile, c'est qu'il y a, dans ces circonstances, quelque chose qui s'accorde aux graves et sérieuses pensées qui

l'occupent , et qu'elles confirment la vérité de son langage , bien loin de la détruire. Mais si le langage ne peut s'isoler des signes naturels , combien de fois les signes naturels suppléent au langage et le surpassent encore en éloquence ! Scipion l'Africain , accusé devant le peuple Romain , ne répond point à ses accusateurs. Il conduit au capitolé la foule dont il est entouré , il va rendre grâces aux Dieux des victoires dont ce jour rappelle le souvenir. Ce spectacle d'un lieu illustré par ces triomphes , ces monumens de sa gloire et des services immortels qu'il rendit à la république , changèrent un instant toutes les idées ; l'accusé n'est plus qu'un héros , les juges que des admirateurs ; et au lieu d'une sentence , il ne reçoit du peuple enivré que des applaudissemens unanimes. Virginius veut exciter le peuple et l'armée à embrasser sa cause , à servir sa vengeance. Il n'exhale point sa douleur par de vains discours ; il montre aux soldats , aux citoyens , la robe ensanglantée de sa fille ; ce spectacle , son silence , excite dans les âmes une généreuse indignation ; et bien-

tôt Appius est puni , le tribunal des D^écemvirs est renversé. Antoine découvre aux yeux du peuple le corps sanglant de César , et des gémissemens s'élèvent de toutes parts , et les projets des conspirateurs sont déconcertés , et le souvenir de tant de belles actions fait oublier aux Romains la perte de leur liberté.

Analysons enfin les impressions produites sur nous par les productions des beaux-arts , nous trouverons que les impressions les plus profondes , celles qui assurent le mieux leurs succès , sont encore dues à un heureux emploi des signes naturels. Qu'est-ce en effet , en peinture , en sculpture , que les expressions de la phisionomie , les attitudes du corps , sinon les signes naturels de tous les sentimens de l'ame ? Qu'est-ce qui , dans le Laocoon , dans le Gladiateur mourant , nous émeut si profondément , et nous remplit d'horreur et de pitié , si ce n'est l'art avec lequel le sculpteur a su reproduire toutes les circonstances extérieures qui appartiennent à la situation qu'il vouloit décrire ? Comment sans le secours de

ces signes , antérieurs à toutes nos conventions , puisés dans la seule vérité des choses , les artistes parviendroient-ils jamais à faire respirer un marbre , à porter la vie et la pensée dans un ouvrage matériel ? La musique a des signes naturels ; ce sont , par exemple , ces sons plaintifs qui reproduisent pour nous les gémissements de la douleur ; ces sons étouffés , qui annoncent l'épouvante ; ces sons légers et variés , expression naturelle de la gaieté. L'architecture même a ses signes naturels ; car les signes de la noblesse , de la majesté , ne dépendent point des institutions humaines. Ce n'est point en vertu d'une convention que les formes grandes et simples réveillent en nous toutes les impressions du recueillement et du respect , et nous engagent dans de graves et sérieuses méditations.

Dans l'action puissante que les signes naturels exercent sur l'imagination humaine , nous distinguons à-la-fois ce double effet , qui consiste à donner plus de vivacité au réveil de chaque idée particulière , et à donner plus de force à ces

liaisons qui forment les ensemble. En effet, d'abord chaque idée est ébranlée par un levier plus puissant, puisqu'elle est excitée par une plus ancienne habitude. Ensuite les idées nous sont présentées en plus grands faisceaux; car un signe naturel ne rappelle jamais une idée abstraite; il est rare qu'il retrace l'idée sensible dans un état d'isolement; ordinairement il rappelle un assez grand nombre d'idées sensibles, parce qu'il rappelle toutes les circonstances qui dépendent de la situation à laquelle il appartient, et que cette situation est presque toujours très-complexé.

Cependant, de ces deux genres d'influence que les signes naturels exercent à-la-fois sur l'imagination, la seconde me paroît bien plus étendue, comme elle est aussi bien plus importante de sa nature; car, à l'égard du réveil de l'idée, le seul avantage que le signe naturel ait sur les autres, est d'ajouter quelque chose à l'effet qu'ils produisent; mais sous le rapport des associations d'idées, les signes naturels engendrent une foule d'effets que les autres signes n'auroient jamais produits

par eux-mêmes. Les seules liaisons d'idées, dont les signes artificiels deviennent pour nous l'occasion, sont celles qui sont *archétypes* et instituées par nous - mêmes, sans aucun modèle extérieur; mais toutes les associations d'idées obtenues par l'expérience, appartiennent aux signes naturels. Lorsque les signes artificiels sont admis ensuite à représenter ces associations formées sur un modèle extérieur et véritable, c'est qu'ils les empruntent des signes naturels eux - mêmes. Si plusieurs sensations viennent nous affecter en commun, si en se répétant elles s'unissent étroitement dans notre esprit, c'est aux circonstances que ces associations sont dues, et ce n'est que lorsqu'elles sont ainsi formées, que le langage vient leur donner des noms.

Ceci me conduit à une observation très-remarquable; c'est que si les signes artificiels produisent quelquefois sur nous un très-grand effet, par l'étendue des idées qu'ils représentent, et qu'ils accumulent en quelque sorte devant le regard de l'esprit, comme il arrive ordinairement

dans les traits du sublime, ces effets sont d'us presque toujours à ce que l'écrivain ou l'orateur a su saisir et ébranler, par le moyen du langage, de très-grandes chaînes d'associations naturelles. Lorsqu'un grand nombre d'idées tiennent étroitement les unes aux autres dans l'ordre de nos habitudes, il devient aisé de les exciter alors toutes ensemble par un signe très simple; on concentre donc une foule d'impressions dans un instant presque indivisible, et de là cet étonnement, cette émotion, qui nous enlèvent en quelque sorte à nous-mêmes, et qui caractérisent le sublime dans toutes les productions de l'art.

Si donc on fait attention que dans toutes les associations fondées sur l'expérience, les idées se servent de signes naturels les unes aux autres, puisqu'elles se réveillent mutuellement en vertu de l'habitude, on comprendra que la partie la plus essentielle de l'art du style, doit consister dans l'étude de ces associations naturelles, et dans le soin de les faire valoir à propos.

CHAPITRE DOUZIÈME.

Continuation du précédent. — Des effets qui appartiennent aux diverses espèces de signes artificiels.

POUR achever la comparaison des effets qui appartiennent aux diverses espèces de signes, il me reste à traiter des signes figurés, analogues, arbitraires et indicateurs, c'est-à-dire, des quatre grandes familles qui composent le langage d'institution, ou artificiel.

1. Les signes figurés (1) sont, après les

(1) J'ai appelé *signes figurés*, par opposition aux signes propres, tous ceux qui n'éveillent point une idée en vertu d'une liaison directe et immédiate, mais seulement par l'intermédiaire d'une autre idée analogue à la première. C'est ainsi que nous employons le mot *fer* pour désigner une épée, le mot *soupirer* pour annoncer de l'amour. Le signe figuré a donc toujours une acception primitive et naturelle, à l'égard de laquelle il est un signe propre. Le signe figuré devient souvent à la longue un signe propre à l'égard de cette acception même, qui n'étoit d'abord

signes naturels , ceux de tous qui agissent le plus fortement sur l'imagination , et dont l'usage habituel doit par conséquent faire éprouver à cette faculté un développement plus rapide. D'abord il est évident qu'on n'emprunte , pour exprimer une idée , le signe d'une seconde idée , que par l'un de ces deux motifs : ou parce que cette seconde idée a déjà un nom pendant que la première n'en a point encore , ou parce que la seconde étant plus accessible que la première , s'offrant plus naturellement à nous , semble faciliter davantage l'intelligence de celle-ci. Dans les deux cas , il faut sans doute que la seconde idée , qu'on appelle à son secours , comme

que secondaire et indirecte ; car l'habitude même de l'employer dans son état figuré , fait disparaître la figure , parce qu'elle détermine une association immédiate entre le signe et l'idée qu'on le fait servir à exprimer. La propriété essentielle d'un signe figuré , est donc de faire traverser à l'esprit une idée accessoire et analogue , avant de le conduire à celle sur laquelle il doit s'arrêter ; et c'est sur cette propriété que reposent toutes les maximes que nous établissons ici.

un intermédiaire favorable, soit plus voisine de nos sens, et plus propre à faire impression sur nous ; car les idées les plus sensibles ont été nommées les premières, et ce sont aussi celles qui sont les plus aisées à concevoir. D'ailleurs il s'unit à l'emploi du signe figuré, une circonstance qui a un singulier pouvoir sur notre imagination ; c'est que le signe figuré ne disant point tout ce que nous avons besoin de comprendre, et nous donnant une idée de la pensée, plutôt qu'il n'expose la pensée même, nous sommes forcés d'ajouter de notre propre fonds à ce qu'il exprime. Cette activité nouvelle, que notre esprit est alors contraint de porter dans la conception de son idée, semble lui donner plus d'énergie ; on dirait que l'idée nous appartenant plus en propre, a pour nous plus de charmes. Enfin, pendant que le signe figuré détermine d'une manière très marquée le caractère dominant de l'idée, et ses dimensions principales, il laisse dans une sorte de vague les confins qui la terminent : il nous la rend plus sensible dans son idée analogue ; mais il ne nous ap-

prend point à discerner les nuances délicates qui la distinguent de celle-ci. Or il y a dans ce reste d'incertitude, dans ce léger nuage, quelque chose de très-propre à électriser l'esprit ; l'imagination aime à errer, et la vue des limites lui déplaît et la refroidit. Or, si tel est l'effet que produit sur nous la présence d'un signe figuré, il est certain que leur fréquent usage nous accoutumera insensiblement à n'habiter que dans nos sens, nous assujétira à de trop vives émotions, et nous fera perdre, avec la liberté de l'attention, le calme nécessaire pour distinguer avec soin et comparer avec exactitude les perceptions qui viendront s'offrir à nous.

Ce n'est pas qu'un usage très-moderé des figures ne puisse avoir aussi quelques avantages pour l'esprit. D'abord une figure quelconque, pour produire son effet, pour nous conduire à l'idée qui lui sert d'objet, nécessite, de la part de l'esprit, un rapprochement, une comparaison, puisque ce n'est qu'en reconnoissant l'analogie des deux idées, que nous pouvons trouver la liaison qui les unit. Il y a donc dans l'emploi du

signe figuré, un plus grand exercice de la pensée, que dans l'usage de ces signes immédiatement associés à leurs idées, qui annoncent par eux-mêmes tout ce qu'ils doivent faire comprendre, et dont nous recevons toujours passivement l'impression toute entière. J'ajouterai que le philosophe a quelquefois besoin, dans ses méditations, du secours des images et des comparaisons sensibles, pour soutenir une attention chancelante ou ranimer une attention épuisée, pour rapprocher de son esprit des objets trop éloignés, pour porter la lumière dans ces régions difficiles et ténébreuses qu'habitent les idées les plus abstraites et les notions les plus réfléchies. Il est des signes figurés qui rappellent en quelque sorte nos idées à leur origine, et qui nous font parcourir de nouveau, pour arriver jusqu'à elles, la route que nous suivîmes d'abord en les formant. Mais c'est sur-tout dans la démonstration de la vérité qu'il peut s'offrir aux philosophes des occasions de faire un utile emploi des figures ; c'est avec leur secours seulement qu'il peut atteindre à ce grand but,

trop oublié sans doute, mais qui ne devrait jamais l'être, celui de rendre la vérité populaire. Le philosophe et la foule, habitent deux régions étrangères l'une à l'autre; celui-ci n'a que des sens, celle-là n'existe que dans les abstractions. Les figures, dans lesquelles les abstractions se trouvent revêtues de formes sensibles, sont donc le seul point de contact, le seul moyen de communication qui se trouve entre eux. D'ailleurs il importe de semer de fleurs, pour ceux qui commencent l'entrée de la carrière philosophique; de leur voiler l'austérité et la sécheresse des recherches dans lesquelles ils s'engagent. Comme ils ne sont point encore encouragés par les grandes vues d'utilité qui se lient aux résultats, il faut éviter du moins qu'ils soient rebutés par la rudesse des formes. Mais alors même que l'emploi des figures présente une véritable convenance, il faut apporter une grande sévérité dans leur choix, une grande sobriété dans leur usage. Il faut que l'analogie qui sert de fondement à la figure, soit exacte et naturelle. Il faut que le

point de vue sous lequel elle nous présente les objets , soit précisément celui qui se rapporte à la fin dans laquelle nous devons l'étudier ; il faut enfin n'admettre de comparaisons que ce qu'il en faut pour expliquer suffisamment les idées , et sacrifier celles qui n'auroient pour objet que de les embellir. Il faut n'en user que pour la nécessité , et jamais pour le luxe. Sans cette précaution , au lieu d'aider l'esprit , on l'égarera bientôt ; au lieu d'emprunter le secours des sens , on se rendra leur esclave ; l'imagination abusera bientôt du pouvoir que nous lui aurons donné sur nous pour enchaîner toutes nos facultés , semblables à ces alliés dangereux qu'un prince foible appelle quelquefois dans ses États , et qui , après l'avoir protégé , finissent par l'asservir.

Puisqu'il est démontré que l'habitude du langage figuré tend plus spécialement à favoriser en nous le développement de l'imagination , il resteroit à examiner quel est le caractère particulier qu'elle lui fera ordinairement contracter. Je dirai qu'à cet égard , l'effet propre aux différentes figu-

res ne me paroît pas être le même. Il en est un grand nombre qui ont pour objet de rappeler une idée complexe à des élémens plus simples ; c'est ainsi que nous disons , par exemple , *cent voiles* , pour *cent vaisseaux* , et *respirer* , pour *vivre* ; comme ceux-ci s'attachent à renfermer une idée dans de plus étroites limites , il est visible qu'ils n'exercent pas l'imagination à saisir de plus grands ensembles , et qu'ils se bornent à donner plus de vivacité à la représentation particulière de l'objet qui nous occupe. Il y a d'autres figures qui ramènent une notion abstraite à une image sensible , ou encore qui embrassent le plus pour dire le moins , ou enfin , qui excitent une idée sensible par le secours d'une autre idée accessoire , comme celle d'une circonstance par rapport à un certain fait , d'un effet , par rapport à une cause ; ou réciproquement. On en trouve des exemples dans ces expressions : *Le siège* de la pensée , *l'univers* l'admire , *rougir* d'une action , obéir à la *voix* de quelqu'un , etc. ; alors l'objet de la figure est d'ajouter quelque chose à la pensée ;

elle nous conduit donc à embrasser plus d'idées que nous n'en devons fixer ; elle nous exerce à associer , à combiner , et elle développe sur-tout dans l'imagination ce caractère d'énergie qui consiste dans l'étendue des liaisons. La première espèce de figures cherche à déterminer un effet trop vague ; la seconde , au contraire , à donner quelque chose de plus magique à un effet trop limité.

La pauvreté d'une langue est toujours une des causes principales qui nécessitent l'usage fréquent des expressions figurées ; car moins il y a d'idées qui possèdent leurs signes propres et particuliers , plus on est forcé de multiplier les acceptions des signes qui existent , et lorsqu'on ne peut nommer les choses , il faut du moins les donner à entendre. Les langues durent donc , à leur origine , se trouver extrêmement chargées de figures ; car les hommes ne multiplièrent point sans doute les mots sans nécessité ; et voici une des nombreuses raisons qui ont dû concourir à retarder dans tous les pays les progrès des sciences spéculatives : la langue des beaux-

arts dut précéder toujours celle de la philosophie.

3. Il est certaines propriétés communes à tous les signes analogues. En les considérant d'abord dans leur rapport à l'imagination , ils ont un avantage marqué sur les signes arbitraires : ceux-ci n'excitent les idées qu'en vertu de la seule habitude ; ceux-là joignent au pouvoir de l'habitude , celui de l'analogie ; ils s'associent donc aux idées par un double lien. En les considérant ensuite dans leur rapport à l'attention , ils ont aussi leur privilège particulier. Comme ils reproduisent pour nous les caractères principaux de l'idée qu'ils représentent , ils nous fournissent à son égard de plus sûres indices ; ils nous conduisent plus directement à elle , ils nous aident mieux à la fixer.

Mais si nous voulons nous définir avec précision à nous-mêmes l'influence qui appartient aux signes analogues , il ne faut point nous en tenir à ces premiers aperçus ; il est besoin de nous rappeler la distinction que nous avons faite de deux es-

pièces d'analogie dans les signes , l'une sensible et imitative , l'autre logique ou raisonnée.

Cette analogie sensible , que les grammairiens appellent *imitation* , consiste dans la ressemblance de la sensation produite actuellement par le signe , avec la sensation passée qu'il doit rappeler à notre souvenir. L'analogie logique consiste dans la conformité établie entre la formation d'un mot composé , et la formation de l'idée complexe qu'il représente. Là , le signe , quoique simple , doit toujours être une peinture ; ici , le signe doit toujours être composé d'autres signes , et ses éléments peuvent être arbitraires.

Il résulte de là que l'analogie *sensible* doit être beaucoup plus favorable à l'imagination , pendant que celle qui est simplement *logique* , doit être beaucoup plus favorable à l'attention. En effet , la première replace en quelque sorte *l'idée* dans la sensation que nous avons éprouvée ; la seconde ne fait que nous rappeler les opérations dont cette sensation a pu être le sujet. La première est une peinture , la

seconde est un raisonnement. La première nous montre les élémens de notre idée , elle nous les fait reconnoître ; la seconde suppose ces élémens , et elle nous indique seulement l'usage que nous devons en faire. La première unit immédiatement le signe à son idée , la seconde laisse entre eux un intervalle que la réflexion doit parcourir.

Consultons les poètes ; ils ont pour juger de ce qui électrise l'imagination , un instinct qui ne les trompe jamais. Ils aiment les signes analogues , parce qu'ils y trouvent de puissans moyens pour rendre leurs peintures plus parfaites. Mais c'est toujours à l'analogie sensible qu'ils donnent la préférence ; ils n'admettent jamais l'analogie raisonnée , qu'autant qu'elle a la première pour base , et que les racines du mot composé sont déjà imitatives d'elles-mêmes. Avec quel plaisir ne repète-t-on pas ces mots que Virgile emploie pour nous exprimer la ténébreuse horreur qui se répand à l'approche de la tempête :

Ponto nox incubat atra !

Où ce vers dans lequel le Tasse nous décrit l'effet d'une musique militaire :

Di trombe udissi e di tamburi un suono !

C'est que dans le second de ces exemples le Poète a su combiner les mots assez heureusement , pour faire entendre à notre oreille les mêmes sons à-peu-près qui l'eussent frappée en entendant l'éclat des trompettes et le roulement des tambours ; c'est que dans le premier exemple, le poète a su découvrir entre certains sons obscurs , sourds et trainans , une frappante analogie avec les sensations qui devoient s'offrir à l'œil dans cette espèce de nuit qu'il veut nous peindre. Lorsqu'Homère nous dit , en parlant de la mer :

Πωλὺς φλοβοῖό τελασσὺς ,

nous croyons entendre le bruit que les vagues produisent en se brisant contre le rivage. Le mot *Polus flobojò* est composé ; mais il faut remarquer que l'esprit s'arrête bien moins cette composition , qu'à l'effet sensible qui appartient au mot tout entier. Ce qu'il y a d'heureux dans cette

expression , c'est que le commencement semble peindre la vague qui s'avance , et la fin son choc , son brisement , et la confusion du bruit qui en résulte.

La *musique* , la *peinture* , la *sculpture* , l'*architecture* elle-même , tous les beaux-arts , ne sont autre chose que des systèmes de signes imitatifs. Car , les jouissances qu'ils nous font éprouver sont bien moins dans les sensations qu'ils produisent en nous , que dans celles qu'ils nous retracent , ou plutôt dans le rapport qui existe entre les unes et les autres.

Quels sont en effet les plaisirs que nous font goûter les chefs-d'œuvres de l'art ? Il en est un d'abord qui naît de la beauté réelle et absolue des objets qu'ils nous rappellent et qu'ils nous font concevoir ; mais ils ne peuvent rien nous rappeler et nous faire concevoir que par le moyen de leurs signes , et tous leurs signes sont des imitations. Un second plaisir naît de la vivacité de l'impression que font sur nous les images qui sont retracées à notre esprit ; cette vivacité ne peut résulter que de la force avec laquelle elles sont exci-

tées, et cette force à son tour n'est que l'effet d'une parfaite imitation. Un autre plaisir est produit par l'illusion qui saisit un moment ; notre jugement surpris donne une sorte de réalité aux images qui s'offrent à notre pensée ; nous croyons presque à la présence des objets qu'elles représentent ; mais cette erreur du jugement est encore due à l'analogie des objets qui frappent nos sens avec ceux qui se retracent dans notre imagination. Enfin, un dernier plaisir naît du mérite de la difficulté vaincue, de la surprise et de l'admiration que nous fait éprouver la pensée des efforts qu'elle a coûtés ; mais la difficulté, à son tour, ne résulte que de la nécessité où l'on est de se conformer exactement à un certain modèle ; c'est par la perfection de l'imitation que nous estimons le travail et le talent de l'artiste.

Ces réflexions nous expliquent comment il se fait que la peinture d'un objet, exécutée par les moyens de l'art nous cause ordinairement une impression plus agréable que la présence de cet objet lui-même ; car, nous ne retrouvons plus dans la réalité cette surprise, ces comparaisons dont la peinture

devient l'occasion. Ajoutons que l'image excitée dans notre esprit par la production de l'artiste, y demeure dans une sorte de vague et d'éloignement qui a pour nous un charme singulier, et que la réalité ne présente pas, par cela seul qu'elle est plus prochaine et mieux déterminée.

La musique et l'architecture ont le privilège particulier de nous procurer, par les sensations qu'elles produisent, certaines jouissances indépendantes d'aucun succès d'imitation. Car elles ont le pouvoir d'établir entre ces sensations actuelles une harmonie qui est assurée de nous plaire. Mais, outre que ces jouissances nous affecteroient bien moins vivement, nous lasseroient bien plus promptement, si elles n'étoient soutenues par celles qui résultent de l'imitation, il faut remarquer qu'il n'est aucune proportion d'architecture, aucun accord de musique, qui, indépendamment de l'imitation, ne soit encore un signe pour notre imagination, parce qu'elle réveille du moins en nous mille idées confuses de beauté, de grandeur, de bien-être, et je ne sais quelles images fugitives et gracieuses

dont se compose une douce et vague rêverie.

L'effet le plus ordinaire de l'imitation est de développer dans l'imagination ce caractère de vivacité qui donne à toutes les peintures un coloris plus brillant ; car l'imitation suppose toujours qu'on reproduit pour nous, d'une manière individuelle, des sensations particulières. Il n'y a d'analogie sensible, pour un ensemble, qu'autant qu'il en existe pour les détails. Cependant lorsqu'on réussit à combiner à-la-fois dans un signe l'analogie sensible avec l'analogie raisonnée, sur-tout lorsqu'on sait rapporter cette analogie composée à un centre unique dans lequel viennent se réunir toutes les impressions de détail, on peut faire saisir alors à l'imagination des associations très-étendues, multiplier heureusement les liaisons en leur donnant plus de force, et des signes semblables sont toujours d'un très-grand effet. Mais il est à remarquer que des signes de cette espèce ne se retrouvent que dans la peinture, la sculpture, la musique, et l'architecture, qui nous offrent souvent à-la-fois de très-

grands faisceaux d'analogies. La poésie n'est guères que des imitations de détail. Les signes analogues y sont à chaque instant, par la nature même du langage, mêlés avec des signes arbitraires (1). D'ailleurs, nos langues n'admettent que des signes très-simples ; mais les artistes employent des signes très-composés. Un tableau dans son entier peut n'être considéré que comme un seul signe ; car son effet est à-peu-près simultané, et on l'embrasse d'un coup-d'œil.

Mais si les poètes, les artistes cherchent à associer ensemble l'analogie logique à l'analogie sensible, les verrez-vous jamais rechercher la première lorsqu'elle est séparée de la seconde, lorsqu'il ne lui reste

(1) Je n'ai garde de dire ici, que la poésie et l'éloquence n'ayent aussi de très-grands effets d'ensemble: Je veux dire seulement que ces effets ne sont point alors le résultat de l'analogie des signes. Les effets d'ensemble dans ces deux arts appartiennent uniquement aux idées, à l'art avec lequel on les a associées, on a concentré leurs impressions, et point du tout à la nature des signes dont on a fait usage.

que des bases arbitraires et conventionnelles? Ne les verrez-vous pas au contraire alors les repousser comme propres à refroidir leurs tableaux? Prenons au hasard ces mots : *association, perfectionné, contemplation*, etc. qui appartiennent sans doute à l'analogie de composition. Ne défigureroient-ils pas un vers si on osoit les y introduire? N'est-ce pas une chose remarquable par les littérateurs, que les langues dans lesquelles il existe beaucoup de mots très-complexes, ont en général moins de style? Et il ne faut pas s'en étonner. Un mot composé est un raisonnement, et les beaux-arts ne veulent pas nous faire raisonner, mais sentir. Un mot composé nous retrace la génération métaphysique de nos idées, mais les beaux-arts se comportent envers les idées, comme la mythologie envers ses divinités, ils couvrent leur origine d'un mystère, pour la relever davantage à nos yeux. Un mot composé appelle la réflexion, et la réflexion fait disparaître tout ce qu'il y a de magique dans les tableaux. Les impressions que les chefs-d'œuvres de

l'art nous font éprouver perdroient trop de leur énergie, s'ils nous permettoient de les définir.

Les mêmes réflexions nous indiquent assez tout ce qu'a de précieux pour le philosophe un langage dont les signes sont combinés suivant les règles d'une sage analogie. Ce langage est pour nous une méthode, un régulateur. Il nous force d'être conséquens à nous-mêmes ; il nous accoutume à nous rendre compte de nos opérations ; en simplifiant le système de nos signes, il simplifie aussi celui de nos idées.

C'est sous le rapport de l'analyse que l'analogie raisonnée doit être favorable à l'attention ; car elle décompose véritablement pour nous l'idée qu'elle nous rappelle. Elle ne sauroit exercer l'esprit à voir plus de choses. Mais, dans une même chose elle l'accoutume à mieux fixer tous les détails.

S'il y avoit une langue dans laquelle le système des terminaisons fût parfait, c'est-à-dire, où les terminaisons servissent à classer les familles de mots d'une ma-

nière conforme à la classification méthodique des idées, il n'est pas douteux que cette langue n'eût pu être conduite à ce genre de perfection que par une suite de réflexions très-profondes, et de comparaisons très-déliées. Ces réflexions, ces comparaisons, seroient naturellement répétées par ceux qui apprendroient cette langue d'une manière méthodique, elles seroient même répétées d'une manière presque insensible chaque fois qu'on feroit usage de ces mots si régulièrement modifiés. Ainsi, plus une langue s'approchera de ce modèle, et mieux elle exercera l'attention à ces remarques subtiles qui caractérisent la pénétration et l'esprit analytique.

3. Les réflexions que nous venons de faire sur les trois premières espèces de signes nous indiquent d'avance quel jugement nous devons porter de ceux auxquels nous avons donné le nom d'*arbitraires*, non que leur choix ait été, dans l'origine, dépourvu de motifs, mais parce que les analogies primitives y sont tellement défigurées, qu'ils paroissent en effet arbitraires à ceux

qui s'en servent. De semblables signes doivent sans doute être utiles à la mémoire, puisqu'au moins ils nous rappellent toujours nos propres institutions. Mais ils ne doivent exercer sur l'imagination qu'une très-foible influence. C'est à l'habitude seule que le signe arbitraire doit le pouvoir de réveiller une idée ; il ne l'excite donc qu'avec le juste degré de force nécessaire pour nous la faire concevoir, jamais avec cette énergie qui produit en nous des impressions vives et profondes. Le signe arbitraire est le seul que nous puissions employer, et que nous employons en effet souvent, sans lui attacher aucun sens, ou en ne lui attachant qu'un sens tellement vague et confus, qu'il est à-peu-près nul pour notre esprit. Lors même que le signe arbitraire excite une idée précise, il ne la rehausse et ne l'embellit jamais ; il ne nous reconduit à elle que par la chaîne de nos conventions, jamais par les sentiers de la nature. Le langage arbitraire, en un mot, n'a rien de ce qui électrise, de ce qui entraîne, de ce qui charme. Si quel-

quefois on réussit à produire , avec son secours, des effets remarquables dans la poésie et l'éloquence , ces effets appartiennent uniquement aux idées qu'il rappelle , et non pas aux moyens qu'il met en usage pour les rappeler. Pour tout dire en un mot , le langage arbitraire est au langage naturel , imitatif ou figuré , comme le froid historien qui raconte les faits , est à l'acteur habile qui les représente sur le théâtre.

Le langage arbitraire a sans doute aussi quelque désavantage sous le rapport de l'attention. Car il ne fournit à l'esprit aucun indice sur les objets qu'il doit méditer. Il détermine le mouvement de l'attention, et l'abandonne ensuite à elle-même. Mais ce désavantage est bien compensé , à d'autres égards , par différentes utilités.

D'abord , par cela seul que les signes arbitraires présentent moins de distraction à l'esprit , qu'ils ébranlent moins fortement l'imagination , ils doivent laisser plus de liberté à l'attention ; nous rentrons plus facilement en nous - mêmes , lorsque nos

sens sont moins émus. C'est ainsi que le calme de la nature et le silence de la nuit favorisent les méditations solitaires.

En second lieu, il est certain que les signes arbitraires nous fournissent l'occasion d'un bien plus grand nombre d'opérations intellectuelles. Eux seuls en effet peuvent nous conduire jusqu'aux plus profondes analyses, jusqu'aux plus hautes combinaisons. D'abord, il seroit difficile d'avoir des signes analogues pour les dernières abstractions; car, quelles sont les notions abstraites auxquelles correspond une analogie sensible? et comment trouver une analogie composite pour une idée simple? L'analogie ne s'accommode pas davantage à l'expression des idées très-complexes, par cette seule raison, que l'expression doit toujours être rapide, et que l'analogie ne s'obtiendrait alors que par un très-grand appareil, si ce n'est à l'égard des idées des modes simples, qui sont à cet égard, comme nous l'avons observé, dans un cas tout particulier.

J'ajouterai qu'il y a peut-être, dans la nature du signe arbitraire, quelque chose

qui peut déterminer une plus grande activité dans l'attention de notre esprit , et que par-là même qu'un tel signe nous prête des secours moins efficaces , il faut déterminer quelquefois de notre part un plus grand développement de nos forces. Le signe analogue aide sans doute une attention débile ; mais il flatte une attention paresseuse ; en nous montrant les objets , il nous dispense de les chercher. Mais le signe arbitraire nous contraint d'obtenir , par nos efforts , cette lumière qu'il nous refuse. Moins on dit à un homme , et plus il lui reste à deviner. Si nous perdons des secours , nous trouvons donc de nouveaux motifs. Il en est de l'attention comme de la curiosité , qui est son mobile ordinaire ; le mystère et l'obscurité , en paroissant la contrarier , l'excitent , en effet , à de plus grands efforts. Nous détournons les yeux de ce qui frappe nos regards ; nous poursuivons l'objet inconnu sous les voiles dont il s'enveloppe.

Il est vrai que cet avantage n'existera que pour les esprits doués déjà par eux-mêmes d'une assez grande activité , d'une

certaine ambition de savoir. S'ils veulent parler avec précision et justesse, s'ils veulent ne point abuser des mots, ils seront obligés de suppléer, par des définitions régulières, à ces indices que les mots eux-mêmes ne leur fournissent pas, lorsqu'ils sont entièrement arbitraires; et ainsi, ils se trouveront rappelés aux méthodes philosophiques, par l'imperfection même de leur langage.

On sent ici toute l'importance de la distinction que nous avons établie entre l'effet actuel qui résulte de l'intervention d'un signe au moment où on l'emploie, et cet effet général qui résulte de l'usage ordinaire qu'on en fait, et des habitudes que cet usage nous fait contracter; car, quoique le signe arbitraire, au moment où il est employé, nous procure, le plus souvent, une moins claire connoissance, même avec un certain effort de notre part, il nous exerce à la longue à mieux examiner par nous-mêmes, et nous rend en effet par-là plus capables de connoître. Une privation momentanée conduit donc

à une acquisition durable. Ainsi, l'enfant qu'on cesse de porter, a d'abord bien de la peine à se soutenir; mais il apprend insensiblement à marcher, et c'est parce qu'il est laissé à lui-même, qu'il apprend à connoître toutes ses forces.

Enfin, le dernier, et peut-être le plus grand avantage du langage arbitraire, c'est qu'il nous permet d'employer des signes plus simples; car, la plupart des idées sur lesquelles roulent nos raisonnemens, sont complexes, ou plutôt, nous n'avons besoin de raisonner que parce que nous avons des idées complexes. (Voyez le chap. 3 de cette Section). Si nous voulions donc n'employer que des signes analogues, nous aurions toujours des expressions très-composées; mais plus une expression est abrégée, mieux elle s'accommode aux besoins de l'attention. Car, saisissant alors, à-la-fois, un plus grand nombre de signes, nous pouvons embrasser aussi un plus grand nombre d'idées, et exécuter de plus utiles comparaisons. La marche

de l'esprit est accélérée ; il retrouve plus facilement le sentier qui l'a conduit ; il jouit d'une plus heureuse liberté.

Les signes algébriques offrent une preuve sensible de la vérité que j'avance ; il est évident , en effet , que lorsque je substitue la lettre a ou b à une quantité déterminée , je sacrifie l'analogie à la simplicité ; car , l'expression en chiffres étoit d'une complète analogie ; mais elle étoit composée peut-être de plusieurs termes. La lettre a est un signe arbitraire , mais très-simple. Or , quel avantage ne retirons-nous pas de ce changement de langage ? Nous devons à l'algèbre d'apprécier d'un coup-d'œil des rapports qui nous eussent long - temps échappé dans les expressions arithmétiques. Aussi , est-il reconnu que l'habitude des calculs algébriques est un très-heureux exercice pour l'esprit , et qu'elle donne sur-tout à l'attention un caractère remarquable de profondeur et d'étendue.

Si donc on savoit tirer parti de la facilité que nous laisse le langage arbitraire , pour nous créer des signes très-simples , il n'y a point de doute qu'il ne favorisât

éminemment l'attention sous le second de ces deux rapports que nous avons distingués ; je veux dire , qu'elle ne la rendit bien plus capable que les autres systèmes de signes , à embrasser de vastes perspectives.

4. Il nous reste à parler des signes *indicateurs* , et en général , de tous ces signes auxiliaires qui , n'excitant aucune idée par eux-mêmes , ne servent qu'à conduire notre attention sur une sensation présente ou sur une idée excitée par un autre signe , ou bien encore à annoncer les liaisons ou l'opposition de deux idées , ou enfin , à déterminer et à particulariser une idée générale. Les réflexions auxquelles cette espèce de signes donne lieu , sont en petit nombre , et se présentent d'elles-mêmes. D'abord , il est visible qu'ils ne peuvent exercer sur l'imagination aucune influence remarquable , puisqu'ils ne déterminent pas eux-mêmes le réveil d'aucune idée ; tout au plus serviroient-ils à lui faire adopter de plus nombreuses associations , parce qu'ils lient

mieux entre elles les différentes parties du discours ; mais ces signes sont du moins d'une merveilleuse utilité pour l'attention. D'abord , ils servent à l'arrêter et à la fixer sur les objets ; ils sont comme un frein imposé à sa légèreté. Ensuite , ils l'exercent aux rapprochemens ; ils l'accoutument à mieux saisir les rapports des objets. Enfin , en donnant plus de précision à nos idées , ils nous secondent mieux dans nos analyses. Ils remplissent pour nous , dans la méditation , le même office que remplissent vis-à-vis des voyageurs ces indices qu'on établit quelquefois sur leur passage ; ils nous indiquent la route que nous devons tenir , et nous empêchent de nous égarer.

Lorsque nous exposons d'une manière générale l'influence qui appartient aux diverses espèces de signes , il faut bien observer que , dans l'expérience , ces principes doivent se trouver modifiés de différentes manières. Les signes ne sont jamais pour nous qu'une occasion , et l'effet que nous recevons d'une certaine occasion , est

toujours relatif à la disposition où nous nous trouvons nous-mêmes. Ainsi, un même signe n'agira point de la même manière ni sur un individu en divers instans, ni sur divers individus; par une raison semblable, l'usage d'un certain système de signes n'entraînera pas les mêmes conséquences chez les divers peuples, ni chez un même peuple en différens siècles. A proportion que l'imagination se trouve déjà, par elle-même, douée d'un plus haut degré d'énergie, elle doit être plus sensible aux effets du langage poétique, et les bienfaits du langage philosophique doivent alors être bien moins réels pour l'esprit. Réciproquement, lorsque l'attention est plus exercée, on profite mieux des avantages d'un langage philosophique, on redoute moins les effets des signes favorables à l'imagination. L'orateur populaire, dont la bruyante éloquence enivre et transporte la foule, ne pourroit être entendu dans une réunion académique; mais l'académicien, à son tour, ne seroit point compris de la foule. C'est que celle-ci est livrée à des émotions dont une réunion

académique ne se trouve point susceptible ; c'est que des académiciens s'arrêtent à des observations dont la foule n'est pas capable. De même les peuples du nord n'ont pas les mêmes besoins , ni les mêmes facultés que ceux du midi. Nous ne sommes point soumis aux mêmes effets que nos pères. Nous aurons bientôt occasion de jeter un coup-d'œil sur la raison de ces différences , et d'observer la loi qu'elles suivent.

CHAPITRE TREIZIÈME.

Des effets propres au langage d'action.

CE n'est point assez d'avoir fixé d'une manière générale les principes qui déterminent l'influence de chaque espèce de signes, il faut encore appliquer ces principes aux divers systèmes de langage adoptés parmi les hommes; il faut joindre à ces applications, les observations qui se rapportent au matériel des signes employés dans chacun de ces systèmes; il faut, enfin, comparer les résultats obtenus dans ces diverses recherches, pour juger l'influence relative que les différens langages ont exercée sur les progrès de l'esprit humain.

Trois moyens s'offrirent naturellement à l'homme qui cherchoit à traduire sa pensée; le premier étoit dans les mouvemens de son corps; le second, dans les organes de la voix; le troisième, dans les objets extérieurs, étrangers à lui-même, mais

auxquels il pouvoit donner une certaine disposition , ou du moins à la présence desquels il pouvoit attacher certains souvenirs. De-là sont résultés , après un grand nombre de modifications successives , ces trois systèmes de langage que nous appelons le langage d'action , la parole et l'écriture.

Si nous voulons porter un jugement vraiment philosophique sur ces trois sortes de langage , il ne faut pas les envisager seulement dans la forme qu'ils conservent au milieu de nous , il faut encore les étudier tels qu'ils durent être à leur origine , tels qu'ils purent être dans les différens âges de la société ; il faut examiner de quelles propriétés ils se trouvèrent alors revêtus.

Ainsi , nous ne prendrions , par exemple , qu'une idée bien fautive et bien incomplète du langage d'action , si nous voulions le réduire à ce petit nombre de gestes dont se compose le débit de nos orateurs. Pour concevoir toutes les ressources du langage d'action , pour en saisir la véritable nature , il faut l'observer dans les communications de ceux qui n'ont

point d'autre moyen de s'entendre ; je veux dire , par exemple , dans les entretiens des sourds-muets de naissance , lorsqu'ils se trouvent réunis ensemble , ou bien encore , dans les rapports que les voyageurs ont quelquefois avec des peuples dont la langue leur est inconnue ; il faut aussi étudier les lois de l'art de la pantomime , qui n'est qu'un langage d'action très-perfectionné.

En envisageant le langage d'action sous un semblable point de vue , nous reconnôitrons d'abord qu'il doit renfermer un très-grand nombre de signes *naturels*. En effet , c'est par des signes naturels que ce langage exprime la plupart des idées qui se rapportent au physique de l'homme. Les diverses situations de notre corps , les actions que nous pouvons exécuter , s'énoncent en reproduisant quelques circonstances de ces mêmes actions ou de ces situations. On indique de la même manière tous les effets produits par les objets extérieurs sur notre corps , lorsqu'ils occasionnent de notre part quelque action ou quelque situation nouvelle. Le langage

d'action fournit encore des signes naturels pour toutes les opérations intérieures de l'entendement ou de la volonté qui se manifestent au-dehors par quelque effet déterminé. Enfin , des signes semblables servent à peindre les mouvemens et les attitudes des animaux qui ont avec nous une ressemblance particulière , ainsi que les causes prochaines qui ont dû produire en eux ces mouvemens et ces attitudes.

Le langage d'action renferme aussi un très-grand nombre de signes *figurés*. D'abord , c'est par le secours des figures qu'il annoncera toutes les modifications du sentiment et de la pensée , qui ne produisent point , dans notre extérieur , un effet assez fixe et assez précis pour qu'il puisse leur servir de signe général et permanent. C'est encore par le secours des figures qu'il décrira toutes les qualités des objets matériels qui ne consistent pas dans un mouvement ou une forme que nous puissions imiter avec le jeu de nos membres. Enfin , c'est par l'usage des figures qu'il exprimera toutes les notions abstraites et générales ; car le langage d'action ne peut conduire

immédiatement notre esprit qu'à l'image d'un objet sensible et particulier.

Mais c'est sur-tout dans les trésors de l'analogie que le langage d'action puisera ses méthodes les plus fécondes. En effet, l'analogie fournit à ce langage des moyens suffisans pour imiter une foule de mouvemens et de formes. Or, la plupart des objets physiques ne se distinguent-ils pas par une forme et un mouvement qui leur sont propres ? Les principales classes d'animaux ne se reconnoissent-elles pas par leur mode de station, ou par une manière particulière de se mouvoir ? Les diverses familles, dans chaque classe, ne se reconnoissent elles pas aussi, à la taille, au nombre des membres, à la configuration de ces membres, à la démarche, à quelque action ordinaire et caractéristique, etc. etc. ? En s'aidant toujours des mêmes moyens, et portant seulement plus loin les comparaisons, n'imaginera-t-on pas aussi une description particulière pour les divers individus d'une même espèce ? Il n'y a pas dans le règne végétal deux productions qui aient absolument la même forme. Tous les phénomènes de la

nature , toutes les révolutions que subissent les substances matérielles , tous les accidens physiques de la vie , sont accompagnés de certains mouvemens qui peuvent servir à les peindre. Enfin , l'analogie fournit au langage d'action , des signes pour exprimer les rapports de temps , de lieu et de situation , de nombre et de quantité. Car , le temps se mesure par le mouvement régulier des corps ; la mobilité de nos membres permet de leur donner telle situation respective qu'on juge à propos ; la digitation est une arithmétique simple et naturelle ; l'intervalle compris entre les mains , le prolongement d'un certain geste et peuvent devenir une sorte de mesure pour indiquer les dimensions géométriques , et même un moyen pour exprimer et les grandeurs intensives , et les divers rapports des quantités indéterminées.

Le langage d'action n'a jamais dû renfermer que peu ou point de signes arbitraires , et cela pour plusieurs raisons. La première est la richesse même de ses analogies ; on ne recourt aux conventions , que lorsqu'on ne trouve aucun moyen plus

sûr et plus facile pour s'entendre. La seconde raison se déduit d'une sorte d'impossibilité physique ; car il est difficile de trouver une action qui ne peigne quelque chose , et lorsqu'un signe a déjà une analogie qui lui est propre , comment lui donner une acception arbitraire ? Mais la raison principale se découvre , lorsqu'on réfléchit à la manière dont les signes arbitraires ont pris naissance. Il ne faut point oublier que la plupart des signes arbitraires , ou du moins qui nous semblent tels , n'ont guères été le résultat d'une convention expresse , et qu'ils n'ont été dûs , le plus souvent , qu'à la corruption de certaines analogies primitives qui se sont insensiblement altérées par l'usage. Mais les analogies ont dû s'altérer d'autant plus promptement , qu'elles étoient moins frappantes et moins complètes ; car elles étoient alors , par leur nature même , plus voisines de l'arbitraire ; d'ailleurs , ceux qui employoient les signes , remarquoient moins alors le motif qui avoit déterminé leur institution , se faisoient moins scrupule de les dénaturer pour leur donner une forme plus commode.

Or , les analogies qui appartiennent au langage d'action sont ordinairement si bien caractérisées , qu'elles sont à-peu-près à l'abri de ce premier inconvénient. Il y a une autre circonstance qui a dû faciliter encore l'altération des analogies primitives ; lorsqu'un signe analogue est généralement reconnu entre ceux qui convergent , pour être celui qui appartient à une idée déterminée , et qu'il a reçu ainsi la sanction d'une commune habitude , cette habitude rendant l'analogie moins nécessaire , permet quelques changemens qui la défigurent , en sorte que la valeur du signe se soutient lors même que la condition première de cette valeur se perd elle-même et se détruit. Or , il est visible que plus les analogies d'un langage sont pauvres et bornées , mieux on doit s'accorder sur l'usage à faire de chacune d'entre elles ; moins il y a de signes analogues qui puissent représenter une idée , et plus le choix doit être unanime. Le langage d'action , dont les analogies sont très-nombreuses et très-variées , qui présente ordinairement plusieurs moyens pour peindre une même

idée, doit donc prendre souvent une modification particulière auprès de chaque individu ; il doit porter l'empreinte du génie particulier de ceux qui le parlent, il doit offrir peu d'accord dans les moyens, quoiqu'il présente un grand accord dans les effets. Chacun décrira à sa manière, parce qu'il est toujours assez certain de se faire entendre ; et c'est une dernière raison pour que l'altération des analogies y soit beaucoup plus difficile ; on demeure plus fidèle à l'analogie, parce qu'on ne peut guère fonder que sur elle seule l'espérance d'être compris.

Il résulte de ces diverses réflexions, que le langage d'action doit être beaucoup plus favorable au développement de l'imagination, qu'au progrès des facultés méditatives ; car ce langage doit emprunter les effets qui appartiennent aux trois espèces de signes dont il se compose.

Il est remarquable que dans le langage d'action, il n'y a pas un signe qui ne soit composé ; car tout geste nous présente nécessairement ou une forme, ou une dimension, ou un mouvement, et chacune

de ces trois choses est une sensation composée de plusieurs autres. De plus, le langage d'action a encore cela de particulier, qu'il réunit souvent plusieurs signes pour décrire un seul objet; un signe unique seroit rarement assez expressif, parce qu'il ne retracerait qu'une idée trop générale. On peut s'en assurer, en observant les sourds-muets, lorsqu'ils veulent nous faire quelque récit. Ce ne seroit point assez, par exemple, de nous avoir désigné la forme d'un animal, s'ils ne nous indiquoient en même-temps son mode de station, sa taille ou sa démarche. Dans un langage où tout est peinture, chaque signe doit être un tableau.

Il résulte de-là, qu'en agissant sur l'imagination, le langage d'action doit sur-tout lui donner ce caractère d'énergie, qui multiplie et renforce toutes les associations d'idées; car chaque signe nous rappelle la liaison que nous avons établie entre plusieurs circonstances, et nous fait répéter encore la même opération dont cette liaison fut l'effet. De plus, comme, pour saisir la valeur d'un signe dans le

langage d'action , il faut que l'esprit combine à-la-fois tous les détails dont ce signe est formé , comme il ne peut recevoir de lumière que de leur ensemble , il est visible que les effets particuliers de chaque signe élémentaire doivent se réunir dans un centre unique , et cette simplicité de la fin à laquelle se termine une description , doit établir un lien plus étroit entre tous les détails dont elle se compose.

Cette propriété du langage d'action , de n'employer presque jamais que des signes composés , présente cependant à l'attention des secours dont il ne faut pas négliger de tenir compte ; car elle procure aussi cette analogie raisonnée dont nous avons démontré les utiles effets. En nous offrant ainsi un tableau plus complet de la pensée , les gestes nous prêtent plus de moyens pour la décomposer , ils deviennent une fréquente occasion d'analyse. D'ailleurs , puisque les signes du langage d'action doivent peu aux conventions et à l'habitude , ils ne peuvent , dans chaque occasion , tirer leur efficacité que d'une réflexion actuelle et particulière ; celui qui les emploie , celui

qui cherche à les comprendre , ont besoin d'exécuter plusieurs comparaisons secrètes, et d'étudier , au moins d'une manière superficielle , l'objet dont ils veulent s'entretenir , avant de s'accorder sur la description qui en est faite.

En nous arrêtant plus particulièrement à étudier les propriétés du langage d'action , qui résultent de la nature matérielle des signes qu'il emploie , nous lui trouverons encore , par rapport à l'exercice de l'attention , trois avantages remarquables.

Le premier consiste en ce que les signes du langage d'action , servent mieux à fixer une attention encore peu exercée , ou trop distraite par les objets extérieurs ; ils lui offrent un appui plus sensible , ils concentrent davantage son activité. Car l'homme qui entend des sons , peut s'occuper encore de tout ce qui se passe autour de lui ; mais s'il s'applique à observer , à étudier les gestes dont se compose une action pantomime , il lui sera difficile de remarquer aucune autre chose. Un son , à moins qu'il ne soit très-aigu , fait moins d'impression sur notre oreille ,

qu'une action n'en fait sur notre œil ; l'œil est d'ailleurs , par lui-même , plus observateur que l'oreille.

Le second avantage vient de ce que les signes du langage d'action forment en général un ensemble mieux lié et plus systématique , que ceux qui appartiennent aux autres moyens de communication. Les élémens de la parole sont plus nombreux et variés ; ceux de la peinture et de l'écriture ne le sont pas moins. Combien ne peut-on pas compter de sons et d'articulations , de couleurs et de caractères qu'il est possible d'employer comme signes ! Mais le langage d'action a cela de particulier , que ses élémens sont très-simples. C'est toujours le même instrument , disposé seulement d'une manière différente. Le langage d'action ne nous présente que des formes et des mouvemens ; or , chaque mouvement , comme chaque forme , se rapporte , comme on sait , à des élémens identiques. Il résulte de là qu'il y a des rapports bien plus étroits , bien mieux raisonnés , entre les signes composés qui en résultent. Les lois d'un tel langage ont

donc quelque chose de plus simple et de mieux raisonné ; l'esprit s'accoutume donc mieux , par leur usage , à la pratique des méthodes.

Le troisième avantage enfin , résulte de ce que les signes du langage d'action ont , si je puis dire ainsi , quelque chose de plus géométrique. En effet , les sensations auxquelles le langage d'action nous conduit immédiatement , sont les sensations du toucher ; ou , si l'on aime mieux , ce sont du moins les sensations qui sont communes à-la-fois au toucher , et à la vue. Or , on sait que le toucher et la vue considérée comme l'auxiliaire de ce premier sens , sont les organes qui nous transmettent toutes les idées géométriques ; que c'est à eux que nous devons les notions les plus positives comme les plus exactes ; que c'est par leur secours que nous mesurons toutes les proportions ; qu'ils sont , en un mot , comme le compas naturel de l'esprit humain. Ainsi , pendant que l'usage habituel d'un semblable instrument deviendra pour nous l'occasion d'un utile exercice , et nous accoutumera de plus en plus à la précision

et à l'exactitude des remarques, l'analogie particulière de chaque signe aura ordinairement le mérite singulier de nous présenter sur chaque idée les indices qui, de leur nature, sont les plus instructifs et les plus précieux pour notre esprit.

Mais ces avantages se trouvent compensés, peut-être, par quelques autres inconvénients qui résultent aussi des propriétés matérielles des signes de ce même langage.

D'abord, la même circonstance qui peut être d'un utile secours à une attention faible et peu exercée, devient souvent nuisible à une attention plus développée, et à laquelle le travail de la méditation seroit déjà familier. Le signe frappant et sensible qui sert à fixer et à reposer la première, devient pour la seconde une distraction et un obstacle. Si l'on ne présente à la première qu'un signe simple et peu apparent, elle se dissipe et s'égare; mais la seconde n'en devient alors que plus active et plus puissante, elle rapproche mieux les idées, elle en pénètre mieux le secret. Le spectacle d'une action occupe trop les yeux d'un philosophe, pour laisser à sa pensée

toute la liberté qu'elle demande. L'homme accoutumé à réfléchir, est vis-à-vis de lui-même, comme sont entre eux deux individus qui se connoissent depuis long-temps; le moindre indice leur suffit pour se comprendre.

Il y a, dans le langage d'action, cette circonstance particulière, que plusieurs signes sont présentés à nos regards d'une manière simultanée, et qu'en même temps leur passage est extrêmement rapide; car dans le jeu de la pantomime, nous avons à remarquer à-la-fois, l'attitude générale du corps, le mouvement de la tête, et l'expression du visage, enfin le geste exécuté avec chaque bras et chaque main. Toutes ces actions ont lieu au même instant et disparaissent à l'instant qui suit, pour faire place à d'autres. Il nous est donc impossible de nous arrêter sur chacune en particulier, et nous ne pouvons les saisir que dans leur ensemble. Mais toute remarque qui doit être à-la-fois très-rapide et très-complexe, conduit à une connoissance obscure et confuse. Le langage d'action le cède à-la-fois, sous ce

rapport, à la parole et à l'écriture; car la parole, du moins, n'expose les signes que d'une manière successive; et l'écriture, donnant à ses signes une existence durable, nous laisse tout le loisir dont nous avons besoin pour démêler les idées qu'ils représentent.

Le langage d'action peut exposer assez souvent ceux qui s'en servent, à des équivoques et à des méprises. D'abord on peut prendre souvent le signe pour la chose signifiée, et réciproquement. C'est ce qui doit arriver toutes les fois qu'on emploie pour exprimer la pensée, un moyen qui n'est pas exclusivement réservé à cet usage; et voilà, je pense, une des raisons qui ont fait donner la préférence à la parole et à l'écriture pour les communications ordinaires; car une parole, un mot écrit, ne peuvent jamais devenir par eux-mêmes quelque chose d'intéressant, ni être considérés par nous comme un objet réel; nous jugeons de suite que ce ne peut être qu'un signe, et nous ne cherchons plus qu'à en pénétrer le sens. Mais il arrivera souvent qu'en considérant une action,

nous hésiterons avant de prononcer , si c'est une action véritable , ou seulement un geste. Lorsqu'un homme veut exprimer l'idée de la colère , on pourra croire quelquefois qu'il est irrité , et s'il est irrité , n'arrivera-t-il pas quelquefois aussi qu'on imaginera qu'il veut peindre la colère ? Une seconde raison qui doit rendre le langage d'action assez sujet aux équivoques , c'est que pour lui donner ce caractère d'analogie qui seul rend ses signes infaillibles , il faut ordinairement déployer un appareil de mouvemens qui est incompatible avec toute autre occupation. Or comme il arrivera souvent que les hommes auront besoin de s'entretenir dans les instans de leur travail , comme quelque circonstance particulière pourra ne pas les laisser entièrement libres dans leurs mouvemens , les analogies alors deviendront imparfaites et ambiguës. Comment un malade pourrait-il employer le langage d'action pour converser avec ceux qui l'entourent ?

Enfin , le langage d'action ne nous présente que des secours très-bornés et très-

insuffisans pour la méditation solitaire. En effet, lorsque nos méditations ne roulent que sur des idées à-la-fois sensibles et simples, nous n'avons pas besoin, pour penser, du secours des signes artificiels; car toutes les idées sensibles pouvant se servir réciproquement de signes naturels, nous conduiront les unes aux autres. Mais si nous devons introduire dans nos méditations quelque idée abstraite, ou quelque idée complexe du second ordre, (et quelle est la méditation utile qui ne suppose un grand nombre d'idées de cette espèce?) nous serons contraints alors de recourir à l'intervention des signes artificiels, sans lesquels de semblables idées ne peuvent être connues. Quelquefois nous produirons ces signes eux-mêmes, pour mieux reposer notre attention, comme il nous arrive lorsque nous écrivons, ou lorsque nous parlons tous seuls. Quelquefois nous nous contenterons de rappeler ces signes dans la mémoire; et chacun peut observer en effet que, lorsqu'il pense, il répète tacitement certaines paroles qui servent de point d'appui à sa pensée. Or, dans ces deux

occasions, on trouve dans le langage d'action un désavantage marqué. S'il s'agit d'imaginer les signes, il y aura deux inconvéniens : d'abord, les signes du langage d'action étant ordinairement très-composés, il est beaucoup plus difficile à l'imagination de se les représenter avec exactitude. Ensuite, il y a dans le jeu de nos organes cette loi remarquable, que nous ne pouvons guère imaginer l'idée qui appartient à un sens, lorsque ce sens est lui-même affecté et préoccupé d'une sensation actuelle ; il est difficile de se représenter certains sons, lorsque d'autres sons réels affectent vivement notre oreille ; et de-là vient aussi que nous baissons les yeux à terre, lorsque nous cherchons à nous retracer quelques souvenirs. Mais l'oreille ne se trouve pas habituellement occupée par des sons ; elle jouit le plus souvent d'un repos qui nous permet d'imaginer les paroles avec la liberté convenable. L'œil, au contraire, est sans cesse frappé par la présence de quelque objet, à moins que nous ne le fermions volontairement, ou que nous ne soyons entourés

des plus épaisses ténèbres. Il est donc très-rare que nous puissions imaginer avec facilité des idées de forme et de mouvement, à moins que nous n'exercions sur nos sens un empire absolu, et que placés au centre de nombreuses perspectives, nous n'accordions cependant pas la moindre attention à aucune d'entre elles. Que si nous voulons reproduire au dehors les signes de nos idées, pour donner à notre esprit un point d'appui plus solide, comme il arrive dans toutes les méditations très-sérieuses, le langage d'action nous présentera encore des inconvénients. Car nous pouvons entendre toutes les paroles que nous prononçons, et voir tous les caractères que notre plume a tracés; mais lorsque nous jouons la pantomime, nous ne pouvons appercevoir nous-mêmes tous les signes que nous exécutons, à moins que nous ne soyons placés devant un miroir.

Je ne doute point que si la réflexion des sourds-muets de naissance, est ordinairement bien moins développée que celle des autres individus du même âge, il ne faille l'attribuer en partie à ce qu'ils


n'ont d'autres signes que ceux du langage d'action, et qu'ainsi toutes les fois qu'ils se trouvent seuls, leur pensée ne peut s'arrêter que sur des idées sensibles (1).

Nous nous trouvons donc toujours ramenés à cette opinion, que le langage d'action est un langage très-imparfait, en ne l'envisageant que comme un langage philosophique.

Condillac ne nous a donc donné du langage d'action qu'une idée très-insuffisante, lorsqu'il s'est borné à nous montrer comment le langage d'action décompose la pensée. Il eût fallu ajouter que cette décomposition n'est jamais parfaite, soit parce que le langage d'action renferme des signes naturels qui n'analysent point

(1) Dans la 4^e. Section de cet ouvrage, je consacrerai un chapitre à étudier les causes de cette infériorité qu'on remarque dans les facultés intellectuelles des sourds-muets de naissance, les moyens qu'on emploie pour y remédier, et à examiner comment ces moyens pourroient être appliqués à l'éducation ordinaire. J'ai cru qu'il valoit mieux rassembler, dans une seule perspective, toutes les réflexions que suggèrent au philosophe ces intéressantes expériences.

du tout , soit parce qu'il renferme des signes figurés qui n'analysent pas exactement , soit enfin parce que les signes analogues qu'il contient ne font que commencer l'analyse et ne l'achèvent jamais. Il falloit ajouter qu'à cette décomposition de la pensée , favorable sans doute au progrès de l'esprit philosophique , se joignent dans le langage d'action d'autres effets qui contrarient ces progrès , qui retardent l'attention , ou qui donnent à l'imagination une trop grande énergie.



CHAPITRE QUATORZIÈME.

De la Parole et du Chant.

LORSQU'ON arrête son attention sur cette faculté admirable que l'homme a de produire ou d'imiter tous les sons qui viennent frapper son oreille , celle qu'il a d'entendre et de discerner tous les sons qui sortent de sa bouche ; lorsqu'on étudie les étroits rapports établis entre l'organe de la voix et celui de l'ouïe , et la correspondance des lois auxquelles ces deux organes ont été soumis , on ne peut s'empêcher de croire que la nature ne les ait spécialement destinés à devenir le moyen ordinaire de ces communications sociales , qui devoient jouer un si grand rôle dans le développement de nos facultés intellectuelles. L'avantage qu'a l'oreille de n'être point habituellement distraite et occupée , comme la vue , par les objets qui nous entourent , l'avantage qu'à la voix de pouvoir émettre les sons sans nous détourner de nos travaux ordinaires , sans exiger de

nous aucun effort ni aucun appareil extérieur , cette variété presque inépuisable de modifications dont les sons se trouvent susceptibles , ce charme qui accompagne presque toujours les impressions qu'ils nous causent , cette facilité qu'on a de se faire entendre de ceux qui ne peuvent nous voir , mille circonstances dûrent déterminer la préférence qui fut donnée , dans tous les pays et dans tous les temps , à l'art de la parole , pour la communication ordinaire de la pensée. La parole et l'ouïe n'eussent presque été pour nous d'aucune utilité , si nous ne les eussions consacrés à produire et à reconnoître les signes ; revêtus de cet office , ils laissent nos autres sens livrés à leurs importantes fonctions. Ainsi , pendant que l'œil et le toucher observent , étudient , l'ouïe et la parole recueillent les avis qui doivent les diriger , transmettent les instructions qu'ils ont recueillies. Pendant que ceux-là nous mettent en rapport avec la nature matérielle et physique , ceux-ci forment la chaîne qui nous unit à la nature morale et intelligente ; idée qui nous est si bien exprimée dans

une allégorie de la mythologie des Anciens.

Les hommes n'employèrent d'abord la parole que comme un système de signes naturels ; réduite à ce seul usage , elle s'unit au langage d'action , et rivalisa avec lui pour la richesse et la fécondité. D'abord en reproduisant tous les sons qui nous échappent , dans les différens états où nous nous trouvons placés , elle servit à exprimer nos affections de plaisir ou de peine , de crainte ou d'espérance ; elle servit à annoncer l'intensité plus ou moins grande de ces diverses manières d'être. En remplissant ce ministère , la parole dut jouir ordinairement d'un effet plus sûr et mieux déterminé que le langage d'action. En effet , les cris ou les gémissemens que nous émettons dans certaines circonstances , résultent des lois de notre organisation ; ils sont toujours les mêmes dans un même homme ; ils sont semblables dans les divers individus , lorsqu'ils se retrouvent dans une occasion pareille. Il n'en est pas de même des actions extérieures ; chaque action peut résulter souvent , dans un

même homme , de motifs différens ; le même motif peut porter différens hommes à des actions qui ne se ressembleront point. Le second usage de la parole , considérée comme un signe naturel , fut de servir à désigner les différentes espèces d'animaux , en répétant le cri qui étoit propre à chacun d'entre eux ; quelquefois aussi elle pût exprimer , de la même manière , la situation dans laquelle un animal étoit supposé. Enfin on employa les sons de la voix comme signes naturels des objets physiques et des phénomènes de la nature. On cherchoit à rendre , avec la voix , le bruit qui accompagne ces phénomènes , celui qui est ordinaire à certains corps dans les mouvemens qu'ils exécutent , enfin , celui qui peut être particulier à chaque espèce de mouvement , comme la chute , l'agitation , le choc et le frottement. Dans toutes ces occasions , on ne faisoit que répéter une des circonstances qui avoient concouru avec la chose qu'on vouloit exprimer ; on ne faisoit que s'aider , pour communiquer avec les autres hommes , des liaisons d'idées déjà établies en eux

par le seul résultat de l'expérience, par le seul effet des lois de la nature.

Lorsqu'ensuite on voulut employer la parole comme un langage d'analogie, on y trouva, pour exprimer les diverses idées, des ressources bien plus abondantes encore; et avec une observation un peu délicate, le fonds d'imitation qu'elle présentait devint presque inépuisable. En effet, les sons de la voix étoient susceptibles de quatre sortes de modifications principales, dont chacune étoit la source d'un genre particulier d'analogie.

La première source de l'analogie se trouve dans la nature particulière de chacun des sons que nous pouvons employer dans la parole. Les sons de la voix serviront d'abord à imiter tous les autres sons que nos organes ne peuvent reproduire tels qu'ils nous ont frappés, ou qui, pour être reproduits, demanderoient du moins un art et un travail dont nous voulons nous dispenser. Les sons de la voix serviront ensuite à imiter toutes les autres sensations qui nous parviennent par un autre organe

que celui de l'ouïe. Car, une comparaison attentive nous découvre une secrète et assez constante analogie entre des sensations qui, n'affectant point les mêmes sens, sembloient ne devoir entretenir presque aucun rapport, et présentent en effet, au premier apperçu, un caractère très-distinct. D'abord, toutes les sensations ont cela de commun, qu'elles peuvent être agréables, désagréables, ou indifférentes, et que l'agrément et le déplaisir qu'elles causent sont susceptibles d'une plus ou moins grande intensité. Toutes les sensations sont également sujettes à nous affecter d'une manière vague ou précise, superficielle ou profonde. En donnant aux sons l'un ou l'autre de ces caractères, nous y trouverons un moyen pour annoncer un caractère semblable dans la sensation d'un autre ordre que nous voudrions imiter. Il y a des sons qui semblent obscurs comme la nuit, et nous avons déjà eu occasion de le remarquer en parlant du *nox atra* de Virgile; il y a des sons, au contraire, qui semblent brillans comme l'éclat du

jour ; le mot *brillant* lui-même peut en servir d'exemple. Il y a des sons qui paroissent emprunter la douceur des parfums, comme nous l'apercevons dans ces mots, *suave*, *ambrosie* ; et en effet, il est reçu qu'on dit d'un son, qu'il est plus ou moins *doux*, comme on le dit d'une saveur et d'une odeur. Chaque ordre de sensations pourroit être en quelque sorte distribué sur une échelle qui correspondroit à la gamme des tons. S'il en faut croire Court-de-Gébelin, les cinq voyelles ont été, dans l'origine, affectées chacune à un sens particulier, l'*ou* à l'ouïe, l'*i* à la vue, l'*a* au goût, etc. parce qu'on avoit aperçu quelque analogie entre les nuances qui distinguent ces sons, et celles qui distinguent les manières-d'être qui dépendent de ces sens.

Mais une analogie beaucoup plus sensible est celle que les diverses articulations ou consonnes présentent avec les sensations variées du toucher. L'*r*, la plus rude des consonnes, est extrêmement propre à exprimer tout ce qu'il y a de dur, de raboteux, de roide dans les corps. On se rap-

pelle l'imitation renfermée dans ce vers de Virgile ,

Versantque tenaci forcipe ferrum.

qui roule toute entière sur la répétition de cette consonne. Les consonnes gutturales semblent faites pour peindre les cavités ; les sifflantes , tout ce qui glisse ; les linguales , les liaisons ; les dentales , la pression , la résistance ; l'*f* , qui ne se produit qu'en soufflant , exprime naturellement le souffle , et tout ce qu'un souffle accompagne. Les articulations plus fortes doivent annoncer aussi un plus grand effort de la part de l'organe du tact , ou des objets qui agissent sur lui.

La troisième espèce d'analogie peut naître du rapport des sons qu'on affecte de réunir. Ce rapport est propre à représenter quelquefois celui qu'on remarque entre les sensations et les idées. La concordance des sons exprimera par exemple , l'accord et la similitude des objets ; leur choc , l'opposition. La répétition d'un même son indiquera l'uniformité ; l'harmonie servira à peindre la beauté , et la

dissonnance, tout ce qui déplaît; enfin, la gradation observée entre les tons, une progression ascendante et décroissante dans les diverses espèces de grandeurs.

Enfin, la quatrième et dernière source d'analogie est dans le temps consacré à l'émission de chaque son, et le rapport qui existe entre ces temps, rapport que les musiciens et les poètes appellent *mètre* ou *mesure*. La parole, suivant que son émission est rapide ou lente, que son mètre est régulier ou inégal, exprimera l'idée de la vitesse et de ses diverses modifications; comme le corps mis en mouvement, on la verra s'ébranler, fuir, s'arrêter, avoir une marche grave ou légère, convulsive ou sage. Ici on trouvera de nouveaux moyens pour désigner les objets qui se caractérisent par quelque mode particulier de vitesse. La parole saura imiter le vol des oiseaux, la course du cheval, le balancement des eaux, l'impétuosité de la foudre. Elle peindra des actions, puisque toute action est un mouvement: ainsi, les mesures se pressent et se heurtent pour décrire un combat; elles tombent subite-

ment, pour exprimer une chute, comme dans le *procumbit humi bos*. Enfin, le rapport des temps dans la succession des sons, pourra servir aussi à exprimer les dimensions et les formes. Car, lorsque nous examinons une forme, lorsque nous mesurons une dimension, c'est toujours par le mouvement de l'œil et de la main que nous exécutons ce travail. Une dimension est d'autant plus étendue, que ce mouvement est plus prolongé ; deux dimensions parallèles se reconnoissent par deux mouvemens semblables. Une surface parfaitement plane est pour nous l'occasion d'un mouvement très-uniforme, comme toute surface raboteuse, toutes formes saillantes, déterminent une interruption ou un retard dans le mouvement de notre organe.

Au reste, ces diverses espèces de signes analogues qui appartiennent à l'art de la parole, ne se bornent pas seulement à imiter certaines qualités des objets extérieurs et physiques ; ils ont aussi la propriété d'exprimer, avec une vérité souvent très-frappante, les affections morales, et les

modifications les plus intimes de la sensibilité. Ils se distinguent, à cet égard, des deux autres systèmes de langage, qui ne jouissent d'aucune analogie directe pour les sentimens de l'ame, et qui n'ont, pour les annoncer, d'autre moyen que l'usage des figures, ou des signes naturels. Je ne m'arrêterai pas ici à justifier cette opinion de Court-de-Gébelin, suivant laquelle les sons pleins auroient été primitivement destinés à exprimer les idées sensibles, et les articulations, les notions abstraites. Je passerai également sous silence plusieurs analogies trop subtiles pour qu'elles puissent exercer quelque effet sensible sur l'imagination. Je m'arrêterai seulement à une vérité assez attestée par les effets de la musique et de la déclamation, parfaitement connue de ceux qui ont médité sur les secrets de ces deux arts, c'est qu'il y a dans la nature de certains sons, un quelque chose qui répond au plus profond du cœur, vérité que Pétrarque a si éloquemment exprimée, lorsqu'en parlant des effets du chant, il dit :

E'l canto che nel cuor si sente.

Or, quel seroit cet étroit rapport du chant avec les passions, sinon une secrète mais réelle analogie entre les sons eux-mêmes et les émotions de l'ame? Comment entre-rions-nous si promptement, si profondément dans les impressions que le chant tend à nous communiquer, si ce n'est en reconnoissant en quelque sorte, dans les effets de l'harmonie, nos propres sentimens, nos sentimens les plus intimes, transformés, à l'aide de l'analogie, en des sensations véritables, et revêtus par-là d'une force nouvelle? N'y a-t-il pas des sons tendres et doux qui appartiennent nécessairement au langage de l'amour et de l'amitié? N'y a-t-il pas des sons lugubres et sourds qui semblent affectés au deuil et à la terreur? N'y a-t-il pas des sons éclatans et forts, qui servent tour-à-tour d'interprètes à la fureur, de ministres à la puissance, de soutiens au courage, ou de cortège à la gloire, suivant qu'ils ont plus ou moins d'énergie, et suivant la manière dont ils sont ordonnés entre eux? Les tons les plus élevés correspondent naturellement à toutes les affections vives et légères,

les tons bas à tout ce qui est grave, sérieux ; à toutes les impressions profondes ; les tons moyens s'accordent avec les sentimens égaux et paisibles. Le choc subit de deux tons opposés exprimera l'étonnement , leur progression insensible annoncera l'espérance , comme leur décadence peindra l'abattement du désespoir ; une variété toujours renaissante dans ces mêmes tons , représentera les jeux folâtres de la gaité , de même qu'une répétition uniforme représentera ces sentimens prolongés qui se lient à la méditation de l'esprit, comme la mélancolie. Enfin , ce mouvement de l'ame qui accompagne les effets des différentes passions, et qui en est comme le dernier caractère , se retrace avec une admirable fidélité dans le mouvement de la parole ou du chant. Suivant que la mesure est lente et accélérée , brusque ou modérée , égale ou irrégulière, elle s'accommode aux impressions de la tristesse , ou au frémissement du plaisir, elle marque plutôt les émotions vives , ou le repos de la sagesse, elle annonce les élans de l'imagination , ou la marche méthodique de la pensée, lors-

que la réflexion lui sert de guide. Livrée quelquefois à un désordre sublime , elle exprime les transports de l'enthousiasme , et toutes les émotions exaltées qui nous enlèvent au pouvoir de la raison et à l'empire de nous-mêmes.

Parmi les analogies dont je présente ici le tableau , il en est sans doute plusieurs qui se trouvèrent trop délicates pour pouvoir être saisies par la réflexion encore peu exercée des premiers instituteurs du langage ; il en est sur tout un grand nombre qui demandoient , pour être reproduites dans toute leur force , un soin et un art dont ils n'étoient guères capables, ou qui auroient porté trop de gêne et de lenteur dans les communications ordinaires. Aussi , quoique la parole ait commencé par être un chant , ce chant dût être très-grossier et très-imparfait. Lorsqu'ensuite ce premier idiôme eut reçu la sanction de l'usage , lorsque les pères l'eurent transmis à leurs enfans , on eut encore moins de raisons pour s'attacher aux imitations qu'il renfermoit. Comme la communauté des habitudes suffisoit pour conserver à chaque

expression sa valeur et son efficacité , on se reposa sur ces habitudes , on s'étudia à simplifier , à abrégé les moyens de communication , on négligea certaines modifications accessoires qui avoient paru très-importantes dans l'origine. La parole dégénéra in ensiblement vers l'arbitraire. Cette altération ne s'opéra pas de la même manière dans les diverses sociétés ; elle fut soumise , dans chaque pays , à l'influence des circonstances locales. La langue des peuples voisins se distingua par quelques nuances ; les langues des peuples éloignés parurent presque entièrement étrangères les unes aux autres. Lorsque ces peuples vinrent se confondre par les conquêtes ou les émigrations , les langues se confondirent aussi , et dans ce mélange , elles achevèrent de s'altérer et de perdre leur caractère primitif. La plupart de leurs expressions ne parurent plus être que le résultat des conventions , et perdirent les propriétés et les effets qui appartenoient aux signes naturels ou imitatifs.

Cependant , en dénaturant ainsi leur

premier idiôme pour le rendre plus facile et plus commode , les hommes s'aperçurent sans doute qu'ils lui faisoient perdre la plus grande partie de ses agrémens et de ses charmes. Si l'habitude , les besoins ordinaires de la société introduisoient une langue arbitraire , les passions , les plaisirs durent rappeler souvent à la langue de la nature. Le chant et la déclamation demeurèrent en honneur auprès des orateurs et des poètes. On en sentit le besoin dans un grand nombre de circonstances. Bientôt même on desira de leur donner une nouvelle perfection , on étudia leurs lois ; l'imitation vocale devint un art , dont les progrès furent encouragés sans cesse par les succès étonnans qu'il obtenoit parmi les hommes. La civilisation des sociétés rapprochant les individus , leur donnant plus de loisir , développant leurs facultés , on devint , chaque jour plus sensible aux jouissances de l'harmonie , et plus capable d'en reproduire les beautés. Ainsi , la parole et le chant , qui n'étoient d'abord qu'un seul et même langage , se séparèrent bientôt en deux langages distincts , dont chacun avoit

une fin particulière et se trouvoit réservé pour des circonstances différentes. Pendant que la parole perdoit de ses anciennes analogies, le chant au contraire acquit chaque jour un plus haut degré d'imitation. La parole, devenue le canal de l'instruction, conduisit l'homme à découvrir le secret de sa propre intelligence : le chant, devenu le moyen des plus puissantes émotions, lui fit connoître toute l'étendue de sa sensibilité.

Cette espèce de langage, auquel les sons servent d'instrumens, se présente donc à nous sous trois modifications principales qui lui donnent des propriétés très-différentes, et qui demandent un jugement séparé. La première est cette langue primitive qui dût être à la fois un chant imparfait, et une parole très-analogue ; les deux autres sont le chant et la parole proprement dite, qui naquirent de la division et du perfectionnement de ce premier système de signes.

La musique instrumentale doit elle-même être considérée comme un langage, dont les effets se confondent avec ceux du

chant ; car , elle reproduit la plupart des imitations qui caractérisent ce dernier , elle en joint d'autres qui lui sont propres , et qui résultent quelquefois du caractère des sons qui appartiennent à chaque espèce d'instrumens , et quelquefois du concours de plusieurs instrumens pour engendrer certains accords.

Parmi ces trois espèces de langage , il est évident que la musique doit être le plus propre à influencer sur l'imagination , comme aussi la parole articulée doit être plus accommodée aux besoins de la philosophie. La langue primitive sera moins philosophique que cette dernière , moins propre que la première à exalter et à émouvoir. La déclamation se rapprochera dans ses effets de ceux de la musique et du chant. Chacune des langues admises dans les diverses sociétés prendra sa place dans cette échelle , suivant qu'elle sera douée d'un plus haut caractère d'imitation , ou qu'elle semblera , au contraire , devoir davantage aux conventions , et présenter des lois plus arbitraires.

Si maintenant nous comparons ces dif-

férens systèmes de signes au langage d'action , nous trouverons que la musique doit l'emporter sur lui dans son influence sur l'imagination humaine , et que la simple parole doit l'emporter aussi , sous le rapport des propriétés philosophiques ; et cette conséquence achève de nous expliquer pourquoi le langage des sons a été par-tout préféré à celui des gestes , puisqu'il offroit à-la-fois de plus efficaces ressources pour produire les deux espèces d'effets opposés qu'on pouvoit avoir en vue.

L'expérience suffiroit pour nous attester combien le langage d'action est inférieur à la musique , dans son action sur l'imagination des hommes. D'abord, a-t-on jamais éprouvé en considérant la plus parfaite pantomime, une impression qui approche de celle qu'on reçoit en écoutant un beau morceau de musique ? Les gestes ont eu , sans doute , plus d'une fois leur part dans le triomphe des orateurs et des poètes ; ils ont secondé le succès des talens lorsqu'ils accompagnoient ses productions. Mais entendit-on jamais dire que les gestes aient pu obtenir des applaudissemens à

une harangue sans chaleur, à un poème sans génie ? Le langage d'action, à lui seul, a-t-il produit quelque effet sensible dans la situation des choses humaines ? Mais à la voix de l'harmonie les sociétés se sont civilisées, les mœurs féroces se sont adoucies, de grandes et heureuses révolutions se sont opérées ; c'est elle qui excite et tempère, à son gré, les passions humaines, qui ouvre les cœurs les plus durs aux sentimens tendres et généreux, qui transforme les lâches en héros, qui commande, à son gré, les applaudissemens et les pleurs. L'histoire des nations est remplie des prodiges opérés par la puissance de la musique.

Plusieurs réflexions nous expliquent le secret de cette supériorité marquée de l'imitation musicale, dans son influence sur l'imagination des hommes. D'abord, le fonds de sensations dont elle dispose est beaucoup plus riche et plus varié que celui dans lequel puise le langage d'action ; car nous avons vu que celui-ci ne différencie les signes que par la manière dont il associe un petit nombre de mouvemens

ou de formes élémentaires. Il y a donc dans le langage d'action une uniformité à laquelle le langage des sons n'est pas assujéti ; or, on sait que la variété est le grand moyen d'entretenir l'activité de l'imagination, parce qu'elle renouvelle souvent la surprise, et, qu'au contraire, tout ce qui est uniforme perd de son effet en prolongeant les impressions ; rien n'est plus funeste à l'imagination que l'habitude. De plus, quoique l'analogie des sons soit ordinairement moins complète que celle des gestes, elle a, sur cette dernière, l'avantage de saisir, si je puis dire ainsi, les objets par un côté plus moral, moins matériel ; elle s'empare des rapports qui sont plus voisins de notre sensibilité, pendant que les gestes saisissent les rapports les plus géométriques, sans doute, mais, par-là même, les plus froids et les plus inanimés. J'ajouterai, qu'en recevant les impressions que le langage d'action tend à nous communiquer, nous appercevons toujours le moyen extérieur et physique par lequel ces impressions nous sont transmises ; mais, en écoutant des sons, nous n'apercevons point, ou nous

apercevons à peine, l'occasion matérielle des sensations qui nous affectent ; nous ne voyons dans les gestes que l'action d'un être qui nous est étranger ; nous ne voyons guère dans les sons que nos propres manières-d'être. Il y a donc dans le langage des sons quelque chose de plus vague, de moins défini ; ils semblent établir entre les âmes une communication plus immédiate ; le peu d'attention que nous donnons aux moyens qui servent à produire les sons, donnent à leurs effets quelque chose de plus magique. C'est ainsi que nous sommes plus sensibles aux effets de la représentation théâtrale, lorsque nous oublions la personne de l'acteur pour ne remarquer que son rôle. On dirait que le langage des sons nous laisse dans un état de méditation et de recueillement que le langage d'action ne comporte pas, et qui rend toutes les impressions plus profondes et plus durables. Enfin, le charme qui est propre à la seule harmonie, ajoute encore beaucoup aux effets de l'imitation musicale. Ce n'est pas seulement parce que l'attrait du plaisir fixant plus fortement notre

attention, doit donner une plus grande intensité aux sensations qui nous modifient ; ce n'est pas seulement parce que dans le sein de la jouissance l'âme sent mieux ses facultés et obéit plus docilement aux impressions qu'on lui transmet ; mais c'est aussi parce qu'il y a dans l'émotion que produit le sentiment du beau harmonique, quelque chose qui ne se trouve point dans les sensations seulement agréables, quelque chose que l'imagination saisit et qui ne s'adresse qu'à elle seule, quelque chose qui nous fait concevoir beaucoup au-delà de ce que nous éprouvons, qui nous égare dans une perspective mystérieuse, quelque chose enfin qui convertit le plaisir en enthousiasme, en ivresse, et souvent en une sorte de délire.

Nous devons donc regarder la musique comme un des moyens les plus propres à développer et à entretenir les facultés de l'imagination dans un individu, comme dans une nation. Comme l'harmonie ne peut jamais résulter que d'un certain ensemble, comme elle ne peut être sentie qu'autant

qu'on embrasse à-la-fois toutes les sensations qui servent de fondement à ses accords, elle doit multiplier les liaisons d'idées, leur donner une plus grande force, et favoriser ainsi, dans l'imagination, cette faculté d'énergie qui la rend capable de former des conceptions étendues. Cependant, elle ne possède pas dans un moindre degré cette autre propriété qui consiste à donner plus de vivacité à chaque image, et c'est encore un rapport par lequel elle diffère du langage d'action. Nous avons vu, que tous les signes de celui-ci sont nécessairement composés, et qu'ils ne s'expliquent pour nous que par l'attention simultanée donnée aux sensations de détails qu'ils renferment. Il n'en est pas de même dans la musique; elle renferme un grand nombre de signes simples. Chaque son a un effet qui lui est propre, et correspond ordinairement, dans l'imitation musicale, à un sentiment ou à une idée.

La musique doit être un langage très-peu philosophique; d'abord, la seule action qu'elle exerce sur l'imagination doit être contraire au développement de l'es-

prit philosophique. Ensuite, les sensations qu'elle emploie ne servent d'élémens à aucune science. Enfin, cette rêverie dans laquelle elle nous engage, ce vague dont elle aime à s'entourer, doivent nous distraire des travaux d'une observation calme et rigoureuse. Cependant, il y a aussi quelque rapport sous lesquels la musique peut seconder en nous les facultés méditatives, sur-tout à l'époque de leurs premiers progrès. Elle a, pour nous soustraire aux impressions des objets extérieurs, un pouvoir que la raison souvent ne possède pas; on ne voit plus rien lorsqu'on écoute une agréable symphonie. La musique nécessite souvent, soit pour être composée, soit pour être sentie, des réflexions très-déli-cates; il faut saisir quelquefois dans les idées des rapports très-subtils, pour réussir à les reproduire dans l'imitation musicale; il faut démêler quelquefois dans notre ame toutes les nuances des sentimens qui nous modifient, pour découvrir les expressions qui leur appartiennent; un bon musicien doit avoir fait une longue étude

des lois de la sensibilité. Enfin, tout accord est le résultat d'une comparaison, et d'une comparaison très-exacte; les lois de l'harmonie sont de véritables méthodes. Il y a donc dans la musique une sorte de philosophie cachée qui se mêle à ces impressions si vives qui nous affectent; elle exerce notre esprit pendant qu'elle parle à notre ame; elle veut que nous pensions pour bien sentir.

La musique est la compagne naturelle de la poésie; elles tendent l'une et l'autre à une fin commune; elles cherchent à mettre en œuvre tout le pouvoir de l'imagination, pour nous créer en nous-mêmes comme une seconde existence indépendante des objets extérieurs, qu'elles se chargent de décorer et d'embellir. Mais la poésie s'occupe sur-tout du choix des idées, dont le concours doit produire sur nous des impressions plus heureuses; la musique s'applique davantage au choix des signes qui doivent flatter plus agréablement nos sens. L'art du poète consiste plus particulièrement à diriger l'imagina-

tion , et celui du musicien à l'exciter. Le premier se confie davantage au pouvoir de la pensée , et le second , à l'efficacité des moyens qui agissent sur elle.

Les anciens , qui ne cherchoient dans les productions de la poésie que des émotions vives , n'avoient point conçu que les vers pussent se passer du secours de la musique ; les modernes , qui , dans les productions des poètes , cherchent aussi un sujet d'observation , un exercice pour l'esprit , desirent souvent recevoir dans un état plus calme les impressions qu'on leur transmet ; ils se bornent quelquefois à réciter les vers ; ils ont même des vers qui ne sont destinés qu'à être récités ; la poésie trouve à leurs yeux une parure suffisante dans l'harmonie paisible et régulière qui résulte de la mesure du vers , de la rime et du choix des mots. Nous portons dans nos plaisirs eux-mêmes , plus de philosophie que nos pères , et voilà pourquoi nous nous attachons plus encore aux effets des idées , qu'aux impressions des sens. Nos pères ne cherchoient qu'à sentir , et nous voulons juger ; ils desiroient des jouissan-

ces plus profondes , nous en voulons de plus délicates et de plus réfléchies (1).

Enfin , nous sommes arrivés même à faire des poèmes en prose , et nous avons fait disparaître ainsi quelquefois du langage de la poésie , les derniers rapports qu'elle conservoit avec le chant. Sans doute on auroit tort de regarder la mesure rithmique comme étant de l'essence de la poésie. La fin prochaine de la poésie est dans un certain effet produit sur l'imagination , et cet effet peut être obtenu par un heureux choix d'idées , accompagné d'un style harmonieux , imitatif , et approprié au sujet. Il y a même un certain genre de poèmes , comme l'idylle , auquel la prose mesurée convient peut-être mieux que les vers , parce qu'elle produit une harmonie plus facile , plus douce , plus abandonnée. Mais si le rithme n'est point une condi-

(1) Ce qui prouve évidemment combien la musique nous distrait des idées qu'elle accompagne , c'est le succès qu'ont souvent , lorsqu'ils sont chantés , certains morceaux de poésie qu'on ne pourroit entendre réciter.

tion nécessaire , il est cependant un moyen de plus pour agir sur l'imagination , soit parce qu'il produit une harmonie plus sensible , soit parce qu'il donne lieu à quelques imitations particulières , soit enfin , parce que le mérite de la difficulté vaincue nous fait toujours éprouver une sorte de plaisir et de surprise qui donne à toutes les impressions reçues un nouveau degré de vivacité.

En comparant maintenant le langage d'action à la parole articulée , telle qu'elle est employée dans nos conversations ordinaires , nous reconnoissons aussi combien celle-ci doit être plus philosophique que celui-là , et plus propre à développer en nous les facultés méditatives. D'abord , nos langues , de la manière dont nous les prononçons dans nos entretiens , et sur-tout lorsque , comme le français , elles n'ont presque aucune prosodie , nos langues , dis-je , renferment un grand nombre de signes qui se confondent absolument dans leurs effets avec les signes arbitraires , et la plupart même de ceux qui sont imitatifs , ne présentent qu'une analogie beaucoup plus

foible que celle du langage d'action. — Les signes de la parole demandent bien moins de soins et de travail , soit pour être employés , soit pour être compris ; ils occasionnent donc une distraction moins grande , on , pour mieux dire , ils éveillent l'attention sans la distraire ; ils ne l'attirent à eux , que pour la renvoyer toute entière sur les objets. — Les signes de la parole sont beaucoup plus faciles à imaginer et à répéter tacitement , que ne le sont les signes du langage d'action ; ils secondent donc mieux les méditations solitaires. — Les élémens de la parole étant beaucoup plus variés que ceux du langage d'action , ont pu nous donner des signes beaucoup plus simples , et nous avons souvent remarqué combien la simplicité dans les signes est utile et philosophique. — Les signes de la parole tenant moins du pouvoir de l'analogie , ont eu beaucoup plus besoin de recevoir la sanction des conventions et des habitudes ; ils doivent donc avoir un caractère plus fixe , et se trouver soumis à des lois plus sévères.

La dernière circonstance qui rend , à

mon gré , le langage articulé plus philosophique que le langage d'action , c'est que l'émission des signes se fait toujours dans le premier d'une manière plus lente et plus successive. Dans le langage d'action , on exécute très-souvent plusieurs signes à la fois , et chaque signe est toujours composé. Dans le langage articulé , chaque signe est émis séparément et tour-à-tour. Ainsi , l'attention de l'organe , comme celle de l'esprit , est bien moins partagée ; nous parcourons les idées plus en détail , nous nous exerçons à une plus complète analyse.

Aussi remarque-t-on qu'un discours consacré à des matières philosophiques , ne demande point ordinairement à être accompagné de gestes ; on n'y trouveroit qu'une distraction importune. Mais à proportion qu'on a besoin de faire sur l'imagination une impression plus vive , on s'aide d'un langage d'action plus prononcé. Il faut peu de gestes dans un récit , il en faut davantage à l'éloquence ; l'art du débit est déjà pour elle d'une importance très-marquée. L'orateur lui-même se permet plus

ou moins de gestes , suivant la matière du sujet qu'il traite , et suivant le caractère des auditeurs auxquels il s'adresse ; il les multipliera à mesure qu'il se livrera à des sentimens plus animés , et à proportion qu'il s'adressera à des hommes moins éclairés ; car les esprits encore peu cultivés se laissent plutôt conduire par des impressions que par des raisonnemens , et il faut les émouvoir pour les convaincre. Enfin , c'est dans la représentation théâtrale qu'on déploiera toutes les ressources du langage d'action , parce que c'est au théâtre qu'on cherche à électriser l'imagination d'une manière plus énergique ; l'orateur qui voudroit imiter un acteur seroit ridicule ; un acteur qui voudroit se borner au débit de l'orateur , seroit froid.

Dans la conversation , on veut en général peu de gestes. C'est qu'on y cherche des plaisirs délicats , plutôt que des émotions vives ; on veut être amusé , et non occupé ; la pensée ne doit s'y montrer que comme un être léger qui voltige , qui passe , et ne laisse après lui aucune trace.

En classant les signes qui appartiennent à la parole , je n'ai rien dit des signes figurés. Ce n'est pas qu'elle n'en renferme ordinairement un grand nombre ; mais c'est qu'il n'en est aucun qui lui soit nécessaire ; et c'est encore un caractère par lequel elle se distingue du langage d'action. Elle le doit à la faculté qu'elle a d'exprimer par des termes de convention , les idées que les signes analogues ne suffisent pas pour énoncer. Cependant on use rarement de cette faculté , et la pauvreté des langues devient ainsi un premier motif pour l'introduction des figures. On en trouve un autre dans le besoin d'émouvoir plus fortement l'imagination , comme il arrive sans cesse aux poètes , et dans le besoin de porter plus de lumière dans l'esprit , ce qui arrive quelquefois aux philosophes. Alors les figures s'offrent en assez grand nombre , et chacun en dispose à son gré. C'est une partie du langage encore abandonnée au génie et à la volonté de l'individu. Cependant , en général , cette liberté se restreint à mesure que les langues vieillissent , soit parce que les mots qui étoient figurés dans

l'origine , deviennent propres par l'habitude ; soit parce que le goût , en s'épurant , devient plus sévère sur le choix des comparaisons.

On voit que , sous tous les rapports , le langage des sons a joué un rôle bien plus important que le langage des gestes , dans le développement des facultés humaines. On voit que la parole , cet instrument flexible , peut prendre entre nos mains les formes les plus différentes , et servir aux usages les plus opposés. Aidée du pouvoir des figures , de l'imitation , de l'harmonie , du rithme , secondée par le chant , elle deviendra le grand moyen d'agir sur l'imagination. Dépouillée de tous ses ornemens , réduite à ses effets les plus calmes , à son caractère le plus abstrait , elle peut servir très utilement les travaux et les progrès de l'esprit philosophique.

CHAPITRE QUINZIÈME.

Du Dessin et de l'Écriture.

DÈS que l'homme commence à réfléchir avec quelque attention sur lui-même et sur les objets qui l'entourent , ses besoins naturels s'établissent dans une sorte de lutte avec le temps dont le pouvoir destructeur lui enlève chaque jour une portion de son existence. Dans cette succession rapide d'événemens variés qui viennent s'offrir à lui , il en est plusieurs qu'il désireroit fixer et retenir , soit comme des instructions , soit comme des jouissances. Au moment où ils lui échappent , il cherche du moins à en conserver quelques vestiges ; il rassemble les débris des êtres qui ne sont plus ; il élève des monumens , et les entourant de ses souvenirs , et leur rattachant les images incertaines qui errent dans son esprit , il croit avoir fait revivre le passé ; il retrouve du moins les impressions qu'il avoit ressenties , et c'est-là sur-

tout ce qui lui importe. Le sauvage conserve les massues et les chevelures des guerriers qu'il a vaincus ; l'histoire nous représente les peuples les plus anciens , plaçant des signes simples sur la tombe de leurs ayeux , et dans les lieux qui avoient été témoins d'actions importantes à leur bonheur.

Telle fut sans doute la première origine de ces arts ingénieux qui cherchent à reproduire les formes extérieures des objets ; tel fut le premier motif qui engagea les hommes à sculpter , à peindre , ou du moins , à dessiner ce qu'ils craignoient de ne plus voir. L'imitation prolongeoit , renouvelloit des sensations fugitives ; elle prétoit ses secours à la foiblesse de notre mémoire. Bientôt on découvrit dans ces travaux un nouveau genre d'utilité ; on apperçut en eux un précieux supplément pour le langage d'action et pour la parole. La parole et le geste ne duroient qu'un instant , et ils cessoient avec la pensée ; mais le dessin lui survivoit ; il survivoit à l'homme lui-même , et par son moyen , un siècle pouvoit s'entretenir avec le siècle

qui devoit suivre. Le langage d'action et la parole n'avoient qu'un effet local et limité; ils ne s'adessoient qu'au petit nombre d'individus qui étoient à portée de voir ou d'entendre celui qui en faisoit usage; mais le dessin pouvant être facilement transporté d'un lieu dans un autre, devenoit un moyen de communication entre les hommes séparés par les plus grandes distances. Les analogies du langage d'action et de la parole, se trouvoient quelquefois insuffisantes, sur-tout quand il s'agissoit de décrire des objets nouveaux ou très-complicés; mais le dessin, bien plus riche dans ses moyens, compléttoit la description que ceux-là n'avoient fait qu'ébaucher. Enfin, le plaisir, ce mobile qu'il faut toujours compter au nombre des grandes causes, quand on explique l'histoire de l'homme, le plaisir, dis-je, se trouva vivement intéressé au succès de cette imitation nouvelle. Elle faisoit éprouver à ceux qui en étoient témoins, une sorte d'illusion accompagnée de surprise, qui étoit souvent pleine de charmes; elle récompensoit le travail de ceux qui l'avoient

exécutée, par cette douce satisfaction qui accompagne les efforts et les succès du talent ; elle sembloit prêter au génie une sorte de pouvoir sur la nature ; en lui donnant le moyen de faire revivre les spectacles qu'elle présente , elle lui permettoit encore de les embellir.

A mesure que les sociétés s'aggrandirent et se policèrent, le besoin de cette nouvelle espèce de signes devint chaque jour plus sensible. On formoit des conventions qu'il étoit nécessaire de fixer par des signes permanens qui leur servissent de garans et de témoins ; on établissoit des lois, des réglemens , qu'il falloit faire connoître à tous , qu'il falloit leur rappeler sans cesse, et qu'on vouloit transmettre à la postérité ; on faisoit des découvertes qu'il étoit important de conserver ; il se passoit des événemens d'un intérêt général qu'on cherchoit à consacrer dans tous les souvenirs ; les relations se multiplièrent entre tous les membres de la communauté, elles unirent les individus que séparoit l'intervalle des lieux et des temps, elles leur donnèrent le besoin de communiquer et

de s'entendre ; enfin , plus les hommes devinrent éclairés , plus leurs besoins s'étendirent , et plus ils attachèrent d'intérêts à tous les souvenirs ; ils durent donc recourir plus fréquemment à ces signes qui seuls étoient capables de les fixer d'une manière sûre et durable ; ils durent placer l'art de produire ces signes , au nombre des arts de nécessité.

Cependant , l'usage du dessin , en même-temps qu'il présentait une nouvelle et plus sensible utilité dans les communications sociales , se trouva sujet aussi à de plus nombreux inconvéniens ; car , plus l'usage de cette espèce de signes devenoit fréquent et général , plus il étoit difficile qu'on eût toujours le loisir , le talent , la patience ou les moyens nécessaires pour les exécuter d'une manière convenable. Il est naturel qu'à proportion qu'on a davantage à se dire , on s'étudie à simplifier son langage ; on cherche à épargner son temps , ses peines , et à se rendre indépendant des circonstances extérieures. D'ailleurs , dans un état plus avancé de civilisation , les idées qu'on avoit à se trans-

mettre se trouvant nécessairement plus composées, le dessin que chacune d'elles exigeoit pour être bien exprimée, devenoit aussi plus compliqué, et par-là même plus difficile. Ainsi, on retrancha chaque jour quelque chose aux figures qu'on avoit coutume de tracer. Les peintures ne furent bientôt plus que des esquisses; ces esquisses elles-mêmes devinrent très-imparfaites, et le moment arriva où il ne resta que des hiéroglyphes qui n'offroient presque plus aux yeux aucune analogie sensible, et qui ne s'expliquoient que pour ceux qui connoissant l'histoire de leur formation, pouvoient encore les rapporter au type primitif dont elles étoient dérivées.

Mais comme l'art d'expliquer les hiéroglyphes, se trouvoit être alors une véritable science, de laquelle peu de personnes étoient capables; comme d'ailleurs ceux qui étoient en possession d'interpréter ces figures, avoient un intérêt très-particulier à s'en réserver exclusivement la connoissance, ce système de signes s'écarta du but de son institution, il cessa d'être

populaire, on sentit le besoin d'en établir un autre qui fût d'un emploi plus commode pour les communications ordinaires; on se contenta donc de retenir quelques hiéroglyphes très-simples, qu'on revêtit de l'autorité des conventions, qui devinrent les élémens de l'écriture, et qu'on fit correspondre aux élémens du langage articulé, soit qu'on y fût conduit, comme il est probable, par l'analogie des idées que les élémens de la parole représentoient sans doute dans l'origine, avec celles qu'exprimoient aussi ces hiéroglyphes choisis; soit, comme il est possible, que les conventions nécessaires pour fixer une écriture, n'ayant pu se faire qu'avec la parole, il ait semblé plus simple d'établir le système des signes écrits sur le modèle de ceux qui composoient les langues. Ce petit nombre d'hiéroglyphes une fois fixés, reconnus, admis dans les habitudes générales, ne subirent plus d'autres modifications que celles qui pouvoient les rendre encore plus prompts et plus faciles à tracer, et devinrent les caractères de l'alphabet.

Le divorce de l'écriture et du dessin s'opéra donc par le concours des mêmes causes, et précisément de la même manière que le divorce de la musique et de la parole; et comme le dessin, devenu un art particulier, atteignoit chaque jour de son côté à un plus haut degré de perfection, il sortit d'une même source première deux systèmes de signes différens, dont l'un sembloit entièrement arbitraire, dont l'autre paroissoit arrivé au plus haut degré de l'imitation.

Ces deux systèmes de signes durent jouir de propriétés très différentes; mais avant de les comparer entre eux, comparons rapidement chacun d'eux au langage des gestes, et à celui des sons.

Le langage d'action et le dessin se confondent dans quelques-uns de leurs effets, et diffèrent dans quelques autres. L'un et l'autre occupent et exercent l'organe de la vue; mais le langage d'action exige du regard plus de rapidité, et le dessin plus de fixité. L'un et l'autre emploient à-peu-près les mêmes signes naturels pour exprimer les modifications intérieures de

l'homme , et les mêmes signes analogues pour imiter ses actions extérieures ; mais le premier a une vérité plus frappante , parce qu'il se rapproche beaucoup plus de la réalité , parce qu'il met l'homme lui-même sur la scène , pendant que le second exige déjà un premier effort de l'esprit pour faire concevoir son image. L'un et l'autre enfin possèdent un grand nombre de moyens pour imiter les qualités sensibles des objets , parce qu'ils peuvent reproduire plusieurs des circonstances qui les accompagnent. Mais le langage d'action a l'avantage de pouvoir répéter un grand nombre de mouvemens , que le dessin ne fait qu'indiquer par des signes naturels ; et le dessin , à son tour , a l'avantage de pouvoir imiter , d'une manière bien plus complète et bien plus exacte , les dimensions et les formes. Lorsque le peintre avec ses couleurs , le sculpteur avec son ciseau , viennent achever l'ouvrage que le dessin avoit ébauché , ils obtiennent le degré le plus parfait d'imitation auquel nos signes puissent as-

pirer ; et le langage d'action , avec tous ses efforts , reste bien loin derrière eux.

Il me semble qu'on pourroit dire que le langage d'action excelle davantage dans l'expression de toutes les idées morales , et le dessin , avec les arts qui s'y rapportent , dans la description des objets physiques. Le langage d'action appartient plutôt aux passions qui nous affectent ; le dessin est plus propre à reproduire les spectacles qui frappent nos yeux ; l'un se montre plutôt comme le peintre de l'homme , l'autre comme celui de la nature.

Le langage d'action et le dessin doivent exercer tous les deux une influence très-active sur l'imagination humaine. Mais le langage d'action doit sur-tout lui donner un caractère d'énergie ; car il est très-elliptique , il dit beaucoup moins qu'il ne fait penser ; aussi seconde-t-il merveilleusement les succès de l'éloquence. Au contraire le dessin doit sur-tout donner à l'imagination plus de vivacité et de coloris ; car il présente des descriptions bien

plus détaillées, il s'attache davantage à compléter chaque sensation ; aussi l'illusion produite par un tableau ou une statue est-elle beaucoup plus entière.

Le dessin et les arts qui s'y rapportent sont, en général, d'un effet plus philosophique que le langage d'action ; car puisqu'ils détaillent mieux, ils supposent, ils occasionnent une plus exacte analyse. Il y a quelque chose de bien plus géométrique dans le dessin que dans le geste ; car on exige du premier des proportions extrêmement régulières, pendant qu'on laisse au second une assez grande liberté. Le second semble plutôt l'effet d'une soudaine inspiration, pendant que le premier se présente comme le résultat d'une longue et sérieuse étude.

La musique et le dessin, considérés comme deux systèmes de langage, ont entre eux peu de rapports ; ils n'ont aucun signe commun ; leurs analogies ne dérivent jamais du même principe, et ne suivent pas de lois semblables ; ils ne s'adressent point au même sens. Tous deux, sans doute, agissent sur l'imagination ; tous deux tendent

aux effets de l'imitation : mais ils diffèrent également par le degré et par le mode de l'action qu'ils exercent sur nous. La musique nous fait éprouver des émotions plus vives à-la-fois et plus spontanées ; le dessin , la peinture , nous transmettent des impressions plus lentes et plus paisibles. Il semble que le langage de la musique s'adresse plus directement à l'ame ; il semble que les signes du dessin s'arrêtent en quelque sorte à la surface extérieure de notre être. L'effet de la musique est vague et mystérieux ; celui du dessin et de la peinture , précis et déterminé. La musique nous laisse davantage avec nous-mêmes ; le dessin nous attire davantage au-dehors. Chaque sensation , dans la musique , porte déjà avec elle un caractère d'agrément ; les sensations qui appartiennent au dessin ne plaisent ordinairement que par leur ensemble. L'analogie des sons est moins complète que celle des figures , mais elle a une magie dont celle-ci est privée. Les sons , dans la musique , s'offrent à nous dans un ordre successif ; les traits dont se compose une figure se

montrent simultanément à nous ; en écoutant un morceau de musique , nous devons rassembler des sensations simples et détachées , pour en former un tout harmonieux ; en fixant au contraire un tableau , nous devons décomposer un faisceau de sensations encore confuses , pour nous fixer sur les moindres détails.

Il résulte de ce parallèle , que le dessin doit avoir , dans ses effets , un caractère plus philosophique que la musique ; aussi la musique exalte , pendant que le dessin occupe ; on juge des productions de celle-ci par une sorte d'instinct , et les travaux de celui-ci par la méditation ; aussi se lasse-t-on bien plus promptement d'un bel accord que d'un bon tableau. L'effet du premier appartenant plus à l'imagination , a plus besoin de la nouveauté , et perd davantage par l'habitude.

Le dessin et les arts auxquels il préside , ont encore , aux yeux de la philosophie , un bien grand avantage sur la musique. En mettant en activité l'œil et le toucher , ils exercent sans cesse les deux sens qui sont de leur nature , plus observateurs ,

plus instructifs ; ils les rendent plus capables de nous prêter utilement leur ministère. Ce n'est pas tout ; et en ne cherchant qu'à décrire les objets , ces arts divers nous fournissent souvent l'occasion de quelques observations intéressantes ; ils nous conduisent souvent , par un talent agréable , à une étude sérieuse et utile. Les peintres acquièrent , par la pratique de leur art, une pénétration et une justesse de coup-d'œil qui seroient très-précieuses à ceux qui veulent étudier la nature. Les sculpteurs ont souvent fait , sur le corps humain, des remarques qui ont échappé aux anatomistes. Le dessin est une sorte de géométrie pratique ; il accoutume à mesurer exactement les proportions , à analyser avec ordre tous les tableaux. Le dessin ne sauroit être trop recommandé à ceux qui se livrent aux sciences physiques ; lors même qu'il ne leur seroit pas nécessaire pour conserver et fixer les résultats de leurs observations , il leur seroit encore très-utile en leur apprenant à mieux observer. Le dessin est en quelque sorte la philosophie des sens ; et cette philosophie , quoi-

qu'elle n'ait pas sans doute le même but que celle à laquelle nous avons donné l'honorable nom de *philosophie rationnelle*, imite du moins ses travaux et ses méthodes; souvent elle pourroit lui servir de modèle.

Si maintenant nous voulions comparer entre eux ces trois arts, que nous n'avons jamais envisagés, jusqu'à présent, que dans leurs effets communs, je veux dire le dessin, la sculpture et la peinture, il nous suffiroit d'observer quelle est la nature des signes employés par chacun d'eux, pour saisir le principe simple du caractère qui les distingue. Le dessin n'a que deux sortes de signes, des traits qui marquent le contour des figures, une nuance plus ou moins foncée qui imite les ombres. La peinture joint à ces premiers signes tous ceux que peuvent fournir les nuances presque infinies des couleurs; la sculpture y joint tous ceux qui appartiennent aux formes. Il résulte d'abord de cette condition simple, que l'effet de ces deux derniers arts doit s'adresser davantage à l'imagination et aux sens, puisque l'imitation à laquelle ils

atteignent est plus complète et plus sensible , et que le dessin doit avoir quelque chose de plus philosophique , puisqu'il laisse plus de liberté à l'esprit , qu'il lui présente des expressions plus simples , qu'il lui demande enfin de plus grands efforts. Le dessin est en quelque sorte à ces deux arts , ce que le croquis est au dessin lui-même ; aussi le croquis est-il sans doute le plus philosophique de tous les signes analogues ; le croquis est une sorte d'abstraction. A la première vue d'un tableau , d'un dessin , on éprouve déjà une grande partie de l'effet qu'ils doivent produire ; mais il faut s'arrêter quelque temps pour éprouver l'effet du croquis. Cependant , les beautés essentielles du dessin ou du tableau , se trouvent déjà dans leur esquisse , et l'amateur y découvre d'avance tout le mérite de l'ouvrage auquel elle servira de type. C'est que tout ce qui appartient , dans cet ouvrage , au travail de la méditation , se trouve déjà exprimé dans son esquisse ; ce que l'art viendra lui ajouter ensuite ne servira qu'à renforcer ce premier effet , à le rendre plus sensible.

L'esquisse est la pensée du génie. Les couleurs, les ombres n'appartiennent plus qu'au mérite de l'exécution.

Dans la peinture, les impressions de détail doivent avoir plus de vivacité; la sculpture doit attendre davantage de l'ensemble. Car une couleur est une sensation simple; une forme est toujours une sensation composée. L'effet d'un tableau doit avoir quelque chose de plus prompt et de plus sensible; l'effet d'une statue, quelque chose de plus calme et de plus raisonné. Il y a peut-être plus de prestiges dans un tableau, et plus de vérité dans une statue; le peintre semble s'attacher davantage aux apparences, et le sculpteur aux réalités. Le peintre ne s'adresse qu'à la vue, c'est-à-dire, à un sens singulièrement ami de l'imagination, et qui semble obéir plus qu'aucun autre à ses caprices, fournir plus qu'aucun autre à ses ouvrages; le sculpteur s'adresse aussi au toucher, c'est-à-dire, au sens le plus sage et le plus raisonnable. Il y a donc quelque chose de plus méditatif dans les productions du

sculpteur , et l'imagination doit trouver plus d'alimens dans celles du peintre.

Je viens à l'écriture , telle qu'elle est parmi nous , et d'abord je la compare à la parole , telle qu'elle se présente aussi dans nos langues modernes.

Les signes de l'écriture sont plus arbitraires encore que ceux de la parole , car il reste encore dans ceux-ci quelques traces assez sensibles de l'analogie primitive , pendant qu'on n'en retrouve plus dans ceux-là. Cependant , cette différence ne produit pas l'effet qu'on sembleroit devoir en attendre , et en voici la raison : comme nous apprenons toujours les signes de la parole long-temps avant ceux de l'écriture , comme les premiers nous servent même de passage pour arriver aux seconds , il doit se faire que lorsque les caractères de l'écriture s'offrent à nos regards , ils réveillent toujours , dans notre imagination , le souvenir des mots articulés qui leur correspondent. L'habitude en vertu de laquelle ces caractères et ces mots se trou-

vent associés , étant très - ancienne et par-là même très - forte , le souvenir des mots articulés doit avoir assez de vivacité pour produire encore sur nous des impressions à - peu - près semblables à celles que nous éprouverions en les entendant. Aussi , en lisant des vers , jugeons-nous presque aussi exactement de leur harmonie , que si nous les déclamions à haute voix.

Puisque dans nos langues , à chaque mot écrit correspond un mot articulé , il est visible que l'écriture se conformera toujours à la parole , soit pour l'adoption des signes figurés , soit pour la formation des signes composés , soit enfin pour la classification méthodique des signes ; et que , par conséquent , l'écriture empruntera de la parole toutes les propriétés qui dépendent de ces trois rapports.

Si donc il y a quelque différence essentielle entre les propriétés de la parole et celles de l'écriture , nous ne devons en trouver le principe que dans les circonstances particulières qui accompagnent les sensations de la vue et celles de l'ouïe , sensations qui fournissent ces deux espèces

de signes. Or, ici, nous remarquons, en effet, deux circonstances principales qui doivent déterminer des effets très-différens dans l'usage de ces signes, et qui doivent, l'une et l'autre, assurer à l'écriture une grande supériorité sur la parole, dans les secours qu'elles prêtent aux travaux philosophiques.

D'abord l'œil peut appercevoir et embrasser à-la-fois un assez grand nombre d'objets, pendant que l'oreille ne reçoit jamais que des impressions très-simples, et c'est ici la première circonstance qui assure un grand avantage à l'écriture. En arrêtant mes regards sur le papier, je vois simultanément une ligne, une phrase, j'apperçois même les rapports de plusieurs phrases; je saisis quelquefois l'ensemble d'une page entière. Mais je ne puis écouter à-la-fois deux ou plusieurs mots; il me faut les admettre seulement les uns à la suite des autres. Ainsi, je puis exécuter avec les signes de l'écriture des comparaisons, des rapprochemens, des combinaisons, qui me seroient impossibles avec le secours de la parole.

S'il falloit comprendre et suivre des opérations arithmétiques , des démonstrations géométriques très-compliquées , à la simple exposition qui nous en seroit faite de vive voix , qui d'entre nous pourroit se flatter d'y réussir ? Aussi , les professeurs qui enseignent les sciences mathématiques , ne peuvent-ils se contenter du secours de la parole ; il faut qu'ils tracent des figures , des formules , aux yeux de ceux qu'ils instruisent. Combien l'impression qu'on éprouve en écoutant un discours , ne diffère-t-elle pas du jugement qu'on en porte , lorsqu'on vient ensuite à le lire ! C'est qu'en lisant , on saisit bien mieux le rapport des pensées , les liaisons du plan , et en général , on entre mieux dans l'esprit de la composition.

La seconde circonstance , c'est que les signes de l'écriture sont fixes et permanens , pendant que ceux de la parole sont passagers et fugitifs. Il résulte de-là , que les signes de l'écriture doivent nous procurer des idées bien plus claires et bien plus nettes. En effet , il n'est personne qui n'ait remarqué que la clarté avec laquelle

on conçoit une idée, est toujours relative à la persévérance de l'attention qu'on lui donne. L'exercice de la méditation consiste sur-tout à se fixer sur sa propre pensée, pour en mieux pénétrer les détails. Mais telle est la mobilité de l'imagination, tel est le triste pouvoir que la distraction exerce sur nous, que lorsque nous sommes livrés à nous-mêmes, nous avons la plus grande peine à nous captiver, et que nous sentons alors nos idées tendre sans cesse à s'échapper, et à se replonger dans le sein de l'oubli. De quelle utilité ne sont donc pas alors pour nous des signes durables, qui, continuant d'affecter nos sens aussi long-temps que nous le jugeons convenable, enchaînent notre attention, et ne cessent de nous ramener au sujet dont nous devons être occupés ? Aussi, lorsque la solution d'une question nous présente quelque difficulté, nous sommes naturellement portés à la mettre par écrit pour la méditer avec plus de succès.

Ainsi, l'écriture se trouve seconder à-la-fois, de la manière la plus heureuse, les deux opérations qui se réunissent dans les

travaux philosophiques, je veux dire, celle qui consiste à fixer un objet, et celle qui consiste à en comparer plusieurs. L'écriture favorise en même-temps l'attention, sous les deux rapports qui constituent sa plus grande perfection; enfin, l'écriture réunit à-la-fois, dans un degré très-éminent, deux propriétés que nous avons remarquées séparément dans le langage d'action et dans la parole, celle de nous aider à former de plus grandes compositions, celle de nous faire exécuter de meilleures analyses.

J'apperçois encore dans l'écriture quelques autres avantages qui me semblent très-remarquables.

D'abord, il faut plus de temps et d'application pour écrire, que pour parler; de-là il arrive qu'on se rappelle bien mieux ce qu'on a écrit, que ce qu'on a dit. Ainsi, l'usage de l'écriture est plus utile à la mémoire.

En second lieu, nous disposons beaucoup mieux des signes de l'écriture que de ceux de la parole. L'homme qui écoute est obligé de suivre celui qui parle, sous peine de ne point comprendre son discours,

parce qu'il n'en saisira point l'ensemble ; il se trouve donc violemment arraché de la méditation à laquelle il voudrait peut-être se livrer : mais celui qui lit peut s'arrêter à un mot, revenir sur ses pas, parcourir de nouveau ce qu'il a lu, rapprocher des passages éloignés. L'homme qui parle est forcé de concevoir très-rapidement des pensées qu'il doit produire de même ; il n'a point assez de loisir pour comparer avec soin ses idées, pour juger tout l'effet qu'elles doivent produire ; mais celui qui écrit, laisse entre ses pensées tout l'intervalle convenable, il les rectifie, il en change l'ordre. L'écriture laisse donc à l'esprit une heureuse indépendance que la parole ne lui accordoit pas ; en nous permettant davantage de disposer de nos facultés, elle nous conduit à en faire un meilleur usage.

Enfin, l'écriture fournit de précieux secours à la faculté de réflexion. D'abord, elle nous conserve des monumens bien plus durables et bien plus complets des impressions que nous avons éprouvées. En effet, lorsque ces impressions ne sont plus, s'il n'en reste point de vestiges dans la

mémoire, rien au-dehors ne sauroit nous les reproduire. Mais nous retrouvons, dans les lignes que nous avons tracées nous-mêmes, comme autant de témoins fidèles de nos propres pensées. Le petit nombre de signes naturels qui servent à rappeler à chacun de nous les souvenirs du passé, ne nous les retracent que de la manière la plus vague et la plus complexe. Mais en relisant ce que nous avons écrit en d'autres temps, nous recommençons en quelque sorte notre existence du moment où nous écrivions, et nous parcourons de nouveau tout le détail des modifications que nous reçûmes alors. L'écriture nous aide aussi à nous rendre, à l'instant même où nous écrivons, un compte plus exact de nos propres idées. Car il arrive souvent qu'on parle sans trop s'écouter soi-même ; mais on n'écrit jamais sans se lire ; et comme d'ailleurs on écrit bien plus lentement qu'on ne parle, on est contraint de s'arrêter plus long-temps sur ce tableau sensible de ses propres manières-d'être.

Il me reste à comparer le dessin avec l'écriture.

Le dessin présente , au premier coup-d'œil , deux avantages sur l'écriture. Le premier , c'est qu'il décrit avec la plus rigoureuse exactitude , c'est qu'il définit dans le plus grand détail , les objets que les caractères de l'écriture ne font que nous indiquer , et ne nous rappellent que par la loi de l'habitude. Le second , c'est qu'associant un grand nombre de signes en un seul tableau , et les faisant concourir à un commun effet , il jouit dans un degré plus éminent de cette analogie composite et raisonnée dont nous avons montré l'utilité. Mais ces deux avantages ne se montrent pas , en les méditant , aussi importants qu'ils sembloient l'être au premier abord. Car , ces définitions exactes que le dessin nous offre , ne se rapportent jamais qu'à des idées sensibles , et ce sont , de toutes , celles qui ont le moins besoin d'être définies , parce qu'elles sont , de leur nature , plus faciles à déterminer. D'ailleurs , le dessin s'attache à reproduire avec une grande fidélité une foule de circonstances qui ne sont point du tout nécessaires à une définition philosophique. Enfin , l'uti-

lité d'une analogie raisonnée consiste à nous offrir, dans les signes les plus simples, un tableau des idées les plus composées ; mais le dessin accumule au contraire un très-grand nombre de signes pour nous donner une idée très-simple à concevoir.

Mais l'écriture à son tour a sur le dessin quatre avantages bien plus réels, et qui lui assurent une prééminence marquée, comme langage philosophique.

1^o. Elle jouit de tous les genres d'utilité qui appartiennent aux signes arbitraires, et que nous avons expliqués au chap. 12^e. de cette Section.

2^o. L'écriture peut avoir des signes propres pour toutes les idées abstraites, et pour toutes les idées complexes dans la formation desquelles il entre des notions abstraites ; le dessin, au contraire, ne peut leur donner que des signes figurés. Or, ces deux classes d'idées sont précisément celles qui ont besoin d'être fixées avec plus de soin ; ce sont celles aussi qui font le sujet ordinaire des méditations philosophiques.

3^o. En considérant un dessin, il n'arrive jamais que notre attention se dirige uni-

quement sur l'idée qu'il a pour objet de nous retracer ; elle se partage toujours entre l'idée et l'exécution, entre le sujet et l'artiste. Souvent même nous négligeons presque entièrement un sujet qui nous intéresse peu, pour nous borner à estimer le mérite du travail. Ainsi, le dessin commence à nous distraire, avant de nous instruire, et il détourne notre esprit de son vrai but. Mais le matériel des signes de l'écriture n'a rien qui nous arrête et nous intéresse, et notre attention arrive toute entière aux idées qu'ils nous retracent.

4°. Les signes de l'écriture décomposent bien mieux la pensée. Car, en lisant, on est forcé de parcourir successivement et un à un tous les signes qui nous sont offerts. En appercevant un dessin, on se contente souvent d'en fixer l'ensemble. Disons mieux, l'effet du dessin suppose toujours un certain ensemble de signes, et chaque signe particulier dans l'écriture a un effet qui lui est propre.

Il résulte de toutes les réflexions que nous avons faites, que, de tous les systèmes de langage institué, l'écriture est

sans comparaison le plus philosophique et le plus propre à développer en nous les facultés méditatives.

Je ne terminerai point sans remarquer quelques effets très-heureux qui résultent pour nous de l'association que nous avons établie entre les signes de la parole et ceux de l'écriture.

En faisant correspondre les élémens de l'écriture à ceux de la parole, on a d'abord obtenu l'avantage d'une bien plus grande simplicité dans le système du langage. Car, ces deux classes de signes sont devenues susceptibles de recevoir des lois absolument semblables, en sorte qu'un mot articulé présente par lui-même les conditions qu'il faut observer pour l'écrire.

En second lieu, cette association a donné quelque chose de plus certain, de plus fixe, au réveil des idées. Car alors elles sont excitées par un double signe à-la-fois, et chacun de ces signes nous affectant par un sens différent, ils s'aident, au lieu de se contrarier, ils nous soulagent sans nous distraire.

Enfin, en vertu de cette association, ces

deux espèces de signes empruntent leurs mutuelles propriétés ; l'écriture acquiert une sorte d'harmonie , comme la parole une sorte de fixité. Il n'est pas douteux que les langues parlées n'ont pu être bien faites , bien déterminée , que lorsqu'on a commencé de les écrire , et c'est l'écriture aussi qui les préserve des fréquentes révolutions auxquelles elles seroient exposées , si elles ne se conservoient que dans nos souvenirs.

Il est une foule de signes extérieurs et conventionnels, dont je ne parle point ici, tels que les marques distinctives, les signaux, les chiffres qui servent aux correspondances secrètes, etc. et jusqu'aux signes télégraphiques. Mais ces différens signes n'ayant aucun but philosophique, et n'ayant été institués que dans quelques vues particulières étrangères au sujet que je traite, je n'avois rien à en dire.

CHAPITRE SEIZIÈME.*Des effets propres à la syntaxe des langues.*

DANS les chapitres précédens nous avons considéré les signes sous les rapports de leur seule nature , nous avons étudié l'action propre et isolée qui appartient à chaque espèce. Il nous reste à les envisager sous les rapports qui naissent de leur mutuelle association , à observer comment ils s'unissent ensemble pour former un tableau complet , et quels effets peuvent résulter, par rapport aux développemens de nos facultés , de la manière dont ils sont combinés et disposés dans l'ensemble du discours.

La théorie des constructions a beaucoup occupé les grammairiens. La question de savoir quel étoit l'ordre nécessaire de la véritable construction, si toutefois il y en avoit un en effet, a fait naître de nombreux systèmes, excité de longues disputes ,

donné lieu à une foule d'observations plus ou moins exactes, d'analyses plus ou moins parfaites. Les bornes de notre plan ne nous permettent point d'embrasser ici toutes ces opinions diverses, de montrer ce qu'il peut y avoir de juste ou d'erroné dans chacune, ni de chercher à donner une idée exacte et complète des lois qui régissent cette partie du langage. Nous nous bornerons à établir quelques principes incontestables qui puissent nous aider à classer d'une manière simple les différentes espèces de constructions, et à reconnoître les effets qui appartiennent à chacune, par rapport aux opérations de la pensée.

Toute pensée est nécessairement composée. Car, une pensée ne sauroit être qu'*un fait*, ou imaginé, ou apperçu. Or, le fait le plus simple suppose toujours deux choses; d'abord le sujet qui est censé dans un certain état ou dans une certaine action, auquel nous rapportons notre jugement, et qui est en quelque sorte l'ame de ce fait; en second lieu, l'état ou l'action que ce sujet nous présente, ne fût-ce même que la simple existence, état ou action qui

constitue proprement le matériel de ce fait et le caractère du jugement que nous portons. Nous embrassons souvent aussi dans une seule pensée , des faits complexes , c'est - à - dire , formés de l'aggrégation de deux ou plusieurs faits simples. Tantôt nous les comparons entre eux , tantôt nous examinons leur dépendance , tantôt nous les associons dans un commun jugement , et alors la pensée élémentaire se multiplie dans notre esprit , et ses divers produits se lient entre eux sous plusieurs rapports. Or , comme le discours , ainsi que nous l'avons vu , est à-la-fois l'occasion qui nous conduit à analyser notre pensée , et le moyen qui nous facilite cette analyse , il en résulte que mieux la pensée sera décomposée dans le discours , que plus l'ordre qui sera suivi dans cette décomposition sera propre à y répandre la lumière , et plus alors deviendront utiles les habitudes que le langage nous fera contracter , mieux notre attention s'exercera aux opérations qui seules peuvent conduire à toute science.

Il faut distinguer deux choses dans une phrase ; l'une est le nombre , l'autre est la

disposition de ses parties, je veux dire qu'il faut examiner si elle reproduit tous les élémens de la pensée, et dans quel ordre, suivant quelle méthode elle les expose.

A la naissance du langage et dans les premiers temps où les hommes commencèrent à s'entretenir, on dut faire très-peu de phrases, et un long discours dut s'exprimer souvent par un seul mot. En effet, comme l'esprit n'étoit point encore accoutumé à décomposer la pensée et soupçonnoit à peine qu'elle fût en effet composée de plusieurs élémens, chacun croyoit pouvoir exprimer par un seul signe, ce qu'il apercevoit en un seul faisceau; et comme les circonstances dans lesquelles les divers individus avoient passé, étoient très-peu différentes dans la vie uniforme qui accompagne l'état sauvage, ce signe unique suffisoit souvent pour se comprendre. D'ailleurs, à cette époque, l'homme pressé de besoins violens, et livré à une existence toute matérielle, ne connoissoit point de conversation proprement dite; s'il adressoit la parole à un de ses semblables, ce n'étoit pas pour *causer* avec lui, mais pour im-

plorer son secours , ou pour l'avertir de quelque danger ; et comme une émotion vive , un besoin pressant déterminoit ainsi tous ses discours , il n'avoit guère ni le loisir , ni le calme nécessaire pour s'occuper d'une régulière analyse.

Dans cette première enfance du langage , les mots eux-mêmes ne durent point encore être revêtus de ces formes qui servent à nous annoncer les fonctions qu'ils remplissent dans le discours , et les rapports réciproques selon lesquels s'ordonnent les idées que nous associons. Il n'y eut alors ni déclinaisons , ni conjugaisons ; les mots demeuroient dans leur état absolu. Un sauvage dit : *moi aller* , pour *je vais* , ou *j'ai été*. La raison en est sensible ; l'emploi de ces formes suppose des comparaisons , des analyses qu'on n'avoit point faites encore. Le discours n'étoit qu'une ébauche , parce que la réflexion n'étoit qu'un aperçu.

A mesure que les sociétés se policèrent , que les mœurs s'adoucirent , que les rapports mutuels des hommes se multiplièrent , on substitua insensiblement des

phrases composées à ces signes simples. Ces phrases elles-mêmes , d'abord très-incomplètes , devinrent chaque jour plus entières , elles offrirent chaque jour une représentation plus fidèle et plus détaillée de la pensée.

Aussi remarque-t-on que le langage des peuples sauvages n'est qu'une suite d'ellipses , et qu'il est d'autant plus elliptique que ces peuples sont plus éloignés de l'état de civilisation. Les enfans , lorsqu'ils commencent à nous répondre , ne s'expriment d'abord que par mots détachés. Ils en viennent ensuite à répéter quelques phrases , mais ces phrases sont toutes elliptiques , et ils paroissent avoir la plus grande peine à se conformer à nos constructions méthodiques. Les sourd-muets de naissance , qui dans leurs mutuels rapports nous représentent assez bien ce qui dut se passer parmi nous à l'enfance du langage , les sourd-muets , dis-je , n'ont guère de phrases pour exprimer ce qu'ils sentent , et un signe leur suffit ordinairement pour chaque pensée.

Il suffit de définir ce que c'est que l'ellipse dans le discours , pour comprendre

combien un langage elliptique doit être peu favorable aux progrès de l'analyse , et qu'à mesure que l'usage des ellipses devient moins fréquent , que le développement du discours s'exécute d'une manière plus complète , le langage doit devenir plus philosophique , doit nous aider à mieux penser , puisqu'il nous fait mieux connoître comment nous pensons.

Mais, si nous envisageons le langage elliptique dans ses rapports à l'imagination , nous lui verrons développer une singulière énergie , et c'est encore un obstacle de plus à ce qu'il remplisse les conditions d'un langage philosophique. D'abord , l'impression que nous recevons d'un objet doit être d'autant plus vive et plus puissante , que ses effets sont plus concentrés , je veux dire , que dans un temps moindre , elle réussit à nous faire concevoir un faisceau d'idées plus étendu. Or , voilà précisément le but du discours elliptique ; avec un moindre appareil de signes , il doit nous suggérer les mêmes choses ; il semble réunir les idées dans un foyer pour nous affecter à-la-fois de leurs actions combinées. De plus , nous

sommes beaucoup plus frappés des idées qu'on se borne à nous indiquer, que de celles qu'on nous expose, parce que les tirant de notre propre fonds, elles semblent dans un rapport plus étroit avec notre être. Enfin, une troisième raison qui doit donner au discours elliptique une plus grande influence sur l'imagination de ceux auxquels il s'adresse, c'est qu'il est ordinairement, lui-même, produit dans ceux qui le parlent par une imagination fortement émue, c'est qu'il est en nous, le signe constant et naturel des passions, de l'étonnement, de l'enthousiasme, et de tous les sentimens exaltés. Un homme ému ne s'exprime jamais par une phrase régulière. Plus il est ému, moins il dit; et de-là cet effet magique, que les orateurs et les poètes obtiennent par l'heureux emploi des ellipses. On peut remarquer que, dans nos langues méthodiques elles-mêmes, les exclamations et les interrogations sont ordinairement des phrases elliptiques. C'est que l'interrogation et l'exclamation sont de tous les discours ceux qui attestent l'état le moins calme de l'ame; on diroit qu'alors la parole cesse d'être un art, et que

ne recevant plus les lois de la réflexion , elle redevient le langage de la nature.

Le langage ordinaire de la conversation , sur-tout parmi les individus des classes inférieures de la société , est ordinairement chargé d'ellipses. Ces ellipses , sans doute , ne résultent pas toujours des émotions de notre ame , car on s'entretient le plus souvent de choses très-indifférentes ; mais elles sont le résultat de l'impatience , de la légèreté commune à ceux qui parlent et à ceux qui écoutent. On a tant de riens à se dire , qu'il faut bien se hâter d'exprimer chacun d'eux avec toute la rapidité possible. D'ailleurs , moins un récit est intéressant , et plus il faut l'abréger. Dès qu'on s'est entendu , ou qu'on croit du moins l'avoir fait , que serviroit d'en dire davantage ? on ne cherche dans les mots qu'un remède à l'ennui. Le langage de la conversation est donc ordinairement très-peu philosophique , et c'est une des mille raisons pour lesquelles on sort ordinairement moins homme , du commerce des autres hommes.

Le langage elliptique présente cepen-

dant , à l'égard des facultés méditatives , un avantage qui a son prix ; c'est qu'il détermine l'activité de notre esprit ; c'est qu'il nous force à produire , à combiner , à comparer nous-mêmes nos propres idées. Ainsi , la pression exercée sur un corps élastique , le tire de son immobilité , et le fait réagir avec un effort qui lui est propre.

Il faut remarquer aussi , que si le langage , en devenant moins elliptique , tend à faire perdre à l'imagination une partie de son énergie , il doit cependant lui faire contracter plus de liberté , d'aisance et de fécondité , de sorte qu'elle retrouve souvent sous un rapport ce qu'elle perd sous un autre , et que si ses résultats attestent moins de vigueur , ils se multiplient cependant avec plus de richesse.

Je passe aux effets qui résultent de l'ordre observé dans les constructions.

Tous les hommes ne sont point dirigés , en parlant , par des motifs semblables. La parole a diverses fins , suivant la situation de celui qui l'emploie , et l'impression qu'il a besoin de produire sur ceux qui l'écou-

tent. Or, comme il est divers ordres de constructions, qui s'accordent plus ou moins bien avec ces fins différentes, les hommes ont dû, suivant l'occasion, adopter tour-à-tour ces méthodes diverses dans la traduction de la pensée.

C'est faute d'avoir apperçu ou médité cette vérité, qu'on a disputé si long-tems, sur les règles de la bonne construction. Cette construction est toujours la meilleure, qui est la plus propre à amener les effets qu'on a besoin d'obtenir. Il n'y a donc point de modèle fixe et absolu d'une bonne construction, et la méthode qui est parfaite en quelques rencontres, peut se trouver très-déplacée dans une autre circonstance.

En partant de ce principe, nous verrons les diverses espèces de constructions se distribuer pour nous en une classification lumineuse, qui nous aidera à appercevoir d'un coup-d'œil, et les motifs qui ont déterminé l'usage de chacune d'entre elles, et les circonstances dans lesquelles elle a dû être employée, et les effets qu'elle

doit produire , et enfin les règles auxquelles on doit la soumettre.

Toutes les constructions usitées dans les différentes langues , et dans les différentes circonstances , me paroissent se rapporter à trois modèles très-distincts entre eux , et soumis chacun à des lois particulières.

La première espèce de constructions , que j'appellerois volontiers la construction *naturelle* , parce qu'elle nous est inspirée en quelque sorte par l'instinct de la nature , parce qu'elle est la première que l'homme commence à employer , est celle dont l'ordre n'est réglé que par le rapport plus ou moins étroit que les objets ont à nos besoins , et par le degré de leur importance.

En effet , dans les premiers momens où les hommes commencent à s'entretenir , ils ne rapportent point encore l'art de la parole à ces fins indirectes et éloignées , qu'on ne découvre que par une longue expérience ou par des remarques très-déliques ; celui qui parle , n'a point encore en vue de modifier , d'une certaine manière , les au-

diteurs qui l'entourent, il ne vise point à exciter leurs passions, ou à éclairer leur esprit ; d'ailleurs, sa réflexion, trop peu exercée, ne pourroit guère lui en indiquer les moyens ; il ne connoît point la fonction d'orateur, la dignité de philosophe. Obéir au sentiment qui le presse, communiquer ses besoins, obtenir un prompt secours, arriver à ce résultat par la voie la plus facile et la plus abrégée, voilà tout ce qu'il se propose. Dans cet état, quel motif devra le déterminer à choisir plutôt un certain mot pour commencer le discours ? S'il consulte son intérêt, ce sera le mot qui représente l'idée qu'il lui importera davantage de transmettre à ceux qui l'écoutent, qu'il sera plus empressé de leur faire connoître, et cette idée, quelle peut-elle être, si ce n'est celle qui se lie plus étroitement à ses besoins ? S'il consulte sa commodité, s'il se laisse aller au mouvement le plus naturel, il commencera par exprimer l'idée qui frappe plus particulièrement son attention, et qui semble par-là plus voisine de lui. Or, comme l'attention est toujours en rapport avec les besoins,

l'idée la plus frappante pour lui sera encore celle qui l'intéressera davantage. Entre plusieurs idées qui l'intéresseront également, il choisira celle qui occupera un plus grand espace dans le tableau de la pensée.

Maintenant, parmi ces différens élémens du discours que distinguent les grammairiens, le *sujet*, le *qualificatif*, le *verbe*, les *régimes*, etc. y en aura-t-il quelqu'un qui jouisse constamment du privilége d'attirer le plus fortement l'attention de l'homme qui commence à réfléchir sur sa propre pensée ? Quel sera cet élément du discours que le mouvement de la nature portera à exprimer toujours le premier ? Y aura-t-il un ordre fixe pour les autres, et quel sera cet ordre ?

Il me semble qu'on ne sauroit guère établir à cet égard de règle invariable et absolue ; car, le degré d'importance que nous attachons à un objet, dépend toujours de la disposition où nous nous trouvons, et des circonstances au milieu desquelles nous sommes placés. Ainsi, parmi les diverses idées dont la réunion compose

le tableau de la pensée , il est impossible que l'attention de plusieurs individus s'accorde toujours à marquer la même progression. Un seul individu , en divers instans , pourra même quelquefois les trouver disposées pour lui dans une perspective différente. Mais si , dans la construction naturelle , il n'y a aucun ordre certain , nécessaire et universel , il y en a du moins un qui paroît plus probable , et qui doit être plus ordinaire ; il y a quelques principes généraux dont l'influence , quoiqu'elle ne soit pas absolue et exclusive , se fera toujours sentir. Ainsi lorsqu'un homme qui ne suit en parlant que le plus simple besoin de la nature , devra exprimer une action , un sujet qui exécute cette action , un objet auquel cette action se termine ; l'objet modifié par l'action sera la première idée qu'il cherchera à traduire , et c'est par son expression que commencera le discours ; l'action sera nommée après lui , et le sujet qui l'accomplit viendra le dernier de tous ; car le terme d'une action , le but auquel elle se rapporte , l'effet qu'elle produit , étant comme le centre où toutes

les circonstances de ce fait viennent s'arrêter et se réunir, étant la condition essentielle qui sert à le caractériser, doit frapper davantage l'esprit, doit intéresser de plus près l'individu. L'action elle-même doit venir ensuite ; car son idée est contiguë à celle de l'objet qu'elle atteint et qu'elle modifie ; l'une conduit immédiatement à l'autre. Enfin, le sujet du discours doit être le dernier à se montrer ; car, comme c'est au sujet que l'action commence, comme c'est de lui qu'elle émane, il semble que l'esprit, en rétrogradant sur la route qu'il avoit suivie, n'arrivera jusqu'à lui qu'après avoir remarqué toutes les autres idées, et qu'il ne le rencontrera en quelque sorte à l'extrémité de sa propre pensée. D'ailleurs, dans un événement quelconque, nous sommes ordinairement plus empressés de connaître l'effet que la cause ; si l'auteur d'une action nous intéresse, c'est le plus souvent à cause de cette action elle-même : j'ajouterai, qu'il est un grand nombre de circonstances dans lesquelles celui qui parle est naturellement porté à croire que celui auquel il s'adresse,

sait déjà que est le sujet dont il veut l'entretenir , et qu'alors il ne pensera à le lui désigner qu'au moment où croyant avoir terminé son discours , il s'apercevra cependant qu'il n'a pas été compris.

Ainsi , je suppose que celui qui parle , veuille exprimer qu'il desire manger un fruit ; sa première , son unique pensée peut-être , sera de faire connoître le fruit , en le nommant , s'il est absent ; en le montrant , s'il est à la portée du regard ; car c'est l'idée de ce fruit qui l'occupe davantage , c'est-elle qu'il a sur-tout besoin de faire connoître. S'il s'aperçoit ensuite que cette simple expression n'a point suffi pour le comprendre sa pensée , et que ceux auxquels il a indiqué ce fruit ne lui apportent cependant pas ; il ajoutera qu'il veut le manger , qu'il le desire , c'est-à-dire , qu'il exprimera l'action de manger ou le sentiment de l'appétit. Enfin , son *moi* , quoique le sujet de tout ce discours sera la dernière idée qu'il lui viendra en tête d'exprimer ; car , livrée toute entière à l'image du fruit désiré , son attention ne réfléchit point sur lui-même ; d'ailleurs , il ne doute pas qu'on ne doive

supposer que c'est de lui-même qu'il parle ; au lieu donc de dire comme en français , *je veux manger cette poire* , il dira comme les sauvages : *poire , manger , veux , moi* , ou encore comme les latins : *pyrum manducare concupiscor*.

De même encore , lorsque cet individu aura à exprimer ou une substance et un attribut , ou encore un objet et son rapport , il nommera l'attribut avant la substance , et le rapport seulement après l'objet. En effet , comme l'attribut modifie la substance , qu'elle en est , en quelque sorte , comme le vêtement extérieur , l'attention qui s'arrête d'abord sur ce qu'il y a de plus apparent et de plus sensible , saisira avant tout cette modification , et ce n'est qu'après l'avoir traversée , qu'elle arrivera à la substance même. Par une raison semblable , le rapport d'un objet ne sera apperçu , remarqué qu'après cet objet lui-même , parce qu'il est moins propre à nous frapper ; pour voir l'objet , il ne faut que des sens ; pour estimer ce rapport , il faut un jugement de l'esprit. Il dira donc encore avec les latins : *me cum* , au lieu

de *avec moi* ; *prudens vir* , au lieu de *un homme prudent*.

La seconde espèce de construction , que j'appellerois artificielle , qu'on pourroit nommer aussi *oratoire* ou *poétique* , est celle dans laquelle l'ordre des signes n'est plus réglé par leur rapport à nos besoins , par leur importance apparente , mais par le dessein de produire un certain effet sur les autres hommes , et par le secours que l'on peut retirer de telle ou telle disposition des mots pour rendre cet effet plus puissant et plus assuré. Or il faut remarquer que la disposition des mots peut concourir , en deux manières , à modifier les impressions reçues par le langage. D'abord l'ordre selon lequel les mots sont arrangés détermine l'ordre dans lequel les idées s'offrent à l'esprit de celui qui écoute ou qui lit , et par - là donne naissance à une première harmonie , qu'on peut appeler l'harmonie des idées ; en second lieu , l'ordre des mots , considéré indépendamment des idées qu'ils excitent , peut donner naissance à un accord plus heureux des sons , à une impression plus

agréable sur l'oreille , ou à une imitation sensible plus parfaite , et engendrer par-là ce qu'on appelle l'harmonie du style. L'art de réunir et de faire correspondre d'une manière convenable ces deux espèces d'harmonies , sera la seule règle de cette seconde espèce de constructions. On conçoit qu'elle se rencontrera rarement avec celle que nous avons appelée naturelle. On conçoit aussi que les lois auxquelles elle est soumise , doivent être beaucoup plus variées.

Entre les deux sortes d'harmonies qui déterminent la construction artificielle , la seconde , que nous appelons proprement l'harmonie du style , doit modifier plus différemment l'ordre de cette construction ; car cet ordre dépendra sur-tout du hasard qui rend un nom plus propre à produire tel ou tel effet , et qui lui marque par conséquent telle ou telle place dans le discours. Dans le *Procumbit humi bos* de Virgile , que nous avons déjà cité , c'est parce que le mot *bos* se trouve à-la-fois être monosyllabe , et produire un son sourd tel que celui d'une chute , qu'il

figure si heureusement à la fin du vers.
Mais dans cet autre passage de Virgile :

Illi inter sese magnâ vi brachia tollunt ,
In numerum ,

la phrase n'est plus terminée par le mot qui en représente le sujet, mais par ceux qui désignent une circonstance accidentelle, parce que ces mots, *in numerum*, imitent parfaitement cette chute répétée, qui termine l'action que le poète décrit.

Il seroit inutile d'entrer ici dans le détail des variétés sans nombre que doit porter, dans l'ordre des constructions, l'observation de cette harmonie sensible, qui résulte de la disposition des mots; il suffit de montrer que comme cette harmonie est entièrement indépendante, et de la fonction que le mot remplit dans le discours, et de l'importance attachée à l'idée qu'il représente, elle assignera tour-à-tour une place différente, à ce sujet, à l'attribut, à l'action, au rapport, et aux objets de cette action et de ce rapport.

Quant à l'harmonie des idées, et je

comprends sous ce nom tous les heureux effets qu'elles peuvent produire par le seul mode de leur combinaison ; quand à l'harmonie des idées , dis je , elle prescrira d'abord quelques lois assez constantes. Il en est une qui est diamétralement opposée à la loi de la construction naturelle , c'est que la phrase doit être ordinairement terminée par un des mots les plus importants du discours , et cela pour deux raisons principales : l'une , que l'attention tenue en suspens par l'attente de ce mot , n'est point exposée à se ralentir , à se distraire avant que la phrase soit terminée , et qu'ainsi celui qui parle est assuré d'être entendu avec intérêt jusqu'à ce qu'il ait fini de tout dire ; l'autre , qu'en usant de cet artifice , on concentre en quelque sorte dans le dernier mot , les effets principaux de ceux qui précèdent , et qu'en finissant , on enfonce un trait plus profond dans l'esprit de ceux qui nous écoutent , on les laisse mieux pénétrés de l'impression qu'on a voulu leur faire éprouver. Ce mot important sera quelquefois le sujet de la phrase , lorsque ce sujet est

peu attendu de ceux auxquels on s'adresse, comme lorsque Virgile dit :

Est in conspectu tenedos ;

et dans ce vers du Tasse :

Lodata passa e Vaghegiata Armida,

où l'on voit que les mots *Tenedos*, *Armida*, représentant dans cette occasion l'idée qui joue le rôle le plus important dans le tableau, se trouvent placés à la fin. Le plus souvent, ce mot final sera le verbe qui exprime l'action, car cette action est l'élément essentiel et comme l'ame de la pensée ; et l'on peut observer, en effet, que les constructions les plus ordinaires des Latins et des Grecs, sont terminées par le verbe.

Une autre loi assez générale de la construction oratoire ou poétique, et qui se trouve précisément conforme à celle de la construction naturelle, c'est de commencer aussi la phrase par l'exposition d'une idée qui puisse fixer déjà, avec une certaine force, l'attention des auditeurs, soit par l'importance qui lui est propre,

soit parce qu'elle annonce déjà quelque chose du but auquel doit tendre le discours. Cette idée sera ordinairement celle de la chose qui est le terme ou le résultat de l'action, et voilà encore pourquoi les Romains et les Grecs commencent presque toujours leur phrase par ce terme que nous appelons régime. Quelquefois, cependant, cette idée importante, liée assez étroitement aux autres pour les faire entrevoir, et capable par-là de produire un premier éclat de lumière, sera l'idée d'un mode ou d'un rapport, comme dans ces deux vers de Virgile :

Extinctum nymphæ crudeli funere Daphnim
Flebant.

Immanem ante pedes hydrium, moritura puella
Servantem ripas, altâ non vidit in herbâ.

La mort de Daphnis étant la pensée dominante et principale du premier tableau nous est annoncée dès l'entrée, et l'ame se trouve ainsi pénétrée, au premier mot de cette disposition de tristesse, sur laquelle le poète fonde tout l'effet de son art; le mot *immanem* qui commence

le second tableau , excite de suite un étonnement vague , un effroi indéfini , et décidant ainsi d'avance l'impression qui doit nous saisir , ne permet pas qu'il y ait un seul instant perdu pour l'émotion de notre ame , et nous prépare à mieux ressentir l'effet de ce qui va suivre.

Ajoutons encore à ces règles générales , celle de placer presque toujours le nom de la substance après celui de son attribut , et le nom de l'objet immédiatement considéré par nous , après celui du second objet dans lequel on l'envisage , auquel on le rapporte. Ainsi , les Latins disoient *humana cupiditas , urbis portæ* , et les Grecs aussi plaçoient constamment l'adjectif avant le substantif , et le génitif avant le nom qui le régissoit. On en voit la raison ; c'est que cette disposition des mots tient le sens mieux suspendu , et concourt ainsi plus efficacement au but de la construction oratoire , qui est de lier en un faisceau toutes les parties de la pensée , afin de lui rendre en quelque sorte cette unité que sembloit lui ôter la décomposition qui en est faite dans

le discours , et de rendre ses effets plus énergiques en les concentrant davantage.

Cependant , la grande loi de l'harmonie des idées , quoique fixe et simple dans son principe , est souvent si variable , si capricieuse dans son application , que les différens membres de la phrase ne sauroient plus se voir assigner par elle une place déterminée dans le discours. Tantôt elle demandera le rapprochement de deux idées qui produisent ou un heureux contraste , ou un accord non moins enchanteur. On se rappelle cette belle expression de Tacite , lorsqu'il raconte le renvoi de Bérénice par Titus ;

Titus Berenicem uxorem dimisit , invitus invitam.

et ces deux vers si touchans de Virgile , en parlant de la mère de Daphnis :

Cum complexa sui corpus miserabile nati ,
Atque deos atque astra vocat crudelia mater.

Il y a dans cet *invitus invitam* de Tacite , quelque chose qui exprime si bien la correspondance des sentimens dont Tite et Bérénice étoient également pénétrés en se

quittant , une opposition si douce et si amère tout ensemble , de leur amour et de leurs adieux , que le cœur souffriroit si l'on essayoit de séparer ces deux mots. Le *complexa sui* , de Virgile , présente quelque chose de semblable ; *complexa* nous montre le signe le plus éloquent de la tendresse maternelle , *sui* nous rappelle le motif le plus puissant de cette tendresse ; la réunion de ces deux mots rapproche pour nous les deux idées qui se lient le plus étroitement l'une à l'autre. Ce n'est pas le cadavre inanimé , ce n'est pas Daphnis qu'embrasse cette mère infortunée , c'est l'être qui lui appartenoit , qui étoit *sien*. Qu'on place ce *sui* en quelque autre endroit de ces deux vers , il ne conserve plus aucune énergie , il n'ajoute plus rien à la pensée.

Tantôt , au contraire , l'harmonie morale du discours demandera qu'on éloigne deux idées dont le voisinage eût eu quelque chose de désagréable , ou eût ôté à l'une d'entre elles une partie de ses charmes. Tantôt elle commande d'assigner à chaque idée une place telle que son appa-

rition puisse à chaque fois déterminer une surprise ; tantôt elle veut que le discours commence ou se termine par les idées qui se lient davantage à la disposition où l'on se trouvoit auparavant , ou qui préparent mieux aux choses qui doivent suivre ; tantôt elle impose le besoin d'établir une connexion étroite entre tous les anneaux de la chaîne , et tantôt elle se plait au contraire à une interruption subite qui réveille fortement l'attention , et porte dans l'ame une émotion plus profonde.

La troisième et dernière espèce de constructions , que j'appellerois construction *philosophique* , est celle dans laquelle les mots sont distribués dans un ordre correspondant à celui qui existe entre les parties de la pensée , et par conséquent dans l'ordre le plus propre à faire subir à la pensée elle-même une décomposition méthodique et régulière. Cette nouvelle espèce de construction se distingue de la construction artificielle , en ce que le modèle sur lequel elle est formée n'est point imaginé , créé par nous , mais existe tellement dans l'essence de la pensée , que tous nos soins

ne tendent qu'à s'y conformer fidèlement ; elle se distingue de la construction naturelle, en ce qu'elle ne nous est point inspirée par l'aveugle impulsion de nos besoins, mais enseignée par la réflexion de notre esprit. Cette construction ne put être connue des premiers hommes, ses loix dûrent être long-tems ignorées ; car elle exigeoit un perfectionnement assez avancé de l'esprit, et des connoissances assez étendues sur les fonctions réciproques de nos idées. Cette construction ne pouvoit convenir aux orateurs ni aux poètes, parce qu'elle eût gêné l'indépendance dont ils aiment à jouir, parce qu'elle ne produisoit que la lumière, quand ils avoient sur-tout besoin de produire l'étonnement et l'émotion.

La construction philosophique est la seule qui soit soumise à des règles fixes, universelles, invariables ; ces règles sont très-simples. La première idée qu'elle cherchera à examiner sera celle qui, dans le tableau tout entier, a dû être la première conçue par l'esprit, qui n'en suppose aucune autre avant elle pour être clairement

comprise, et qui est au contraire supposée par toutes les autres. Les autres idées seront exposées dans l'ordre suivant lequel elles s'engendrent et s'expliquent les unes les autres, de telle manière qu'elles se servent mutuellement d'introduction naturelle. Ainsi, lorsqu'on aura à exprimer une substance et son attribut, la substance devra être nommée la première, et l'attribut après elle. Car, l'idée d'une manière d'être suppose toujours un sujet qui lui est antérieur, qui la reçoit, auquel elle est ajoutée; la substance est à son attribut ce que la base d'un édifice est à son faite, ce que le costume est à un personnage. Je sais que souvent nous remarquons la propriété d'une chose avant de découvrir cette chose elle-même; mais du moins, en remarquant cette propriété, nous concevons secrètement l'idée vague d'un centre encore inconnu, auquel nous sommes forcés de la rapporter; ainsi, nous appercevons un ruisseau avant de remonter à sa source, mais nous ne l'appercevons point sans supposer l'existence de cette source dont il descend.

De même, lorsque nous aurons à raconter une action, nous énoncerons d'abord le sujet ou l'auteur de cette action. Car son existence a dû précéder son action, puisqu'il faut être avant d'agir. Le sujet peut être conçu indépendamment d'une action, l'action ne peut être conçue sans supposer un auteur qui l'exécute. L'objet de cette action sera exprimé le dernier, puisque c'est à lui qu'elle se termine, puisqu'en suivant l'action dans son développement c'est sur lui que nous allons nous arrêter. En un mot, le sujet précédera le verbe, et le verbe son régime, par cette raison très-simple que la cause est antérieure aux moyens qu'elle emploie, comme aux effets qu'elle produit, et que les effets à leur tour supposent et la cause et les moyens qui leur donnent l'être.

Lorsque nous aurons à énoncer le rapport de deux objets, le mot destiné à énoncer ce rapport, sera placé entre les noms de ces deux objets; car ce rapport sert à l'esprit de passage pour aller de l'un à l'autre; car, c'est en se plaçant en quelque sorte entre ces deux

objets, comme un juge entre deux parties, que l'esprit les compare, les oppose, et découvre le rapport qui les unit. Ainsi, au lieu de dire, comme en latin : *Veni me-cum*, on dira, comme en français : *Viens avec moi*.

Enfin, lorsqu'en racontant un fait, nous voudrions exprimer aussi quelques-unes des circonstances accessoires à ce fait, elles seront ordinairement rejetées à la fin du discours, et quelquefois aussi énoncées dès l'entrée du discours, pour ne point interrompre la chaîne formée par les termes essentiels de ce fait, et elles seront disposées selon l'ordre de la liaison plus ou moins prochaine qu'elles ont avec lui. Les circonstances qui précéderont l'exposition même du fait, seront celles qui ont dû préparer son accomplissement, sur lesquelles l'esprit a dû s'arrêter avant d'arriver jusqu'à lui, ou celles encore qui, se liant plus étroitement au discours antérieur, et aux idées qu'il exprimoit, nous servent de moyens termes, de conducteurs pour aller de l'un à l'autre, et nous font mieux sentir les rapports que les deux

discours ont entre eux , comme sont , par exemple , les circonstances que nous exprimons par ces adverbes ou conjonctions ; *alors , ainsi , cependant , et , voilà , etc.*

En comparant maintenant entre elles les lois que suivent les trois espèces de constructions que nous avons distinguées , nous serons frappés d'un premier résultat. C'est que la construction naturelle présente ordinairement un ordre inverse à celui de la construction philosophique , et que la construction artificielle ou oratoire est un mélange varié de l'une et de l'autre. On voit que ces trois constructions répondent à-peu-près à celles que Beauzée avoit distinguées et rangées sous ces trois titres , construction analytique , ou grammaticale ; hyperbate , ou inversion ; hypallage , ou subversion ; mais Beauzée avoit joint , à mon gré , deux erreurs à cette distinction ; la première , de penser que la construction analytique est l'effet de l'*impulsion de la nature* , et qu'elle est commune à toutes les langues ; la seconde , de croire que l'*hypallage* , ou subversion , n'existoit

point chez les anciens , et que , si elle s'y rencontre , elle n'y est qu'un vice et non une figure.

Le second et le plus important corollaire auquel nous conduit la comparaison de ces trois constructions différentes , c'est que la construction philosophique est celle dont l'usage doit favoriser plus puissamment le progrès de nos facultés de réflexion et d'attention. En effet , puisque dans la construction philosophique , les mots sont disposés de telle manière , qu'une idée , en s'offrant à nous , peut être très-bien conçue , sans supposer celles qui la suivent , et s'explique toujours , ou par elle-même , ou par celles qui l'ont précédée , il s'en suit que l'esprit peut se reposer sur elle , s'élever tout entier à sa contemplation , sans être partagé par l'inquiétude ou l'attente que lui inspireroit la suite du discours ; il fixe donc mieux chaque partie de sa pensée ; il la conçoit plus nettement ; il l'isole davantage , et l'analyse alors est parfaite. Mais si , comme dans les deux autres constructions , le sens se trouvant suspendu jusqu'à la fin , on est forcé

d'attendre qu'on y soit arrivé pour expliquer les idées qui précèdent, l'intelligence du discours ne s'obtient que par un acte simple, et dans un instant indivisible; l'attention est partagée, et la décomposition est incomplète.

L'effet ordinaire de la construction artificielle s'explique assez par la fin qu'elle se propose. Puisque les loix qui la dirigent ont toutes pour objet d'occasionner des émotions plus fortes, et des surprises plus heureuses, il est évident qu'elle doit être plus amie de l'imagination. Puisqu'elle tend ordinairement à mieux faire ressortir chaque idée, le caractère qu'elle donnera à l'imagination, sera, sur-tout, ce caractère de vivacité qui reproduit les objets avec des nuances plus marquées.

Quant à la construction naturelle, elle devra aussi jouir, dans ses effets, d'une action puissante sur l'imagination, par cette raison même qu'elle nous reporte dans les souvenirs de la nature, et qu'elle s'accomode mieux à l'impulsion du sentiment; et comme elle est de toutes les constructions celle qui affecte davantage de suspendre le sens, et de rappeler à

l'unité le tableau de la pensée , elle sera celle aussi qui favorisera mieux l'énergie de nos conceptions , et la force des associations qui s'établissent entre les images.

N'oublions pas cependant que , parmi les résultats que nous obtenons , il n'en est aucun d'exclusif et d'absolu. Ces deux dernières espèces de constructions ont aussi sur les facultés méditatives une influence qui n'est pas sans utilité. La construction artificielle, variant sans cesse l'ordre des idées , accoutume l'esprit à disposer de son attention avec plus d'aisance et de liberté. La construction naturelle nous forçant d'avoir présent à-la-fois tout l'ensemble du discours , pour nous en expliquer le sens , nous exerce à embrasser , sans confusion , un plus grand nombre d'idées ; elle féconde en nous les progrès de cet esprit de combinaison auquel les sciences sont peut-être redevables de leurs grandes découvertes.

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME.

Comment le caractère du langage se modifie suivant les diverses dispositions de l'esprit humain.

Nous venons de voir comment le langage, en général, tend à développer toutes les facultés de notre esprit, et comment chaque espèce de langage doit, par l'exercice qu'il occasionne, donner à ces mêmes facultés une disposition particulière. Mais il doit y avoir aussi une certaine réaction de nos facultés sur le langage, qu'il n'est pas moins important d'étudier dans son principe et dans ses effets.

D'abord, le langage n'est pas la seule cause qui détermine les révolutions de l'esprit humain, il en est un grand nombre d'autres qui lui sont absolument étrangères, et qui concourent avec lui au progrès de nos facultés, qui influent comme lui sur

la direction que ces facultés prennent en se développant ; telles sont les institutions , le climat , l'état de la civilisation , les circonstances locales.

Ensuite, la commodité, la promptitude, la sûreté des communications, ne sont pas les seuls motifs qui dirigent les hommes dans le choix et l'usage qu'ils font des signes. La disposition où leur esprit se trouve , contribue aussi à leur faire préférer certains signes qui s'accrochent mieux à leurs dispositions présentes. Nous voyons tous les jours l'orateur , le poète , le philosophe , se composer avec le fonds commun d'une même langue , un langage tout différent. Chacun de nous donne tout naturellement une couleur particulière à son style , selon les habitudes qui caractérisent davantage son esprit. En saisissant les nuances plus générales qui appartiennent à un siècle , à une Nation , nous verrons donc aussi le caractère de cette nation , de ce siècle , influer d'une manière plus ou moins sensible , plus ou moins prompte , sur la nature même de la langue à laquelle elle se sera fixée.

Je veux essayer, dans ce chapitre, de définir les effets principaux qui doivent résulter par rapport au langage de telle ou telle disposition particulière de l'esprit humain. J'essaierai ensuite, dans le chapitre suivant, de déterminer quelles sont les circonstances qui se lient à ces diverses dispositions, et de rendre ainsi raison, au moins par aperçu, des causes qui ont produit la variété des idiômes, et leurs différentes révolutions.

Et d'abord, en méditant le rapport qu'une certaine disposition de l'esprit peut avoir au choix et à la distribution des signes dont nous faisons usage, une maxime simple et générale vient s'offrir à nous : c'est que, lorsqu'une imagination vive et exaltée compose le caractère dominant d'une nation ou d'un siècle, les hommes de ce siècle ou de ce pays doivent être portés à préférer les signes et les constructions qui sont, de leur nature, les plus propres à produire des émotions profondes et à favoriser les succès de la poésie et des beaux arts ; c'est, qu'au contraire, à mesure que l'esprit philosophique fait plus de

progrès , on doit se rapprocher davantage du système de signes qui se trouve mieux en accord avec l'exercice des facultés méditatives ; en sorte que la réaction des facultés humaines sur les signes , suivra à-peu-près les mêmes lois que l'action des signes sur ces facultés.

La raison de cette vérité est facile à apercevoir. En effet , deux motifs nous dirigent dans le choix du langage que nous employons. Le premier et le plus naturel , est celui de rendre ce que nous éprouvons ; le second et le plus réfléchi , est de faire sur les autres une impression propre à favoriser nos vues , et à assurer nos succès. Or , d'abord , lorsque nous nous abandonnons à l'effet naturel des impressions qui nous modifient , il est inévitable que notre discours porte le caractère de la disposition où nous sommes. Ceux qui imaginent fortement , rencontreront plus facilement des peintures vives de leurs idées ; ceux qui réfléchissent avec plus de calme et de profondeur , sentiront mieux le mérite , connoîtront mieux les lois du langage exact , méthodique et raisonné. En second lieu ,

lorsque nous recourons au langage comme à un moyen d'obtenir un certain empire sur les autres hommes , notre premier soin doit être encore , pour nous les rendre plus favorables , de flatter constamment la disposition où ils se trouvent. Or , les peuples dont l'imagination est plus vive , doivent apprécier davantage les jouissances que l'imagination nous procure , puisqu'ils savent mieux les sentir ; comme , au contraire , les nations chez lesquelles règne un esprit plus méditatif , doivent mieux estimer l'utilité des méthodes , et jouir sur-tout dans les travaux de la réflexion. Il en est de l'art d'écrire , comme de tous les autres arts de luxe ou de nécessité ; il cherche toujours à se mettre en rapport avec les goûts et les besoins de la société à laquelle il destine ses productions.

Les langues durent d'abord être faites par les poètes , qui furent les premiers à en user. Aussi , les langues originales sont-elles plus inversives , plus elliptiques , plus figurées , plus propres à peindre les objets. Les philosophes , venus long-temps après , ont dû présider aux dernières révolutions

du langage ; aussi , les langues modernes sont-elles plus exactes , plus méthodiques , mieux fixées , et portent-elles en général l'empreinte d'une plus haute sagesse.

Mais , afin d'obtenir des données encore plus précises à l'égard des causes qui modifient le caractère du langage , je vais rappeler ici la distinction que j'ai faite de quatre dispositions principales de l'esprit humain , dont deux se rapportent à l'imagination et deux à l'attention , ou plutôt je supposerai , tour-à-tour , quatre hommes , dans chacun desquels une de ces quatre dispositions se trouvât dominante ; et j'examinerai quel est le langage que chacun seroit aussi plus naturellement porté à employer. En généralisant les résultats que j'aurai obtenus , je les appliquerai ensuite aux diverses nations et aux divers âges.

Je suppose donc , d'abord , un individu chez lequel le caractère dominant de l'esprit soit une imagination énergique qui associe les idées avec force , et les reproduit en faisceaux très-composés ; quel seroit le langage qu'un tel homme devroit plus naturellement employer ? Pour en bien juger ,

rappelions-nous quel est celui auquel nous recourons nous-mêmes, lorsque saisis d'une passion impétueuse, nous sentons une foule d'impressions diverses se réveiller à-la-fois dans notre esprit. Alors, sans doute, nous donnons la préférence aux signes naturels, parce que ce sont ceux qui disent le plus en moins de temps et à moins de frais, parce que ce sont ceux qui reposent sur de plus anciennes habitudes ; nous aimons aussi à recourir à ces signes figurés qui font penser plus de choses qu'ils n'en expriment, et qui renferment, en quelque sorte, un raisonnement tout entier dans un mot unique ; nous voulons des signes très-simples, afin que le discours soit rapide, et que le trait de la pensée soit plus acéré. Alors encore, notre discours ne peut être ni complet, ni méthodique ; les ellipses sont fréquentes, parce que la parole ne peut fournir, en quelque sorte, à l'abondance de la pensée, parce que nous supposons que chez les autres, les idées sont, comme chez nous, trop étroitement liées entre elles, pour qu'il soit nécessaire de les définir toutes ; la construction philoso-

phique exige trop de réflexion et de calme , la construction artificielle , trop d'intentions et de liberté , pour que nous puissions en suivre les règles , et dans l'impuissance où nous sommes de nous maîtriser nous-mêmes , l'ordre que nous suivons est presque toujours celui qui est inspiré par la nature.

Je suppose maintenant un homme dont l'imagination vive et facile , se distingue plutôt par la force avec laquelle elle excite chaque idée en particulier , et par l'éclat des nuances qu'elle répand sur ses tableaux. Le langage qu'une semblable imagination devra adopter de préférence , sera tout différent du premier. Il se rapprochera de celui que nous employons dans ces momens où nous sommes électrisés par le plaisir et par la gaieté , et où notre sensibilité doucement émue semble rapprocher de nous tous les objets , et donner plus de réalité aux impressions qui nous affectent. Une telle imagination se créera une langue plus riche , plus descriptive , plus expressive pour les sens , quoique moins éloquente pour le cœur. Elle recherchera , de

préférence , les signes imitatifs , comme étant ceux qui prêtent de plus vives couleurs à la pensée. Si elle use du langage figuré , ce sera pour employer les figures qui simplifient et particularisent les images , parce qu'elle les font mieux concevoir. Son discours sera plus complet , parce que le seul moyen de bien peindre est de s'arrêter sur les détails. Elle ne s'élèvera pas avec le vol de l'aigle , elle ne se perdra pas dans un nuage mystérieux ; moins fière , moins hardie , mais plus aimable et plus brillante , elle se promènera au sein de la belle nature , elle cueillera toutes les fleurs , elle répètera tous les accords , elle dérobera à chaque objet les charmes dont il est paré. Plus libre dans ses conceptions , plus féconde dans ses moyens , elle cherchera à tirer de l'ordre et de la distribution des idées , les effets les plus heureux , elle se jouera avec la pensée , elle s'étudiera à porter dans ses tableaux l'ordonnance la plus propre à faire ressortir chaque idée , elle employera , avec succès , les ombres , les gradations , les symétries , les contras-

tes; elle épuisera toutes les variétés de la construction artificielle.

Ces deux premiers caractères du langage sont ceux auxquels s'attachent les poètes, selon que leur sujet est grave ou léger, sublime ou tendre, héroïque ou pastoral. Étudions maintenant la langue que doivent adopter les philosophes.

La première nuance de l'esprit philosophique est une attention libre et étendue dans son coup-d'œil, qui saisit à-la-fois un grand nombre d'objets, apperçoit les rapports, qui les unit, et les rallie à un commun système. Telle est la disposition qui caractérise éminemment les grands géomètres, et qui concourt plus efficacement au succès de leurs travaux. Or, un esprit vaste et étendu, recherchera ordinairement des signes simples, et usera d'un langage abrégé, parce que ce langage est celui qui rapproche le mieux les idées, qui se prête mieux aux comparaisons très-complexes, et aussi parce qu'un semblable esprit, puissant de sa propre force, a moins besoin de trouver dans les signes un appui sensible

et matériel. Un tel esprit portera dans son langage un grand nombre d'analogies composites ou logiques , parce qu'à chacune de ses idées répond ordinairement une perspective , parce que tout doit être raisonné dans son discours comme dans sa pensée , parce qu'enfin l'analogie composite des signes indique mieux la liaison et l'enchaînement des objets. Il classifera beaucoup ; car les classifications supposent toujours des vues étendues. Toutes ses productions porteront un caractère d'ensemble , et s'annonceront comme résultant d'un seul jet ; le plan en sera complet , et les parties étroitement unies entre elles ; il usera donc souvent de ces signes auxiliaires qui servent à ordonner le discours , à annoncer la dépendance , la connexion des vérités , et qui appartiennent spécialement , si l'on peut dire ainsi , à la logique du langage. Un tel esprit , enfin , redoutera moins qu'un autre dans ses travaux , l'usage des ellipses et des inversions ; car , l'exacte et méthodique décomposition de la pensée par le ministère des signes , n'a de prix et de nécessité que pour notre foiblesse ; elle ne sert qu'à

nous faire appercevoir séparément et en détail, ce que nous ne pourrions embrasser d'un seul regard; cependant les inversions que se permettra un esprit ainsi disposé, seront simples et fixes; elles devront porter cette empreinte de sérieux et de régularité qui appartient à toutes les productions de la raison; elles annonceront l'indépendance de la pensée, et non pas son désordre.

La seconde nuance de l'esprit philosophique est cette attention fixe et pénétrante, qui concentre son regard pour le rendre plus actif, qui porte la lumière dans les détails, qui excelle dans l'art de distinguer et d'analyser, qui s'arrête aux perceptions les plus délicates. C'est à ce genre d'esprits qu'appartiennent sur-tout les jugemens sur les productions de la littérature et des beaux-arts, et l'étude de la métaphysique des sciences; ce sont aussi ceux qui semblent plus particulièrement appelés à la connoissance de l'homme. Or une semblable disposition d'esprit doit porter d'abord à étendre et à enrichir le langage; car mieux on distingue les idées,

et plus on a besoin de signes pour fixer les limites qui les séparent ; l'analyse multiplie les perceptions. Un esprit de ce caractère est celui de tous qui fait le moins d'usage des signes figurés , soit parce qu'il est très-sévère sur leur choix , soit parce qu'il cherche plus à détacher les idées qu'à les associer , soit parce qu'il craint d'embarrasser sa pensée de tout ce qui est étranger à son but. Un tel esprit a fréquemment besoin des signes arbitraires , car il s'arrête sur-tout aux idées simples et abstraites ; or des idées simples ne supportent point d'analogie composite dans leurs signes , et des idées abstraites ne supportent point d'analogies sensibles. Son discours sera complet , parce qu'il décompose toujours sa pensée toute entière ; son discours sera méthodique , et la construction philosophique sera celle à laquelle il demeurera constamment fidèle ; car elle se présente naturellement à celui qui a bien analysé sa pensée ; et d'ailleurs elle est celle qui facilite mieux la conception particulière de chaque idée. Un tel esprit se plaira plus dans les

contrastes que dans les ensembles; car le contraste est le rapport le plus simple que l'esprit puisse appercevoir, et son effet principal est de faire mieux ressortir chaque détail. Enfin, une semblable disposition de l'esprit s'accommodera singulièrement de ces formes qui, laissant les mots dans leur état absolu, modifient leur sens par des signes auxiliaires et détachés; car il en résulte une plus grande simplicité pour le langage, et une décomposition plus entière de la pensée.

On ne m'accusera pas, sans doute, d'avoir tracé ici des distinctions arbitraires, ni d'avoir assigné, pour le seul besoin de la symétrie, une forme particulière de langage à chacun des quatre caractères principaux de l'esprit humain. Les principes que j'ai présentés ont leur fondement dans la nature même de notre entendement; ils sont justifiés par l'expérience. Si l'on prend la peine de comparer ce que nous appelons les diverses phisionomies du style, et d'observer comment elles sont modifiées par la disposition et les facultés de ceux qui écrivent,

on trouvera dans cette analyse une confirmation soutenue des quatre règles principales que je viens de définir : or en généralisant ces principes, en les appliquant au caractère des diverses nations et des différens peuples, nous les verrons influer non plus seulement sur la phisionomie particulière du style, mais sur la nature même de la langue adoptée parmi les hommes.

Les peuples de l'Asie sont reconnus pour avoir été, dans l'antiquité, ceux dont l'imagination étoit plus vive et plus exaltée; aussi les langues orientales sont-elles toutes poétiques; elles abondent en figures, en inversions, en mots imitatifs. Le peuple le plus sage et le plus éclairé de l'Inde, le Chinois, s'est fait au contraire une langue très-méthodique, et sa syntaxe est pleine de philosophie. L'imagination des Grecs étoit plus abondante, plus facile que celle des Romains; aussi étoient-ils plus diserts, la langue grecque est plus riche, plus flexible, plus harmonieuse que la langue latine; les signes analogues y sont plus nombreux. Il y avoit dans la

caractère des Romains quelque chose de plus énergique , de plus austère ; leur langue est plus elliptique , plus accommodée aux besoins de l'orateur qu'à ceux du poète. Dans l'Europe moderne , les Italiens sont la nation dont l'imagination est plus docile , plus brillante , plus animée. La langue italienne est aussi , des langues modernes , la plus imitative , la plus flexible , la plus propre aux descriptions ; la prosodie en est si marquée qu'elle est une sorte de chant. Les habitans du Midi , de l'Italie , accompagnent leurs discours des gestes les plus expressifs ; ils débitent tout ce qu'ils disent. Il y a même en Sicile un langage d'action très-parfait , qui est d'un usage général ; on y joue la pantomime d'une fenêtre à l'autre. Un prédicateur Italien fait plus de mouvement dans sa chaire , qu'un de nos acteurs sur le théâtre. Les peuples du Nord , au contraire , font très-peu de gestes en parlant ; leur prononciation est calme , et leur langue a peu d'éclat. Il est reconnu que les Allemands et les Anglois ont en général une attention plus

étendue, plus forte que nous, et qu'ils sont plus propres aux travaux de combinaison; aussi leurs langues ont-elles des classifications plus générales que la nôtre; elles renferment plus de mots composés; elles supportent plus d'inversions, elles ont même des inversions fixes et constantes. Le Français se distingue par une heureuse pénétration, par des aperçus délicats et subtils; sa langue a plus de finesse; elle se prête mieux au langage des abstractions, et sa construction est éminemment philosophique.

Cependant il ne faut pas s'attendre que les principes que nous venons d'établir, soient susceptibles d'une application rigoureuse et géométrique, et qu'on retrouve jamais entre les langues diverses des nuances aussi distinctes que celles que nous venons de marquer. D'abord, il n'est aucun individu qui appartienne exclusivement à l'une des quatre classes que je viens de distinguer; les diverses dispositions que j'ai décrites se réunissent, se modifient dans chaque esprit, et il ne se distingue que par la proportion qui règne entre elles.

Ce mélange sera bien plus sensible encore dans une nation où tous les individus se trouvent différemment disposés ; ainsi les nuances y seront encore plus tempérées , et les caractères moins prononcés. Enfin , il y a , comme je le montrerai bientôt , plusieurs causes étrangères qui doivent modifier , dans la langue d'une nation , les effets qui résulteroient de la disposition générale des esprits. Je ne présente donc ces principes que pour nous aider à mieux saisir l'esprit du langage , et à soumettre les diverses langues à une classification plus philosophique.

Je dois maintenant examiner quelles sont les circonstances , indépendantes du langage lui-même , qui ont dû modifier la disposition de l'esprit humain , l'état et le progrès de ses facultés , dans les diverses nations , comme dans les âges divers : préférant toujours remonter des effets aux causes , j'ai réservé cette recherche pour la dernière.

CHAPITRE DIX-HUITIÈME.

Des circonstances extérieures qui , en influant sur les facultés de l'esprit humain , doivent modifier le caractère du langage.

JE classerai ici sous trois chefs principaux les circonstances extérieures qui influent d'une manière plus marquée sur la disposition et les facultés de l'esprit humain. Les premières sont les circonstances locales, comme le climat, la population, la manière de vivre; les secondes appartiennent plutôt aux temps, comme l'ancienneté d'une nation, le degré de civilisation, etc.; les troisièmes appartiennent plutôt aux hommes; ce sont celles qui naissent des institutions politiques et religieuses établies dans un temps ou dans un lieu quelconque. Je sais que ces trois ordres de choses se lient entre eux par d'étroits rapports, que les ins-

titutions religieuses et politiques , par exemple , ne sont jamais indépendantes des mœurs , ni du degré de la civilisation ; que les mœurs à leur tour ont toujours quelque relation au climat ; mais comme l'action de ces diverses causes sur nos facultés est distincte et isolée , je puis les considérer ici séparément , et cette division portera plus de lumières dans nos recherches.

1°. Des circonstances locales. Les effets du climat sont très-variés, et nous présentent une foule de nuances diverses dans le caractère des nations : bornons-nous à saisir les traits principaux. Sans parler ici des peuples exposés à un froid excessif et à une extrême chaleur, comme les Lapons et les habitans du milieu de l'Afrique, chez lesquels toutes les facultés intellectuelles doivent être réduites à une sorte d'anéantissement, on peut remarquer qu'à mesure qu'on s'avance vers le midi, l'imagination des peuples prend, d'une manière plus marquée, ce caractère de vivacité qui rend le réveil des idées plus facile, et leurs teintes plus prononcées, et qu'au contraire, à mesure qu'on

s'avance vers le nord , l'imagination prend ce caractère de vigueur qui s'annonce par l'originalité et la grandeur des conceptions. Qu'on compare le Tasse et l'Arioste à Milton et à Klopstock ; on verra que les deux premiers se distinguent sur-tout par la vivacité des images , les seconds par la force de la pensée ; que les premiers excellent sur-tout dans l'art de peindre , et les seconds dans celui de faire sentir. La raison de ce contraste est facile à comprendre. Un climat plus chaud , en relâchant la fibre , prête à chaque impression des sens une plus grande intensité. Un climat plus froid , en donnant à la fibre une plus grande propriété contractile , doit produire une liaison plus étroite entre les diverses impressions , et rendre le cerveau capable d'exciter , par un seul effort , un plus grand nombre d'idées.

Dans les pays chauds il y a plus d'oisiveté , le repos est au nombre des premiers besoins ; on a donc plus de passion pour les plaisirs , et dans les plaisirs même on cherche plus à être amusé qu'à être ému. Dans les pays froids , on est plus

accoutumé à tout ce qui demande du travail et de la force ; comme on est moins accessible aux impressions diverses , il faut de plus grandes masses d'idées pour produire un effet sensible : chez de tels hommes , le plaisir même est sérieux.

C'est donc sous une latitude moyenne , c'est dans les climats tempérés , que les facultés de l'attention se développeront avec plus d'avantage. Les poètes français ne donnent à leurs ouvrages ni cette couleur qui nous éblouit dans les ouvrages des poètes italiens, ni cette énergie qui nous émeut dans les ouvrages des poètes du nord. Mais dans ces climats tempérés , qui semblent être la patrie de l'esprit philosophique, nous observerons encore une différence remarquable entre les individus qui habitent les parties plus septentrionales et ceux qui se rapprochent davantage des pays chauds. L'attention des premiers paroît plus propre à embrasser de vastes perspectives, les seconds à saisir des rapports délicats et subtils. Ceux-là ont quelque chose de plus grand ; ceux-ci sont plus ingénieux. Ceux-là conçoivent plus de systèmes, ceux-ci excellent

d'avantage dans la critique. Et la même raison physique nous explique encore cette différence. Une organisation plus forte nous rend plus capables de fixer à-la-fois plusieurs idées. Une organisation plus délicate nous dispose davantage à être frappés d'une idée très-simple.

Plus la population d'un pays s'accroît, plus deviennent nombreux et variés les rapports mutuels de ses habitans, les besoins qui en naissent, les observations et les idées que détermineront en eux l'occasion et le besoin. Alors, l'imagination devra perdre de sa vigueur pour acquérir plus de facilité et d'abondance, l'attention devra perdre de son étendue, pour devenir plus pénétrante, plus analytique. Car l'imagination distraite en mille manières, ne conservera ni assez de loisir, ni assez d'indépendance pour concevoir de grandes combinaisons; l'attention sera contrainte à de fréquentes décompositions, et arrêtée à des notions plus abstraites et plus générales. On sait que l'homme de la solitude a toujours plus d'originalité et d'énergie, que l'homme de la société a plus de sub-

tilité et d'aisance. Notre esprit subit à l'école du grand monde la même révolution que nos manières.

Dans un pays pauvre, les hommes sont occupés par un petit nombre de besoins pressans; leur caractère est sérieux, leur vie est laborieuse, les efforts leur sont familiers. L'imagination aura donc quelque chose de plus énergique, l'attention quelque chose de plus grave et de plus profond. Dans les pays riches, où la nature, en prévenant les besoins de l'homme, déploie des charmes plus doux et des perspectives plus riantes, le jeu de l'imagination sera plus facile, ses productions seront revêtues d'une parure plus brillante; l'attention jouissant d'un plus grand loisir, visitera les objets plus en détail; moins absorbée par d'importans objets, elle se fixera plus librement sur des rapports délicats, elle deviendra plus analytique.

Au sein d'un pays où les manufactures et le commerce sont la principale occupation des individus, l'attention se développe davantage; là où l'agriculture est l'occupation générale, les mœurs plus sim-

ples , la vie plus douce , le spectacle des beautés de la nature plus familier , l'imagination doit être plus riche et plus riante.

Les peuples qui mènent une vie errante, comme ceux qui vivent de la chasse ou de rapines , devront avoir des idées plus désordonnées, une imagination plus exercée à l'étonnement, plus accoutumée aux secousses, et par-là même plus vigoureuse, plus sauvage. Les peuples nomades, jouissant d'une existence plus égale, plus paisible , pourront avoir l'attention plus fixe, et l'imagination plus libre, plus sensible aux charmes du beau , plus capable du travail délicat de l'imitation. La poésie et la musique prirent naissance parmi les bergers de l'Arcadie ; pour inventer les beaux-arts, ils n'avoient pas besoin de l'assistance d'Apollon ; il ne leur falloit pas d'autre maître que la nature , d'autres secours que ceux qu'ils tiroient des habitudes de leur vie.

2°. La révolution des siècles modifie le caractère moral des sociétés humaines , comme celle des années modifie le caractère des individus. Les nations ont aussi

leur enfance , leur jeunesse , leur maturité , leur décrépitude , et ces divers âges entraînent avec eux certains effets très-sensibles par rapport aux dispositions de l'esprit. J'ai déjà eu occasion d'observer que le développement de l'imagination précède par-tout celui de l'attention ; j'en ai indiqué plusieurs raisons ; je pourrais en ajouter beaucoup d'autres. L'éducation de notre imagination est prompte et facile , la nature s'en charge à elle seule ; l'éducation de l'attention est lente et pénible , elle est le prodige de l'art. Le rapport de l'imagination à nos jouissances est immédiat et simple ; être ému et être heureux sont presque une même chose. Mais le rapport de l'attention à nos besoins est éloigné , et ne se comprend qu'à l'aide de l'expérience ; on ne pense à observer que quand on est las de sentir. Enfin , tout est nouveau pour un peuple qui naît à la civilisation , tout est familier à un peuple depuis long-tems civilisé. Or , l'impression naturelle qui saisit à la vue des objets nouveaux et inattendus , c'est l'étonnement , c'est l'admiration , ce sont tous les sentimens

qui exaltent, c'est le besoin de reproduire ce qu'on a vu. Lorsqu'ensuite on est accoutumé à ce spectacle, la pensée s'arrête naturellement à réfléchir sur ce qu'on a vu, sur ce qu'on a éprouvé, et le calme que l'on éprouve permet de le tenter avec succès.

Cependant, les facultés d'imagination et d'attention ont aussi chacune en particulier un mode de développement à peu-près déterminé dans la suite des générations humaines.

Dans une société nouvelle encore, et qui n'a atteint que le premier degré de la civilisation, l'imagination doit plutôt acquérir ce caractère d'énergie qui donne une grande force à toutes les liaisons d'idées.

D'abord, le sentiment des premiers besoins, auxquels on cherche encore à se soustraire, doit rendre toutes les passions plus impétueuses, toutes les émotions plus profondes, toutes les observations plus importantes et plus sérieuses. D'ailleurs, plus les habitudes sont encore simples et uniformes, plus elles doivent avoir de

consistance. Mais, à mesure que les progrès de l'industrie répandent plus d'aisance, et procurent plus de loisirs, affranchi du sentiment de la nécessité, on devient plus accessible aux sensations délicates, l'imagination s'enrichit par la variété des observations et des habitudes ; elle acquiert plus de liberté, elle s'attache à tout ce qui peut lui plaire ; les inépuisables trésors du beau et de l'harmonie se découvrent pour elle. Elle obtient ainsi, chaque jour, plus d'abondance, de flexibilité, de vivacité, jusqu'à ce que, s'épuisant par ses propres efforts, se lassant de ses propres ouvrages, elle commence à céder l'empire aux facultés méditatives.

Au premier moment où la nature déploie aux regards de l'homme ses admirables spectacles, il n'est d'abord frappé que de leur ensemble. Tous les phénomènes qui s'offrent à nous sont complexes, et la première attention que nous leur donnons n'étant point encore dirigée par la philosophie, ne doit point chercher à les décomposer. Mais, à mesure que les circonstances changent et se renouvellent,

les comparaisons se multiplient. Les comparaisons à leur tour, à proportion qu'elles sont plus fréquentes et plus variées, déterminent de plus nombreuses et de meilleures analyses. C'est ainsi que la nature fait elle-même l'éducation de notre esprit, et qu'après avoir commencé par appercevoir à-la-fois de grandes masses, nous finissons par mieux observer tous les détails.

Les premiers progrès de l'attention, dans un individu, doivent donc donner plus d'étendue à son esprit, comme les derniers doivent lui donner une plus haute faculté d'analyse. L'esprit avide et ambitieux du jeune homme veut tout embrasser d'une seule perspective, l'esprit sage et prudent du vieillard s'arrête long-temps sur chaque objet, et en visite toutes les faces. Or, une suite de générations, dans la société humaine, peut être considérée à peu près, à cet égard, comme la suite des âges dans un seul individu; car les pères transmettent à leurs enfans, comme une sorte d'héritage, et leurs habitudes et leurs idées acquises. Ce que nous appelons l'éducation, n'est autre chose que l'art de mettre, en quel-

ques années , la génération qui se forme , en possession des trésors réunis par les générations précédentes , en sorte que l'homme qui sort des mains de ses instituteurs , ne pense pas seulement avec sa propre pensée , mais avec la pensée des siècles qui devancèrent le sien. Seulement il faut observer que les diverses nations ne mûrissent pas , ne vieillissent pas aussi promptement ; que , dans le sein d'une même nation , tous les individus ne jouissent pas du commun dépôt de lumières , mais seulement de celles qui appartiennent à la condition à laquelle chacun appartient ; enfin , que la société humaine se trouve souvent arrêtée d'une manière subite , à quelque époque de ses progrès , et reportée , par des évènements extraordinaires , à l'âge de sa première enfance.

Ainsi , en prenant un peuple depuis le moment où il sort des ténèbres de la barbarie , jusqu'à celui où il tombe dans la défaillance de la décrépitude , nous apercevrons dans un premier période le règne presque absolu d'une imagination très-vigoureuse ; dans le dernier , celui d'une

attention très-analytique , et nous verrions dans le terme moyen , une imagination abondante et facile se rencontrer avec une attention étendue et systématique.

3°. Si nous considérons toutes les institutions politiques distribuées sur une échelle qui commenceroit à la pure démocratie , et se termineroit à l'absolu despotisme , nous verrons l'imagination et l'attention subir aux divers degrés de cette échelle des révolutions correspondantes. L'imagination , d'abord hardie et vigoureuse sous l'influence d'une absolue démocratie , deviendroit plus riche et plus brillante sous un gouvernement mixte , et défailante sous le despotisme , feroit place à l'affectation , à l'enflure. L'attention , plus sérieuse d'abord sous le règne d'une parfaite liberté , plus courageuse dans ses efforts , agissant sur-tout par un mouvement puissant et spontané , deviendroit plus méthodique , plus lente , plus analytique , sous un gouvernement mixte , et dégénéreroit sous le despotisme en vaine subtilité , terme fatal auquel la conduit l'épuisement

ou l'abus de ses forces. Les institutions placées entre ces trois degrés principaux, détermineroient une modification correspondante dans les nuances qui leur appartiennent.

En effet, la pure démocratie ne peut s'établir et subsister qu'au sein d'une nation énergique et généreuse, austère dans ses mœurs, modeste dans ses besoins; elle veut des âmes fières et élevées, dégagées de toutes les considérations trop prochaines, de toutes les vues trop personnelles, occupées seulement des intérêts généraux, des biens réels et durables. Le véritable amour de la liberté ne se nourrit que de grandes pensées, comme il ne se manifeste que par de grandes actions. D'ailleurs, dans les pays libres, l'attention de chacun se trouve appelée sur les affaires publiques, soit pour les diriger comme magistrat, soit pour surveiller, comme citoyen, la gestion qui en est faite. Ainsi, dans les États démocratiques, toutes les habitudes des hommes les rappellent à concevoir des idées très-complexes, à fixer des perspectives très-étendues. Un pays

où les hommes s'arrêteroient à des vues étroites , se livreroient à de petites passions , se plairoient dans des amusemens frivoles , compteroient pour quelque chose un individu , un moment , une sensation , un tel pays , dis-je , ne seroit pas capable de la liberté. Ainsi , le régime de la démocratie nécessite et développe à la fois l'énergie de l'imagination et l'étendue de l'esprit : aussi remarquons-nous que c'est dans le sein des républiques que se sont formés les plus grands orateurs.

Sous les gouvernemens mixtes , tels que les aristocraties héréditaires , et les monarchies modérées , dans cet état de choses , où les particuliers , sans prendre aucune part à l'autorité , sont cependant plutôt protégés et régis , qu'opprimés par ceux qui la possèdent , l'activité de l'esprit ne pouvant plus se diriger vers les intérêts généraux de la société , doit chercher une issue dans la seule carrière qui présente encore la perspective de quelque gloire , qui peut encore favoriser ou le noble besoin d'être utile aux hommes , ou le besoin , plus général sans doute , d'exercer

sur eux quelque sorte de domination. Le temple des Muses , les portiques de la philosophie , recevront en foule les individus repoussés du sénat , de la tribune aux harangues , et des assemblées publiques. Les brillantes couronnes décernées aux chefs-d'œuvres des arts , le paisible empire qu'assurent la science et les lumières , deviendront le terme ordinaire de l'ambition humaine. De plus grands loisirs , une tranquillité plus profonde , favoriseront le goût de l'étude. Le Gouvernement lui même encouragera les efforts du talent , soit pour distraire , par des travaux et par des spectacles , cette inquiétude des esprits qui se dirigerait peut-être sur les affaires publiques , soit pour s'entourer lui même d'un plus grand éclat , pour s'associer à la gloire et à l'immortalité qui appartient aux chefs-d'œuvres , et rendre ainsi le génie tributaire de la puissance. Les arts d'imagination seront sur-tout particulièrement favorisés ; car le souverain a toujours besoin de produire un grand effet sur l'imagination des hommes ; ce sont les arts d'imagination qui embellissent

les fêtes publiques , composent au pouvoir sa pompe brillante , qui charment cette multitude dont on redoute l'agitation ; qui , en amollissant les hommes , les disposent à obéir. Alors on verra briller les siècles de Périclès , d'Auguste et de Louis-le-Grand. Les philosophes aussi ne tarderont pas à paroître , car les mœurs se corrompent. C'est en sentant le besoin de corriger les hommes , que les sages commencent à l'étudier. D'ailleurs , là où on existe moins dans les autres , où les relations générales de la société sont affoiblies et relâchées , l'homme se concentre davantage en lui-même ; la disgrâce , le dégoût du monde , ont peut-être produit les plus grands penseurs ; la solitude n'instruit pas celui qui est né dans son sein , mais celui qui s'y est retiré après avoir beaucoup vu. Enfin , il est naturel que le moment où on a peu à agir et à vouloir , soit celui où l'on commence à raisonner. La société devient comme un théâtre où , pendant que les uns représentent et montent sur la scène , les autres examinent et observent. Alors s'opérera cette division

de la science , qui est au développement de l'esprit , comme la division du travail est à la richesse publique ; chacun se bornera au genre pour lequel il se croit le plus de moyens , et les connoissances humaines éprouveront les premiers bienfaits de l'analyse.

Enfin , sous le despotisme absolu , toutes les facultés de l'esprit doivent mourir et s'éteindre. L'imagination dépourvue d'alimens , étouffée par la terreur , ne sauroit plus avoir d'énergie ni d'abondance. Les beaux-arts appelés uniquement à décorer l'existence du despote , réduits à un office servile , ne mettront au jour que des productions frivoles , apprêtées , et ne sauront prendre pour guide la vérité et la nature. La philosophie tremblante devant le regard de l'autorité , s'occupera plus à amuser la curiosité des hommes , qu'à instruire leur raison ; ne pouvant se diriger à l'utilité commune , son ambition n'aspirera plus qu'aux vains triomphes de la dispute ; n'étant point admise à se nourrir des graves et importantes questions que présente le problème du bonheur so-

cial, elle s'attachera à des subtilités, à une métaphysique abstraite et vicieuse, qui puisse exercer la sagacité de l'esprit, sans donner aucun ombrage au pouvoir.

Il faut observer, cependant, qu'il y a deux sortes de circonstances très-différentes, dans lesquelles peut s'élever un gouvernement despotique, ou se déployer une véritable liberté. Le despotisme absolu peut également se fonder ou sur l'extrême barbarie dans laquelle un peuple est encore plongé, ou sur l'excessive corruption à laquelle il est parvenu. De même la liberté parfaite peut être ou le fruit de l'énergie qui caractérise une société naissante, ou le produit des lumières qui règnent dans une société très-civilisée. On comprend que dans ces cas divers, les effets que nous venons d'attribuer aux institutions politiques, doivent être singulièrement modifiés par ceux qui appartiennent aux différens degrés de la civilisation.

L'effet général et ordinaire des institutions religieuses, doit être d'entretenir et

d'exalter l'imagination , pour diverses raisons qui s'apperçoivent d'elles-mêmes. Dans la grande variété de résultats que doit présenter le mode d'influence particulière à chaque espèce d'opinion religieuse, je distinguerai, du moins, ces trois nuances principales. Les institutions religieuses, simples et grandes dans les idées qu'elles nous font concevoir, comme dans les spectacles qu'elles déploient sous nos yeux, donneront plutôt à l'imagination un caractère d'énergie, contribueront à prêter à l'attention quelque chose de plus sérieux et de plus étendu, et seront de toutes, celles qui, dans leurs effets, s'accorderont le mieux avec les progrès de la philosophie. Celles qui présentent aux hommes des idées toutes sensibles, qui personnifient les abstractions, qui mettent la morale en scène, si je puis dire ainsi, qui s'entourent de cérémonies brillantes, qui nourrissent l'esprit de faits ou de conceptions extraordinaires, celles-là donneront à l'imagination plus de couleur et de vivacité, celles-là plairont aux artistes et aux poètes, et les multiplieront parmi

nous. Enfin, celles qui se composent surtout d'idées mystiques et abstraites, qui ont une doctrine obscure, féconde en disputes, chargée de dogmes, qui fatiguent l'intelligence sans la satisfaire, feront perdre à l'imagination le caractère de la nature et les habitudes de l'imitation; elles embarrasseront l'attention dans des questions embrouillées, elles l'engageront dans des recherches trop subtiles, elles la surchargeront sous le poids des formes scholastiques, elles seront de toutes les moins favorables à-la-fois aux progrès de la philosophie et des beaux-arts.

De même que les modifications principales du caractère d'une langue, s'étoient expliquées à nos yeux par la disposition générale de l'esprit humain dans la société qui en fait usage, cette disposition elle-même s'explique donc à son tour par les circonstances au milieu desquelles cette société se trouve placée. Ainsi nous possédons maintenant les premières données de ce problème, que nous nous étions proposé d'abord, sur les causes qui dé-

terminent les variétés et les révolutions du langage. En recourant aux lumières de la cosmographie et de l'histoire, nous observerions comment les diverses circonstances que nous avons définies, ont pu concourir, dans un pays et dans un temps donné, au développement de l'esprit humain, comment leurs effets se sont associés dans une proportion plus ou moins grande, ou combattu avec plus ou moins d'avantage. Nous verrions que les Chinois, par exemple, ont dû sur-tout à leur vie sédentaire, agricole et appliquée, ce caractère de sagesse qui les distingue des autres nations orientales. Dans l'imagination vive et brillante de ces dernières, nous appercevriens l'effet combiné du climat, des mœurs, des institutions politiques et religieuses. Nous comprendrions la raison de ce caractère mâle et énergique qu'on remarquoit chez les Romains, en nous rappelant qu'à l'époque où ils se montrèrent sur la scène, ils étoient encore un peuple nouveau et presque sauvage, en réfléchissant à leur pauvreté, à l'austérité de leurs mœurs, à la forme

de leur gouvernement , à cet état de guerre dans lequel ils vécurent pendant plusieurs siècles. Nous nous expliquerions pourquoi l'Italie , placée sous un si beau ciel et jouissant d'un climat si doux , recueillant la première , après les siècles de la barbarie , les bienfaits d'un commerce opulent , et d'une communication active avec les autres peuples , devenue un centre d'action et de puissance , électrisée d'abord et agitée par des idées de liberté , se reposant ensuite sous des institutions plus fixes et plus paisibles , nous nous expliquerions , dis-je , pourquoi l'Italie présida , sous le règne de Léon X et des Médicis , au réveil et au renouvellement des beaux-arts en Europe , et fit passer dans sa langue ce caractère brillant et poétique qui caractérisoit l'imagination de ses habitans. Mais ces recherches nous écarteroient trop de notre dessein , et nous devons nous borner ici à indiquer la route qu'il faudroit suivre en s'y livrant.

Si quelqu'un doute de la réalité des rapports que j'assigne entre les révolutions

du langage et les révolutions de l'esprit humain , qu'il se demande si ce ne sont pas les grands écrivains qui ont toujours le plus efficacement concouru à fixer le caractère des langues. Or l'apparition des grands écrivains n'est pas un phénomène isolé et sans cause ; elle n'est pas un jeu du hasard ; elle est préparée , déterminée sur-tout par les circonstances générales qui appartiennent à l'état de la société. Les hommes de génie , dans tous les genres , sont le produit de leur siècle , de leur nation , de leur gouvernement. Si quelques circonstances particulières et imprévues occasionnent quelquefois l'essor du talent , du moins influera-t-il toujours comme une cause sur la disposition de l'esprit , et sous ce nouveau rapport le perfectionnement du langage , se rattchera encore aux progrès de l'esprit humain.

Deux raisons principales assurent aux écrivains distingués cette influence qu'ils exercent sur la langue de la société à laquelle ils appartiennent ; la première c'est que leurs productions venant aux mains

de tous , étant sans cesse relues , subsistant longtemps après eux , servent en quelque sorte de fondement à des conventions tacites et à des habitudes générales ; la seconde , est que les beautés dont brillent leurs productions , naissent souvent d'un heureux emploi des mots ; qu'ayant mieux étudié leur langue , ils ont mieux senti les ressources qu'elle renferme , l'esprit qui la caractérise , les réformes qu'elle demande , et qu'ainsi ils ne la modifient que pour l'embellir. La société à laquelle ils s'adressent sentira tôt ou tard le service qu'ils lui ont rendu , et adoptera encore , par un choix réfléchi , les heureuses réformes dont ils auront donné l'exemple.

L'établissement des Académies littéraires a dû affermir encore ce pouvoir des grands écrivains sur les langues ; il a dû ajouter encore aux rapports qui existent entre le perfectionnement du langage et les progrès de l'esprit humain. En effet ces sociétés se présentèrent comme l'autorité suprême qui manquoit à la législation du langage. Là , toutes les réformes utiles

purent être accueillies, et recevoir la sanction dont elles avoient besoin; là, toutes les innovations dangereuses furent signalées et proscrites. Il s'établit entre les hommes éclairés un accord plus étroit, ou au moins des communications plus multipliées; en associant le crédit de leurs noms et l'influence de leurs lumières, ils acquirent encore plus d'empire sur la multitude, et c'est ainsi que, guidé par eux, on tendit à-la-fois à la perfection et à l'unité.

Toutefois, il ne faut pas s'attendre qu'on puisse expliquer toutes les révolutions des langues, par les seules révolutions de l'esprit humain. Il est plusieurs autres circonstances qui ont dû agir directement sur les langues elles-mêmes, et en modifier différemment l'esprit.

Il est certain d'abord, que les variétés de l'organisation humaine ont dû influencer sensiblement sur les propriétés matérielles du langage. Les peuples chez lesquels l'organe de la voix étoit plus souple, ont dû se faire une langue plus harmonieuse et plus douce; ainsi les Italiens, qui ont

le gosier très-flexible, ont un langage très-mélodieux. Les peuples qui ont les organes plus roides et plus forts, parlent une langue plus rude; ainsi les idiômes des peuples du Nord présentent toujours une plus grande difficulté de prononciation. Mille variétés moins remarquables se placent entre ces deux effets principaux. Les peuples qui habitent sous un climat chaud, ayant besoin d'une plus fréquente respiration pour renouveler l'air contenu dans les poumons, aimeront à employer un plus grand nombre de voyelles; ils auront en quelque sorte la bouche toujours ouverte: c'est ce qu'on remarque d'une manière frappante chez les Espagnols et les habitans de l'île d'Otahiti, et des autres îles de l'Océan Pacifique, qui paroissent avoir la même origine et parlent à-peu-près la même langue (voyez les relations de Cook). Les peuples qui habitent un climat très-froid, tiendront au contraire les dents serrées et les lèvres à peine entr'ouvertes; leur langue sera surchargée de consonnes, et sur-tout de consonnes sifflantes et dentales. C'est ce

qu'on remarque aussi chez les Anglais et les Allemands, dont les ancêtres habitoient la partie la plus septentrionale de notre globe.

En second lieu, l'habitude aussi doit opposer des obstacles aux effets que les révolutions de l'esprit humain tendent à produire sur le langage. Les enfans s'accoutumant à répéter les mots qu'ils ont entendu prononcer à leurs parens, et les hommes faits devant conserver les signes qu'ils ont appris dans leur enfance, une nation doit se trouver enchaînée par les lois que ses ancêtres auront jugé à-propos de donner au langage; ainsi le perfectionnement des langues ne put suivre d'un pas égal le perfectionnement des facultés; les révolutions durent y être beaucoup plus lentes et beaucoup plus difficiles, et les hommes durent souvent devenir plus éclairés sans apprendre à mieux parler. Dans tous les arts, les progrès du génie ont toujours devancé la réforme des méthodes.

Je trouve encore dans le caprice des hommes, une nouvelle cause des variétés

du langage ; je veux indiquer sous le nom de caprice, cette impatience, cette paresse qui fit souvent un besoin de rendre l'usage des signes plus simple, plus rapide, plus commode, et qui porta à défigurer ainsi les analogies primitives. J'entends désigner aussi par-là ce choix des signes fondé souvent sur quelque circonstance accidentelle et passagère qui produisoit bientôt une acception toute arbitraire ; car, le nom demeurait à la chose, pendant que les circonstances accessoires et fortuites se détachent, pour ne plus reparoître ensuite.

Mais les révolutions les plus sensibles et les plus importantes du langage, furent dues, sans doute, aux conquêtes, aux transmigrations et au mélange qui en résulta entre les familles des peuples divers. Ce mélange put avoir deux effets principaux ; quelquefois, l'un des deux peuples réunis voulut apprendre la langue de l'autre, et alors il en simplifia les règles et les formes, pour en rendre l'étude plus facile ; et alors aussi il en dénatura les analogies, parce qu'il ne put comprendre les raisons

sur lesquelles elles étoient fondées. Quelquefois les langues des deux peuples s'associèrent et se confondirent, comme les peuples eux-mêmes ; alors on eut une langue composée, qui réunit souvent des caractères opposés entre eux, qui ne se rapporta plus à un système unique, qui parut beaucoup plus arbitraire aux générations suivantes, qui demanda des lois nouvelles pour prévenir la confusion. De-là la différence des langues mères et des langues dérivées ; de-là le grand nombre d'irrégularités que présentent celles-ci ; de-là tant de noms composés sans analogie, qui se retrouvent dans les langues dérivées ; de-là ces formes absolues qu'elles donnent si souvent aux verbes et aux noms ; de-là, enfin, la nécessité d'un plus grand nombre de signes auxiliaires, et d'une construction plus méthodique, qui puisse suppléer à ce défaut, et aider à reconnoître d'une manière sûre les fonctions qui appartiennent à chaque mot dans le discours, lorsque le caractère du mot lui-même ne suffit plus pour nous les indiquer suffisamment.

Je termine par une dernière remarque ;

c'est que la découverte et l'usage de l'imprimerie dut contribuer suffisamment à fixer et à perfectionner le langage dans tous les pays où elle fut introduite; et nous retrouvons ici une nouvelle raison du caractère de sagesse qui appartient à la langue écrite des Chinois. Ce n'est pas seulement parce que l'imprimerie concourut puissamment au progrès général des lumières, c'est aussi parce qu'en multipliant les communications littéraires, elle dut fonder des conventions universelles, elle dut rendre l'usage de la langue plus fréquent et plus réfléchi, elle dut enfin accroître singulièrement l'influence des grands écrivains, rendre familière à tous l'étude des bons modèles, et les défendre à la fois de l'oubli des hommes et des injures du temps.

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME.

Comment le développement de nos facultés a conduit notre esprit à réformer nos premiers jugemens sur les faits, et à en former de nouveaux. Calculs de probabilité, jugemens d'analogie, hypothèses.

J'AI expliqué comment le langage développe le système entier des facultés de l'esprit humain ; j'ai fait voir aussi comment les circonstances extérieures qui naissent de l'état de la société, concourent à ce grand ouvrage. Il me reste à montrer quelles suites doivent résulter de ce perfectionnement, quelle influence il doit exercer sur les opérations de notre entendement, et le progrès de nos connoissances. Ainsi se terminera la double histoire du langage et de la pensée.

J'ai distingué deux espèces de jugemens ; les jugemens sur les faits, les jugemens abstraits ; les premiers, qui consistent dans

l'association de certaines perceptions , les autres , dans la comparaison de certaines idées. Avant l'institution du langage , nous jouissions déjà de certains jugemens sur les faits , et je les ai analysés dans les chap. 1^{er}. et 4^e. de la première Section. Nous trouvons dans les signes du langage un secours suffisant et nécessaire pour former les seconds, et je les ai analysés aussi dans les premiers chap. de cette seconde Section. Je dois expliquer maintenant comment le perfectionnement de nos facultés nous conduit à étendre la sphère des jugemens de la première espèce , et à appliquer les autres.

Jusqu'à l'institution du langage , nous n'avions encore que deux manières de juger les faits , *l'évidence* et *l'habitude*. La première nous faisoit appercevoir les faits qui nous étoient actuellement présens ; l'autre nous faisoit supposer ceux que nous ne pouvions appercevoir.

Nous avons vu combien cette seconde manière de juger étoit aveugle et hasardée. Avant d'examiner comment elle put être rectifiée , observons la naissance d'une

nouvelle espèce de jugemens qui ne furent guère plus sages. Finissons l'histoire de nos préjugés , avant de commencer celle de la philosophie.

Nous ne jugeons les faits placés hors de la portée de nos sens , qu'en nous les représentant par l'imagination. Les tableaux de l'imagination sont à la croyance , ce que les sensations sont à l'évidence. Mais comme , avant l'institution des signes , l'imagination ne reproduisoit que l'image des faits passés , comme les circonstances seules déterminoient ses associations , l'esprit ne pouvoit supposer l'existence d'un fait nouveau , et toute la croyance étoit fondée sur l'habitude.

Mais le langage nous donnera occasion de former des associations nouvelles. D'abord , les récits des autres hommes nous présenteront souvent des tableaux jusqu'alors inconnus. De plus , l'usage des signes institués , mettant l'imagination en liberté , le besoin ou le caprice la porteront à se créer à elle-même des idées *archétypes* , dont le modèle n'existoit nulle part.

Or , quel effet résultera pour l'esprit de

ces associations toutes nouvelles formées par l'imagination ? elles lui représenteront des faits , puisqu'un fait est l'*association* de certaines circonstances. Ces représentations fourniront de nouveaux matériaux à la croyance. Elles surprendront l'esprit , comme l'image réfléchie sur une glace surprend l'œil peu attentif. On supposera la réalité de ce qu'on imagine.

Ce nouveau phénomène de la croyance s'offre à nous dans notre plus familière expérience , et quelque étonnant qu'il soit , la philosophie peut l'expliquer.

Quel est celui d'entre nous qui , quelque exercé que soit son esprit , quelle que soit la prudence de sa raison , peut lire cependant un roman , un poëme , peut assister à une pièce de théâtre , considérer un tableau , sans se livrer à un moment d'illusion , sans prêter un instant de réalité à tout ce que son imagination lui retrace , quoiqu'il soit bien averti d'avance que rien de tout cela n'est véritable ? Quelle est la première disposition qui s'empare de nous , lorsque nous écoutons parler quelqu'un ? N'est-ce pas d'admettre involontairement

ce qu'il dit, de céder à l'empire du plus simple récit ? Ne faut-il pas veiller sur soi-même, si l'on veut prévenir cette supposition ? Ne faut-il pas un travail de la réflexion pour la corriger ? Même chose nous arrive encore lorsque nous nous livrons à quelque rêverie, lorsque nous faisons, comme on dit, des châteaux en Espagne. Nous sommes dupes de nos propres pensées, et ce n'est que par un retour sur nous-mêmes que nous appercevons la vanité de ces songes.

Tout atteste donc en nous que cette disposition à admettre, comme des vérités, les rapports de l'imagination, est le premier mouvement de la nature ; la raison ensuite peut combattre cette disposition, en triompher ; mais si nous ne veillons point sur nous-mêmes, si nous ne nous entourons point des précautions de la prudence, nous céderons ordinairement à la surprise.

Ce que nous avons déjà dit au commencement de la Section précédente sur le mécanisme du jugement d'habitude, nous aidera à comprendre comment cette surprise a lieu. Un fait est la liaison de

certaines circonstances ; lors donc que certaines images se trouvent associées en un tableau , elles composent un fait , elles déterminent un jugement. Mais ce fait , où en transporter le théâtre ? Ce jugement , à quoi l'appliquer ? La philosophie nous apprendroit que ce fait n'existe qu'en nous-mêmes , parce que ces images ne sont que nos propres modifications ; elle nous apprendroit que ce jugement ne se rapporte qu'à l'état de notre imagination ; mais lorsque nous n'écoutons point encore les conseils de la philosophie , lorsque nous nous abandonnons à ce penchant que nous avons pour transporter hors de nous toutes nos manières d'être , le fait que nous avons imaginé va se placer , en apparence , dans l'ordre des réalités ; nous donnons une existence extérieure et absolue à ce qui n'avoit qu'une existence intérieure et relative ; le jugement que nous formons va s'appliquer aux objets absens , que leur éloignement empêche de nous contredire par le témoignage de l'évidence.

De même qu'une image ressemble à la sensation qui lui correspond , l'association

de certaines idées sensibles , ressemble à cette liaison des perceptions qui déterminoit le jugement d'évidence. Il est donc naturel que si nous ne veillons pas sur nous-mêmes , nous étendions à celle-là l'acte que nous avons exécuté sur celle-ci. Si nous ne remarquons pas comment nous avons établi nous-mêmes entre nos idées l'association qui les unit , nous croirons qu'elle appartient à la nature même des choses. Nous ressemblerons aux sculpteurs de l'antiquité , qui se prosternoient les premiers aux pieds de l'idole qu'avoit façonnée leur ciseau.

Je n'ai pas besoin de remarquer que ces associations étant aveugles , les jugemens qu'elles détermineront seront incertains ; que si en les formant , nous rencontrons la vérité , nous ne le devons guère qu'au hasard.

Cependant , le moment est arrivé où les aveugles jugemens qu'une impulsion toute mécanique nous portoit à former sur les faits éloignés de nous , vont être réformés par l'esprit , et l'aurore de la raison va luire. La réflexion éveillée en nous par le

langage, développée par son influence journalière, va briser les chaînes de l'habitude, va ébranler l'empire de l'imagination, va arrêter, dans son principe, le mouvement de cette *croyance* irraisonnée qui se dirigeoit sur des choses que nous ne pouvions appercevoir et que nous n'avions aucun motif légitime pour supposer.

En effet, par-là même que ces jugemens sont aveugles et hasardés, ils nous égarent souvent. Nous souffrirons de ces erreurs, nous les remarquerons avec attention, nous chercherons à en démêler la cause. La réflexion demandera compte à l'esprit, des motifs qui avoient déterminé sa confiance. Une sévère analyse visitera toutes les opérations qu'il exécutoit, on cherchera la liaison de ce qu'on sait avec ce qu'on suppose. Alors se dévoilera à nos yeux l'arbitraire qui avoit présidé à ces jugemens; alors nous reconnoîtrons qu'un penchant à croire n'étoit pas une raison pour croire. Alors, nous commencerons à rayer du tableau de nos connoissances les jugemens qui ne seroient point fondés, ou sur une claire et immédiate perception,

ou sur une preuve suffisante. Ainsi les mécomptes que nous aurons éprouvés nous rendront plus prudents, et le doute commencera à préparer les voies à la sagesse.

Non-seulement nous rectifierons les jugemens qui seront démentis par l'expérience, ou qui ne supporteront point l'épreuve d'une sévère analyse, mais nous apprendrons même à nous tenir en garde, à l'avenir, contre les séductions des préjugés. Lorsque nos habitudes réveillées par des circonstances qui nous étoient familières, chercheront à asservir notre raison, ou lorsque l'imagination s'efforcera de la séduire par ses peintures, la réflexion placée comme un conseiller fidèle auprès de notre entendement, lui inspirera une juste défiance, et ne lui permettra de souscrire à ces jugemens que lorsqu'elle les aura revêtus elle-même du sceau de son approbation expresse.

Ainsi, c'est à la réflexion sur nous-mêmes que nous devons l'indépendance de notre esprit, et les nobles privilèges de la raison.

Il faut remarquer cependant, que quoi-

que nous possédions , dans la faculté de réflexion , le moyen suffisant pour corriger nos erreurs , et même pour nous en garantir d'avance , nous n'en faisons pas toujours usage , nous négligeons d'exercer l'autorité dont nous jouissons sur nous-mêmes , et la plupart de nos préjugés nous demeurent , alors même que nous acquérons le remède qui devoit les guérir.

Il faut remarquer aussi que la réflexion elle-même n'obtient pas toujours un succès complet dans ses travaux. Quelquefois, elle n'y porte pas assez d'activité et de persévérance; quelquefois aussi, elle trouve une résistance trop opiniâtre dans nos préjugés eux-mêmes. C'est ce qui arrive lorsque les habitudes sont trop fortes et trop anciennes, ou lorsque les images ont une trop grande vivacité, et se rapprochent trop de la sensation.

Les aveugles affirmations du préjugé s'accroissent rapidement et se forment sans peine; les réformes de la sagesse coûtent de grands efforts et durent autant que la vie.

Puisque tous les jugemens que nous

avons vu former jusqu'à présent à l'esprit de l'homme , sur les faits éloignés de lui , n'avoient pour fondement qu'une aveugle impulsion , serons-nous donc incapables de juger jamais de ce qui est hors de la portée actuelle de nos sens ? La raison , en renversant les préjugés sur lesquels reposoient nos premières connoissances , n'aura-t-elle rien à y substituer ? n'y aura-t-il aucune croyance raisonnable ?

Il est trois sortes de raisonnemens légitimes que nous employons pour nous assurer de l'existence des faits placés hors de la portée de nos sens. Ce sont les calculs de probabilités , les preuves d'analogie , enfin , l'essai des hypothèses. Je vais montrer que ces trois manières de raisonner se réduisent , en effet , à une seule. Je vais faire voir que c'est la réflexion qui nous les découvre , et qui nous aide à en faire usage. Je vais examiner comment les jugemens d'évidence sur les faits se combinent ici avec les jugemens sur nos idées , pour former un commun raisonnement. Je chercherai , ensuite , quelle est la solidité de ces raisonnemens , les erreurs auxquelles

ils sont sujets, la fécondité dont ils sont susceptibles.

Les calculs de probabilité sont de deux espèces ; il en est par lesquels on cherche à descendre de causes connues à des faits qui ne le sont pas encore. Il en est par lesquels on cherche à remonter des effets aux causes. Afin de porter plus de lumière dans cette question , qui me paroît avoir été trop peu analysée jusqu'à cette heure , je chercherai les exemples les plus familiers et les plus simples , et je les analyserai avec tout le soin possible.

Je commence par ces jugemens , qui ont pour objet de prévoir d'avance des effets encore inconnus.

Un joueur de trictrac tient à la main un cornet , il s'apprête à jeter les dés. En ce moment j'ignore encore le dé qui sortira , et l'évidence ne sauroit me le faire appercevoir. Ne pourrois-je, du moins , approcher de la vérité, si je ne puis la saisir ?

Je prends et j'examine chacun de ces dés. Je vois qu'ils ont l'un et l'autre six côtés marqués d'un nombre différent ; et

j'en conclus qu'en variant tour-à-tour, leurs situations respectives de toutes les manières possibles, ils me présenteront trente-six combinaisons différentes.

Je ne sais point encore laquelle de ces combinaisons sortira, mais je sais, du moins, que toutes celles qui peuvent sortir sont au nombre de 36.

Cependant, je réfléchis que, puisque la manière dont les dés vont s'agiter dans le cornet, échappera à mes observations, que, puisque je ne saurois prévoir comment ils rouleront sur la table, je n'ai point raison pour supposer qu'une combinaison donnée doive sortir plutôt qu'une autre; je vois que j'ai un égal motif pour les attendre toutes, puisque je n'ai droit d'en attendre aucune en particulier.

Cependant, par la supposition, une seule d'entre elles doit se réaliser. Si donc je pense *sonnet*, par exemple, comme j'ai le même motif d'attendre tout autre résultat, j'ai trente cinq motifs, contre un, d'attendre plutôt quelqu'une des 35 autres combinaisons que celle qui vient d'être pensée.

Ainsi, mon ignorance même devient un

commencement de science , et si je ne sais pas quel dé sortira , j'ai au moins un motif raisonnable de supposer plutôt que le dé déterminé ne sortira pas , que de supposer qu'il sortira.

Ce motif fonde une légitime confiance ; non point une confiance absolue , mais une confiance suffisante pour déterminer une action. Si le parti que l'on prend n'est pas entièrement sans danger , du moins est-il le plus sûr. Ainsi , dans l'exemple déjà cité , si le joueur ne peut être battu que par *sonnet* , il découvrira sa table avec une confiance fondée , et lors même qu'il viendrait à être battu , on conviendra qu'il avoit fait le plus sage.

Si maintenant , nous analysons le raisonnement que le joueur vient de faire , nous y découvrirons plusieurs séries de jugemens qu'il faut bien distinguer entre eux.

Les premiers sont des jugemens d'évidence formés sur un fait extérieur ; ils consistent à reconnoître que chacun de ces dés a six côtés , sur lesquels il peut se reposer ,

et six nombres différens marqués sur chaque côté.

Les seconds jugemens sont des jugemens abstraits, c'est-à-dire, fondés seulement sur la comparaison de nos idées. En effet, c'est par un raisonnement formé de jugemens semblables, c'est par un véritable calcul, que nous parvenons à reconnoître que la somme totale des chances possibles est égale au nombre 36. Nous décomposons cette idée complexe *de toutes les chances possibles*, nous redescendons à ses élémens, nous évaluons ses rapports numériques. Tout ce travail s'exécute dans la pensée.

Les jugemens que je forme ensuite sont des jugemens d'évidence, mais des jugemens dirigés sur moi-même, et produits par la réflexion. Car, c'est en me rendant compte de ma propre pensée, que je remarque mon entière ignorance sur les révolutions que le dé va subir dans le cornet, et que je reconnois n'avoir aucun motif pour croire plutôt à tel ou tel résultat; alors, je partage entre eux mon attente,

et je me prépare à la science par le doute absolu.

Un nouveau jugement sur mes idées termine le raisonnement. Puisque j'ai un motif égal pour attendre les 36 combinaisons, je conclus que j'ai 35 motifs contre un, pour attendre plutôt les 35 autres que celle qui a été déterminée. Ce raisonnement consiste à rassembler en deux idées complexes, d'un côté les nombres possibles, de l'autre, les motifs qui leur correspondent, et de comparer ces idées entre elles.

Il résulte de l'étude que nous venons de faire, plusieurs conséquences importantes.

La première est qu'un jugement de probabilité n'est, au fond, qu'une analyse des motifs que nous avons d'attendre, ou non, certains faits, et qu'ainsi c'est à la faculté de réflexion à y jouer le principal rôle. Et voilà pourquoi de semblables jugemens ne pouvoient naitre que lorsque la raison étoit déjà parvenue à un assez haut degré de développement.

La seconde, c'est qu'un jugement de probabilité repose sur deux séries de juge-

mens d'évidence, dirigés l'un sur des faits extérieurs, l'autre, sur des faits dont le théâtre est au-dedans de nous ; et que ces deux séries de jugemens se correspondent l'une à l'autre.

La troisième, c'est qu'un jugement de probabilité exige toujours la formation de quelques idées complexes-archétypes, et le secours des raisonnemens abstraits, pour les comparer aux idées des faits observés. C'est une idée archétype que celle de la somme des combinaisons possibles, puisque je me borne à les imaginer, et qu'elles ne se réalisent pas. Mais il faut bien remarquer que les jugemens abstraits se rapportent ici aux jugemens d'observation comme à leur principe, et qu'ils ne font que nous transmettre par une suite de déductions, la lumière qui émane des faits.

Enfin, la quatrième conséquence, c'est que les raisonnemens de probabilité se composent à-la-fois d'idées complexes de modes mixtes, et d'idées de modes simples. Ainsi, dans l'exemple que j'ai cité, l'idée d'un dé de trictrac est une idée mixte,

l'idée de la somme des combinaisons est une idée complexe de mode simple, puisqu'elle n'est qu'un rapport de nombres. Ici se confirme donc la maxime que nous avons exposée à la fin du 9^e. chapitre de cette Section ; et les jugemens de probabilité jouiront en partie des privilèges que nous avons reconnus dans les jugemens abstraits dont se composent les calculs.

On voit que l'estimation d'un jugement de probabilité est une opération très-complexe, où se trouvent réunies toutes celles que nous avons expliquées dans le cours de cet ouvrage.

On voit aussi que la probabilité ou l'improbabilité d'un fait peut s'exprimer par une fraction dont le dénominateur représente le nombre total des combinaisons, et le numérateur, le nombre des chances favorables ou défavorables au fait supposé ; ainsi, dans l'exemple que je viens de citer nous avons les deux fractions $\frac{1}{36}$, $\frac{25}{36}$ pour mesurer la probabilité qui existe pour et contre *sonnet*, ou toute autre combinaison des dés.

Si maintenant nous analysons les calculs de probabilité qui ont pour objet de nous faire remonter , des effets connus , aux causes qui ne le sont pas , nous y retrouverons encore les mêmes raisonnemens , fondés sur les mêmes principes , et développés seulement dans un ordre un peu différent.

Je vais choisir encore l'exemple le plus simple.

Deux personnes font ensemble une partie de trictrac. Si , en ne tenant compte que des hasards du jeu , je veux prévoir laquelle gagnera , j'aurai deux chances également possibles , entre lesquelles je me trouverai partagé , n'ayant pas plus de raisons pour supposer qu'un joueur doive gagner , que l'autre ; et chacune des deux probabilités sera $= \frac{1}{2}$.

Si ces joueurs doivent faire deux parties de suite , le même raisonnement que je formois tout-à-l'heure se renouvelle , et en ne considérant que les hasards du jeu , il y a encore deux chances diverses pour le résultat de la seconde partie.

Si donc je voulois embrasser dans un seul raisonnement les résultats des deux parties, j'aurois en tout quatre chances différentes: il se peut que le premier joueur gagne les deux parties; il se peut que ces deux parties soient gagnées par le second; il se peut, enfin, que chacun en gagne une; mais suivant qu'il gagne la première ou la seconde, il y a encore ici deux chances nouvelles.

Puisqu'il y a 4 combinaisons également possibles, puisque parmi ces 4 combinaisons, une seule me présente le premier joueur gagnant les deux parties, si je voulois estimer la probabilité ou l'improbabilité qu'il y a, à ce qu'il gagne les deux parties, je l'exprimerois par la fraction, $\frac{1}{4}$.

S'ils faisoient 3 parties, il y auroit huit chances, et la probabilité que le premier joueur ne les gagneroit pas, seroit $= \frac{7}{8}$.

Maintenant je suppose que les deux parties ayent été jouées, je suppose aussi que je n'en aye point été témoin, je suppose enfin que je n'aye aucune connoissance de la force respective des deux joueurs.

J'apprends que le premier joueur a gagné les deux parties.

J'ai deux manières de m'expliquer ce fait; l'une, de supposer qu'il a eu des dés plus favorables que son adversaire, l'autre, de supposer qu'il est plus fort.

Ces deux hypothèses sont, de leur nature, également admissibles pour moi, puisque je n'ai aucune connoissance de la force relative des deux joueurs, et que je n'ai pas observé les dés qu'ils ont amenés.

Mais, lorsque le premier joueur a gagné deux fois de suite, la seconde hypothèse acquiert plus de probabilité.

En effet, il y avoit une probabilité de $\frac{3}{4}$ que les hasards du jeu ne feroient pas gagner les 2 parties au premier joueur.

Si les forces des deux joueurs étoient démontrées égales, il faudroit en conclure qu'une probabilité de $\frac{3}{4}$ a été trompée par l'événement, ce qui n'est pas rare.

Mais, dans l'incertitude où je suis, si une autre cause que le bonheur des dés, si la science de l'un des deux joueurs n'a point déterminé le succès, mon principe

subsiste , et je dois en conclure qu'il y a une probabilité de $\frac{3}{4}$, que le premier joueur est plus fort que son adversaire. C'est-à-dire que j'ai trois motifs contre un, pour croire à la supériorité du premier joueur.

On voit que le principe de la probabilité est toujours appliqué en vertu de la rigoureuse identité ; seulement l'application se fait dans un sens différent, parce que le point de départ n'est pas le même. Les données étant ici dans les effets, les déductions se dirigent aux idées des causes.

Si les deux joueurs avoient fait 3 parties, et que le premier eût gagné les trois fois, il y auroit une probabilité de 7 sur 8, qu'il est supérieur à son adversaire.

S'ils avoient fait un nombre n de parties, et que le premier eût toujours gagné, la probabilité seroit = $\frac{2^n - 1}{2^n}$.

Ainsi, en connoissant seulement les résultats de plusieurs parties de trictrac, je serai autorisé à juger du talent respectif des joueurs, lors même que je n'aurois d'ailleurs aucune donnée pour l'estimer.

C'est ainsi que , de la connoissance de certains effets , nous remontons à celle de leurs causes.

J'ai pris ici l'exemple le plus simple qui puisse être imaginé ; j'ai supposé que le fait primitif, c'est-à-dire, le résultat d'une partie, ne présentoit que deux alternatives ; j'ai supposé que ce fait ne se répétoit que 2 ou 3 fois. Mais dans d'autres cas que celui que j'ai cité, le calcul peut se compliquer de trois manières.

D'abord, le fait primitif peut présenter un plus grand nombre d'alternatives ; c'est ce qui arrive, par exemple, à une partie où il y auroit plusieurs joueurs.

En second lieu, la répétition de ce fait peut être plus fréquente ; c'est ce qui arrive si on fait 5, 6 parties qui aient toujours le même résultat.

Enfin , il se peut que dans le nombre des chances ou des combinaisons que présentent toutes les alternatives possibles, il n'y en ait pas seulement une seule, comme tout-à-l'heure, qui appartienne à la cause probable, et qui puisse être expliquée par

elle, mais qu'il y en ait un nombre plus ou moins grand.

Mais nous pourrons donner une formule générale, pour résoudre dans ces cas divers le problème de la probabilité.

Soit a le nombre total des alternatives que présente le fait primitif, ou le nombre total des chances. Soit b le nombre des alternatives qui s'expliquent par la cause probable, en supposant que le fait primitif n'ait eu lieu qu'une fois, nous aurons en faveur de la cause déterminée, une probabilité $= \frac{a-b}{a}$.

Si le fait s'est répété un nombre de fois quelconque, désigné par n , la probabilité deviendra $= \frac{a^n - b^n}{a^n}$.

Cette formule nous apprend que la probabilité devient plus grande à mesure que les alternatives du fait primitif sont plus nombreuses, que les répétitions de ce fait ont été plus fréquentes, enfin, que les alternatives qui s'expliquent par la cause déterminée sont en plus petit nombre.

Il faut observer que souvent plusieurs

calculs de probabilité se combinent dans une seule question. Quelquefois les probabilités se combattent, et il faut les déduire ; quelquefois elles s'unissent, et alors il faut les combiner.

Il faut observer aussi que quelquefois l'un des trois nombres désignés dans la formule par a , b , ou n , ne nous est pas exactement connu. Nous savons seulement qu'il se trouve entre certaines limites, ou même nous savons seulement qu'il dépasse un nombre déterminé. Alors, nous n'avons qu'une plus ou moins grande approximation.

Un raisonnement de probabilité, semblable à celui que nous venons d'expliquer, nous conduit à supposer l'existence générale des lois de la nature. En effet, deux phénomènes s'offrent ensemble, ou l'un immédiatement après l'autre, aux regards de l'observateur ; il se peut que leur rencontre ait pour cause une connexion naturelle entre eux, que nous appellerons *une loi* ; il se peut que cette liaison n'existe pas, et que leur rencontre soit arrivée d'une autre manière. Je n'ai pas

plus de raison , dans le premier instant , de supposer l'un que l'autre , puisque j'ignore le secret mécanisme de l'univers. Mais si ces faits , chaque fois qu'ils se renouvellent , paroissent toujours dans une étroite société , je commencerai à croire qu'une connexion naturelle existe réellement entre eux ; car , en admettant une autre hypothèse , il seroit possible qu'ils se fussent offerts dans une foule de combinaisons différentes , et également admissibles. Si leur société est une loi , ils ont dû demeurer en effet unis ; si elle n'est point une loi , ils peuvent à chaque fois se trouver séparés. La constance que nous remarquons autour de nous dans l'association de certains faits , fonde donc une légitime supposition d'une loi qui les associe ; la probabilité sur laquelle elle repose s'accroît chaque jour. Munis de l'expérience de notre vie , de celle de plusieurs siècles , nous devons la trouver immense. Car dans la formule ci-dessus , *a* représente un nombre de chances égal à toutes les combinaisons variées que les faits pou-

voient subir en se séparant ; b ne représente que l'unité ; n représente un nombre égal à celui des observations qui ont été faites , depuis que les hommes arrêtent leurs regards sur les phénomènes de la nature.

Si la gravitation , de la terre , par exemple , n'étoit pas une loi générale de l'univers , nous devrions nous attendre à voir les différens corps tendre indifféremment vers tout autre point que le centre de la terre. Mais , puisque l'expérience de chaque instant nous les montre toujours constants dans la direction qu'ils cherchent à suivre , nous avons toute raison de supposer un enchaînement naturel , quoique inconnu , entre ces trois choses , un corps , un mouvement , une direction vers le centre de la terre. Il en est de même du retour périodique des jours et des saisons , des lois du mouvement , de celle de la reproduction des corps organisés.

Quelque soit le calcul de probabilité qu'on se donne la peine d'analyser , on le verra toujours se rapporter à la décompe-

sition que je viens de faire , et donner pour élémens les trois espèces de jugemens que j'ai détaillés.

Il me reste à prouver que les raisonnemens fondés sur les analogies et les hypothèses , ne sont eux-mêmes que des calculs de probabilité plus ou moins complexes.

Deux faits s'étant présentés à mon observation dans une société constante , j'ai supposé entre eux une connexion naturelle , par un raisonnement semblable à celui que je viens d'expliquer ; j'ai donné le nom de cause à celui qui s'est offert le premier , et le nom d'effet à l'autre.

Si ce fait , auquel j'ai reconnu la propriété de cause vient à se reproduire tel que je l'avois observé , je supposerai que l'effet va suivre.

Mais s'il ne se reproduit pas tout-à-fait avec les mêmes circonstances , si , au lieu du fait observé , je ne retrouve qu'un fait analogue , pourrai-je appliquer au second le jugement que je portois sur le premier ?

Ici l'identité ne se retrouve pas ; mais

un nouveau jugement de probabilité viendra à mon secours. Je dirai : plus le fait analogue se rapproche du fait observé, plus il est probable qu'il renferme en lui les conditions essentielles desquelles résulte dans le second la propriété de cause.

Ainsi la probabilité qui nous autorise à attendre un effet semblable de deux causes analogues, est précisément comme l'analogie de ces causes.

D'où il résulte, que plus le nombre des circonstances qui concourent à la première cause est grand, et plus il deviendra possible d'atteindre une haute probabilité par rapport aux effets de la seconde ; car, plus deux idées sont complexes, plus leur analogie peut être parfaite.

C'est là ce que nous appelons un jugement *d'analogie*. Et de même que l'analogie des causes nous conduit à supposer la similitude des effets, l'analogie des effets nous aide aussi à remonter, par un raisonnement semblable, à la similitude des causes.

On voit que le jugement d'analogie ne consiste qu'en deux calculs de probabi-

lité, dont l'un nous sert à faire l'application de l'autre. La probabilité totale qui en résulte, doit être comme la première des deux probabilités, divisée par la seconde.

Si les jugemens de probabilité proprement dits, nous aident à découvrir les lois de la nature, ceux d'analogie sont le plus souvent ceux que nous employons pour faire l'application de ces lois. Un médecin a fait subir à un malade un traitement qui a parfaitement réussi. Un second malade se présente, dont la situation a de grands rapports avec celle du premier; cependant leur constitution, leurs dispositions présentes, les symptômes même ne sont pas absolument semblables. L'analogie, dira-t-on, donne lieu d'espérer que si on emploie le même traitement, on obtiendra encore le même succès. Qu'est-ce à dire? C'est qu'on juge probable que les mêmes conditions desquelles résulta chez le premier malade l'heureux effet des remèdes, se retrouvent encore dans le second. Faute de bien connoître les lois de

l'organisation humaine , on est forcé de faire la part du hasard , et de tenir compte de ses chances.

Voici maintenant comment nous essayons des hypothèses , et comment ces essais nous conduisent à supposer l'existence de certaines causes qui échappoient à nos observations.

Nous connoissons un système entier de phénomènes. La cause seule qui les engendre se dérobe à nous. Alors nous imaginons une hypothèse dans laquelle tous ces effets se trouvent expliqués. Cette hypothèse acquiert pour nous quelque probabilité, lorsque les phénomènes sont très-nombreux et très-variés , et que la cause avec laquelle nous en rendons compte , est très-simple. En effet , plus l'explication étoit difficile , et moins il doit y avoir d'hypothèses possibles qui y satisfassent. Or , comme chaque hypothèse également possible a un même droit à notre confiance , il demeure un plus fort motif en faveur de l'hypothèse imaginée. La probabilité seroit donc ici comme l'unité divisée par

le nombre des hypothèses possibles , et ce nombre seroit toujours en raison inverse de celui des phénomènes.

Mais le plus souvent , nous ne connoissons point tous les phénomènes qui se lient ensemble en un système commun. Alors il se peut que la cause que nous avons imaginée , quoiqu'elle explique heureusement ceux des phénomènes qui nous sont connus , se trouvât en contradiction avec ceux qu'on ignore. Nous n'avons point sans doute raison de supposer qu'elle les contredise ; mais nous n'en avons pas davantage , de supposer qu'elle les explique.

Alors nous recourons à un second calcul de probabilité , pour estimer le rapport du nombre des phénomènes qui nous sont connus , au nombre entier et absolu des phénomènes , et nous divisons par cette seconde probabilité , celle que nous avions d'abord obtenue.

Ainsi , la probabilité d'une hypothèse croît ou décroît , 1^o. comme le nombre total des phénomènes qui se rattachent à un même système ; 2^o. comme le nombre des phénomènes qui nous sont connus ,

parmi ceux que nous aurions en effet besoin de connoître.

Les jugemens dont se compose la connoissance que nous avons des autres hommes, sont précisément les mêmes que ceux avec lesquels nous raisonnons sur les phénomènes de l'univers ; ils rentrent dans les trois classes que je viens de distinguer. Nous apprenons à connoître les lois de la nature intelligente , comme celles de la nature physique. Je rencontre autour de moi des êtres dont les formes extérieures sont parfaitement semblables aux miennes , qui sont doués des mêmes organes , qui exécutent les mêmes actions, qui usent comme moi du langage ; je n'hésite point à leur supposer des besoins , des pensées, semblables à mes pensées et à mes besoins ; je les regarde comme des autres *moi-même* : c'est un raisonnement de probabilité dont la force est immense. Si lorsque j'ai supposé ce *moi*, ces besoins, ces idées, je veux préjuger d'avance les actions qui en résulteront ; ou si une action particulière étant donnée , je veux pénétrer le secret des

motifs qui l'ont dictée , ce seront alors ou des jugemens d'analogie , ou des hypothèses plus ou moins hasardées. Enfin nous appliquons souvent à notre propre individu des raisonnemens de cette espèce , ou pour revenir à un passé dont la mémoire n'a plus conservé de traces ; ou pour estimer d'avance nos destinées ou nos actions futures. C'est - là ce que nous faisons tous les jours , lorsque nous voulons évaluer le bonheur que nous présente telle ou telle situation , ou lorsque nous comparons nos forces aux dangers qui nous menacent , ou aux entreprises qu'on nous demande.

CHAPITRE VINGTIÈME

ET DERNIER.

Certitude de ces nouveaux jugemens ; vices auxquels ils sont sujets ; leur fécondité ; secours qu'ils retirent des signes. Conclusion de cette première Partie.

Si l'on jette un écu en l'air, et qu'on veuille décider d'avance quelle est celle des deux faces que l'écu présentera en tombant, il se présente deux chances égales. Je n'ai pas plus de raison pour attendre l'une que l'autre, et si je dois attacher d'avance une action à l'une des deux, ce qu'on appelle *parier*, j'exprimerai mon incertitude en pariant simple contre simple.

Si l'on tient un cornet de trictrac, et qu'on veuille me faire attacher une action à la sortie de *sonnet*, ou à la sortie d'une autre combinaison quelconque, je vois

trente-six chances contre une , et je suis prêts à parier trente-six contre un.

Si l'on devoit tirer 36 fois de suite les dés , et qu'on voulût établir un pari sur la sortie constante de *sonnet* à chacune de ces 36 fois , je ferois le pari d'une somme immense ; je parirois la somme de 36 élevée à sa trente-sixième puissance , contre l'unité.

Cette disposition où je suis , de mettre ainsi mes intérêts , ma fortune , sur un événement à venir , inconnu , exprime la confiance avec laquelle j'attends cet événement.

Si je ne risque d'abord qu'une somme modique , c'est que j'ai une crainte assez forte que l'événement contraire n'arrive. J'augmente cette somme à mesure que ma crainte diminue ; enfin il arrive un moment où cette crainte n'est plus sensible , où ma confiance se change en un parfait repos. Alors je risquerois tout ce que j'ai , ma vie même , sans la moindre hésitation.

Ce repos , ce parfait repos , est ce que nous appelons *certitude*. On la nomme

certitude physique, si le raisonnement qui la fonde se rapporte aux lois de la nature physique, et *certitude morale*, s'il se rapporte aux lois de la nature humaine.

On demande si cette certitude est légitime, et si le jugement auquel elle s'attache ne peut jamais nous tromper.

Distinguons ici deux jugemens et deux certitudes.

Le premier jugement est celui par lequel nous estimons qu'un fait est probable, le second est celui par lequel nous prononçons qu'il arrivera.

Si je me borne à prononcer qu'il y a une probabilité de trente - six contre un, que *sonnet* ne sortira pas au premier coup de dé, et si mon raisonnement est bien fait, ce jugement ne peut me tromper, la certitude qui s'y rapporte est très-légitime.

En effet, nous avons vu qu'un tel jugement n'est qu'une déduction formée de certains jugemens d'évidence sur les faits, et de certains jugemens d'évidence sur les idées. Or, si ce raisonnement est bien

établi , il n'est lui-même qu'une évidence continuée. La lumière infaillible de l'évidence est donc celle qui nous découvre qu'il y a ici une probabilité de 36 contre 1, et la certitude que nous éprouvons n'est autre que celle qui accompagne la perception immédiate. (Voyez chap. 1^{er}.)

Si je veux prononcer d'une manière absolue que le *sonnet* ne sortira pas, ce jugement n'est plus le même que le précédent, duquel cependant il peut seulement tirer toute sa force. J'exède de $\frac{1}{30}$, la conséquence naturelle de mes raisonnemens ; je me hasarde, et je dois m'attendre que sur trente-six circonstances semblables à celle où je me trouve, il y en aurait une où j'éprouverois un mécompte.

Ainsi la possibilité que le jugement sur l'*existence du fait*, soit erronné, est en raison inverse de la *probabilité* même de ce fait.

Plus la probabilité s'accroît, et plus la possibilité de l'erreur diminuera.

A mesure que le nombre de chances favorables se multiplie, la différence qui

subsistoit entre le jugement sur la probabilité et le jugement sur le fait, devient moins sensible; à la fin elle devient presque nulle. Et comme deux nombres qui ne diffèrent entre eux que d'un millionième, peuvent être sensiblement regardés comme égaux, les deux jugemens peuvent être aussi sensiblement regardés comme identiques.

Ainsi l'évidence du premier se transmet au second, la certitude qu'inspire celui-là justifie celle que nous accordons à celui-ci.

Lors donc qu'une probabilité est immense, la certitude que nous avons de la réalité même du fait, peut être regardée comme légitime.

Ceci montre combien étoit ridicule la distinction qu'on a voulu établir quelquefois entre la certitude morale et la certitude physique, comme étant d'une différente nature, et pouvant avoir sur notre conviction des droits plus ou moins sacrés. Ces deux certitudes n'ont qu'une source commune, quoiqu'elles aient différens objets; elles ne sauroient se contrarier

entre elles , si elles sont complètes et bien fondées ; s'il arrive quelquefois que les résultats auxquels elles s'appliquent, se trouvent contradictoires , c'est qu'on n'avoit point deux *certitudes* , mais seulement deux probabilités opposées ; alors il falloit évaluer le degré de chacune , et chercher par leur comparaison quelle étoit celle qui l'emportoit sur l'autre.

On voit donc qu'il est possible d'obtenir une sorte d'évidence artificielle sur les faits qu'on ne peut cependant appercevoir. On a souvent l'évidence de leur probabilité , de leur degré de probabilité ; on a quelquefois l'évidence de leur existence elle-même , lorsque le jugement qui affirme cette existence , se confond sensiblement avec celui qui affirme la probabilité.

Si dans la formule $\frac{a^n - b^n}{a^n}$ nous supposons $b = 1$, comme il arrive dans les probabilités où il n'y a qu'une seule chance affectée à la cause probable (voyez ci-devant page 517), la formule de la probabilité se convertira en celle-ci : $\frac{a^n - 1}{a^n}$; et si

a et n sont supposés des nombres très-considérables, comme il arrive aussi lorsque les alternatives étoient très-variées, et lorsque les répétitions ont été très-fréquentes, l'expression a^n , nous représentera une quantité telle que l'unité pourra en être retranchée sans qu'il en résulte une différence sensible, et la formule se convertira en celle-ci : $\frac{a^n}{a^n} = 1$, c'est-à-dire que la certitude sera entière.

Il nous sera facile maintenant de définir les erreurs dans lesquelles nous pourrions tomber dans cette nouvelle espèce de jugemens que nous portons sur les faits.

Nous avons distingué deux sortes de jugemens, les uns par lesquels nous prononçons l'existence absolue du fait probable; les autres, par lesquels nous déterminons seulement le degré de sa probabilité. Chacun d'eux peut être l'occasion de différentes fautes.

Comme le premier de ces deux jugemens ne tire sa force que du second, il ne peut être exempt d'erreur qu'autant qu'il est

identique à celui - ci. Nous commettrons donc une première faute, si nous affirmons ou supposons trop légèrement l'identité de ces deux jugemens, si nous concluons trop facilement du probable au réel.

Ainsi, lorsque j'ai reconnu qu'il est probable que *sonnet* ne sortira point au premier jet de dé, j'aurois tort d'en conclure d'une manière absolue, que *sonnet* ne pourra sortir en effet; car, l'étendue de la conséquence excède alors celle de son principe.

Le jugement sur la probabilité n'est pas toujours lui-même exempt de vices. Car, pour jouir de la lumière de l'évidence, il exige certaines conditions que nous pouvons négliger de remplir.

D'abord, il faut avoir déterminé avec soin les observations qui lui servent de base. On ne sauroit espérer de porter l'évidence dans le résultat, si on ne l'a obtenue déjà par rapport aux jugemens élémentaires.

Or, ici il y a deux conditions à remplir; la première, que chaque observation en particulier soit bien faite; la seconde, qu'on rassemble toutes les observations qui sont

nécessaires , c'est-à-dire , en deux mots , il faut qu'on ait bien vu et qu'on ait tout vu.

Ensuite , il faut que les déductions abstraites établies sur ces observations , soient elles-mêmes légitimes et régulières , ce qui suppose encore deux conditions ; l'une , qu'on ait bien déterminé les idées ; l'autre , qu'on soit demeuré fidèle à la détermination qu'on en avoit faite.

Il suffira de manquer à l'une de ces quatre conditions pour se trouver engagé dans l'erreur.

Remarquons cependant qu'on peut errer quelquefois sur le degré précis de probabilité qui appartient à un fait , sans se tromper sur le fonds même de la probabilité.

Lorsque nous exagérons , ou lorsque nous affoiblissons une probabilité réelle et véritable , l'erreur est moins grave , sans doute , moins funeste dans ses conséquences , que si nous admettions comme probable un fait qui ne l'est pas du tout.

A mesure que la probabilité appartiendra à un degré très-élevé , une erreur de quelques unités sur le nombre des chances ,

deviendrait moins importanté; elle finiroit par devenir à-peu-près indifférente.

Les jugemens d'analogie étant plus composés que les simples raisonnemens de probabilité, doivent exiger de plus nombreuses conditions et présenter ainsi un côté de plus à l'erreur.

Nous avons vu dans le chapitre précédent, qu'il y a un grand nombre de probabilités qu'il est impossible d'estimer rigoureusement, et à l'égard desquelles on n'obtient qu'une approximation plus ou moins grande.

Alors, à l'incertitude qui pouvoit accompagner la probabilité elle-même, vient se joindre celle qui résulte de l'impuissance où l'on est d'évaluer avec rigueur cette probabilité.

Plus l'approximation sera vague, et plus l'incertitude sera sensible.

Plus la probabilité est étendue dans ce qu'elle a déjà d'établi et de démontré, et moins on tiendra cas de ce qu'elle a encore de vague et d'indéterminé.

Si l'on appercevoit qu'une probabilité de sa nature est immense, on n'auroit aucun

besoin de chercher à en déterminer les confins avec une rigoureuse exactitude.

Il est remarquable que plus une probabilité devient grande, et se rapproche de l'absolue certitude, et moins elle est susceptible d'être rigoureusement déterminée.

Il est une foule de probabilités de cette espèce, dont l'existence s'aperçoit au premier coup-d'œil, quoique leur estimation soit au-dessus de tous les efforts du calcul. Et voilà pourquoi lorsque nous cédon à ces jugemens, nous ne croyons point ordinairement admettre seulement une probabilité. Comme l'opération de l'esprit est très-rapide, on n'a point le temps de s'apercevoir de tout ce qu'elle renferme. On sent que l'on succombe sous le poids de la vérité, mais on ignore de quoi cette vérité se compose; on se croit entraîné par un instinct, et non conduit par un raisonnement. D'ailleurs, dans l'usage ordinaire qu'on fait du mot *probabilité*, on ne l'applique guère qu'à une *probabilité médiocre*. Du moment où l'on cesse d'en apercevoir les limites, on croit passer dans une région nouvelle. Les philosophes em-

barrassés de donner un nom et une preuve à ces vérités , fondées sur une probabilité dont les bornes ne pouvoient être saisies par notre esprit , les ont appelés *sens commun* , *lumière rationnelle* , *évidence des faits* , etc. , et ont justifié l'assentiment commun que les hommes leur donnent, par un penchant irrésistible dont l'infailibilité nous étoit, selon eux, garantie et attestée par la véracité même de l'auteur de toutes choses.

Quelques - uns de mes lecteurs seront peut-être choqués de me voir rappeler ainsi à un calcul de probabilité tous les raisonnemens sur les faits qui n'affectent point nos sens à l'heure même. Mais , pour peu qu'ils daignent réfléchir à ce sujet , ils verront que toute discussion qui s'engageroit à cet égard , entre eux et moi , ne seroit qu'une dispute de mots. J'ai donné au terme de *probabilité* un sens plus étendu que celui qu'on lui accorde ordinairement ; j'ai montré que tous les raisonnemens sur les faits se rapportent à un commun mécanisme ; mais j'ai démontré aussi qu'ils ne doivent point nous inspirer toujours un

égal degré de confiance, qu'il en est une foule d'après lesquels nous pouvons nous livrer à une parfaite sécurité. Loin d'avoir anéanti dans l'homme la faculté de croire, en la réduisant à l'étude du probable, j'ai fait connoître ses vrais motifs, j'ai justifié ses opérations, et j'ai tracé les règles que nous devons suivre pour en faire un bon et légitime usage.

Concluons que, de même que tous nos raisonnemens sur nos idées consistoient seulement à transmettre aux jugemens plus complexes l'évidence qui appartenait aux premiers principes, les raisonnemens sur les faits ne consistent aussi qu'à faire participer ceux que nous ne pouvons atteindre à l'évidence de ceux que nous observons; qu'ainsi toute conviction se rapporte en dernière analyse à la perception immédiate, que *savoir* n'est jamais différent de *voir*, et que cet art qu'on appelle la philosophie, ne sert qu'à tirer un meilleur parti des lumières que l'homme avait reçues de la nature, et jamais à les suppléer, comme tous les efforts des physiciens n'aboutissent qu'à faire une heureuse application des

lois générales du mouvement , et ne sauroient leur en ajouter une nouvelle.

En réfléchissant sur la nature et l'origine de leurs connoissances , les hommes s'appercevront de ce qu'ils doivent à l'observation. Ils s'appliqueront avec un zèle nouveau à observer les phénomènes que leur présente le spectacle de la nature.

Bientôt ils ne se contenteront plus d'être spectateurs passifs de ces phénomènes, ils remarqueront qu'au moyen du pouvoir qu'ils exercent sur divers agens physiques , ils peuvent combiner eux-mêmes, et modifier différemment leur action , leur faire produire de nouveaux résultats , et arracher ainsi à la nature des secrets qu'elle sembloit vouloir soustraire à leur curiosité.

Alors naîtra le grand art des expériences , qui ouvrira à l'ambition de la science une nouvelle et immense carrière.

Ainsi se multiplieront les jugemens d'évidence sur les faits , et avec eux les données qui doivent servir de base aux divers calculs de probabilité.

Il est remarquable que c'est encore à la faculté de réflexion que sera due la

naissance de l'art des expériences, soit parce que c'est elle qui nous conduira à découvrir le véritable principe de notre science, soit parce qu'en donnant à notre imagination la liberté de créer des archétypes de toute espèce, elle lui donnera aussi la faculté de concevoir des faits que l'observation n'avoit point offerts, et que les expériences pourront mettre au jour.

Après avoir multiplié nos connoissances de fait, la philosophie viendra encore leur donner une heureuse fécondité, en les rendant susceptibles d'une application plus étendue, et ce sera ici le dernier et le plus important de tous ses bienfaits.

C'est en décomposant les observations et les expériences, qu'elle rendra leurs résultats susceptibles d'une application plus étendue.

Cette décomposition sera le fruit des comparaisons multipliées et méthodiques qu'elle saura établir entre eux.

Lorsque, dans la seconde partie de cet ouvrage, j'étudierai les moyens de perfectionner nos connoissances de fait, je

reviendrai avec plus de détail sur cet art admirable qui nous conduit à étendre le fonds de nos observations, et à le mettre en valeur ; il me suffit ici d'en avoir exposé les principes.

Il me reste à examiner quel est le secours que nous retirons des signes dans ces nouveaux jugemens sur les faits, dont j'ai fait l'analyse dans ces deux chapitres. Je n'aurai besoin pour cela que de rappeler sommairement quelques conséquences des vérités que j'avois précédemment exposées.

On a vu d'abord que c'est à l'influence du langage sur nos facultés que sont dûs le réveil et le développement de cet esprit philosophique qui seul peut corriger nos premières habitudes, et y substituer les méthodes de la raison. (Section 2^e., chapitre 10^e).

Les calculs de probabilité exigent toujours des idées archétypes ; ils exigent presque toujours des idées complexes du second ordre. Or, ces deux espèces d'idées supposent également le ministère des signes institués. (Section 1^{re}., chap. 17^e).

Les calculs de probabilité supposent l'intervention de quelques raisonnemens abstraits , (chapitre précédent , pag. 511) au moins pour exécuter le calcul des chances. Or , tous les raisonnemens abstraits ne peuvent s'exécuter qu'avec le secours des signes institués. (Sect. 2^{e.} , chap. 3).

Nous venons de voir que l'art des expériences exige l'intervention des idées archétypes. (Pag. 544).

La comparaison des observations ou des expériences , ne peut être faite qu'avec le secours des idées complexes du second ordre , lorsque ces expériences ou ces observations sont un peu compliquées. Ne pouvant alors les embrasser par un seul acte de l'attention , nous sommes obligés de sommer leurs détails au moyen de plusieurs opérations répétées , et de représenter leur ensemble par un signe artificiel. (Section 2^{e.} , chap. 2^{e.})

Enfin , la décomposition des expériences , l'application de leurs résultats , ne peut être exécutée que par le secours des idées abstraites ; toute loi générale de la nature , est représentée par une idée abstraite , et

toute idée abstraite, à son tour, ne peut être saisie que par le secours des signes institués. (Section 1^{re}. , chap. 6^e , Section 2^e. , chap. 1^{er}.)

Ici donc , se retrouve le concours de toutes les opérations que nous avons décrites jusqu'à cette heure , et l'usage de tous les moyens que nous avons définis.

Ici achève de se résoudre le grand problème que nous nous étions proposé.

Ici s'explique tout le plan de cette première partie et le but auquel nous tendions dans nos recherches ; et l'importance du ministère que les signes nous prêtent dans les travaux philosophiques se montre dans tout son jour.

Si , arrivés au terme de nos recherches , nous voulons embrasser d'un coup - d'œil les divers secours que nous devons aux signes , nous pourrons les rapporter à ces trois titres ; 1^o. nos perceptions et nos idées ; 2^o. nos jugemens et nos raisonnemens ; 3^o. nos facultés intellectuelles.

1^o. Le secours des signes ne nous est point nécessaire pour avoir la perception

des sensations qui nous affectent. (Section 1^{ère}. , chapitre 1^{er}.)

Le secours des signes naturels , est le moyen *ordinaire* auquel nous devons le réveil de nos idées sensibles. (*Ibid*, chap. 3.)

Les signes artificiels , ou signes du langage nous sont nécessaires pour obtenir des idées abstraites , et des idées complexes du second ordre. (*Ibid* , chap. 6^e et 7^e.)

Les signes *indicateurs* nous aident à porter une nouvelle lumière dans la perception des sensations qui nous affectent. (*Ibid* , page 202 , tome 2^e. , page 320.)

2^o. Le secours des signes ne nous est point nécessaire pour les premiers jugemens d'évidence que nous portons sur les faits. (Section 1^{ère}. , chap. 1^{er}.)

Les signes naturels servent d'occasion à nos jugemens d'habitude. (*Ibid*, chap. 3.)

Les signes artificiels sont nécessaires à nos jugemens abstraits. (Section 2^e. , chapitres , 3 et 4.)

Un raisonnement abstrait a pour objet l'évaluation d'un signe. (*Ibid*, p. 61, 69.)

Les signes artificiels sont nécessaires à une partie des opérations dont se composent les divers raisonnemens de probabilité et l'art des expériences. (Page 545.)

3°. Les signes naturels sont le premier moyen dont s'aide l'imagination humaine dans la reproduction de nos manières d'être. (Section 1^{ere}. , page 63.)

C'est à l'influence des signes artificiels, ou du langage , que l'imagination doit la liberté dont elle a besoin pour créer des tableaux sans modèle. (Sect. 2^e, p. 257.)

Les signes , quels qu'ils soient , supposent déjà dans l'attention un premier degré d'activité ; mais les signes du langage la développent puissamment , lui prêtent un heureux appui , et nous conduisent à apprendre l'art d'en disposer nous-mêmes.

L'influence des signes du langage , détermine en nous le réveil et le développement de la faculté de réflexion , et avec elle , l'essor de l'esprit philosophique.

L'influence des signes , sous ces trois rapports généraux , se modifie , et selon la nature même de ces signes , et suivant la nature des idées , et suivant les dispo-

sitions de l'individu , et enfin , suivant la nature des circonstances extérieures. (Sect. 2^e, chap. 10, 11, 12, 17, 18.)

Il me resteroit à examiner de quel degré de perfection seroient encore susceptibles les diverses opérations dont je viens de faire l'histoire , et à chercher quels secours on pourroit tirer de l'art des signes pour les élever à cette perfection nouvelle. Ces recherches formeront l'objet de la seconde Partie. Alors, m'arrêtant à observer ce qui nous manque, bien plus encore que ce que nous possédons , j'indiquerai les remèdes à nos erreurs , les moyens de reculer les bornes de nos connoissances , les réformes dont le langage seroit susceptible , l'effet qu'on en pourroit attendre ; et les vérités qui se trouvent exposées dans ces deux premières Sections , se convertiront alors en des résultats pratiques.

Fin de la seconde Section et de la première Partie.

ERRATA du second Volume.

- Page 5 , ligne 7 , huit , lisez neuf.
Ibid. ligne 10 , sept , lisez onze.
Page 12 , ligne 4 , parlant , lisez partant.
Page 28 , lignes 14-15 , imiterons , lisez imitons.
Page 35 , ligne 15 , partie , lisez portée.
Page 57 , ligne 4 , ressemblance , lisez similitude.
Page 60 , ligne 3 , équilatéral , lisez isoscèle.
Page 64 , ligne 7 , reporter , lisez porter.
Page 73 , ligne 20 , d un , lisez du.
Page 84 , ligne 8 , défenses , lisez défense.
Page 90 , ligne 18 , combinaison , lisez comparaison.
Page 133 , ligne dernière , rayons , lisez cordes.
Page 136 , ligne 25 , proportion , lisez proposition.
Page 176 , ligne 3 , supposé , lisez supposés.
Ibid. ligne 4 , observé , lisez observés.
Page 183 , ligne 21 , aucunes déductions , lisez aucune déduction.
Page 208 , ligne 13 , d'elle-même , lisez à elle-même.
Page 214 , ligne 17 , acquerrons , lisez acquérons.
Page 233 , ligne 25 , fixé , lisez fixés.
Page 259 , ligne 17 , après tronvera , effacez la virgule.
Page 258 , ligne 21 , partie , lisez parti.
Page 269 , ligne 17 , confacultés , lisez facultés.
Page 273 , ligne 14 , ambition , lisez ambition.
Page 274 , ligne 14 , les ordonnances , lisez l'ordonnance.
Page 304 , ligne 22 , moins cette , lisez moins à cette.
Page 342 , ligne 7 , naurels , lisez naturels.
Page 427 , ligne 15 , le , lisez faire.
Ibid. ligne 17 , ne lui , lisez ne le lui.
Page 428 , ligne 6 , concupiscor , lisez concupisco.
Page 432 , ligne 12 , suspends , lisez suspens.
Page 525 , ligne 4 , divisée , lisez multipliée.
Page 527 , ligne 19 , divisons , lisez multiplions.

